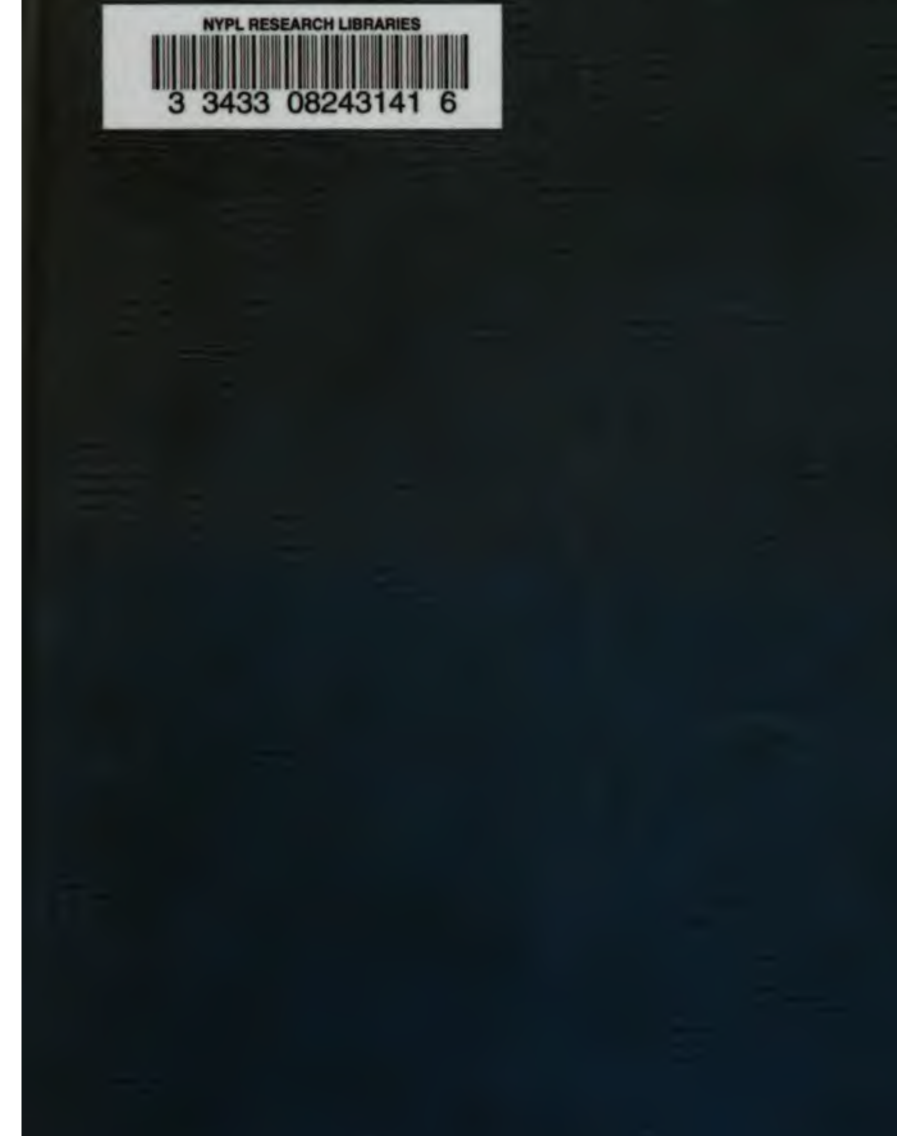
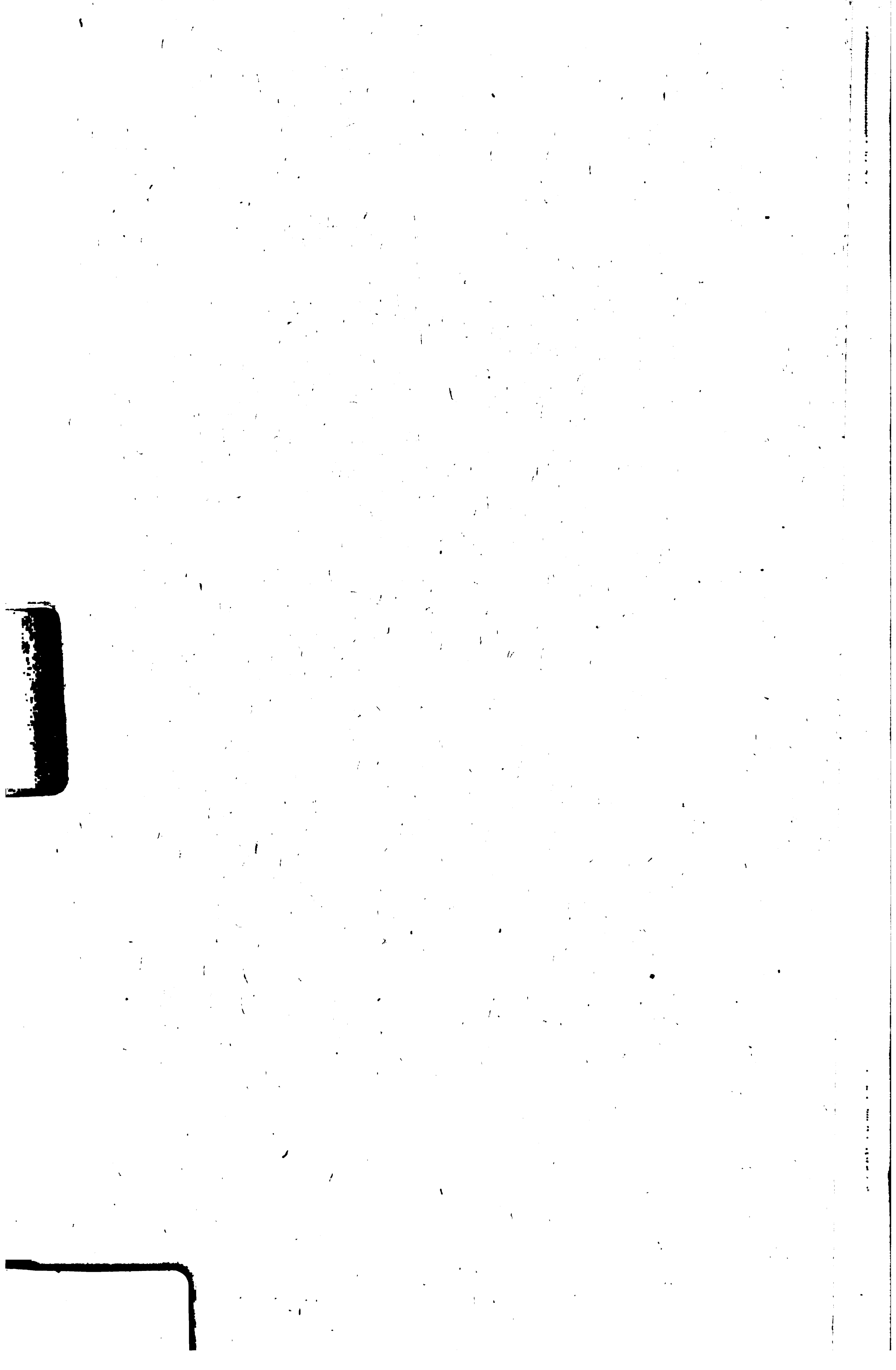

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08243141 6



C.TE RODOLPHE FESTETICS DE TOLNA

VERS L'ÉCUEIL DE MINICOY

APRÈS HUIT ANS

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE ET INDIEN

A BORD DU YACHT " LE TOLNA "

Ouvrage orné de 171 gravures et de cartes, d'après les photographies et les documents de l'auteur



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904

VERS L'ÉCUEIL

DE

MINICOY

APRÈS HUIT ANS

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE ET INDIEN

A BORD DU YACHT " LE TOLNA "

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

CHEZ LES CANNIBALES

HUIT ANS DE CROISIÈRE

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

A BORD DU YACHT " LE TOLNA "

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE, 6e. — 3753.

Cte RODOLPHE FESTETICS DE TOLNA

VERS L'ÉCUEIL

DE

MINICOY

APRÈS HUIT ANS

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE ET INDIEN

A BORD DU YACHT " LE TOLNA "

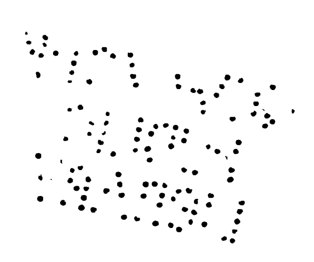
Ouvrage orné de 174 gravures et de cartes, d'après les photographies et les documents de l'auteur

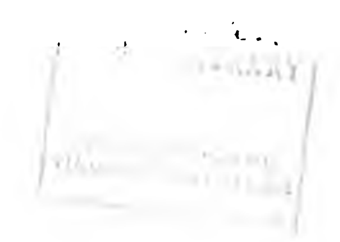


PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904









Terlelics Rudolf

Capitain l. f.

VERS L'ÉCUEIL DE MINICOY

CHAPITRE PREMIER

UNE IDYLLE OCÉANIENNE

Les petites îles au sud de Bougainville et leurs habitants européens. — Mac-Donald, sa femme et sa fille construisent un navire. — La petite Sadi Belle. — Visite des sauvages à Mac-Donald. — Fête où Mme Mac-Donald retourne au cannibalisme. — Oaristys dans la brousse. — Le *Sea-Ghost* va faire du commerce à Herbertshöhe. — Le capitaine Klein. — Mort mystérieuse de Mme Mac-Donald. — Mac-Donald donne une belle-mère à Sadi Belle. — Haine de Marido pour celle-ci. — Mac-Donald a un cancer de la bouche. — Marido réclame un testament en faveur de son fils Willy. — Duel au revolver entre Willie et Sadi Belle. — Johanny le décivilisé. — Arrivée du *Tolna*.

A vingt milles de Faisi dans les îles Shortland (Salomon), et formant avec elle au sud de Bougainville le détroit de ce nom, sont plusieurs autres petites îles. Deux d'entre elles étaient habitées chacune par un négociant blanc. Une troisième avait eu également son *trader;* mais il avait été assassiné par les natifs.

Tindal (1) était très mal avec ses voisins et concurrents, qui du reste se détestaient aussi cordialement entre eux.

L'un de ceux-ci, nommé A..., ancien capitaine de navire, avait précisément épousé la sœur de Mme Tindal. Il avait voué tant de haine à son beau-frère qu'il passait pour avoir offert aux natifs une caisse de tabac, valeur énorme dans ce pays, contre la tête de celui-ci. Les natifs

(1) Voir *Huit ans de croisière dans l'Océan Pacifique : chez les Cannibales.*

avaient employé toutes les ruses imaginables pour tuer Tindal, qui avait toujours dû au hasard d'échapper à leurs embûches.

C'était un solide gaillard et un hardi coquin que cet A.... Il était craint des indigènes, sinon aimé, et vivait en paix au milieu d'eux. Capable de tout contre un ennemi, il n'aurait pas hésité, le cas échéant, pour faire une bonne affaire, à payer les indigènes pour attaquer un navire marchand qui se serait aventuré dans ces parages.

L'autre négociant était un sujet américain, Allemand d'origine et à nom irlandais. Il s'appelait Mac-Donald; mais les noms ne signifient pas grand'chose dans les îles, et l'on prend celui qu'on veut. Mac-Donald, ancien charpentier de bateau, était venu échouer dans la petite île de Munia, après avoir longtemps rôdé dans le sud du Pacifique et avoir habité quelques années les Fidji et la Nouvelle-Zélande.

Il offrait cette particularité d'être trigame. Ayant laissé femme et enfants en Europe ou en Amérique, il avait eu aussi femme et enfants aux îles Fidji et s'était marié une troisième fois à Munia avec une princesse native qui lui avait donné une fille. La petite s'appelait Sadi Belle et avait six ans, mais semblait en avoir dix.

Mac-Donald avait bien encore un neveu, Johanny, qu'il avait amené avec lui; mais celui-ci, paresseux et bohème, avait quitté son oncle et était allé vivre avec les sauvages, au risque de se faire dévorer. Il avait adopté leurs coutumes et allait nu comme eux. Depuis son départ pour la brousse, il n'était revenu que deux fois à Munia.

Mac-Donald, très habile constructeur, et qui avait apporté dans l'île les instruments de son métier, s'était bâti lui même une très jolie habitation, un véritable petit château. Quelques natifs, il est vrai, l'avaient aidé pour les gros ouvrages. Il était très aimé des sauvages. Son mariage avec la fille d'un de leurs chefs l'avait rendu populaire parmi eux. Du reste il passait pour payer généreusement leurs services et ne les trompait jamais, du moins pas de façon qu'ils pussent s'en apercevoir.

C'était un travailleur et un organisateur que Mac-Donald. Quand sa maison fut terminée, il l'entoura d'un parc. Il défricha le sol, planta des arbres, ouvrit des chemins, fora des puits artésiens. Rien ne



SADI BELLE.

manqua bientôt pour l'agrément ou la commodité de la vie. La mousse et le gazon frais des allées s'écrasaient sous les pieds comme un tapis moelleux. Des bosquets d'essences variées avaient de l'ombre pour la chaleur de l'après-midi. Des parterres de fleurs étaient soigneusement entretenus par Mme Mac-Donald et sa fille. Un jet d'eau s'élançait en gerbe irisée dans un bassin de corail. Des ruisselets jaseurs serpentaient, traversés de ponceaux rustiques; de gros canards de Chine évoluaient sur un petit lac; des pigeons roucoulaient aux boulins du colombier et la basse-cour était peuplée de poules, de pintades, de dindons et de cochons.

Un matin, Mac-Donald se demanda de quel embellissement ou de quelle amélioration il pourrait encore doter son domaine, et n'y trouva plus rien à faire. Il ne savait plus à quoi s'occuper. Cet homme, qui avait travaillé toute sa vie, ne pouvait supporter l'oisiveté : « Si j'essayais un peu du commerce? se dit-il. Ce serait pour la dot de Sadi... Les marchandises ne manquent pas ici et je puis m'en procurer à bon compte : du copra, des écailles de tortue, des bêches de mer... Oui, mais pour porter tout cela à échanger il faudrait... » Ce fut un trait de lumière pour Mac-Donald. « Je vais me construire un navire, » se dit-il.

C'était encore une occupation trouvée. L'ancien charpentier de marine se mit immédiatement à l'œuvre : « Prépare tous mes outils, dit-il à sa femme, et toi, Sadi, apporte-moi ma hache. Je vais aller couper du bois pour construire un navire, tu verras... Viens avec moi. Tu ramasseras tous les petits morceaux de bois que tu trouveras et ta mère taillera des chevilles. »

Peu de temps après, Mac-Donald revenait du bois, traînant derrière lui avec une corde un gros tronc d'arbre qu'il venait d'abattre. Il était d'une force prodigieuse et l'arbre glissait sur l'herbe aussi facilement que s'il eût été sur la glace.

Un chantier est installé au bord de la mer. Déjà les gabarits sont faits. Ils indiquent que le navire sera de soixante tonneaux.

En quelques jours la quille est posée sur ses tins dans la cale de construction. Mac-Donald manie tour à tour le maillet, la scie, le compas et la tarière. Sa femme Aalii apporte de jeunes tiges de bois de

fer qu'elle a coupées elle-même. Elle les divise en fentons, les façonne en broches et en badillons. Sadi Belle est là aussi, empressée à donner à son père chacun des outils dont il a besoin successivement. Sans lever la tête de dessus sa besogne pour ne pas perdre une minute, il dit : « Apporte-moi le marteau. Passe-moi le rabot... Sadi, aiguise-moi la varlope... Des chevilles, ma petite Sadi... »

L'enfant a maintenant une telle habitude de ce métier que son père ne prend plus la peine de parler la plupart du temps. Sadi, qui le suit dans son travail, devine de quel instrument il va avoir à se servir, et quand Mac-Donald étend la main, elle est déjà près de lui qui lui présente les tenailles ou le chasse-pointe. C'est elle aussi qui enfonce les chevilles dans les trous qu'a faits son père, et elle coupe bien proprement au ras des planches la partie du bois qui n'y est pas entrée.

La famille se met à l'œuvre à six heures du matin et y reste jusqu'à sept heures du soir. On prend un léger repas et l'on va vite se coucher pour recommencer le lendemain matin.

Le travail avance. Déjà la carcasse se dresse sur ses accores. Mac-Donald veut que le *Sea-Ghost* soit bâti dans toutes les règles de l'architecture navale et irréprochable pour la marche et la solidité. Il se fait un point d'honneur de le pourvoir à l'intérieur d'un aménagement aussi complet et aussi perfectionné que s'il eût été construit dans un grand chantier d'Europe ou d'Amérique.

A présent, la coque est finie. Cet énorme travail a été mené à bien par un seul homme, une femme et une petite fille. Mac-Donald a cru préférable de placer la mâture avant de faire le pont. Il a jugé que cette façon de procéder sera la plus facile, et voici en effet que déjà le mât s'élève dans les airs.

La construction de la maison de Mac-Donald avait laissé les sauvages des environs très indifférents. Ces choses ne les intéressent pas. Tout au plus trouvaient-ils que le blanc était bien fou de se donner tant de peine par la chaleur du jour, pour se faire une habitation qu'ils n'auraient pas voulu troquer contre leur hutte de feuillage ; mais un bateau les passionne. Dès qu'ils en aperçoivent un dans le lointain, c'est une émotion générale dans leurs villages. Ils se rassemblent tous, mettent

leurs canots à la mer et s'élancent vers le point de l'horizon où ils l'ont vu; ils vont parfois ainsi à dix milles en mer au devant d'un navire, au risque d'être pris par le mauvais temps ou entraînés par les courants, pour tâcher d'attraper ces biens d'un prix inestimable à leurs yeux : quelques feuilles de tabac et des pipes de terre.

Dès que du rivage de Bougainville on eut vu le mât se profiler sur le ciel, la nouvelle qu'il y avait un navire à Munia se répandit aussitôt dans l'île et les sauvages se jetèrent en criant dans leurs pirogues. La paisible petite île de M. Mac-Donald fut envahie par des bandes noires d'hommes et de femmes qui se bousculaient autour du bateau. Et c'étaient mille questions : — Comment avait-il pu bâtir un vaisseau? Et pourquoi faire? Où irait-il avec? Le navire resterait-il avec un seul mât ou en aurait-il deux ou trois? Lui faudrait-il des matelots?...

Plusieurs s'offrirent déjà pour cet emploi. D'autres se proposèrent comme ouvriers pour faire le pont et le gréement. Les sauvages se considéraient un peu comme chez eux chez M. Mac-Donald. C'était leur ami. Il était des leurs puisqu'il avait épousé une de leurs princesses. Mais il en fut comme de l'ours et de l'amateur de jardins. Ils avaient les meilleures intentions du monde; la maison n'en fut pas moins mise au pillage et le parc dévasté. Les plates-bandes si bien ratissées furent foulées par les pieds nus, et on dépouilla les cocotiers.

Mac-Donald était bien forcé de laisser faire. Il se consolait en pensant au renfort de travailleurs que ses amis les sauvages allaient lui fournir. Un certain nombre de ceux-ci savaient construire des pirogues. Mac-Donald accepta leur aide, et ils se mirent à la construction du pont avec une ardeur voisine de la frénésie.

Ils allaient si vite que Mac-Donald n'avait plus le temps de prendre ses mesures. La symétrie y perdit. Les coutures des bordages n'étaient pas très droites et le petit salon de l'arrière — car Mac-Donald avait voulu un petit salon — était un tant soit peu de travers.

Enfin le *Sea-Ghost* fut terminé. Le jour de la mise à l'eau fut une grande fête. Pour les natifs, il n'y a pas de lancement de bateau sans festin cannibale. Ils se rassemblèrent de partout dans l'île de Munia, amenant des esclaves engraissés à point et faisant un bruit effroyable

avec leurs *lallies*. Ce sont des tambours creusés dans un tronc d'arbre, sans peau, mais percés d'un trou transversal.

Les esclaves furent égorgés dans le parc. Mac-Donald fit tuer de son côté ses cochons les plus gras; mais ces provisions parurent insuffisantes pour la multitude des convives. Les orphelins y passèrent les premiers; puis les fils massacrèrent leurs vieux pères qui n'étaient plus bons à rien. Toute la journée, on fit de la cuisine cannibale. Une mère vint présenter au couteau un joli poupon, son enfant, disant qu'elle en avait un autre. On tua l'enfant, dont on partagea les morceaux; mais la mère fut oubliée dans la distribution. Elle se mit alors à pousser des hurlements, à s'arracher les cheveux et à se rouler par terre en disant qu'elle avait donné son enfant pour le festin et qu'elle n'en avait pas même sa part. On la renvoya à coups de bâton, et si elle n'avait pas eu son mari encore vivant, on l'aurait tuée aussi.

Le joli jardin n'était plus qu'un affreux champ de carnage. Les fraîches senteurs du gazon, le parfum des fleurs et l'arome des ananas avaient disparu, étouffés sous une odeur fade et écœurante de boucherie, à laquelle la brise qui faisait onduler l'âcre fumée des feux de bois vert venait mêler le roussi des chairs grillées. Le sang éclaboussait les beaux lis blancs aux marges des petits ruisseaux. Les fontaines coulaient rouge. On entendait des râles de mourants et des clameurs joyeuses. Il y avait des craquements de mâchoires et des souffles de gorges coupées. Des membres disséqués avec art palpitaient encore. Des têtes séparées du tronc gisaient dans l'herbe, semblant regarder avec des yeux vivants. Les tambours ne cessaient pas de retentir à coups précipités, excitant à de nouveaux meurtres. Des hommes couraient çà et là dans les allées en quête d'un orphelin oublié ou d'une femme sans mari.

Mme Mac-Donald était devenue presque une Européenne; mais le bruit féroce du tambour et les cris des victimes réveillaient en elle les instincts héréditaires assoupis. Ses narines frémissaient aux émanations de curée chaude qui leur arrivaient. Elle regardait avec des yeux avides les groupes épars qui dévoraient leur proie humaine.

Mac-Donald avait surpris une expression de convoitise sur les traits

de sa femme. Peut-être avait-il vu le tranquille sourire de sa fille, qui à côté de sa mère suivait sans frayeur les hideuses scènes qui se déroulaient devant elle.

Glacé d'horreur et d'épouvante, il s'était réfugié dans un coin de sa maison ; mais les hurlements des sauvages et les battements sinistres des lallies arrivaient encore jusqu'à lui. Il ne savait comment s'y dérober. Une bouteille de gin était là au fond d'une armoire depuis plusieurs années. Mac-Donald était sobre. Mais ce jour-là l'ivresse lui parut un refuge contre l'affreux spectacle qu'il voulait fuir. Il prit la bouteille comme il aurait pris un revolver et but à même le goulot. Il but avec fureur, avec désespoir. Quand la bouteille à demi-vide lui échappa des mains, il était fou. Alors il s'élança dans le jardin et, trébuchant dans le sang qui détrempait le sol, se mêla aux sauvages. Maintenant leur repas ne lui causait plus de nausées. Il s'accroupit avec eux par terre et accepta les mets qu'ils lui offrirent. Mme Mac-Donald et sa fille l'avaient suivi... Le paradis de naguère était devenu un enfer où il n'y avait plus que des démons.

Elle était si gentille pourtant, la petite Sadi Belle! N'eût été sa peau brune, on l'aurait prise pour une fillette d'Europe. Elle avait de beaux yeux profonds et fidèles avec un regard humide et doux; une petite bouche rieuse aux lèvres fines et roses, entre lesquelles on apercevait des dents de souris; des cheveux soyeux de ce noir roux des demi-sang qui pendaient sur ses épaules en mèches ruisselantes. Ses mains, un peu caleuses peut-être à cause de leurs rudes travaux, n'en étaient pas moins mignonnes et de forme exquise.

Sadi Belle avait déjà un amoureux. C'était Maali, un des travailleurs du bateau; mais il avait été repoussé avec dédain. Elle était fière, la fille de Mac-Donald, fière d'être la fille d'un blanc. Elle se croyait d'une race supérieure.

Mais quand elle vit ses parents prendre part au festin cannibale et qu'elle s'y trouva elle-même assise, elle sentit la vanité de son orgueil de demi-blanche. La distance entre elle et Maali avait disparu à ses yeux.

La voilà alors qui se met à regretter de n'avoir pas écouté le jeune natif. Il était joli garçon malgré sa couleur noire, bien découplé, la peau

lisse aux reflets mordorés, les bras garnis de bracelets de coquillages blancs et d'ornements de nacre, un nez un peu élargi à la base, mais droit, et des yeux si tendres!... Elle le chercha du regard dans la foule pour lui envoyer un sourire consolateur, ne put l'apercevoir et en fut tout attristée. Alors elle quitta la place qu'elle occupait près de ses parents et parcourut les groupes éparpillés sur les pelouses et dans les allées pour le chercher. De braves familles cannibales la reconnurent et l'appelèrent dans leur cercle. Un bon père sauvage alla la prendre par la main et lui fit une place sur l'herbe à côté de ses enfants. Tout le monde lui faisait fête. On lui offrit les morceaux les plus délicats qu'elle mangea avec les petites mines de simplicité affectée d'un enfant du château qui accepte à goûter chez le jardinier. Elle resta là quelque temps, prit part aux divertissements qui succédèrent au festin. Ses yeux étincelaient; ses joues s'étaient colorées sous leur bistre; elle était ravissante sous l'envolée de ses cheveux flottants. Mais où donc était Maali? Sadi s'attend toujours à le voir paraître, et il ne paraît pas. L'enfant surmonte sa timidité. Ses joues deviennent plus rouges encore. Elle demande aux sauvages s'ils n'ont pas vu Maali. Ils s'offrent à le chercher avec elle.

Maali avait quitté le festin. La joie bruyante de ses camarades lui faisait mal. Il détestait ce jour-là les coutumes cannibales. Ah! qu'il aurait voulu être un blanc!... Si seulement il avait eu une chemise rouge comme on en donne aux travailleurs qui vont au loin dans les îles... Il lui eût semblé qu'il eût été moins au-dessous d'elle, en se rapprochant des blancs. Au premier bateau de commerce qui passerait, il s'engagerait, il reviendrait riche pour l'épouser.

A demi couché dans la verdure, au bord de la mer, Maali songeait ainsi, regardant l'horizon lointain. Il glissait à une vague torpeur d'où il fut tiré par un bruit de pas légers dans la mousse.

C'était Sadi qui avait laissé les sauvages et s'en venait chercher un endroit solitaire pour penser à son ami.

Le jeune homme se dressa sur son séant; mais Sadi passa sans le voir, caché qu'il était parmi les hautes plantes tropicales.

Elle alla au bord de la mer, écouta un instant le mugissement pro-

fond des flots qui se brisaient contre les récifs. Ophélie précoce, elle se sentait attirée par ces eaux bleues; elle eût voulu se faire rouler parmi ces écumes blanches comme les grandes algues; mais elle revint à l'orée du bois et se coucha sur l'herbe, dans la paix alanguie et comme enchantée qui descendait des longues branches. Des papillons amoureux voltigeaient en se poursuivant autour d'elle, des papillons noirs avec une grande tache rouge sur les ailes; d'autres avec des taches bleues. De petits ronds de soleil dansaient sous la fine découpure des rameaux enlacés. Les bruits de la fête ne lui arrivaient plus qu'en un murmure confus qui se confondait avec la rumeur du flot et faisait plus profonde la sérénité mystérieuse des futaies. Le soleil descendu sur la mer brasillante glissait ses rayons obliques sous le couvert bariolé et scintillant des palmes et des folioles pendantes. Des draperies d'orchidées s'accrochaient aux grands arbres, mêlant leur nuance et leur éclat. Des feuillages étincelaient comme des joyaux. D'autres feuilles veloutées comme la fleur de pêcher, à la pulpe grasse et onctueuse, aux colorations ambrées, douces, rosées, semblaient des chairs nues et vivantes. Les buissons exhalaient des odeurs chaudes et mielleuses. Les fleurs dans l'ombre se cherchaient comme les papillons dans la lumière; l'air s'imprégnait de volupté fluidique. Sadi, le cœur plein de sanglots, aspirait à des choses confuses et inconnues.

En voyant la jeune fille, Maali avait cru à une réalisation de ses désirs et à la matérialisation de ses pensées. C'était l'heure où les contours des choses s'effacent déjà dans la suavité des teintes flottantes. N'était-ce qu'un rêve? Elle lui apparaissait ainsi toutes les nuits dans son sommeil...

Il se leva, et doucement, écartant les branches avec précaution pour ne pas faire de bruit, il suivit la direction vers laquelle il avait vu s'engager Sadi Belle. Elle était là, étendue à quelques pas. Maali resta un instant à la regarder à travers les ramures. Elle avait les yeux fermés et ne bougeait pas. Dormait-elle ou si elle était morte? L'imagination des sauvages s'hallucine facilement. Maali n'était pas éloigné de croire que c'était un fantôme qu'il avait vu tout à l'heure. Il eût mieux aimé Sadi morte qu'indifférente et dédaigneuse comme elle l'était... Il planterait

auprès d'elle un bâton magique où entrerait son âme et il pourrait ensuite emporter ce bâton où il voudrait; il l'ornerait de rubans, de guirlandes et de chapelets de coquillages; il parlerait tous les jours à sa bien-aimée dans le creux du roseau...

Un frôlement de branches fit ouvrir les yeux à Sadi. Elle tourna les yeux du côté de Maali et leurs regards se croisèrent. Le jeune homme pouvait-il se méprendre à celui de Sadi?... Déjà il était près d'elle et la couvrait de baisers.

Ils s'unirent comme s'unissaient les papillons; ils s'enlacèrent comme les plantes, sans connaître, eux non plus, rien de nos conventions ni de nos lois.

Quand ils sortirent de leur extase, il faisait nuit. La Croix du Sud brillait, entourée par les étoiles du Centaure. Les bruits de la fête avaient cessé dans l'île et les sauvages s'étaient rembarqués. Maali et Sadi s'arrêtèrent un instant sur le rivage à regarder la mer tout illuminée à perte de vue par les ellipses de feu des zoophytes phosphorescents. Les vagues déferlaient en pluie d'or sur les mangliers noirs des récifs. Ils s'étreignirent une fois encore; puis se séparèrent.

Tout est rentré peu à peu dans l'ordre à Munia. Les traces de sang ont disparu dans les allées. L'herbe a repoussé aux places où elle avait été brûlée. Les parterres foulés aux pieds ont repris leur parure de fleurs, et c'est une eau limpide qui coule dans les ruisselets, sous la grâce retombante des cocotiers; mais quelque chose reste trouble dans le cœur des habitants de l'île. Mac-Donald ne s'est plus enivré depuis la fête; mais peut-être un jour retournera-t-il au gin endormeur des chagrins. Sa femme a repris ses allures d'Européenne; mais parfois elle songe à la libre existence de la brousse et à l'ivresse sanglante des fêtes cannibales; Sadi Belle a conservé son regard clair qui se pose avec une tranquille confiance sur les choses et sur les gens. C'est encore une enfant, et déjà elle est femme.

Les natifs qui avaient travaillé à l'achèvement du bateau étaient restés à Munia, ainsi que ceux que Mac-Donald avait engagés comme matelots. On en est maintenant aux agrès et aux apparaux. Provisoirement on se contentait de cordages en écorce d'hibiscus à feuilles de tilleul tournés

sur les genoux et d'une voilure faite de nattes tressées. Ils devaient suffire pour gagner le premier port, où, après avoir vendu les marchandises, on pourrait acheter des cordages et des voiles à l'européenne.

Deux mois plus tard le *Sea-Ghost* est prêt à prendre la mer. Les marchandises sont chargées et Mac-Donald s'embarque avec sa femme et sa fille. Il va en Nouvelle-Bretagne, que les Allemands appellent maintenant la Nouvelle-Poméranie, à Herbertshöhe. Le voyage est long; mais la navigation est heureuse. Mme Mac-Donald et Sadi aident à conduire le navire comme elles ont aidé à le construire. A-t-on besoin pour la manœuvre de tous les matelots, la mère et la fille montent sur le pont et travaillent. Quand Mac-Donald repose, l'une ou l'autre prend le quart. Chemin faisant, on relâche dans des îles pour acheter encore des marchandises. Mme Mac-Donald est une commerçante avisée. Elle a bien eu quelques contestations avec les natifs des baies où l'on s'est arrêté; mais qu'importe? On a acquis à bon compte le copra et la bêche de mer. A Herbertshöhe, c'est encore Mme Mac-Donald qui fait toutes les ventes et elle vend aussi bien qu'elle achète.

Le petit navire pendant ce temps-là recevait toutes les améliorations dont il avait besoin.

Les Mac-Donald sont riches maintenant et ne regardent pas à la dépense. Ils ne se refusent aucune fantaisie, et quand ils reprennent la route de Munia, ils rapportent de beaux meubles, des pendules, des ustensiles de ménage, toutes sortes d'objets de luxe et d'utilité qui embelliront encore leur domaine et augmenteront le confort de leur existence; mais surtout ils ont rempli le *Sea-Ghost* d'un chargement varié de tout ce qui peut plaire aux sauvages : tabac, pipes, pièces de calicot, armes, liqueurs fortes, verroteries, destinés à être troqués contre des produits des îles que le navire retournera vendre à Herbertshöhe.

Mac-Donald ramenait avec lui un blanc nommé Klein. Il avait fait réflexion qu'il ne pouvait en même temps naviguer et faire des échanges à Munia. Klein, homme de quarante-cinq ans environ, bon marin, paraît-il, et sur lequel on lui avait donné d'excellents renseignements, devait se charger des voyages et parcourir les îles tandis qu'il resterait à commercer avec les naturels de Bougainville.

Ainsi fut fait. Klein, devenu capitaine du *Sea-Ghost,* repart bientôt pour la Nouvelle-Bretagne, où il cède avantageusement sa cargaison et ramène à Munia un second approvisionnement pour la clientèle indigène. Mac-Donald dut se construire des magasins pour y déposer les marchandises.

Les négociants des autres îlots de Bougainville, avec lesquels Mac-Donald n'avait eu que fort peu de relations jusqu'alors, firent la connaissance de Klein, qui avait occasion de passer devant chez eux avec le cutter. Ils étaient curieux de voir le château et les magasins de leur confrère, dont ils entendaient dire merveilles. Mac-Donald, à qui Klein avait transmis l'expression de ce désir, ne résista pas à l'amour-propre de leur montrer ses richesses et invita ses voisins à venir le visiter.

Ils acceptèrent, et tels furent le dépit et la jalousie qu'ils éprouvèrent à la vue de l'installation de Munia que cette communauté de sentiments leur fit oublier leur mutuelle rancune et qu'ils se réconcilièrent.

Mac-Donald leur faisait du reste une concurrence dangereuse auprès des sauvages, qui allaient maintenant de préférence pour leurs échanges à Munia, où ils trouvaient plus de choix, plus de probité et une marchande qui était de leur race et savait les prendre par leur faible.

A... et Tindal s'entendirent avec Klein, dont la fidélité n'était pas à toute épreuve et qui accepta de les renseigner sur tout ce qui se passerait à Munia. Plusieurs complots tentés contre Mac-Donald n'aboutirent pas ; puis un jour Mme Mac-Donald mourut presque subitement. Était-ce le résultat d'une machination des concurrents qui en voulaient particulièrement à l'habile commerçante et à la parente des chefs natifs de Bougainville? Mac-Donald en eut plus que des soupçons et porta plainte à Herbertshöhe; mais les juges allemands, bien que mariés eux-mêmes pour la plupart à des indigènes, n'estimèrent pas que la perte d'une femme de cette espèce valût une enquête qui aurait entraîné des déplacements ennuyeux et difficiles. L'affaire ne fut pas suivie.

Mac-Donald ressentit un profond chagrin de la mort de sa femme; pourtant son commerce et sa maison ne lui permettaient pas de rester veuf. Il convola avec la fille d'un autre grand chef, fort jolie femme et très intelligente. Elle s'appelait Marido.

L'ancien charpentier de navire n'avait guère jamais pensé à l'épouse laissée en Europe, ni à celle des îles Fidji; il ne pouvait, au contraire, parvenir à oublier celle qu'il venait de perdre. Il se mit à chercher une consolation dans le gin dont il avait maintenant une ample provision en magasin.

Les affaires continuaient à prospérer cependant. Marido était aussi bonne commerçante qu'Aalii. Elle n'avait qu'un défaut : c'était d'être affreusement jalouse de Sadi Belle, et elle le devint davantage encore quand il lui fut né un fils. L'enfant fut nommé Willie, du nom de son père. Des querelles fréquentes s'élevèrent dès lors entre les deux époux. Mac-Donald se plaignait que sa femme fût malveillante pour Sadi Belle, et Marido accusait son mari de ne pas aimer son fils autant que sa fille. Quant aux deux enfants, ils s'adoraient. Sadi Belle était pour Willie une petite mère et déjà Willie prenait sa défense quand la marâtre la grondait ou la battait.

Mac-Donald augmentait sa ration de gin à chaque contrariété qu'il éprouvait dans son ménage. Il lui vint à la bouche une plaie de mauvaise nature. Faute d'autres, Marido fit venir les médecins natifs, les « docteurs du diable », comme on les appelle. Ils regardèrent le malade, dirent qu'il n'était plus bon à rien et que, d'après la coutume, il n'y avait plus qu'à le tuer et à le manger. Mais Marido et Sadi Belle protestèrent. Elles déclarèrent énergiquement que Mac-Donald était un homme blanc et qu'on ne tuait pas les hommes blancs; que si on le tuait, il viendrait un bateau de guerre qui tuerait les natifs et brûlerait leur village. Les docteurs du diable n'insistèrent pas et consentirent même à tenter quelques remèdes.

Le mal ne fit qu'augmenter. C'était un cancer qui, sous le climat des tropiques et par l'intempérance de Mac-Donald, fit rapidement d'horribles ravages. La bouche du malheureux était déjà rongée. Il était devenu hideux. Ses journées se passaient dans un morne abattement d'où il ne sortait que pour demander sa pipe et un verre de gin.

Un jour il sentit que sa fin était proche et voulut dicter sa dernière volonté.

Son neveu Johanny, qu'il avait fait mander, était accouru de chez

les sauvages, pensant qu'il y aurait peut-être quelque chose à lui revenir. Il n'avait pas jugé indispensable de revêtir pour la circonstance la solennelle redingote et se présenta nu comme un ver à l'assemblée de famille.

C'était le soir. Le malade, couché dans un hamac, fit approcher les assistants et leur adressa un petit discours de sa bouche sans lèvres : « Mes chers enfants, commença-t-il, je vais mourir bientôt et je veux faire mon testament; mais n'étant pas dans un pays où il pourrait être légalisé, je vous prie d'être mes témoins et de vous conformer à ce que je vais dire. Je désire premièrement laisser partie égale à mes deux enfants Sadi et Willie... »

Marido poussa un cri de panthère blessée.

Mac-Donald, que la jeune femme ne quittait pas un seul instant, s'y était beaucoup attaché depuis sa maladie :

— Qu'as-tu, Marido? lui demanda-t-il. Viens ici et explique-toi...

— Moi, ta femme, dit Marido; moi qui t'ai sauvé des sorciers qui voulaient te tuer parce que tu n'étais plus bon à rien, je te verrai mettre mon fils, ton garçon, après une fille orpheline que chez nous, dans notre peuple, on aurait tuée depuis longtemps!... Tu vas lui donner une part égale!... C'est infâme!... Je ne peux pas permettre cela... Je te remettrai aux docteurs du diable... Ils te tueront et ta fille avec toi!...

Herbert Spencer a justement observé que dans les solitudes de l'Australie comme dans les forêts de l'ouest de l'Amérique, la race blanche déchoit rapidement dans une barbarie relative et adopte avec facilité le code moral et les habitudes des sauvages. Mac-Donald avait vécu si longtemps avec les natifs qu'il s'était un peu imprégné de leurs idées. Les récriminations et les menaces de sa femme ne le révoltèrent pas autant qu'elles auraient dû le faire. Il était si faible aussi, si dépendant de Marido, qu'il craignait de l'irriter. Peut-être eût-il sacrifié les intérêts de sa fille, si un personnage nouveau n'eût fait son entrée dans la chambre. C'était le capitaine Klein.

Il avait songé que ce serait pour lui une bonne spéculation d'épouser Sadi, ou du moins d'être son tuteur... Un instant il avait balancé sur le parti à prendre. Épouser Marido quand elle serait veuve

eût été avantageux aussi; mais il s'était dit qu'elle était trop intelligente et trop entendue aux affaires pour qu'il pût disposer de sa fortune comme il aurait voulu. Tout bien considéré, mieux valait Sadi, avec laquelle il aurait liberté complète.

Il prit donc l'intérêt de la jeune fille, disant que les coutumes des natifs n'avaient rien à voir dans l'espèce, que Mac-Donald était un blanc, que la transmission des biens à ses enfants devait être réglée par la loi des blancs; que si on contrevenait à cette loi, il irait se plaindre aux juges allemands d'Herbertshöhe.

Johanny, le neveu, qui ne voulait rien savoir du code des civilisés, se prononça pour Marido, et une discussion générale s'engagea.

Tout en se querellant, on remplissait et on vidait les verres de gin. Mac-Donald n'avait plus la force d'élever le bras pour boire. C'était Marido qui vidait le verre dans la cavité noire qui s'ouvrait sous son nez, entre ses mâchoires vides de dents et déjà entamées par le mal. De son autre main, elle tenait sa pipe remplie d'un horrible tabac natif, qu'elle lui introduisait dans la bouche, après chaque gorgée de gin.

Les deux enfants, objets de la discussion, se tenaient dans un coin de la pièce sans mot dire. Sadi portait dans ses bras son petit frère, qui ne voulait pas s'en laisser arracher; ce qui, loin d'attendrir Marido, l'exaspérait davantage contre la jeune fille. Tous deux écoutaient consternés la sinistre discussion où on parlait de leur mort.

Les passions excitées, la haine et la convoitise faisaient étinceler les yeux de lueurs farouches. Les haleines échauffées, les vapeurs de l'alcool, les exhalaisons qui s'échappaient du hamac, jointes à l'épaisse fumée du tabac indigène, montaient aux cerveaux et les affolaient. Un pli de démence se creusait sur tous les fronts.

— Je me tuerai avec mon Willie, si on ne lui donne pas tout! disait Marido, et Klein, dans un mouvement oratoire inspiré par le gin, s'écriait : — Tuez donc Sadi tout de suite, plutôt que de la laisser mourir de faim en la dépouillant. Il vaut mieux en finir tout d'un coup... Au moins, elle ne souffrira pas... C'est tout ce qu'elle attend de la pitié d'un père!...

Mac-Donald prit encore une gorgée de gin et fit un geste pour

réclamer le silence. Chose horrible! le moribond était ivre!... Il se souleva lentement dans son hamac. Ce n'était plus qu'un paquet de chair hideux et qui n'avait plus forme humaine. De sa bouche s'échappait une odeur de soupirail de cave combinée avec un relent de cadavre. Sa voix semblait sortir d'un souterrain et l'on voyait, quand il parlait, s'entrechoquer ses mâchoires sanglantes que ses lèvres ne cachaient plus.

Une idée était venue à Mac-Donald :

— Mes revolvers! demanda-t-il.

Puisqu'on lui disait qu'il fallait sacrifier un de ses deux enfants, il était prêt.

Marido alla chercher les deux revolvers et les mit dans les mains tremblantes de son mari.

— Eh bien, que le diable en décide! Donnez un revolver à chaque enfant... Mettez-les en face l'un de l'autre et qu'ils tirent jusqu'à ce qu'il y en ait un de tué... Celui qui survivra aura mon bien...

Marido accepte l'épreuve. Son fils peut être tué; oui, mais Sadi peut l'être aussi et la haine est plus forte que l'amour, même maternel.

Klein enlève Willie des bras de Sadi et l'emmène au bout de la pièce. Johanny entraîne en titubant la jeune fille à l'autre extrémité. On assied les deux enfants en face l'un de l'autre, on leur met un revolver dans la main, et pour qu'ils puissent mieux viser, on place derrière chacun d'eux une lumière.

Le père, de sa voix éteinte, indique comment il faut tenir les revolvers :

— Mettez le doigt sur la gâchette... Oui, comme cela, Willie... Plus haut, Sadi... Attention quand je vais dire feu... Feu!...

Les deux coups partirent en même temps et les balles vont frapper la muraille. Aucun des deux enfants n'est touché.

Marido jette un regard de fureur sur Sadi encore debout. Elle court à son fils, lui montre à mieux tenir son arme. Johanny, avec une langue pâteuse, donne aussi des conseils à l'enfant. Il prend le revolver, le braque d'une main que l'ivresse fait trembler dans la direction de Sadi :

— Tu vois, comme ça, dit-il.

Johanny est un bon oncle pour le petit Willie. Il fait sa cour à

Marido. Quand il ne lui en reviendrait qu'une demi-douzaine de « faces carrées », c'est toujours cela... Ce sont les flacons de gin de Hollande qu'on appelle ainsi (*square face*).

Klein est le noble défenseur de l'orpheline, qui deviendrait décidément un beau parti si elle n'avait plus de frère. Du même coup on serait débarrassé de Marido, qui dans le cas de partage égal eût été une tutrice gênante, avec laquelle il aurait eu bien des ennuis... Le capitaine s'irrite de l'indifférence de Sadi. Il voudrait l'animer un peu; il lui assure l'arme dans la main, lui fait allonger le bras, lui recommande de bien diriger le point de mire vers la poitrine de Willie.

— Feu! dit le père.

Deux nouvelles détonations retentissent et les balles vont encore s'aplatir sur les murs.

Marido ne songe pas à se réjouir que son fils ne soit pas atteint. La marâtre l'emporte sur la mère. Ah! pourquoi n'est-ce pas elle qui tient le revolver? Comme elle saurait bien l'atteindre en plein cœur, la fille exécrée de l'autre femme!

Frémissante de rage, la bouche tordue, les yeux étincelants, elle s'empare de la lampe et la lève au-dessus de la tête de Sadi :

— Tiens, là! là! Vise bien à la poitrine, crie-t-elle à son fils; mais Klein prend l'autre lampe et en dirige aussi le rayonnement sur Willie.

Johanny se verse une rasade de gin qu'il avale d'un trait, fait claquer sa langue et repose avec bruit le verre sur la table gluante.

— C'est à recommencer, dit-il.

— Feu!

Le frère et la sœur continuent à se taire. Ils obéissent avec une morne résignation, ne paraissant pas plus effrayés que s'ils eussent joué avec des pistolets à balles de liège. Ils regardent la scène qui les entoure de ce regard si profond et si pénétrant qu'ont parfois les enfants. Que pourraient-ils regretter de la vie après avoir vu ce spectacle : ce père entre sa pipe et sa bouteille, qui leur commande de tirer l'un sur l'autre; ce vieillard mourant qui dirige un meurtre d'enfant; cette mégère, mère de l'un d'eux qui ne la reconnaissait plus, tant sa figure

avait pris une expression démoniaque; Johanny dans sa nudité obscène, et Klein, l'homme aux beaux sentiments, qui aurait avec tout autant d'ardeur soutenu les intérêts de Marido — Sadi le savait trop bien — s'il y avait trouvé quelque avantage...

Feu!... Pas de résultat encore. Marido et Klein grondent chacun leur protégé qui ne sait pas mieux viser. Ils abaissent ou élèvent la lumière, cherchant l'angle sous lequel elle éclairera mieux l'adversaire. Marido palpe et manie Sadi; elle la tourne et la retourne pour tâcher de lui trouver une pose qui offrira plus de champ au tir de son fils. La jeune fille garde docilement toutes les attitudes qu'elle lui fait prendre.

Il ne reste plus qu'une balle à échanger. Mac-Donald se recueille un instant avant de dire feu. Johanny, qui ne sait pas concentrer longtemps son attention sur un même objet, paraît se détacher du dénouement qui se fait trop attendre. Un peu fatigué d'être sur ses jambes, il s'assoit, les yeux demi-clos et gagnés par le sommeil.

— Sadi!... Willie!... Vous y êtes? demande le père. Feu!...

Fut-ce le diable qui en décida? comme disait Mac-Donald. En ce cas, c'est qu'il vaut mieux que ces gens ivres, qui présidaient à ce duel fraternel. Les deux dernières balles allèrent comme les autres se perdre dans le mur.

C'en était fait. La fortune de Mac-Donald devait être partagée entre son fils et sa fille.

Deux jours après cette horrible épreuve, des natifs arrivèrent chez Mac-Donald en criant :

— Une voile à l'horizon!...

— Ce doit être un shooner, disent-ils. Il a deux mâts...

Bien vite ils retournent sur le rivage regarder le navire, qui a bon vent. Il file dix nœuds à l'heure sur une mer unie comme un lac, et les natifs s'étonnent qu'un vaisseau marchand aille si vite.

Ils rentrent dans la chambre de Mac-Donald :

— C'est un bateau de guerre, disent-ils. Il vole comme un pigeon. (*She works about like a pigeon. Der fellow Shooner good fellow ship.*)

Klein alla voir avec les sauvages et revint quelques minutes après annoncer que le navire battait pavillon américain.

Mac-Donald ordonna des préparatifs pour recevoir le capitaine et voulait envoyer des natifs pour faire entrer le navire dans le petit port de l'île :

— Qu'on fasse des signaux pour qu'il ne passe pas sans s'arrêter, dit-il, et qu'on hisse le drapeau américain!...

— Soyez tranquille, répondit Klein qui regardait par la fenêtre. Il vient droit par ici... Ce n'est même pas la peine d'envoyer des natifs... Le voilà qui va entrer...

Quelques minutes après, en effet, le voilier arrivait dans le petit port de Munia. Mac-Donald s'était dressé dans son hamac, d'où il pouvait apercevoir la mer par la fenêtre. Il vit les deux drapeaux américains se saluer et entendit le bruit de l'ancre qui tombait en faisant retentir l'écho de la petite montagne de l'île.

Qu'était ce navire, qui n'était pas un navire marchand et dans lequel Mac-Donald ne reconnaissait cependant pas un bâtiment de guerre? Le lecteur qui m'a suivi dans la première partie de mon récit de voyages a deviné sans doute ce qui faisait l'objet des conjectures du propriétaire de Munia. C'était le *Tolna* qui mouillait devant sa maison.



LE « TOLNA ».

CHAPITRE II

UN SÉJOUR ENCHANTÉ

Mac-Donald dans son hamac. — Le cancer traité au whisky. — Johanny. — Sadi Belle m'accompagne à la chasse. — Une nuit en enfer. — Je reçois le testament de Mac-Donald. — Les intrigues reprennent après mon départ. — Mgr Coppée. — Conclusion du roman.

A peine étions-nous mouillés que Klein se présenta à bord, et après avoir appris des matelots qui j'étais, demanda à me parler.

Je m'avançai vers lui :

— C'est vous qui habitez cette maison? lui dis-je en désignant la jolie villa qu'on apercevait du port.

— Je suis le capitaine du cutter que vous voyez là-bas, me répondit-il. Mon patron, à qui la maison appartient, est M. Mac-Donald; il est très malade et sa mort n'est qu'une affaire d'heures. Nous attendons l'événement d'un moment à l'autre... Peut-être avez-vous des médicaments qui pourront du moins le soulager un peu.

— Je vais aller chez lui immédiatement, dis-je, et j'emporterai ma boîte de pharmacie. Vous pourrez choisir les remèdes que vous voudrez. Le livre de médecine est dedans... Il n'y a pas d'autre chirurgien à bord. C'est lui que nous consultons pour les doigts à couper, les luxations à réduire et les dents à arracher. Quant à la médecine interne, je ne connais qu'un remède, dont mes matelots se trouvent très bien : c'est une cuillerée de sel purgatif.

Soit dit sans vain amour-propre, j'avais devancé la médication au sel préconisée depuis par les docteurs anglais et américains.

Un canot fut bientôt prêt. J'y montai pour aller à terre.

L'eau avait des reflets d'opale et semblait plus transparente à mesure que nous approchions de la rive. Tout le mystère des profondeurs se

révélait. Une lumière irisée fouillait le détail des constructions madréporiques. Les grandes vasques de corail s'épanouissaient. Des chairs roses apparaissaient entre les valves qui s'ouvraient. Des tentacules s'étiraient; des rais d'actinies ondulaient; des houppes de fibres se crispaient. La gelée diaphane des méduses flottait, frissonnante, et j'apercevais, soudés au fond de la mer ou aux roches sous-marines, des strobiles, pareilles à des piles d'assiettes, des alcyons, des échinodermes globuleux, aplatis ou étoilés. Les dalles se tapissaient de la riche dentelle des rétépores. Des diodons gonflés en boule erraient au gré des flots. On entrevoyait des fuites de murènes jaunes marbrées de brun. Des orphies d'un beau vert mêlé d'azur et d'argent, des balistes de toutes couleurs; des poissons bleus, rouges, orangés, dorés, tigrés, aux formes les plus étranges, tournaient, agiles ou lents, autour de la barque, sans paraître effrayés, et on aurait pu croire qu'ils se seraient laissé prendre à la main.

Nous arrivâmes à un petit quai construit en pierre et tout revêtu de mousse et de gazon.

L'île avait un aspect si frais et si verdoyant, tout y était si calme et si bien ordonné qu'on y éprouvait une impression d'apaisement et de repos. La maison était à environ cent pas de la mer. J'étais nu-pieds comme toujours et, après avoir marché si longtemps sur les pierres et les coraux, le tapis d'herbe fine me semblait doux. Les arbres en bordure répandaient leur ombre dans les allées et le murmure des fontaines tempérait l'atmosphère embrasée de l'été austral. On était en novembre. Des fleurs brillaient d'un éclat si vif et si tendre qu'on croyait y voir une gouttelette de rosée. Comme la vie des habitants devait s'écouler ici calme et heureuse! Et songeant au moribond que j'allais voir, je me disais que la mort aussi devait être clémente dans la sérénité consolatrice de ce paysage.

Je franchis le seuil bordé de plantes grimpantes. J'entrai dans une grande salle où l'on respirait une odeur d'hôpital et qui parut obscure à mes yeux encore pleins de la clarté du dehors. Je distinguai dans un coin, suspendu à deux crocs, un hamac en toile américaine, noir et luisant de crasse, dont le fond pendait presque à terre. Une forme

bizarre s'y dessinait dans laquelle je ne reconnus pas un corps humain.

— Monsieur Mac-Donald? demandai-je.

Une femme native m'indiqua le hamac.

Je regardai encore. Je vis au-dessus du hamac deux pieds et une tête se touchant presque. Je crus d'abord voir une chauve-souris gigantesque, les ailes déployées; un de ces effrayants renards volants comme on en rencontre en Australie et dans les îles. Je reconnus enfin un homme; il était assis en travers dans le hamac, le corps en charnière, avec la tête et les pieds en l'air et rapprochés. Il y avait plusieurs mois que Mac-Donald était dans cette attitude.

Il fixa sur moi ses yeux éteints et vitreux, presque ceux d'un cadavre. D'une voix faible et à peine distincte, il me dit quelques mots pour m'exprimer sa joie de voir le commandant d'un navire américain. Il allait donc pouvoir disposer de ses biens comme il voudrait et sans qu'on lui mît le couteau sur la gorge, par un acte légal et régulier que personne ne pourrait contester. A présent il n'aurait plus besoin de lutter contre la mort et pourrait se laisser mourir en paix.

Marido, malgré l'épreuve de l'avant-veille, n'avait pas renoncé à l'espoir d'obtenir la totalité de la succession pour son fils. Klein, de son côté, continuait à défendre les intérêts de Sadi Belle et les discussions se perpétuaient autour du hamac.

Marido circonvenait le malade. Elle ne le quittait ni jour ni nuit, toujours debout et tenant d'une main un verre rempli d'un breuvage incolore et de l'autre une pipe de terre qu'elle présentait tour à tour au moribond. Elle ne prenait pas le temps de nettoyer ni de débourrer la pipe crasseuse et gluante, imbibée de nicotine, se contentant d'y remettre, par-dessus le résidu resté au fond du fourneau, une pincée d'un horrible et infect tabac.

Je pensais que le verre contenait un remède et j'en demandai le nom :

— C'est du gin, me répondit-elle.

Je ne pus retenir mon indignation.

— Du gin! infâme créature, m'écriai-je. Tu veux donc le tuer? C'est sa mort, abrutie!... Ote-moi ce verre... Je vais lui donner quelque chose pour le faire dormir...

Il y avait un mois qu'il n'avait pas fermé l'œil. Je lui administrai un soporifique; puis mon maître d'équipage et moi nous le couchâmes dans un lit. Ce ne fut pas sans difficulté que nous pûmes faire reprendre au corps la position allongée, depuis si longtemps qu'il était pendu dans son hamac comme une roussette accrochée à une branche.

Mac-Donald dormit quelques heures. Quand il se réveilla, il se sentait mieux. Une horrible toux qui lui déchirait perpétuellement la poitrine s'était un peu calmée; mais en revanche la querelle redoublait de fureur entre Marido et Klein, qui voyaient que l'instant décisif approchait. Elle continuait devant moi et l'on se disait l'un à l'autre ses vérités, tout en buvant du gin.

Johanny, reparti dans la brousse après le conseil de famille, était revenu chez son oncle, à la nouvelle de l'arrivée d'un navire. Il ne manquait pas cette occasion d'avoir du tabac. Son premier geste en entrant dans la chambre fut de s'emparer de la bouteille de gin. Sa figure flétrie et l'expression de dégradation empreinte sur sa physionomie le rendaient horrible à voir. Le malheureux était devenu dans les forêts, non pas un sauvage, mais un satyre. En proie à un perpétuel éréthisme, il se jetait sur une femme comme une bête fauve, et la plus vieille comme la plus laide n'étaient pas en sûreté auprès de lui.

Je restai cinq jours à Munia. La petite Sadi Belle m'avait pris en affection. Elle m'accompagnait à la chasse dans la forêt et me guidait dans mes excursions, portant mon carnier et me servant d'interprète avec les natifs. Vive, animée, infatigable, elle m'attrapait des papillons rares pour ma collection, courait comme un lièvre, se faufilait dans les broussailles et faisait lever le gibier comme un chien. Les natifs l'aimaient beaucoup et l'on n'avait rien à craindre d'eux quand on était avec elle.

Cependant Mac-Donald, retombé dans ses hésitations, ne faisait pas son testament. J'allai lui dire adieu sans lui en reparler, me bornant à lui annoncer que je partais le lendemain. Cette nouvelle, qui l'obligeait à prendre une résolution immédiate, rendit plus vives encore les compétitions autour de l'infortuné. La soirée se passa sans qu'il eût rien conclu, tant il était partagé entre la crainte d'irriter Marido et la répugnance à déshériter sa fille.

La nuit venait. Mac-Donald me demanda de rester. Je pensai qu'il serait imprudent de le laisser seul avec son horrible entourage et me décidai à coucher sur une chaise longue dans la vérandah, d'où je pouvais voir ce qui se passait dans la chambre.

Klein et Johanny s'étendirent sur des nattes aux deux côtés du lit, mais à chaque instant ils se relevaient pour se verser un verre de gin.

Le malade eut un accès de toux. Marido, debout près de lui, se hâta de bourrer sa pipe et de remplir son verre... Je me relevai à mon tour et du seuil de la porte je lui fis des signes pour l'empêcher de les donner à son mari.

Vers le matin, il y eut un peu de calme dans la chambre et je commençais à m'assoupir quand une bande de cochons vint me flairer. Je me réveillai en sursaut et me crus d'abord le jouet d'un cauchemar. J'avais tiré mon revolver et peu s'en fallut que je ne fisse feu sur les pauvres animaux; mais le mouvement de me dresser sur mon séant suffit à les mettre en déroute. Ils s'enfuirent en grognant.

Je vis qu'il fallait renoncer au sommeil. Le jour commençait à poindre. Je quittai la vérandah et, comme le voyageur de la *Divine Comédie* sortant de l'enfer, « je me dirigeai vers le rivage ».

Je pris un bain dans la mer pour me remettre de ma mauvaise nuit; puis je m'enfonçai dans le bois où je tirai quelques ramiers. Je remontai ensuite à bord du *Tolna*, pour faire mes préparatifs de départ.

Vers huit heures du matin, je reçus la visite de Klein, accompagné de Sadi Belle. Il venait me demander de la part de Mac-Donald d'aller le voir encore une fois. J'y consentis.

Quelques instants après, je retraversais le jardin qui m'avait paru si beau, me dirigeant vers la jolie demeure que j'avais crue un séjour enchanté. Le gazon était toujours aussi vert; les fleurs s'épanouissaient dans les plates-bandes; la brise ridait la surface moirée du petit lac; des reflets dansants de feuillage couraient dans les allées, et la villa, baignée de la lumière matinale, s'enguirlandait de roses, de vanille aux fleurs d'un bleu tendre; mais tout cela prenait pour moi un aspect sinistre maintenant que je savais tout ce qui se cachait derrière ce brillant décor, de passions basses et scélérates.

Je trouvai Mac-Donald dans son hamac et dans la posture où je l'avais vu la première fois. Il s'y plaisait mieux décidément que dans un lit.

Le malade leva la tête quand j'entrai dans la chambre et me pria de m'approcher de lui pour qu'il n'eût pas besoin de parler si haut. Il me parut avoir l'œil plus vif que je ne lui avais encore vu. Je pris une chaise et m'assis à côté de son hamac. Sans perdre de temps à un préambule, il aborda tout de suite la question qui le préoccupait.

— J'ai fait déjà deux testaments, me dit-il, mais ils se trouvent l'un et l'autre dans des mains différentes... Et puis ils m'ont été inspirés par des tiers dont j'ai subi l'influence... C'est la Providence qui vous a envoyé, monsieur, vous capitaine d'un navire américain, pour que je pusse enfin faire un testament qui mette ma conscience en repos avant de mourir... Je ne vous demande pas seulement de me donner votre concours comme capitaine faisant fonctions de notaire et de greffier; j'ai besoin aussi de vos conseils... Vous connaissez la situation... Dites-moi ce qui vous paraîtra le plus juste.

— Je suis à votre disposition, lui dis-je, à une condition : c'est que j'aurai avec vous un entretien en présence de mon premier officier et d'un marin de mon équipage; mais hors de la présence d'aucune personne de l'île.

Le moribond y consentit et je fis appeler mon premier officier et un matelot. Je priai en même temps Marido et les autres assistants de se retirer; ce qu'ils firent sans protester.

Mac-Donald me raconta son histoire, telle que je l'ai rapportée au chapitre précédent pour donner une idée de l'existence d'un blanc dans les îles sauvages du Pacifique. Quand il eut achevé, je lui dis qu'il devait persévérer dans son intention de partager par moitié sa fortune entre ses deux enfants et je lui promis de veiller à ce que sa dernière volonté fût respectée.

Le testament fut écrit en triple expédition : une qui devait rester entre les mains du testateur, une pour le livre de bord du *Tolna*, et une autre que je devais remettre aux autorités allemandes d'Herbertshöhe, où je me rendais.

Quand tout fut prêt, je fis appeler la famille, à qui je donnai lecture de l'acte suivant :

« *Dernière volonté et testament de M. William Mac-Donald, négociant, ci-devant à la Nouvelle-Zélande, à présent à l'île de Munia, des îles Shortland.* Je nomme Monseigneur Coppée, actuellement évêque de la Nouvelle-Bretagne, exécuteur de la dernière volonté ci-dessous exprimée, en lui laissant pleins pouvoirs de désigner en temps et lieu toute personne qu'il jugera à propos pour agir comme son représentant aux îles Shortland, pour être ce représentant responsable en toutes choses vis-à-vis de Monseigneur Coppée. Je donne et lègue audit Monseigneur Coppée tout mon bien réel et personnel en quelque lieu qu'il soit situé, pour le garder à mes deux enfants Sadi et William Mac-Donald, jusqu'à leur majorité, ou pour ma fille Sadi jusqu'à son mariage, accompli du consentement de mon exécuteur testamentaire.

« Je désire — et je charge mon exécuteur testamentaire d'y pourvoir — que chacun de mes deux enfants reçoive une part égale de mon bien. Je désire en outre que mon exécuteur testamentaire assure sur ces biens la subsistance et l'entretien de ma femme native Marido tant qu'elle gardera son veuvage et laisse à celle-ci la liberté d'habiter soit dans l'île de Munia, soit en tout autre endroit qu'elle voudra.

« Mondit exécuteur testamentaire Monseigneur Coppée aura l'entière direction et garde de mes deux enfants jusqu'à leur majorité ou mariage.

« Signé par le testateur William Mac-Donald en la commune présence des témoins, qui ont signé devant lui et chacun en la présence de l'autre, le testateur étant sain d'esprit et en complète intelligence de toutes les conditions de cet acte qui annule et révoque tous les précédents testaments faits par lui.

« Fait en l'île de Munia, le vingt-neuf de novembre de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent quatre-vingt-quinze.

« Le comte Rodolphe Festetics de Tolna, capitaine à bord du *Tolna*. — Mac-Donald, testateur; Aubrey, Griffith, premier officier à bord du *Tolna*, témoins. »

Les figures s'allongèrent à cette lecture; Marido se mordit les lèvres; Klein était désappointé de voir la tutelle de Sadi lui échapper; Johanny aussi se disait qu'il n'y avait rien à gratter avec cet arrangement; mais il n'y eut pas de protestation.

Je pensai bien cependant que les querelles ne tarderaient pas à reprendre et je me hâtai de faire mes adieux. Tant que je n'étais pas parti, Mac-Donald était capable de déchirer son testament.

Sadi m'accompagna jusqu'au rivage et se mit à pleurer quand elle me vit monter dans le canot qui me ramenait au *Tolna*. Elle trouvait que je ne ressemblais pas aux quelques échantillons de blancs qu'elle avait rencontrés jusqu'à présent et qui lui avaient donné une assez pauvre idée de cette race.

A Herbertshöhe je remis le testament aux autorités allemandes et je vis l'exécuteur testamentaire, Mgr Coppée, prélat français d'une haute distinction et d'une affabilité charmante, qui évoqua pour moi l'urbanité et la bonne grâce un peu oubliées de la vieille Europe. Je lui recommandai les enfants de Mac-Donald, et il me promit de faire pour eux tout ce qu'il pourrait.

Il les a, en effet, appelés auprès de lui et il s'occupe de leur éducation.

J'ai su par un navire de guerre arrivé peu de temps après moi à Herbertshöhe que le pauvre Mac-Donald avait enfin trouvé la paix. Jusqu'à son dernier jour, on avait continué à s'agiter autour de lui pour lui faire changer son testament. Klein, devenu l'allié momentané de Marido, avait tant tourmenté le malheureux homme que pour se débarrasser de lui il l'avait autorisé à aller à Herbertshöhe où il devait faire modifier le testament; mais aussitôt que le *Sea-Ghost* eut pris la mer, Mac-Donald se hâta de mourir, pour rendre irrévocable sa dernière volonté.

Telle est fidèlement racontée, sans addition ni omission, l'histoire d'un *trader* blanc dans les îles des mers du Sud. Peut-être quelqu'une de mes lectrices attend-elle un mot d'épilogue qui la renseigne sur ce qu'est devenu un des héros de ce récit... Et Maali? me demande-t-elle, Maali, l'amoureux de Sadi?... Il était si tendre, si gentil, si timide!... Quelle différence avec cet affreux capitaine Klein, qui n'a en vue que la fortune de Sadi!...

J'ai le regret d'avouer que je n'en sais pas davantage sur Maali que ce que j'en ai raconté. Si j'écrivais un roman, je n'aurais pas commis la faute d'exciter l'intérêt sur un personnage dont on n'entend plus parler ensuite; mais je me borne dans ce livre à transcrire ce que j'ai vu ou ce qu'on m'a dit, sans autre souci que celui de la vérité.

Jadis au Théâtre-Français on ne mettait sur la scène que les accessoires dont on devait se servir dans la pièce, et si au lever du rideau on apercevait sur le théâtre par exemple une chaise longue, on pouvait être sûr que l'héroïne s'évanouirait. Je me rends compte que Maali est un accessoire inutile; mais la vie réelle ignore le bel ordre cartésien auquel sont restés attachés nos auteurs. Elle commence des choses qu'elle ne fait pas aboutir et ne songe pas toujours à tirer les conséquences des prémisses qu'elle a posées.

Où est Maali? Peut-être construit-il des pirogues à Bougainville, ou bien s'est-il embarqué sur un bateau de commerce pour aller bien loin des doux rivages de Munia cultiver le café ou le cocotier dans les plantations d'Australie. Mais se souvient-il encore de Sadi? Voilà au moins ce qu'on voudrait savoir... Je crois pouvoir dire qu'il n'a pas oublié Sadi... Et Sadi, pense-t-elle à Maali? Elle est devenue maintenant une belle demoiselle, élevée à la française, et qui doit dédaigner son sauvage amoureux de jadis.

CHAPITRE III

LA CÔTE EST DE BOUGAINVILLE

J'emmène la femme et l'enfant de Griffith. — Chasse aux papillons à Siriai avec le bon roi Fergusson. — Départ pour la côte est de Bougainville. — Nous prenons des pilotes à la baie de Rottembourg. — L'un d'eux reste avec nous pour tout le voyage. — Passes difficiles. — Un traître. — Nous donnons sur un rocher. — Auxiliaires dangereux. — Comment sortir de notre lagune? — Un chef natif vient nous guider. — Nous arrivons à Nouma-Nouma. — Attitude menaçante des natifs. — Le pilote de Rottembourg nous avertit d'un complot. — Branle-bas de combat. — Nous reprenons notre route. — Invitation perfide. — Nous sommes attaqués. — Feux de salve et grêle de flèches. — La bureaucratie allemande. — La côte de Bouka. — Un capitaine qui s'en fait accroire. — Un « Allemand à queue ».

Je quittai Munia, dans les îles de Salomon, le 3 décembre 1895 et retournai à Faisi, des îles Shortland, à la prière de Griffith, mon officier, qui voulait prendre son petit garçon pour l'emmener à Herbertshöhe, chez le missionnaire; ce qui m'était assez désagréable, mais je ne pouvais lui refuser ce service. Arrivé à Faisi, il ne se contenta pas d'embarquer l'enfant; je dus recevoir la mère aussi à mon bord, passagère fâcheuse que je ne devais heureusement pas garder longtemps. Elle allait chez ses parents du côté maternel, des natifs de Son Cay. Griffith s'était mis dans la tête, je ne sais pourquoi, que sa femme et son fils seraient tués par Tindal, s'ils restaient chez lui. Je ne voyais pas bien l'intérêt que celui-ci y aurait eu; mais il n'y avait pas à raisonner avec la tendresse alarmée de mon premier officier. Hélas! Peut-être eût-il été mieux inspiré en laissant l'enfant où il était. Le pauvre petit devait succomber quelques semaines plus tard à une méningite.

Nous ne fîmes que passer à Faisi et nous nous rendîmes dans la même matinée à Son Cay, dont les habitants, revenus de leurs frayeurs, avaient repris possession. Ils ne nous gardèrent pas rancune de notre inoffensive pyrotechnie et beaucoup d'entre eux vinrent sans armes

nous faire une visite d'amitié. Leur aimable roi Fergusson était avec eux.

Je leur proposai de m'accompagner sur la côte sud de Bougainville, où je voulais aller une seconde fois pour essayer encore d'avoir de ces beaux papillons dorés que je n'avais pu me procurer à ma première expédition. Ils acceptèrent et nous partîmes tous pour Siriai, où nous arrivâmes à une heure après midi.

Les natifs ne se souciaient pas beaucoup de voir de trop près leurs farouches voisins de la grande île ; je les laissai à bord, et avec quatre de mes meilleurs hommes je remontai en canot une rivière à l'embouchure de laquelle nous attendit le *Tolna*. Le courant était obstrué par des arbres poussés çà et là en travers, que je faisais sauter avec des cartouches de dynamite, quand nous ne pouvions passer. Des papillons aux ailes éclatantes comme ceux que je cherchais voltigeaient sur ses bords. Nous mîmes pied à terre et leur fîmes la chasse, en ayant soin pourtant de ne pas nous éloigner de notre embarcation et de rester toujours à portée de nous secourir les uns les autres, car des ennemis invisibles nous avaient suivis et parfois une flèche tombait près de nous. Heureusement l'enchevêtrement des branches nous protégeait. Les traits se heurtaient à des rameaux qui les arrêtaient ou les faisaient dévier.

Nous revînmes sains et saufs au yacht, où nous dînâmes avec Fergusson et ses sujets, à qui j'avais fait préparer un bon repas par notre cuisinier chinois. La soirée se passa à chanter au clair de lune ces beaux chants natifs que j'aimais tant et dont rien ne peut me rendre la naïve harmonie et la pénétrante douceur.

Le roi et ses compagnons étaient partis de Son Cay sans avoir l'intention d'aller si loin ; mais on avait deviné chez eux qu'ils étaient avec moi, et le lendemain matin je vis arriver la magnifique pirogue royale dans laquelle j'avais fait avec Fergusson de si nombreuses excursions. Elle était accompagnée d'autres pirogues pour les natifs de la suite du roi à qui on apportait les armes dont leur courtoisie ne leur avait pas permis de se munir en venant sur le *Tolna*.

Je repris ma chasse aux papillons. Cette fois les natifs se piquèrent

d'honneur et leurs pirogues firent escorte à mon canot sur la rivière qui n'avait certainement jamais porté d'embarcation avant la mienne. Nous y formions maintenant toute une flottille. Elle était large et roulait des paillettes d'or qu'on voyait luire sous l'ombre des arbres, dans le remous des eaux égratignées par les ramilles pendantes.

Grâce à mes auxiliaires natifs, je pris ce jour-là beaucoup de papillons, et les ennemis cachés de la veille, tenus en respect par nos forces imposantes, s'abstinrent de nous envoyer des flèches.

Il n'est si bons amis qui ne se quittent, et le lendemain de notre chasse le roi Fergusson et ses compagnons nous dirent adieu. Ils s'éloignèrent au bruit cadencé de leurs pagaies, qui résonnait dans l'air limpide, et poussant par intervalles de grands cris qui faisaient retentir l'écho du rivage.

J'avais fait part à Fergusson de mon intention de me rendre sur la côte est de Bougainville. Il m'en avait dissuadé vivement en me disant que nous n'en sortirions pas; que les natifs en étaient très mauvais et acharnés contre les blancs qui, d'après une prophétie dont ils conservent la tradition, doivent un jour s'emparer de toutes leurs îles.

Je n'ignorais pas ce qu'il me disait et je savais que la côte n'est pas seulement dangereuse à cause des sauvages; mais aussi à cause des récifs qui hérissent son approche et que les cartes n'indiquent pas. Les quelques navires qui y ont été se sont perdus et leur équipage a été massacré comme celui du capitaine Fergusson.

Aucun navire avant le *Tolna* ne l'avait encore parcourue d'un bout à l'autre comme il l'a fait, et la *Zoé*, venue après lui, qui a essayé de suivre la même route, a échoué dès les premières passes.

Une heure après le départ des natifs de Son Cay, nous nous éloignions à notre tour.

Je me dirigeai d'abord vers la côte sud. Le courant contraire me gênait et j'eus beaucoup de peine à tenir ma route. Le lendemain je doublais le cap Friendship et son rocher rouge pour arriver à la petite île du Refuge, où j'atterris sans y voir autre chose qu'une brousse très épaisse.

De là nous avons longé l'espace de vingt milles une côte basse et

sablonneuse qui s'avance en pointe dans la mer et que borde à huit milles de distance une barrière de rochers.

Nous mouillâmes l'ancre à six heures du soir entre les îles Zeune et l'île Scalis. La journée du lendemain et la matinée du surlendemain furent employées à nous rendre à la baie de Toberoi. On ne peut guère se fier aux indications des cartes pour cette région très mal



VILLAGE NATIF DE LA BAIE DE ROTTEMBOURG.
(Côte est de Bougainville.)

connue. Elles sont presque toutes fausses et toujours incomplètes.

Je fis escale dans la baie de Rottembourg, en face d'une bourgade très peuplée dont les habitants ne paraissaient ni craintifs ni hostiles, mais très sauvages. Je suis descendu à terre et j'ai visité le village, dont les maisons ne ressemblent pas aux constructions natives que j'avais vues jusque-là. Elles sont élevées sur pilotis, au-dessus du sol, comme les habitations coloniales des Européens. Tous les intérieurs sont d'une propreté qu'on trouve rarement dans les îles.

Nous restâmes trois jours dans la baie. Beaucoup de natifs vinrent à bord. Quelques-uns nous avaient déjà pris en affection et ne voulaient

plus nous quitter. Ce que voyant, je les emmenai avec moi pour nous servir de pilotes, fonctions dont ils se sont très bien acquittés.

Ils nous ont conduits par d'étroits passages de lagunes, au milieu d'escarpements gigantesques et couverts d'une végétation sombre qui descendait dans la mer en murailles abruptes. L'eau immobile et sans rides semblait une lame de verre. Une clarté diffuse y dormait, la pénétrant d'une lumière glauque, froide et pâle. Çà et là surgissaient des pointes de rochers comme des têtes de poissons monstrueux.

Nous n'avions pour nous mouvoir que le courant de jusant. Les natifs nous indiquaient d'avance à quelle heure il se formait et dans quelle direction il allait. Quand ils nous avertissaient qu'il devait changer, nous mouillions l'ancre pour attendre qu'il nous redevînt favorable.

Nous franchîmes ainsi les parages semés de bancs et d'écueils qui séparent les îles Martin de la côte et nous nous engageâmes au milieu des îles Dictirici, où nous mouillâmes dans une large baie.

Nos pilotes de Rottembourg nous quittèrent en cet endroit, moins un qui consentit à rester pour nous servir d'interprète.

Les natifs du voisinage vinrent à bord. Ils étaient hardis et semblaient très capables d'un coup de main. J'avais fait tendre sur le bord deux cordes entre lesquelles on les recevait. Il fallut plusieurs fois montrer les fusils pour les y maintenir.

Notre mouillage suivant fut à la pointe Cap-le-Gras, où les natifs, peu nombreux, témoignèrent de dispositions bienveillantes, et nous reprîmes notre route vers Nouma-Nouma, par l'île de Pépé-Roï, qui n'est pas portée sur les cartes.

Nous chenalions dans les passes étroites et tournantes. Il fallait prendre garde aux rochers sous-marins et attendre le jusant. Nous avancions très lentement.

Notre arrivée dans ces parages avait déjà été signalée partout. Les natifs des baies où nous nous étions arrêtés avaient été à travers la brousse nous annoncer à ceux du rivage que nous devions côtoyer. Déjà ils s'étaient concertés et avaient arrêté leur plan.

Le soir tombait. J'avais peine à distinguer les écueils sous les eaux

et je désirais cependant avancer un peu plus loin, pour ne pas passer la nuit dans un endroit que la proximité des côtes rendrait dangereux.

Un natif arriva en canot sur ces entrefaites et monta à bord. Il se proposa pour nous conduire, en disant qu'il nous mènerait à un bon mouillage. J'acceptai.

Il nous fit passer habilement entre les brisants éparpillés, au milieu desquels nous devions virer continuellement dans tous les sens.

Enfin nous nous trouvâmes dans un espace libre, qui s'étendait devant la côte. Le soleil couchant qui brillait devant nous empêchait le regard de pénétrer dans les profondeurs de la mer.

— Allez tout droit maintenant, nous dit le natif. Il n'y a plus de danger...

Je lançai résolument le bateau dans la direction qu'il m'indiquait; mais je n'avais pas fait cent brasses que je m'aperçus que l'eau prenait des reflets argentés, phénomène produit au crépuscule par la présence de récifs de coraux, lorsque l'eau est fort peu profonde. J'allais donner en plein sur un haut-fond.

Je me retournai vers le pilote. Il avait sauté par-dessus bord et s'était mis hors de vue.

Que faire? Il n'était plus temps de manœuvrer le bateau. Je fis jeter l'ancre, qui mordit; mais le yacht brusquement arrêté tourna sur lui-même par la force de la vitesse acquise et du courant, et son arrière vint s'asseoir sur le récif. J'envoyai aussitôt des hommes avec les ancres de toue pour tâcher de le dégager.

Pendant que la moitié de l'équipage était occupée à haler le yacht avec les haussières, des natifs arrivèrent dans leurs canots et grimpèrent à bord, où ils m'offrirent de travailler avec nous.

J'étais loin d'être sans méfiance; mais je venais de constater qu'il était impossible de nous sortir de ce mauvais pas avec mes seuls matelots. J'étais forcé de risquer le tout pour le tout. Dans la position où nous étions, nous n'avions plus rien à perdre. — Tant pis, me dis-je, un peu plus tôt ou un peu plus tard!... Et j'acceptai l'aide des natifs. Griffith, mon premier officier, tremblait. Les approches de Nouma-Nouma lui

rappelaient de sinistres souvenirs de famille et il croyait sa dernière heure arrivée.

Des natifs se mirent aux amarres. D'autres, restés à l'arrière sur le pont, avaient une attitude suspecte. Je ne les perdais pas de vue et je les surpris occupés à dissimuler des armes que deux des leurs restés dans les pirogues leur faisaient passer.

Je ne fis pas mine de m'en être aperçu et réfléchis sur la conduite à tenir : « Ils vont peut-être dégager le bateau, me disais-je, et ne nous attaqueront qu'après... Alors nous verrons... Il y aura un moment dont je pourrai profiter : ce sera quand ils vont se distribuer leurs armes. » Ils étaient de cent cinquante à deux cents.

J'excitais au travail les natifs qui étaient aux amarres; mais ils se retournaient constamment vers l'arrière du yacht pour voir si leurs camarades avaient achevé de passer à bord leurs haches et leurs casse-tête.

Ils n'attendaient évidemment qu'un signal pour abandonner leur besogne et nous attaquer. Je ne sais ce qui serait arrivé de nous si, par un effet de la bonne chance qui m'a longtemps accompagné dans mes voyages, le courant n'avait tourné tout à coup et déséchoué le navire, qui évita brusquement cap pour cap autour de son ancre.

Je me tenais prêt à toute éventualité et je sus profiter de celle-là. Je siffle les matelots occupés à la touée, qui rejoignent le bord rapidement, et je m'élance vers les natifs qui étaient sur le pont en tirant des coups de revolver. Ils se jettent à la mer, et leurs camarades qui travaillaient à la chaîne, non moins effrayés, regagnent la rive à la nage pendant que les hommes et moi nous les regardons d'en haut avec de grands éclats de rire.

Nous n'étions pas sauvés pourtant. Il nous restait une grosse besogne à faire pour mettre le navire en sûreté. Nous étions tous épuisés de fatigue; mais on ne pouvait songer à dormir et la nuit se passa à travailler. Nous étions vraiment en bien mauvaise posture.

Le matin, quand nous pûmes nous rendre compte plus exactement de l'endroit où nous étions, nous nous demandâmes comment nous avions pu arriver là sans nous briser cent fois. Le perfide pilote nous avait embabouinés dans un dédale inextricable d'écueils. Nous mon-

tâmes sur les mâts sans apercevoir aucune route pour en sortir. Nous étions bloqués de partout, « mis en bouteille », comme disent les Américains. Les natifs, qui nous observaient cachés dans les broussailles du rivage, devaient s'amuser de notre embarras.

Il y avait pourtant une issue à ce cul-de-sac, puisqu'on nous y avait fait entrer. Mais où? Je ne voyais autour de moi que des écueils et des hauts-fonds en rangs serrés. Les natifs seuls auraient pu nous dire comment ils s'y étaient pris pour nous fourrer là. Je les appelai mentalement à mon secours. Je crois que dans ma détresse j'aurais accueilli le traître qui nous avait menés dans ce coupe-gorge s'il était venu m'offrir ses services!...

Comme si mes invocations muettes eussent été entendues, je vis venir à nous un canot. Il amenait un grand chef natif qui monta à bord et me proposa de nous conduire. Je ne pouvais qu'accepter; mais je pris mon revolver que je lui plaçai sous le nez et que je conservai dans cette position tout le temps de la manœuvre.

Il nous fit passer entre des bancs de rochers si rapprochés que je n'aurais jamais cru qu'il y eût place pour un navire. Nous rasions les coraux de si près que nous les frôlions presque.

Nous entrâmes dans un dernier chenal, plus resserré encore entre la terre et la ceinture de récifs qui l'entouraient. Nous effleurions le sable de la plage, où nous pensions à tout instant nous engraver.

Enfin nous débouchâmes dans une vaste lagune. Le grand chef me dit qu'il ne pouvait pas nous accompagner plus loin, parce que les natifs des rivages où nous allions le mangeraient. Il m'indiqua vaguement la route de Nouma-Nouma et repartit dans son canot. Il nous avait sauvés!... Pourquoi s'était-il séparé de la cause de ses congénères qui voulaient nous perdre? Était-ce un mécontent qui leur faisait de l'opposition? Agissait-il par grandeur d'âme ou bien avait-il quelque mauvais dessein que mon revolver l'a empêché d'exécuter? Le pidgin est une langue qui ne permet guère les enquêtes psychologiques et je n'ai pu connaître la mentalité de cet homme.

La lagune était semée de têtes de roches et toute hérissée de pointes de coraux. Il y avait des écueils à quinze pieds au-dessous de l'eau et

l'on ne pouvait les découvrir qu'en se plaçant à contre-jour au soleil. Quant à la sonde, elle ne sert de rien dans ces parages. Le plomb tombe entre des coraux et donne toujours des profondeurs qui vous trompent.

Cependant nous approchions de Nouma-Nouma. Nous apercevions les huttes basses des sauvages sur la plage; mais en arrivant nous trou-



NOUMA-NOUMA. CÔTE EST DE BOUGAINVILLE.
(Endroit où le *Tolna* a été attaqué par les natifs.)

vâmes moyen de nous égarer de nouveau dans un labyrinthe de rochers d'où nous ne savions plus encore une fois comment sortir.

Les natifs virent notre embarras de la plage où ils s'étaient rassemblés et envoyèrent un canot avec deux hommes qui nous remirent dans le bon chemin.

Nous dûmes ranger la terre de très près dans un chenal qui avait juste la largeur du yacht et que bordait une bande de récifs, pour entrer dans l'étroit petit port de Nouma-Nouma.

Les naturels vinrent tout de suite à bord en grand nombre. Ils avaient des figures hardies et des façons sans-gêne. Les matelots eurent beaucoup de difficulté à les maintenir entre les deux cordes. Cependant

ils nous apportaient des marchandises à vendre et ne paraissaient pas avoir d'intentions hostiles. Ils proposèrent de nous acheter le jeune Griffith sans se douter qu'il était le petit-fils du capitaine Fergusson qu'ils avaient massacré là. La langueur et le teint de morbidesse de l'enfant, à qui sa mère avait transmis son sang vicié, leur semblaient le prédestiner à être un morceau délicat de leur prochain festin cannibale. Je fis emplette de pipes en terre glaise fabriquées par les natifs. L'origine de cette industrie est fort intéressante. Un navire se perdit sur cette côte : l'équipage fut massacré; un seul homme arriva à s'enfuir et se cacha dans la brousse où il se nourrit de fruits. Pris d'une invincible envie de fumer, il s'aperçut que le sol qu'il foulait était marécageux et formé de terre glaise; il en prit et fabriqua fort adroitement une pipe qu'il fuma; les natifs l'avaient observé et le firent prisonnier; mais charmés de la pipe qu'ils lui avaient vu faire, ils lui laissèrent la vie à condition qu'il leur fabriquerait des pipes; il obéit et pendant trois ans n'eut d'autre occupation. Enfin, voyant un vaisseau passer au loin, il se cacha dans les hautes herbes et lorsque le bateau fut assez près, il s'élança de son côté à la nage et fut recueilli par l'équipage; mais il avait formé des élèves parmi les natifs qui pouvaient désormais se passer de lui pour faire des pipes.

Le lendemain nous continuâmes à entretenir de bons rapports avec les sauvages et à faire des échanges; puis le troisième jour tout changea. Personne ne vint plus à bord, comme si nous avions été mis en quarantaine. Les natifs étaient réunis sur le rivage, tous armés jusqu'aux dents et, signe plus inquiétant encore, le tambour des morts ne cessait de retentir, le sinistre tambour qu'on bat au massacre des captifs...

C'est un billot de bois dur avec des entailles qui divisent l'un de ses côtés en trois ou quatre bouches, que l'on fait résonner sur trois tons lugubres en frottant les mains enduites de résine sur les parties supérieures lisses formant pour ainsi dire les lèvres de ces bouches.

La journée se passa sans que nous fussions attaqués. Le soir, un canot nous accosta. C'étaient les natifs de Rottembourg qui venaient chercher celui de leurs camarades que j'avais gardé pour être notre interprète. Il nous fit ses adieux et partit; mais une demi-heure plus



NATIFS DE NOUMA-NOUMA. ILES SALOMON.

tard je le voyais revenir avec le canot; il avait les traits bouleversés et sa figure noire semblait pâlie par l'épouvante.

J'avais été bon pour ce garçon, qu'on avait très bien traité à bord, et il m'était attaché. Il m'attira dans un coin du pont où nous ne pouvions être entendus et me dit :

— Sur toute la côte, les natifs veulent prendre le bateau et vous tuer tous, ici ou dans le prochain port. Ils viendront avec un canot vous dire que le roi veut vous faire des cadeaux, et pendant qu'ils vous les donneront, il y aura un homme derrière chacun de vous pour vous tuer ou vous lier. Ce sont mes amis de Glieta qui m'ont dit cela, pas pour que je vous le répète, mais pour que je me sauve, parce que si je reste, on me tuera aussi; mais je ne veux pas m'en aller; je veux rester...

Je récompensai le brave garçon pour sa bonne action et fis mettre immédiatement tout l'équipage sous les armes. Des caisses de munitions furent montées sur le pont et les hommes reçurent une double distribution de cartouches.

La journée du lendemain se passa comme la veille. Aucun natif ne vint à bord. Ils étaient toujours rassemblés par centaines sur la plage. Nous pouvions voir tous leurs mouvements et rien de ce que nous faisions sur le navire ne leur échappait non plus. Ils suivaient tous nos préparatifs de défense.

Le soir, ils se mirent à faire un vacarme épouvantable. Tous les tambours battaient sans interruption et le rivage retentissait de cris sauvages. Bientôt nous vîmes les canots de guerre se mouvoir dans l'obscurité. Ils glissaient silencieux le long de la côte, dans l'ombre des arbres. Quelques-uns vinrent rôder autour du bateau, sans cependant oser trop s'en approcher.

Je doublai le quart de nuit et fis coucher les matelots tout armés sur le pont.

La nuit s'acheva sans autre incident. Les natifs, nous voyant sur nos gardes, avaient hésité à nous donner l'assaut. Ils craignaient nos fusils dont ils voyaient luire le canon et plus encore notre dynamite.

Je comptais partir le matin, le qui-vive perpétuel sur lequel nous

étions depuis trois jours devenait fatigant et ennuyeux; mais nous n'avions pas de vent de quoi remuer la flamme d'une allumette. Il fallait attendre la brise, et elle ne souffla pas de toute la journée. Nous passâmes encore une nuit blanche, pendant laquelle les sauvages continuèrent leur tapage.

Le lendemain une brise légère se faisait sentir, qui fraîchissait peu à peu. C'était le moment d'appareiller.

Nous étions serrés comme dans un étau entre la terre et un récif. Il fallut pour sortir éviter le navire, et nous étions contrariés par un courant très rapide contre lequel le vent encore trop faible ne nous aidait pas. Nous dûmes encore employer les ancres de toue, manœuvre pendant laquelle une partie de l'équipage ne laissa pas de surveiller les natifs, l'arme au bras.

Enfin nous pûmes hisser les voiles, où la brise commença à se jouer. Nous franchîmes sans encombre le passage de brisants, et heureux de nous retrouver encore une fois sains et saufs, nous jetâmes un dernier coup d'œil à la côte inhospitalière où il n'avait pas tenu à ses habitants que nous ne partageassions le sort du capitaine Fergusson. Grand fut notre étonnement en constatant qu'elle était maintenant complètement déserte. Les sauvages qui s'y pressaient quelques instants auparavant avaient disparu comme par enchantement.

— Ils sont allés dans le prochain port, me dit le fidèle natif de Toberoi. Ils vont tâcher de vous attirer dans un piège...

Je pensai comme lui. Les sauvages avaient reconnu la faute qu'ils avaient commise en faisant trop tôt des démonstrations d'hostilité. Leur plan devait être maintenant d'essayer d'endormir notre défiance en se présentant à nous sur un autre point de la côte comme une tribu différente de celle que nous venions de voir, qui serait toute pacifique et animée de dispositions amicales.

En effet, quand nous eûmes fait dix milles le long du rivage, nous vîmes s'avancer vers nous un canot chargé de natifs sans armes. J'y reconnus tout de suite un des chefs que j'avais vus à Nouma-Nouma. Il nous fit signe de nous arrêter, indiquant qu'il avait à nous parler. Je mis à la cape. Le chef se leva dans le canot et me dit en pidgin :

— Venez donc, capitaine, dans notre port. Le roi d'ici veut vous faire beaucoup de cadeaux, des cochons, des ignames, des taros, des noix de coco, des bananes... Tout cela il veut vous donner, vous faire cadeau...

L'appât était un peu grossier et je ne me sentais pas tenté par l'énumération de toutes ces bonnes choses, d'autant plus que le natif de Toberoi se livrait près de moi à une mimique expressive pour m'avertir que c'était là le piège qu'il m'avait annoncé.

« Il faut leur donner un petit avertissement, me dis-je, et leur montrer que les blancs ne sont pas si naïfs qu'ils le croient... »

Je fis avancer doucement jusqu'au bordage quelques matelots avec leur fusil; puis par l'intermédiaire de mon interprète j'expliquai au chef et à ses compagnons que je savais leur projet et que j'allais répondre à leur aimable invitation de la façon qu'elle méritait.

Sur quoi je donnai ordre à mes hommes de tirer par-dessus le canot. Les balles sifflèrent aux oreilles des natifs, qui sautèrent tous d'un seul bond dans la mer; mais ils étaient trop loin de la rive pour pouvoir la regagner à la nage et se soustraire à la suite de la leçon. Il leur fallut rattraper leur canot, et quand ils furent parvenus à y regrimper, je fis recommencer le feu, toujours dans les mêmes conditions inoffensives. De nouveau ils se rejetèrent dans la mer avec une promptitude vraiment comique.

Ce jeu se renouvela plusieurs fois jusqu'à ce qu'enfin les voyant fatigués et n'en pouvant plus, je les laissai remonter dans leur pirogue et leur fis signe de s'en aller.

Au même instant arrivait vers nous une flottille de canots de guerre sortie du port voisin et qu'attirait le bruit des détonations. Les natifs qui les montaient, tous armés d'arcs et de flèches, étaient si nombreux que si nous nous étions laissés approcher, il nous eût été impossible de résister à leur assaut.

Tout mon équipage était rangé sur le pont. Quand les canots furent à bonne portée, je lui fis faire des feux de salve au-dessus d'eux.

En un clin œil, tous les natifs étaient dans la mer. On n'imagine pas le curieux effet de ce mouvement d'ensemble, dont je ne pouvais

m'empêcher de rire, malgré le danger très réel de la situation.

Du reste ces plongeons n'étaient qu'une tactique. Les sauvages se jetaient à l'eau comme un soldat se met à plat ventre pour se relever ensuite et courir en avant. Ils remontaient aussitôt dans leurs canots et recommençaient à ramer vers nous de toutes leurs forces.

Le vent, bien qu'il n'eût cessé d'augmenter depuis le matin, était encore faible et beaucoup de petites voiles attendaient d'être gonflées. Nous marchions assez lentement et notre route, qui longeait le rivage, nous faisait nécessairement passer devant les natifs qui venaient à nous en croisant notre route. Ils pouvaient espérer nous rattraper au moment où nous allions les doubler.

En effet, ils arrivèrent assez près de nous pour nous lancer des flèches qui tombèrent d'abord dans la mer, puis bientôt atteignirent les flancs du navire ou s'abattirent sur le pont.

Avant de recourir à la dynamite, j'attendais que le danger fût devenu tout à fait pressant. Elle aurait brisé les canots, et les sauvages, trop loin de terre, se fussent noyés pour la plupart.

Je faisais tirer une salve aussitôt que les natifs remontaient dans leurs canots et se remettaient à ramer; mais la flottille s'était maintenant éparpillée et il fallait désormais une salve spéciale pour chaque canot. Les équipes ne se jetaient plus à la mer qu'à tour de rôle, ce qui permettait aux autres canots d'avancer et de décocher des flèches, pendant que leurs camarades se débattaient au milieu des flots.

Il est heureux pour nous que les natifs ne se soient pas avisés de l'inanité de leurs plongeons qui suivaient régulièrement nos décharges. S'ils s'étaient aperçus qu'il était alors inutile de sauter à la mer et que le mieux était de continuer à ramer vigoureusement vers nous, je ne sais trop comment nous aurions empêché l'escalade de tous ces diables noirs ou bien il eût fallu employer les grands moyens. Je pouvais juger de leur agilité merveilleuse à la façon dont ils remontaient dans leurs pirogues.

Enfin nous parvînmes à les passer de vitesse. Ils étaient maintenant à notre arrière et nous n'avions plus qu'à filer tout droit sous la brise qui fraîchissait de plus en plus, ainsi qu'il arrive le matin sous les tropiques.



PIROGUE DE GUERRE A BOUKA.

Je fis cesser le feu. Les flèches de nos agresseurs tombaient de nouveau dans la mer, ce que je voyais avec un plaisir mêlé de regret, car elles étaient perdues pour ma collection.

Les natifs, que je laissais maintenant s'escrimer à leur aise des bras et des rames, continuèrent à nous poursuivre pendant quelque temps; mais ils se lassaient visiblement tandis que notre allure augmentait. La distance qui les séparait de nous devenait encore plus grande. Je les regardais avec mes jumelles. Je les vis s'arrêter, sans doute pour tenir conseil; puis bientôt ils se décidèrent à regagner la côte.

Tel est l'incident dont on a parlé si souvent dans les journaux, sans que je sache comment, car je ne l'avais raconté à personne. J'estime avoir montré de l'humanité en cette circonstance, où je suis bien sûr de n'avoir tué ni blessé aucun de nos assaillants; je n'en ai pas moins cru ne pas devoir ébruiter l'affaire. Les Allemands n'auraient pas manqué l'occasion de me faire payer d'une forte amende l'audace de m'être défendu contre leurs natifs. J'ai déjà eu assez de désagréments à Herbertshöhe. Je les raconterai plus loin. Rien ne peut donner l'idée des vexations de toutes sortes auxquelles on est soumis dans les possessions allemandes. On y retrouve toute la bureaucratie procédurière; tout le fonctionnarisme arrogant, guindé, obtus, formaliste et caporalesque avec lesquels on administre les bons paysans souabes. Je ne sais si la domination allemande se substituera un jour sur les mers à la domination anglaise; en ce cas, je plains les navigateurs des temps futurs. Ils regretteront la belle largeur d'esprit des Anglais. J'ai pu comparer l'intelligent laisser-faire de ceux-ci, avec la minutie tracassière des maîtres de l'archipel Bismarck et des îles Salomon...

Nous continuâmes de côtoyer le rivage de Bougainville sans autre aventure. En divers endroits des natifs aux physionomies farouches venaient à nous dans leurs canots et nous apportaient des vivres ou des objets à vendre : des nattes, des coquillages, des tortues, des pagaies fort joliment travaillées, de bizarres chapeaux de paille en forme de bulbe dans les tresses desquels on entrelace les cheveux, des coquillages, des parures de guerre, des armes. Ils s'offraient même à se vendre eux-mêmes et se proposaient comme esclaves.

J'ai fait de nombreuses observations et rectifié ou complété les cartes sur toute la côte; j'ai noté des îles, des fleuves, des rochers et des montagnes qui n'y étaient pas portés.

Une bonne brise soufflait, et le yacht fendait gracieusement les vagues miroitantes sous l'éclatante irradiation du soleil. Nous doublâmes le cap Laverdie et suivîmes la côte de l'île Bouka, très uniformément découpée en collines verdoyantes garnies de rochers.

Elle est accore et nous pûmes la longer à une distance d'un quart de mille, nous arrêtant de temps en temps pour commercer avec les natifs qui venaient à nous dans leurs grands canots, où ils étaient toujours quinze ou vingt. Ce sont des hommes de taille élevée et plus beaux que ceux des îles avoisinantes. Ils sont hardis et ont attaqué souvent de grands navires. Tous étaient armés de flèches. Ils admiraient beaucoup le yacht. C'est le désir de le regarder de plus près et de lier amitié avec nous qui semblait les attirer plus que celui de faire des échanges. Cependant nous leur achetâmes quelques curiosités et des provisions.

La côte est de Bouka n'a pas de port, et nous dûmes doubler sa pointe septentrionale pour nous rendre à Queen Carola Harbour, sur la côte ouest, où nous arrivâmes le jeudi 20 décembre dans l'après-midi, après une nuit passée en mer, par un assez mauvais temps. C'est une large baie formée de différentes îles jointes ensemble par un hémicycle de rochers et qui offre un excellent mouillage à l'abri de tous les vents.

Des multitudes de canots nous entourèrent; mais je ne permis pas aux natifs de monter à bord. Ils étaient en trop grand nombre et la dernière expérience nous avait rendus défiants. Sur le pont, les matelots restaient l'arme au pied. Je me contentai d'acheter quelques objets et de prendre des photographies.

Nous repartîmes pour l'île de Pétat, située à huit milles environ, entre la ligne de récifs et Bouka, où nous trouvâmes à l'ancre la *Zoé,* un navire marchand qui devait faire naufrage quelques jours plus tard en suivant le chemin par lequel nous venions de passer.

Le capitaine Suffert qui le commandait me fit de nombreuses questions sur la côte inconnue que j'avais parcourue. Après que je l'eus renseigné de mon mieux, comme je lui recommandais beaucoup de

prudence, il me répondit en homme sûr de son fait : « Oh! je pense que là où le *Tolna* a passé, je passerai bien aussi... »

Avec sa suffisance de gros Allemand, il a été s'échouer juste dans les parages où je lui avais dit qu'il fallait le plus de circonspection, sur un récif de l'île du Refuge, qui cependant se trouvait exactement porté sur la carte.

Les natifs de Pétat, hommes et femmes, vont absolument nus. Ils sont grands et robustes. On les dit très méchants, mais mon équipage et celui de la *Zoé* formaient une force imposante contre laquelle ils n'osaient rien entreprendre, et nous pûmes tranquillement chasser aux pigeons et pêcher à la dynamite.

Un Chinois habite l'île. Il vend aux natifs de la dynamite pour la pêche et leur prête des fusils pour la chasse aux hommes. Aussi ne lui font-ils pas de mal. Ils l'appellent « l'Allemand avec une queue ». Le Céleste, pour complaire à ses sauvages clients, s'est efforcé de prendre leurs mœurs. Il participe à leurs festins cannibales et affecte d'apprécier beaucoup la chair humaine. Ainsi croit-il éviter d'être mangé lui-même un jour. J'ai quitté Pétat pour la Nouvelle-Bretagne le 24 décembre.

CHAPITRE IV

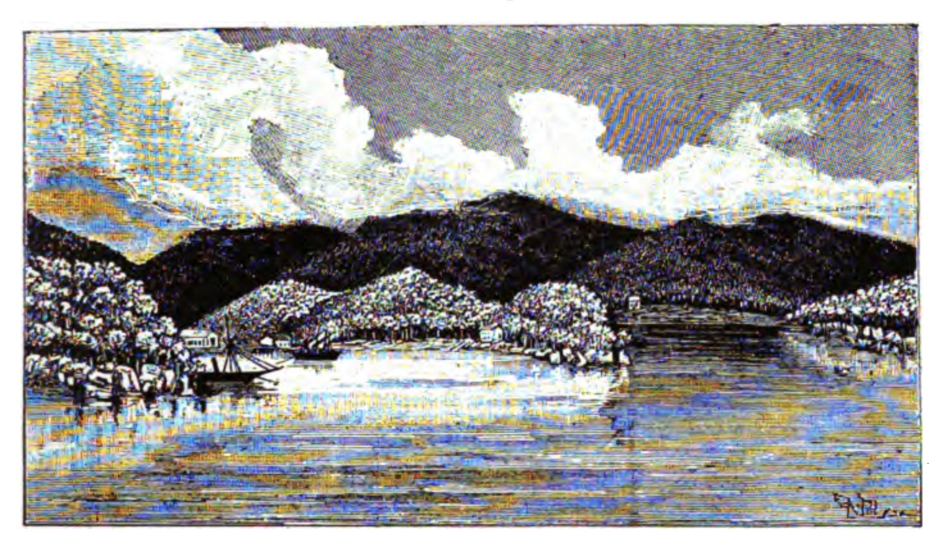
HERBERTSHÖHE

Le cap Saint-Georges. — Souvenirs de Port-Breton. — Impéritie du marquis de Rays. — Misère de la colonie. — Je retrouve partout des épaves. — Mon cuisinier veut m'empoisonner. — Herbertshöhe. — Les hauts dignitaires de la colonie. — Une Mme Humbert coloniale. — Le plan de Mme K.... — Je suis présenté à cette femme célèbre. — L'autel de Port-Breton transformé en buffet. — Une fête brillante.

Poussés par une bonne brise du nord-est, nous arrivâmes dans la nuit de Noël au cap Saint-Georges, la pointe sud de la Nouvelle-Irlande, aujourd'hui le Nouveau-Mecklembourg, dont le bloc de rochers blancs surgissant dans les ténèbres prenait les apparences de quelque vaisseau fantôme aux voiles éployées. Nous célébrâmes Christmas en mer et le lendemain nous embarquâmes le canal qui sépare la Nouvelle-Bretagne ou Nouvelle-Poméranie de la Nouvelle-Irlande, en longeant la côte de cette dernière île, qu'on peut sans danger approcher, tandis que la côte qui lui fait face est bordée de rochers jusqu'à une assez grande distance au large.

C'est près du cap Saint-Georges qu'était situé Port-Breton, de funèbre mémoire; c'est là, derrière l'île de Lamboume, qui ferme la baie, que le trop fameux marquis de Rays voulait fonder la future capitale de sa colonie de la Nouvelle-France, etrange emplacement d'ailleurs et choix singulier de la part d'un homme qui prétendait disposer de tant d'îles et de territoires. La colonie devait en effet englober la moitié de la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, les îles de l'Amirauté, Mathias, des Pêcheurs, les îles Saint-Jean et les îles Vertes, la Louisiade, l'île Duperrey et tout le groupe des Salomon, depuis Choiseul et Bougainville jusqu'à Saint-Christoval et Santa-Cruz!... M. de Rays ressemblait à l'Antoine de Shakespeare : « De ses poches

tombaient comme une menue monnaie des îles et des royaumes »... Parmi tant de baies spacieuses et magnifiques, de terres fertiles et de collines riantes, comment avait-il conçu le bizarre projet d'établir son chef-lieu sur cet étroit terre-plein enserré de tous côtés par d'immenses montagnes qui forment en cet endroit le rivage même et ne laissent pas de place pour la culture, en même temps qu'elles entretiennent dans leur ombre une humidité malsaine et empêchent le renouvellement de l'air en interceptant les courants atmosphériques ? Le soleil n'y luit qu'au



VUE GÉNÉRALE DE PORT-BRETON (BAIE IRLANDAISE ET BAIE ANGLAISE DES CARTES). CIMETIÈRE. — GRANDE MAISON « LE MARQUIS », BLOCKHAUS. — « LE SEUIL ». MAISON DE REINE-MARIE.

(D'après le croquis sur nature du capitaine Henry.)

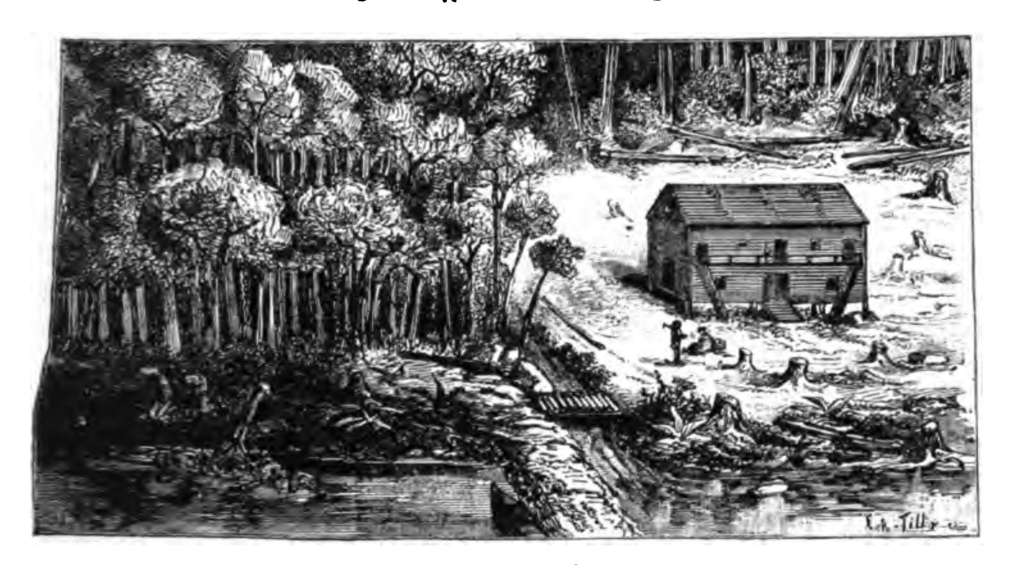
milieu du jour et les nuages emprisonnés entre les hautes cimes boisées y crèvent en pluies torrentielles durant huit mois de l'année. Le mince liséré de terre resserré entre les hauts pitons en dents de scie et la mer ne produit rien. L'armature rocheuse apparaît partout sous la légère couche d'humus qui la recouvre et sur laquelle on ne voit pas d'herbe. Seuls les arbres équatoriaux ont des racines assez vigoureuses pour pouvoir puiser leur nourriture entre les coraux et les calcaires parmi lesquels elles rampent et se tortillent à la surface comme d'énormes serpents. Encore n'y trouve-t-on que des bois durs, bons seulement à fabriquer le tomahawk des sauvages. Les cocotiers et les bananiers qu'on rencontre partout dans les îles sont inconnus à Port-Breton. Non

seulement on n'a pu y cultiver les céréales et les légumes d'Europe ou de Chine, mais le taro indigène lui-même n'y réussissait pas, par une exception peut-être unique en Océanie. Il montait, montait, poussait des feuilles superbes; mais n'avait pas de tubercules. *Here no ki-ki*, ici rien à manger, disent les natifs des alentours qui ont frappé de tabou ce coin de terre maudit. A quelques milles de là, il était des côtes basses, des pelouses verdoyantes et des pentes faciles à mettre en culture; mais le marquis de Rays ne s'était pas donné la peine d'examiner ni d'envoyer examiner les lieux avant de recueillir des souscriptions et de faire de la publicité. Il trouva de l'argent; il trouva des colons.

Quelques centaines de malheureux, des Français, des Belges, des Italiens, hommes, femmes, enfants, furent envoyés sur cette côte anfractueuse que M. le marquis de Rays avait piquée sur une carte pendue à un mur de son château du Finistère ou de son appartement de Paris. Quatre navires déposèrent successivement des émigrants à Port-Breton et à Liki-Liki, un autre point du rivage de la Nouvelle-Irlande non moins déshérité. Des premiers occupants débarqués par le *Chandernagor*, au nombre de cent cinquante environ, ceux qui arrivèrent par le second bateau ne trouvèrent plus que deux, dont l'un mourut quelques semaines plus tard. Les autres avaient succombé à la misère ou bien s'étaient dispersés dans les îles voisines, où ils avaient été dévorés par les anthropophages. Une douzaine seulement avaient pu gagner Sydney. Six colons s'étaient échappés dans un canot et avaient abordé sur la côte de Bouka. Cinq d'entre eux furent mangés; mais le dernier, un Italien, fut remis au roi de Bouka, qui en fit un jouet pour sa femme et ses enfants. Un jour on le vit pleurer. Les sauvages ignoraient le phénomène des larmes. Il les amusa. On ne donna plus de nourriture au prisonnier qu'après qu'il avait pleuré. Une autre fois, on surprit un sourire sur ses lèvres. Ce fut un nouvel étonnement pour les sauvages, qui exigèrent désormais qu'il rît et qu'il pleurât tour à tour. Puis on lui fit chanter et danser tous les soirs les chants et les danses de son pays, pour divertir la cour du roi de Bouka assise en rond autour de lui. On l'avait dépouillé de ses vêtements et il était nu comme ses maîtres. Plus tard dans une expédition faite par le capitaine Rabardy, gouver-

neur du Port-Breton, sur les côtes de l'île Bouka, l'Italien fut échangé contre deux haches.

M. le docteur Beaudoin, qui faisait partie de la quatrième expédition, a raconté les souffrances des infortunés colons dans un livre poignant. Les animaux apportés à Port-Breton étaient morts d'inanition. La principale alimentation, raconte-il, étaient les lézards et les serpents de l'espèce boa, longs souvent de quatre mètres et que les Canaques venaient leur vendre en les chargeant à plusieurs sur l'épaule comme des ouvriers



PORT-BRETON. LE DÉBARCADÈRE. LE BLOCKHAUS.
(D'après un croquis fait sur nature par le capitaine Henry.)

qui portent une poutre. Les chiens des colons, à qui on ne donnait plus à manger, s'étaient mis à pêcher dans la mer, et leurs maîtres ne se faisaient pas scrupule parfois d'ôter de leur gueule et de s'approprier quelque poisson qu'ils rapportaient sur le rivage.

Il pleuvait dans la « Grande Maison » où on avait entassé les colons en attendant qu'on leur eût construit des cases, et le médecin, en allant voir ses malades, les trouvait dans leur lit avec un parapluie ouvert au-dessus de leur tête. Aucune des précautions habituelles aux colonies n'avait été prise pour l'établissement de cette baraque. Au lieu de la bâtir sur une hauteur, on l'avait placée dans un fond, et alors qu'il faut surélever le plancher d'au moins un mètre du sol, on l'avait appliqué sur la terre même, où les infiltrations de la montagne entretenaient

une boue permanente. Des scorpions et des scolopendres sortaient de toutes les jointures, et un jour, en soulevant par hasard une planche de sa chambre, un lieutenant milicien aperçut un python blotti en dessous.

Sur toute notre route jusqu'au Nouvel-Hanovre, nous devions retrouver des traces de la désastreuse entreprise. On m'a cité des faits d'impéritie incroyables; on m'a raconté des traits de cruauté des lieutenants du marquis de Rays envers les colons, abandonnés sans secours et sans vivres et à qui l'on ne permettait cependant pas de chercher à sortir de leur enfer. On avait peur de leurs révélations. On en usait avec eux comme avec un homme à qui on aurait donné involontairement un mauvais coup et qu'on achèverait de parti pris pour qu'il ne dît rien.

Nous restâmes quatre jours dans le canal Saint-Georges, retardés par l'absence de vent et les courants contraires. Nous n'avions que très peu d'eau dans les coffres et l'on était obligé de la rationner avec parcimonie aux hommes, dont quelques-uns avaient maintenant un assez mauvais esprit. Ils supportaient avec impatience cette privation.

Jean, mon cuisinier français, en qui j'avais toujours trouvé un excellent serviteur, avait déserté pendant notre séjour à Faisi. C'était l'effet des excitations de Tindal. La cuisine française que j'avais fait goûter à celui-ci pendant qu'il était venu chercher un refuge sur le yacht contre le tremblement de terre et les sauvages lui avait plu sans doute, et ce personnage dénué de préjugés s'était dit que Jean remplacerait avantageusement dans sa maison la peu ragoûtante Mme Griffith. Connaissant l'histoire de celui-ci, il avait imaginé de le retenir dans son île, en lui persuadant que je l'emmenais à Herbertshöhe pour le livrer à la police qui le ferait renvoyer à Nouméa.

Mon autre cuisinier, engagé à Founafouti, était un Japonais, malgré son nom européanisé de John Frank; il était devenu très désagréable depuis quelque temps. C'est lui qui était cause que nous n'avions pas d'eau dans les coffres. Tout le monde à bord était furieux contre lui et j'avais dû le punir sévèrement, ce qui l'avait exaspéré. Cet homme, qui pendant une année entière avait eu toutes les apparences d'un brave garçon, racontait aux matelots des meurtres vrais ou supposés qu'il aurait commis et annonçait qu'il allait bientôt augmenter le nombre de

ses victimes : « Je l'empoisonnerai ! disait-il en parlant de moi. Ce ne sera pas la première fois... Je leur ai déjà fait leur affaire, à des capitaines!... »

Un jour, après le déjeuner, nous fûmes pris de vomissements et de violentes douleurs d'entrailles. Heureusement nous avions notre boîte de pharmacie, et nous prîmes de l'émétique. Je consignai le fait sur le livre de bord et rédigeai une plainte, qui fut contresignée par mon premier officier. Je la fis parvenir aux autorités allemandes, aussitôt notre arrivée, dans l'après-midi du même jour.

Le port d'Herbertshöhe est très ouvert, peu sûr et exposé à tous les vents; mais il est dans un site agréable qui fait contraste avec les sombres rivages que nous venions de côtoyer. Le volcan de Matoupi élevait dans le ciel limpide son blanc panache de fumée, et des îles verdoyantes, éparpillées çà et là sur un fond lointain de montagnes d'un violet rose, se couvraient de la plus riche végétation des tropiques. Le mirage les faisait paraître plus hautes au-dessus des eaux et elles tremblaient dans l'air vibrant, pareilles à des guirlandes de feuillage balancées sur la mer.

Quelques minutes à peine après que nous eûmes pris notre mouillage, nous vîmes une embarcation se diriger vers nous. C'étaient tous les magnifiques seigneurs du lieu qui venaient nous recevoir.

Lourd et fort peu élégant, le canot devait être à deux fins, j'imagine, et servait sans doute à porter du copra quand les hauts dignitaires restaient chez eux. Il était manœuvré péniblement par des esclaves noirs, presque nus, dont l'anatomie laissait voir à quelle chétive portion ils étaient réduits. Pauvres diables, que leur mauvais sort a conduits chez ces parvenus récents de la puissance coloniale et dont l'estomac creux et les épaules endolories éprouvent la vérité de cette sentence d'un ancien : « Quand la nécessité nous réduit à une telle fortune, des maîtres depuis longtemps accoutumés à l'opulence sont le plus grand des biens; mais ceux qui viennent contre tout espoir à faire une heureuse moisson, ceux-là sont toujours durs, toujours injustes pour leurs esclaves. »

On s'habitue, quoi qu'on en puisse croire, moins vite à la richesse qu'à la pauvreté, et leur prospérité n'a pu encore décider les Allemands à nourrir leurs gens, ni à se nourrir eux-mêmes. Leur réputation sur ce

point est si bien établie sur toute l'étendue du Pacifique, que les femmes natives elles-mêmes ne les épousent qu'à contre-cœur, si fières qu'elles soient d'ordinaire d'épouser des blancs. De Samoa aux Fidji, les jeunes filles se disent entre elles : « Tu ne sais donc pas que quand on se marie avec un Siamani (Allemand), on devient vieille en rien de temps. Tu auras bientôt la figure comme l'écorce d'un fruit d'arbre à pain avec les mauvaises choses qu'ils te feront manger... »

Les esclaves ramaient de toute la force de leurs bras squelettiques sous les injures et les coups. On entendait à un mille de distance : *Pull, monkeys, or you get stick!* car les propriétaires actuels de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande n'ont pas encore réussi à apprendre deux mots d'allemand à leurs natifs. Ils les malmènent en anglais.

L'exécution était concomitante à la menace. Les côtes efflanquées et les omoplates aiguës des rameurs, couvertes seulement d'une mince peau sans chair, retentissaient avec un bruit sec sous le bâton qui frappait au hasard et n'épargnait ni les têtes ni les figures.

Gravir l'échelle de cordes pour se hisser à bord ne fut pas une petite affaire pour mes visiteurs. J'assistai d'en haut à leurs pénibles efforts.

L'un d'eux manqua du pied sur un échelon et pensa tomber à l'eau, au grand dommage de ses beaux habits de toile blanche, qu'avait négligé de repasser la ménagère allemande « aux mains actives ». Enfin ils arrivèrent suants et essoufflés, mais sains et saufs, sur le pont.

Alors commença la solennité des présentations, et ce furent de grands saluts compassés, des redressements de taille, des rectifications de la position, des pieds en équerre et des rengorgements dans un col militaire supposé. Tous ces gros bonnets étaient l'un le *Hafenmeister* et *Stationchef;* l'autre, un jeune assesseur d'une gravité prétentieuse et ridicule. Un autre encore était un petit pharmacien qui s'intitulait docteur du port, et un quatrième appartenait à la Compagnie de la Nouvelle-Guinée, qui a reçu pouvoir de l'Allemagne de remplir les fonctions administratives, de sorte que ses employés sont en même temps des fonctionnaires publics.

J'invitai ces messieurs à descendre au salon, où nous voulions leur

offrir du champagne; mais un coup d'œil jeté sur le groupe m'avait renseigné : — Non, dis-je tout bas à ma femme, du gin suffira...

J'ai pu constater plus tard, quand j'eus fait plus ample connaissance avec le personnel de la colonie, que ma première impression ne m'avait pas trompé.

Mon cuisinier fut emmené en prison, mais me fut rendu quelques jours après. La justice ne savait trop qu'en faire. Et puis, comme le fit observer finement le jeune assesseur, nous étions guéris de nos coliques, n'est-ce pas? Eh bien, alors?...

Galéas-Marie Sforza, ayant mis son barbier à la question pour lui faire avouer qu'il voulait lui couper la gorge, continua après cela de se faire raser par lui. Ainsi, m'autorisant de cet exemple, je repris philosophiquement mon cuisinier et nous nous remîmes à manger de ses sauces et de ses ragoûts.

Les Allemands ont un mot qui les dispense de réformer les abus de leur administration dans leurs possessions. Quand on se plaint d'un acte d'arbitraire, d'une extorsion ou d'un déni de justice, ils tirent avec une transcendantale indifférence une bouffée de leur pipe de porcelaine : « Ce sont les colonies! » disent-ils en haussant les épaules; les colonies, ce qui signifie pour eux par définition le bon plaisir des fonctionnaires, la réglementation qu'on n'applique pas aux amis, les collusions d'employés avec les colons riches et l'exploitation des étrangers.

J'ai appris ce qu'il en coûte de se fourvoyer dans les colonies allemandes. Je sais de bonne source qu'un complot avait été formé contre moi à Herbertshöhe pour me rançonner au passage. Mon arrivée avait été annoncée tant par les journaux d'Australie et d'Amérique que par les lettres qui m'attendaient à la poste restante et un débat s'était engagé entre fonctionnaires et employés pour décider ce qu'on pourrait bien me faire payer : — Combien allons-nous en tirer? Qu'est-ce que nous lui compterons les droits du port?

— Mais c'est un yacht, objecta quelqu'un, il n'est pas soumis au droit de tonnage...

— Oh! dit un roué petit avocat, il y aura bien moyen d'en tirer

pied ou aile, *wenigstens etwas herausschlagen*... Il s'est arrêté dans nos îles Salomon... C'est défendu aux navires marchands... Nous n'avons qu'à assimiler le yacht à un navire marchand... Cela suffira pour engager l'affaire... Après on verra!... De fil en aiguille nous trouverons autre chose.

Le lendemain de cette conversation dont je tiens le récit de témoins fidèles, le grand personnage de l'endroit, M. M..., alla voir sa grande amie, la princesse E... C'est ainsi qu'on nomme une certaine dame K..., Samoenne de demi-sang qui est en Nouvelle-Poméranie une façon de Pompadour doublée d'une Mme Humbert coloniale. C'est elle qui fait mouvoir tous les fils de l'administration, et pour avoir dans sa main les employés de la Compagnie et les magistrats coloniaux elle entretient chez elle à leur usage un Parc aux Cerfs composé de jolies filles canaques dont les beaux yeux savent se faire accorder tout ce qu'on les charge de demander. Mme K..., femme d'affaires de premier ordre, se fait ainsi de beaux bénéfices avec la complicité des pouvoirs publics et possède une fortune immense.

M. M... ayant donc été au rapport chez Mme K... et l'ayant mise au courant de ce qui se tramait contre moi, l'aimable dame approuva l'idée, mais pensa qu'elle avait besoin d'être un peu corsée :

— Il faudrait mettre quelque faute sur le dos du capitaine, suggéra-t-elle, et nous lui ferons payer tout ce que nous voudrons... Il sera bien heureux encore d'en être quitte à si bon marché... Vous allez ces jours-ci aux Salomon... Tâchez de découvrir quelque méfait qu'il aurait commis là-bas. Les *traders* et les natifs diront ce que vous leur ferez dire... Comment pourra-t-il se défendre?... Et puis, est-ce que je ne suis pas là, moi?... Allez, mon ami, je ne vous demande en récompense que de faire mesurer la propriété pour en bien marquer les limites... Il y a des Canaques qui débordent sur nous... Il faudrait les faire reculer un peu. Ces gens-là se logent n'importe où... Ça leur sera égal de s'en aller plus loin... Vous n'oublierez pas de leur faire mettre des croix sur l'acte, n'est-ce pas?... J'aime que les choses soient régulières... Un petit agrandissement viendra bien à propos; j'ai quatre mille cocotiers à planter cette année...

— Au revoir, princesse, dit M. M... en s'inclinant, vos ordres seront exécutés.

— Ah! monsieur M..., n'oubliez pas une belle robe pour E...! Voilà Noël qui arrive... Elle vous aime tant, cette pauvre E...! Allons, à bientôt, n'est-ce pas?... Vous tâcherez d'empêcher ces vilains Canaques de m'envahir. Au revoir, ami, et bon voyage!...

Cette princesse E..., qui parle d'elle à la troisième personne avec une gentillesse enfantine, est, paraît-il, de sang royal. Elle est établie depuis de longues années déjà en Nouvelle-Irlande et on assure qu'elle a réalisé de beaux bénéfices avec la colonie de Port-Breton. Mme K..., en ce temps-là Mme Farrell, qui connaissait très bien toute la région, aurait pu sauver beaucoup de colons en les aidant à quitter l'anse funèbre où on les avait entassés pour les diriger vers des îles ou des baies voisines où ils auraient trouvé des ressources et du travail. Elle et son mari s'en gardèrent bien et laissèrent mourir de faim et de fièvre tous ces malheureux, surveillant de loin leur agonie pour s'emparer de tout ce qu'ils avaient apporté de France et qu'ils ne pourraient remporter.

Voyageur consciencieux, j'ai voulu connaître Mme K..., à laquelle on m'a fait l'honneur de me présenter. Et comment aurais-je pu me soustraire à l'obligation d'aller déposer mes hommages à ses pieds? J'ai vu chez elle des meubles et des objets qui proviennent de la colonie, et elle ne s'en cache pas :

— Quel joli buffet vous avez là, lui dis-je, madame K...!

— C'est l'autel de l'église de la colonie du marquis de Rays, me répondit-elle... J'ai acheté toutes leurs défroques.

Avec cette joie du saccage et du sacrilège qu'éprouvent les femmes de son espèce, elle s'amusait beaucoup d'avoir transformé le tabernacle en cave à liqueurs.

J'ai parlé de cet autel à Mgr Coppée, l'évêque français de la mission, en lui disant combien je trouvais choquant pour sa religion et pour son pays de laisser cet autel en pareil lieu; il me répondit qu'il s'en affligeait aussi; mais qu'il ne savait comment négocier le rachat avec Mme K... Je m'offris à lui servir d'intermédiaire

— Pourquoi ne vendez-vous pas cela à quelque église? demandai-je à Mme K... quand je retournai chez elle. Vous en trouveriez peut-être un bon prix...

— Je le vendrais bien pour un bon prix, me répliqua-t-elle; mais jamais pour une église. Ce qui m'appartient ne va pas aux églises...

Il n'y a pas que cet autel qui soit profané. Combien de souvenirs de famille, de ces choses pieusement conservées de génération en géné-



PÊCHEURS DE RAULI, ILE DE MATOUPI (NOUVELLE-POMÉRANIE).
(Au fond le volcan de Matoupi.)

ration, ont échoué chez Mme K...! Miniatures de dames coiffées en coques avec des manches à gigot et de messieurs à la mode de 1820, le cou haut monté dans leur cravate et les épaules rabattues; ixes en tapisserie, œuvre d'une grand'tante sous la Restauration; tabourets brodés au passé, marquoirs, sucriers d'argent héréditaires, pendules à buste de Minerve, guéridons dans le style Louis XV du temps de Louis-Philippe, pelotes à épingles aux dessins de perles jaunes, boîtes en coquillages, souvenirs d'une excursion par train de plaisir au bord de la mer, corbeilles de mariage en bois des îles, garniture de cheminée

évocatrice d'un salon bourgeois et provincial, bibelots d'étagère dont la laideur attendrissante et surannée désarme les huissiers et qui survivent aux saisies!... Les émigrants les avaient transportés avec eux à 4,500 lieues de la France comme des dieux pénates qui devaient leur rappeler la patrie quittée dans la patrie nouvelle que leur avait faite le marquis de Rays!... Tout cela est dans des coins, dans des chambres de domestique ou au grenier chez Mme K..., qui a le goût trop sûr pour en vouloir dans son salon...

Mme K... a épousé en secondes noces le gérant de ses propriétés, un personnage de mine composée et de mise correcte qui se donne des airs d'homme du monde et qu'elle mène au bâton comme ses esclaves, mais qui a parfois des velléités de révolte.

Un jour, je le trouvai le bras entortillé :

— Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur K...? interrogeai-je avec sollicitude.

— J'ai été mordu par un noir, me répondit-il, et il en est résulté un empoisonnement de sang...

— S'il avait dit une noire, il serait dans le vrai, rectifia quelqu'un à qui je répétais le propos; car c'est Mme K... qui l'a mordu...

L'élégante Mme K..., qui donnait le ton à toutes les dames de la Nouvelle-Poméranie et du Nouveau-Mecklembourg, avait la fâcheuse habitude de se griser à fond tous les soirs. Dans ces moments-là elle ne souffrait pas de contradiction, et son mari s'étant une fois permis une observation, elle s'était jetée sur le bras de celui-ci où elle avait enfoncé ses dents de princesse cannibale... On raconte que dans une autre circonstance étant à bord d'un steamer qui était venu visiter les îles, par un effet bizarre de sa fureur elle se mit tout à coup à se dépouiller de son élégante toilette et, enjambant le bastingage, sauta à la mer, gagna le rivage à la nage et rentra toute nue et ruisselante d'eau dans sa somptueuse villa.

Ces petits faits fort peu dignes de l'histoire, mais que ne dédaigneraient pas les auteurs de mémoires, m'ont paru ne pas devoir être écartés de ce livre, pour achever de peindre la vie et la société coloniales en Océanie.

Je n'avais laissé que deux jours le *Tolna* dans le port d'Herbertshöhe et avais été le mouiller à Matoupi, dans une charmante baie que dominait à droite le cône dénudé du volcan. A notre gauche, un joli village se cachait à demi sous la feuillée des cocotiers, et la haute mâture du croiseur allemand *Möwe* se détachait sur la verdure veloutée d'une petite île.

Les officiers de la marine allemande n'ont rien de commun avec les



PETITE ILE DANS LA BAIE DE MATOUPI, ARCHIPEL BISMARCK.

administrateurs coloniaux, et le commandant de la *Möwe* m'envoya une chaloupe pour m'offrir ses services, en cas de besoin. L'agent principal de MM. Ernsheim et Cie, M. Thiel, vint aussi à bord avec tous ses *boys* pour nous aider à entrer. C'était un fort aimable homme, qui nous invita tout de suite à passer avec lui le jour de l'an. (Nous étions au 30 décembre.)

Il nous conduisit dans sa charmante habitation, située sur une hauteur en vue de la mer et meublée à l'européenne, où l'on achevait les préparatifs de la fête qu'on y donnait pour le premier janvier.

J'acceptai l'invitation de M. Thiel et célébrai avec lui l'avènement



NATIFS DE MIOKO, ILE DU DUC-D'YORK, ARCHIPEL BISMARCK.

de l'année 1896. Le tout Herbertshöhe était là, y compris la belle Mme K..., que l'on ne pouvait se dispenser d'inviter partout, avec l'escadron volant de ses jeunes protégées. Le repas, aussi bien composé qu'on eût pu le faire en Europe, fut servi par des domestiques nègres en élégante livrée. C'était une impression étrange, au milieu de l'étincellement des cristaux, de l'argenterie, des lumières et des diamants; devant cette table semée d'orchidées roses et chargée de tous les raffinements d'une cuisine savante; au milieu de ces conversations où l'on parlait d'art, de littérature, de se rappeler que nous étions en pays de cannibales et qu'à des centaines et à des centaines de milles autour de nous, dans la brousse inaccessible, des êtres humains aux cheveux blanchis à la chaux et la face zébrée de tatouages coloriés étaient accroupis dans leur hutte de feuillage enfumée. Tandis que je causais avec ma voisine, élève d'un pensionnat de Sydney, je me rappelais mes veillées avec mes chasseurs de têtes; je revoyais les captifs entraînés derrière les arbres, les sauvages qui chantaient, couchés sur la grève blanche et la flamme vacillante des grands feux, qui faisait sortir les crabes de leur retraite...



KALINA, PETITE FILLE DEMI-SANG.

(Elle est d'une intelligence très vive et amuserait de grandes personnes pendant des heures, par ses espiègleries.)

La maison et les jardins étaient illuminés d'une multitude de petites lampes en verre de différentes couleurs et de différentes formes, imitant des fleurs. Leurs cordons et leurs girandoles descendaient jusqu'à la mer, projetant sur sa phosphorescence leurs reflets multicolores, qui couraient sur le flot.

La nuit était chaude et langoureuse. Ce fut pour moi une évocation des soirs enchantés d'Hawaï et de Taïti. Des ballons lumineux étincelaient parmi les arbres comme des fruits fantastiques à la pulpe rouge et bleue, autour desquels voltigeaient les grandes phalènes et les noctiluques aux ailes jaunes. Le parfum des mimosas et des orangers se condensait sous les voûtes des palmiers. Les jeunes filles tourbillonnaient dans les salons aux accords de l'orchestre, qui se répandaient dans l'air sonore et dans le port. A Herbertshöhe le navire de guerre *Falke* tirait un feu d'artifice dont les détonations se répercutaient au loin aux pointes des promontoires.

CHAPITRE V

SÉJOUR A MATOUPI

Le jour de l'an à Matoupi. — Le procès que me font les Allemands. — Mon équipage circonvenu. — Griffith et Annie. — Aventure infortunée de Mme K... — Le tombeau du capitaine Rabardy. — Le mystère de sa mort. — Les dames de Mioko. — Le Devara. — Les marchés. — Les duk-duk. — Un procès natif. — Les mœurs. — L'archipel Bismarck. — Mort du fils de Griffith. — Mon nouvel officier. — Départ pour Yokohama.

M. Thiel avait voulu que nous descendissions chez lui et notre séjour à Matoupi aurait compté parmi mes meilleurs souvenirs de voyage, si un ennuyeux incident ne l'eût gâté. Je reçus un matin l'avis d'avoir à me présenter devant les juges d'Herbertshöhe pour y répondre de l'inculpation d'avoir vendu des cartouches et des fusils aux sauvages. C'était l'exécution du complot de Mme K... et de ses amis. Mon yacht fut visité. On n'y trouva rien de suspect; mais les Allemands ne voulurent point en avoir le démenti. Ils me gardaient rancune, comme je l'ai déjà dit, d'avoir pénétré dans des parties de leurs îles où leur circonspection naturelle ne leur a pas encore permis de s'aventurer et d'avoir su me concilier les bonnes grâces des chefs et des rois sauvages, au point d'en obtenir pour ma collection des objets dont les savants envoyés par le musée de Berlin ont été réduits à faire exécuter des imitations.

La guerre sociale est partout à notre époque, et on la retrouve sur le yacht de plaisance comme dans l'usine où les ouvriers se mettent en grève contre le patron, comme dans le château et l'hôtel, où les domestiques se vengent de leurs respects forcés en disant du mal de leurs maîtres à l'office. Mes matelots aussi trouvaient que leur sort était moins agréable que le mien. J'habitais une jolie cabine; j'avais

une table bien servie; je conduisais le navire où bon me semblait, descendais à terre quand je voulais et y restais autant qu'il me plaisait. Ils avaient fini par trouver que ce n'était pas juste. La discipline que j'avais dû établir pour aller dans les îles sauvages leur paraissait un joug trop pesant qu'ils supportaient d'autant plus impatiemment que je ne recourais pas aux moyens de coercition dont on dispose dans la marine de guerre et qui coupent court aux réflexions et aux récriminations. Sauf les cas graves, les punitions infligées se bornaient à des amendes. En les engageant à Sydney, j'avais prévenu les hommes que je voulais à bord l'obéissance et l'exactitude militaires, dont pendant tout un mois je leur avais fait faire l'apprentissage à Broken-Bay. Ils avaient accepté de leur plein gré les termes du contrat et les avaient tenus fidèlement un assez long temps; mais, à cette heure, la lassitude était venue. L'ethnologie les laissait froids et ils en avaient assez de ces îles où l'on ne trouvait ni filles ni *gin-shops*. Comme les soldats d'Alexandre parvenus aux bords de l'Hyphase, ils étaient rassasiés de terres nouvelles et soupiraient après des ports où leur seraient rendues les joies pures de la civilisation. En chemin, ils avaient rencontré des équipages de bateaux de commerce, composés des pires chenapans qu'on puisse trouver de San Francisco à Batavia, et ils en avaient reçu des conseils auxquels Tindal avait joint les siens.

Mes accusateurs d'Herbertshöhe trouvèrent des intelligences dans la place. On promit des emplois à quatre de mes matelots, qui dirent ce qu'on voulut et qui plus tard désertèrent au moment de partir. Annie, la *steward*, m'en voulait toujours du renvoi de son ancien amant, mon second officier Mossly, bien qu'elle l'eût remplacé par Griffith. L'occasion lui parut bonne pour se venger. Elle déclara avoir vu des cartouches entre les mains d'un chef sauvage, à Son Cay. C'était vrai; mais ce qu'elle se garda bien d'ajouter, c'est que c'était son *sweetheart* Griffith qui les avait données à ce chef pour qu'il protégeât Mme Griffith contre les entreprises de Tindal. Cette Abigaïl n'en resta pas moins à bord après sa déposition et nous accompagna jusqu'au Japon, où elle mit au monde un enfant.

J'aurais pu me défendre de l'accusation; mais il me répugnait de

paraître vouloir rejeter sur un subordonné une faute qu'on m'imputait et j'avais d'ailleurs à ménager Griffith qui me menaçait, si je disais la vérité, de me quitter au milieu de ces îles, où il ne semblait pas que je pusse lui trouver un remplaçant.

On fit revivre en même temps la vieille affaire de ma conspiration avec Stevenson. Il s'agissait, on s'en souvient, d'enlever l'ancien roi de Samoa à Jalout où il était prisonnier des Allemands. Il était exact que Stevenson et moi en avions eu le projet; mais tout s'était borné à des pourparlers et à des préparatifs dont le roi lui-même n'avait pas été averti : la mort de l'écrivain américain étant survenue avant que notre plan n'eût reçu le plus petit commencement d'exécution, je ne m'en étais plus occupé. Les Allemands n'en affectaient pas moins de prendre les choses au grave. Le gouverneur de Jalout, qui se trouvait comme par hasard de passage à Herbertshöhe en même temps que moi, ne me pardonnait pas les insomnies que je lui avais causées. Les gens qui ont eu peur sont impitoyables : l'on ne parlait de rien moins que de me traiter en criminel d'État et de m'enfermer dans une enceinte fortifiée!... Heureusement Mme K..., qui ne perdait pas la tête, calma les courages émus et rappela que c'était à ma bourse et non à ma liberté qu'il fallait s'en prendre. On transigea pour une amende de quelques milliers de marks.

M. Thiel, qui avait eu la bonté de m'accompagner au tribunal, s'était fait mon avocat et ma caution. Je lui dois certainement de n'avoir pas laissé un plus gros morceau dans la gueule des requins. Ce charmant homme, dont le caractère forme un si grand contraste avec celui de ses compatriotes de la colonie, ne voulut pas me laisser quitter Matoupi sous la fâcheuse impression de mon procès.

Il donna encore une fête avant mon départ : dîner, bal, illuminations. La soirée fut marquée par une mésaventure dont fut victime ma persécutrice, Mme K... Il y a une justice au ciel, s'il n'y en a pas à Herbertshöhe!...

Pendant qu'on dansait, Mme K... s'était retirée un instant dans une chambre laissée à la disposition des dames, pour y satisfaire un léger besoin; mais, la fragile porcelaine sur laquelle elle était assise

s'étant brisée sous son poids, elle poussa tout à coup des cris affreux qui jetèrent la consternation dans les salons. Toute la société se précipita aussitôt dans la chambre pour lui porter secours... *Lugete, veneres...* Les morceaux du vase s'étaient incrustés dans la partie la plus intime de sa chair et l'on ne savait trop comment en opérer l'extraction. L'unique pharmacien que possédât la colonie n'était malheureusement pas au nombre des invités et la patiente ne pouvait attendre qu'on l'eût ramené d'Herbertshöhe. Il fallut recourir aux hommes de bonne volonté. Les besicles allemandes, sans rien remettre de leur dignité, durent se pencher à maintes reprises sur l'opulente carnation que secouaient des sursauts, telle une gelée frissonnante.

C'était un sujet à souhait pour inspirer la muse burlesque d'un Berni :

Piangete, destri, il caso orrendo e fiero,
Piangete, cantarelli e voi pitali...

Nous quittâmes Matoupi pour aller mouiller à Mioko, du groupe du Duc-d'York, où nous avait invités M. Schulze, le chef d'une grande maison allemande. Nous devions y retrouver le souvenir de Mme K... C'est là que se sont déroulées les dernières scènes du drame du Port-Breton. Les colons y furent transportés en quittant leur campement et y attendirent de longs jours qu'on pût les emmener en Australie. Beaucoup moururent encore à Mioko. J'ai vu leurs petites croix de bois sur lesquelles la pluie a effacé les inscriptions et qui penchent à droite et à gauche, à demi déracinées. L'administration a fait creuser les tombes de ses Canaques au milieu de celles des pauvres colons et, comme par une ironie cherchée, elle prend soin de les entretenir pour faire contraste.

Un seul nom français reste visible sur les croix : celui du capitaine Rabardy, commandant du *Génil* et gouverneur provisoire de Port-Breton, mort chez M. Farrell, premier mari de Mme K...

Déjà souffrant en quittant la colonie, Rabardy avait accepté l'hospitalité que M. Farrell lui avait offerte dans sa maison. Je laisse ici la parole au docteur Beaudoin : « Vers dix heures et quart, M. Farrell arriva et, en ma présence, pressa M. Rabardy de venir à terre chez lui, où il le ferait soigner le mieux du monde.



ROI ET CHEF DE MIOKO, ILE DU DUC-D'YORK, ARCHIPEL BISMARCK.

(Le roi a un chapeau.)

« — Je ne puis quitter mon bord, répondit celui-ci, n'ayant pas même un gabier à qui remettre le commandement.

« M. Farrell parti, Rabardy me consulta sur ce qu'il devait faire. Je ne fus pas d'avis qu'il descendît chez M. Farrell, d'abord parce que celui-ci paraissait le désirer trop vivement, et que je ne comprenais pas pourquoi il tenait tant à emmener le capitaine chez lui... De plus, sa fièvre, qui était légère en somme, ne pouvait que s'aggraver au contact du sol, tandis que les influences marines ne pouvaient au contraire que l'améliorer.

« — Eh bien, vous avez raison, me dit le malade, je resterai ici!

« Le lendemain matin, à neuf heures, j'arrivais du ponton pour la visite de propreté à bord du *Génil*. A mon grand étonnement, je vis M. Dessus qui donnait des ordres et faisait faire le lavage du pont. La couchette du capitaine était vide.

« — Où est M. Rabardy? demandai-je.

« — A terre. M. Farrell est revenu ce matin et l'a si longtemps prié de venir avec lui, que M. Rabardy s'est levé, puis a envoyé Tani (une petite native) chercher dans sa cabine une lourde cassette en acajou; après quoi il s'est cramponné au bras de Farrell, et est descendu assez facilement dans le canot. Tani les suivait, portant la cassette.

« Je terminai la visite au *Génil*, me proposant de n'aller à terre voir le capitaine qu'après déjeuner, tant le danger me paraissait peu immédiat.

« Comme nous étions à table, un canot me héla du large. Je me levai et vins à bâbord, en face de la maison de M. Farrell, d'où un petit canot vert faisait force de rames de notre côté.

« Il portait un blanc que je reconnus pour M. Chambaud.

« — Docteur! docteur! cria-t-il de nouveau en m'apercevant.

« — Eh bien, qu'y a-t-il donc?

« — Rabardy est mort!...

« Le premier mouvement à bord fut d'étonnement. Le malade était descendu si aisément en canot! Quelques-uns disaient :

« — Ce n'est pas possible; c'est une syncope, sans doute.

« Je sautai dans le canot de M. Chambaud, et, dix minutes après, j'entrai dans le salon de M. Farrell, où je trouvai l'ex-gouverneur de Port-Breton étendu sur un canapé, la bouche ouverte et les mains pendantes.

« Il avait en effet toute l'apparence d'un mort.

« Après un examen de quelques minutes, j'arrivai à la conviction qu'il était mort en effet, me réservant d'ailleurs de ne faire la constatation définitive que sur le phénomène indispensable, dit de *rigidité cadavérique*.

« Une tasse était auprès du défunt, vide et même essuyée.

« Je me tournai vers M. Farrell qui avait suivi tous mes mouvements sans m'adresser la parole, et je lui dis :

« — Une autopsie est nécessaire, mais je ne pourrai la pratiquer qu'après l'apparition de certains phénomènes, c'est-à-dire dans quelques heures.

« — Ce n'est pas admissible, répondit M. Farrell : dans nos pays tropicaux, la putréfaction marche vite, et les morts doivent être inhumés au plus tôt. Je vais donner des ordres et prévenir le *teacher* pour que l'enterrement ait lieu avant la nuit.

« J'insistai encore, mais inutilement.

« A trois heures, tout était prêt. L'ardent Farrell avait sous la main un pasteur, une bière, des cierges et trois canots parés pour le transport du convoi. »

Ce dut être un spectacle d'une bizarrerie lugubre que ces funérailles du chef catholique de la Nouvelle-France auxquelles présidaient des vicaires natifs protestants. Un petit catafalque soutenu par des bambous avait été établi devant la maison Farrell, sur la plage sablonneuse et étincelante. Les officiers de la triste colonie, chamarrés d'insignes et la poitrine couverte de brandebourgs d'or et d'argent, s'étaient rangés autour du cercueil ouvert de l'ancien gouverneur étendu, vêtu de son uniforme et les mains croisées sur son sabre. Des Canaques nus se mêlaient au groupe des blancs et des prêtres fidjiens psalmodiaient dans leur langue la prière des trépassés : « Mata mata haï maté maté... »

L'inventaire des effets du mort n'eut lieu que trois semaines après le



CHEF DE MATOUPI, ARCHIPEL BISMARCK.

décès, M. Farrell, détenteur de ses clefs, ayant refusé de les livrer plus tôt. Ce jour-là du reste, à la grande surprise de tous, on ne trouva rien. Chez ce capitaine, type accompli de ce qu'on appelle un « banian », qui faisait depuis longtemps le commerce de l'écaille et qui en vendait à Farrell lui-même, on ne trouva pas même une pièce de monnaie, pas même un porte-monnaie!... « Depuis un an, dit M. Beaudoin, que le capitaine n'avait pas quitté ces îles et qu'il y commerçait sans relâche, il avait certainement amassé un fonds de réserve, qu'il n'avait pu mettre ni dans les banques de la Nouvelle-France ni chez les changeurs de l'archipel Salomon, lesquels n'existent pas plus que les rues et les magasins de Port-Breton. » Bref, on chercha partout... On ne trouva rien. Il fut demandé à M. Farrell si par hasard les économies du capitaine ne se trouveraient pas dans la cassette qu'il avait emportée à terre le matin de sa mort : — La cassette, répondit le *trader*, ne contenait que des colliers de verroterie et des jouets à l'usage de Tani... L'incident se trouvait clos par cette déclaration.

Les papiers du capitaine furent livrés aux fourneaux de la cambuse et plus tard on en retrouva enfermés dans une bouteille qu'on a scellée dans le ciment de la tombe.

A Mioko comme à Matoupi et à Herbertshöhe, j'ai recueilli de navrants détails sur la misère épouvantable de la colonie. On y mourait littéralement de faim. Des femmes et des filles de colons allaient se livrer aux Canaques qui rôdaient autour de Port-Breton, pour du taro et des noix de coco. Cela les amusait, ces sauvages, d'avoir des blanches!...

Des natifs m'ont montré un cachet du marquis de Rays que j'ai acheté et j'ai vu encore sur le rivage des instruments aratoires abandonnés par les colons. On pourrait former toute une galerie avec les épaves du désastre. Oui, vraiment, un gouvernement qui comprendrait tous ses devoirs nommerait une commission et affecterait des fonds à la recherche et au rachat des débris de Port-Breton qu'il exposerait au musée de Marine comme ceux de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*, non certes pour détourner des entreprises coloniales, mais pour avertir qu'elles demandent du sérieux chez ceux qui les con-

duisent et d'autres qualités que le savoir-faire d'un lanceur d'émission.

Les chefs de Mioko donnèrent des danses malanghaines en notre honneur. La chorégraphie masculine, à l'archipel Bismarck, consiste surtout en attitudes et en contorsions bizarres qui me faisaient songer à ces théories de personnages noirs et gesticulants qui courent autour des vases étrusques. Les danseurs se rangent sur deux lignes, faisant face au spectateur. Devant s'accroupissent des musiciens qui frappent avec



DANSES ET CHANTS DE FEMMES (MALANGHAIN) MATOUPI. ARCHIPEL BISMARCK.

les doigts sur un tambour oblong évasé des deux bouts et dont ils tirent un bruit sourd qu'ils accompagnent de chants monotones, coupés de cris. Les danseurs, la tête emplumée, règlent sur la même cadence des mouvements séparés. Ceux-ci se tournent vers leur voisin et semblent engager avec lui une conversation animée; ceux-là étendent le bras, agitent les doigts comme des Transtévérins qui jouent à la mora; d'autres hochent la tête, clignent des yeux, se dandinent, battent des pieds, s'inclinent, se redressent, bombent les pectoraux, font des grimaces, se frappent les cuisses et la poitrine, sans jamais cesser de chanter et de vociférer à pleine gorge; mais tous ensemble, à certains moments, ils



MALANGHAIN. DANSE D'HOMMES A MATOUPI, ARCHIPEL BISMARCK.

s'assoient sur leurs talons et sautillent, les mains en l'air, à la façon des marionnettes chinoises; puis se relèvent et se retournent dos à dos.



NATIFS DE MIOKO APRÈS UN MALANGHAIN (FÊTE).
ILE DU DUC-D'YORK, ARCHIPEL BISMARCK.

Chaque danseur paraît se livrer à son inspiration personnelle sans souci de ce que font les autres; mais il n'en est pas ainsi : son jeu a été longtemps réglé d'avance dans une préparation qui dure souvent plusieurs mois. Peut-être ces danses sont-elles des sortes de poèmes mimés

où les gestes différents des acteurs expriment un personnage et un caractère distincts.

Quoi qu'il en soit, un *malanghain* est pour les naturels une occasion de déployer leur agilité, de montrer leur force et de faire valoir leurs grâces. Ils se parent pour la circonstance de lourds colliers de dents de marsouin et de bracelets de coquillages. Les chefs avisés exploi-



VISITE CHEZ UN CHEF A MIOKO, ARCHIPEL BISMARCK.
(La femme en avant est occupée à enfiler du *devara*, monnaie native en coquillages.)

tent leur vanité en ne leur permettant de prendre part aux danses que moyennant une certaine redevance que je vis payer après la fête.

La monnaie des natifs consiste en coquillages plus ou moins rares troués par le milieu et enfilés ensemble, avec les chapelets desquels on forme des couronnes. Ils s'en mettent dans les grandes occasions des cordons au cou et sur la tête. Ce sont pour eux comme les sequins et les pièces de vingt francs dont les femmes d'Orient se chargent le front et la gorge. La valeur du *devara* (c'est le nom général qu'on donne à cette monnaie) varie très sensiblement suivant les régions et augmente en allant vers l'ouest. Il en est de trois sortes. Des volutes très minces



DUK-DUK APPELÉ POUR ASSURER LE PAIEMENT RÉGULIER DE LA REDEVANCE DUE AU CHEF APRÈS UNE DANSE.

(Il ne doit pas cesser de sauter et de s'agiter tant qu'il est en présence du peuple.) Archipel Bismarck, île du Duc-d'York. Mioko.



MALANGHAIN. DANSE ET CHANTS D'HOMMES A MATOUPI, ILE DU DUC-D'YORK, ARCHIPEL BISMARCK.

appelées *gara-gara* correspondent à l'or dans le système monétaire des Néo-Bretons. Les *traders* des environs d'Herbertshöhe, qui trouvent sans doute moyen de se la procurer à meilleur marché, peuvent avoir contre une de ces couronnes la représentation d'une somme de mille francs en copra ou en écailles. Le *devara* proprement dit et le *si-cou-cou* sont au *gara-gara* ce que l'argent et le billon sont à l'or.

On ne compte pas les coquillages, mais on en mesure les fils sur



FEMMES DE MIOKO; ILE DU DUC-D'YORK, ARCHIPEL BISMARCK.

certaines longueurs convenues. Le prix d'un cochon, lequel est le même d'ailleurs que celui de la vie d'un homme, est en certains endroits de sept toises, et dans d'autres de quelques pouces : phénomène économique qui s'explique par la difficulté de la circulation et qui permettrait à un spéculateur de réaliser de grands bénéfices sur le change; mais les cours ne tarderaient pas à se niveler.

L'unité de mesure pour le si-cou-cou est la distance qui sépare les deux pointes du sein d'une femme; ce qui donne lieu parfois à des contestations, l'acheteur proposant que le métrage soit fait sur une gracile jeune fille, tandis que le vendeur lui oppose une matrone aux lourds appas.

Le procédé a du moins le mérite d'être pittoresque et donne lieu à des scènes parfois gracieuses et toujours amusantes. Le marché de Malapau, où les hommes et surtout les femmes de la brousse viennent vendre leurs produits et acheter du poisson aux pêcheurs du rivage, présente l'aspect le plus animé et le plus varié. Les naturels de l'archipel Bismarck sont grands gesticulateurs, et, quand ils se trouvent



MARCHÉ A MALAPAU, NOUVELLE-POMÉRANIE, ARCHIPEL BISMARCK.

(Les femmes sont venues de la brousse pour échanger leurs produits avec les pêcheurs du rivage.)

quelque part réunis à plusieurs centaines, c'est un fourmillement à éblouir des yeux européens.

On a calculé que la connaissance de quelques centaines de mots suffit à un de nos paysans pour exprimer toutes ses idées. Les sauvages disposent d'un vocabulaire encore plus restreint et ils suppléent à son insuffisance par une mimique qui complète ou modifie l'acception du terme. L'habitude qu'ils ont prise de la pantomime leur fait négliger dans plus d'un cas de se servir des locutions qu'ils possèdent. Une certaine moue veut dire « oui » ; une autre veut dire « non » ; un mouvement



DUK-DUK A MIOKO, ARCHIPEL BISMARCK.

(Sous peine de mort, les femmes indigènes ne doivent jamais voir les duk-duk débarquer. Il y a des duk-duk mâles et des duk-duk femelles. La gravure représente un duk-duk femelle. C'est d'ailleurs toujours un homme que cache le costume, quel que soit le sexe qu'il représente.)

de la bouche et des yeux signifie : « Je suis de votre avis » ; un autre indique qu'on est d'opinion contraire. On éprouverait sans doute quelque difficulté, même en s'aidant de plissements de lèvres et de froncements de sourcils, à traduire dans toutes leurs nuances, à l'usage des populations de la Nouvelle-Poméranie et du Nouveau-Lauenbourg, les seize mille vocables de Shakespeare; mais, pour le voyageur, les natifs rassemblés sont autrement divertissants que le spectacle d'un *meeting* à Hyde-Park. Que parlé-je d'Anglais? Le marché de Naples, le quai de Santa-Lucia, quand on ne l'avait pas encore démoli; la strada del Porto n'auraient pas pu donner une idée de l'excitation et du remuement d'un marché canaque. Les bras s'agitent; les pieds trépignent; les physionomies passent dans un même moment par les expressions les plus contraires; elles se crispent et se détendent avec une stupéfiante vivacité. Ce sont de feintes indignations si le prix demandé est trop fort et des regards de mépris sur l'objet à vendre; des protestations du marchand avec des frappements de poitrine; des appels aux passants pris pour arbitres; puis, des manifestations d'amitié et des signes de joie quand enfin on est tombé d'accord. Quels yeux brillants! Quel frétillement autour d'un poulet à vendre! Quels débats passionnés pour un bout de devara! Quel grouillement! Quel ruissellement de têtes embroussaillées! Quel papillotage de rouge, de bleu, de jaune, de toutes les couleurs qui zèbrent les poitrines, barbouillent les figures, bariolent les tignasses!...

Il existe entre les natifs de l'archipel Bismarck une sérieuse solidarité. Quand l'un deux est volé, il se fait indemniser par un ami, qui se charge de poursuivre le voleur pour rentrer dans son débours. Il en est de même dans les querelles qu'on peut avoir; c'est un tiers qui se charge de les soutenir à la place de l'intéressé. Enfin, si l'on brûle une maison, son propriétaire met le feu à celle de son voisin pour qu'il se charge de faire payer le double dommage par l'auteur du premier méfait dont le second est considéré comme la conséquence logique et nécessaire. On est obligé, avec ce système, de prendre part aux maux de son prochain. Ce que les sauvages comprennent le moins, c'est l' « indifférentisme ».

Pour régler les contestations, maintenir l'ordre dans les réunions

du peuple et faire exécuter les sentences de justice, les Néo-Bretons ont l'institution des duk-duk ou diables de la forêt. Ce sont des espèces de prêtres-sorciers, toujours masqués, et qui inspirent un respect superstitieux à tous les indigènes. Dès qu'une discussion s'élève sur un marché, un des contestants frappe dans ses mains et pousse un cri. Aussitôt arrive en dansant un duk-duk, et la noise aussitôt s'apaise.

Les duk-duk sont coiffés d'un grand cône fait en écorce d'arbre. Un panache de feuillage le surmonte et deux énormes yeux ronds y sont figurés de façon à faire illusion sur la taille des duk-duk dont les véritables yeux ne sont pas si haut, mais cachés sous l'amas de feuilles de pandanus qui couvrent la figure, le corps, les bras et les cuisses en un paquet informe, où ils voient sans être vus.

J'ai pu parvenir avec du *devara* et du tabac à persuader à des duk-duk de se laisser photographier. Ils n'ont pu du reste poser devant mon objectif qu'en contrevenant gravement aux règles de leur état, car un duk-duk ne doit jamais cesser un seul instant de danser quand il est en public. Même lorsqu'ils sont dans leurs barques, les duk-duk s'agitent en levant les jambes l'une après l'autre comme des chevaux qui piaffent; ce qui ne les expose pas au danger de chavirer, grâce aux flotteurs qui donnent aux embarcations une grande stabilité; mais il est plus difficile de comprendre comment ils peuvent se démener ainsi pendant de longues heures, sous le poids de leur coiffure et de leur empaquetage de feuilles. Peut-être sont-ils soutenus par l'excitation du fanatisme religieux, comme les derviches tourneurs; ou, tout au moins, par le sentiment de la grandeur et de l'importance de leur mission. Un quart d'heure de l'exercice auquel ils se livrent sans s'interrompre un seul instant épuiserait un Européen, qui serait déjà en transpiration rien qu'à revêtir le costume du duk-duk. J'ai assisté à une fête sacrée. Les duk-duk ont débarqué en chantant et s'y sont rendus, toujours chantant et dansant avec une animation frénétique. Les duk-duk ne parlent jamais; ils s'entourent de mystère et ne montrent leur figure à personne. On ignore qui ils sont et d'où ils viennent. Ils sont supposés sortir des bois. Deux fois par an ils viennent dans des îles où les habi-



ARRIVÉE DES DUK-DUK CHANTANT ET DANSANT DANS LEURS PIROGUES A MALAPAU, ARCHIPEL BISMARCK.

tants du voisinage vont en barque leur porter l'impôt au bruit des chansons, des pipeaux et des tambourins.

Les rois et les chefs sont sans doute mieux renseignés sur les duk-duk et doivent avoir avec eux, en secret, des relations nombreuses. Ils leur font passer des avis chaque fois qu'ils ont besoin d'eux et il s'en trouve toujours en réserve à proximité des marchés et des places où l'on rend la justice. J'ai suivi les débats d'un procès civil et, dès que le



DÉBARQUEMENT DE DUK-DUK A MALAPAU, NOUVELLE-POMÉRANIE.

jugement fut rendu, le duk-duk est apparu. Aussitôt, la partie condamnée s'est exécutée sans mot dire. Il s'agissait d'une femme qui avait quitté son mari pour aller vivre avec un autre homme, et le mari réclamait sa femme. Le roi, debout, se tenait à côté du juge assis par terre et remplissait en personne les fonctions de ministère public. Les contendants, placés de chaque côté du tribunal en plein air, étaient entourés de leurs familles portant les couronnes de devara qui constituaient leur fortune pour être prêts à acquitter l'amende et les frais. Le juge en avait une aussi entre les mains, caution exigée sur laquelle seraient prélevés son salaire et la redevance à payer au roi pour chaque arrêt.

Le cas que j'ai vu juger est assez rare en Nouvelle-Bretagne, où les femmes sont généralement fidèles. Elles n'ont qu'un petit nombre d'enfants presque toujours séparés entre eux par un intervalle de trois ans. L'avortement les débarrasse des grossesses qui surviennent avant que ce laps ne soit écoulé depuis leur dernier accouchement. Quand le mari meurt, sa veuve devient la propriété collective de tous les hommes de la tribu qui en usent avec elle à leur fantaisie. Les jeunes filles sont

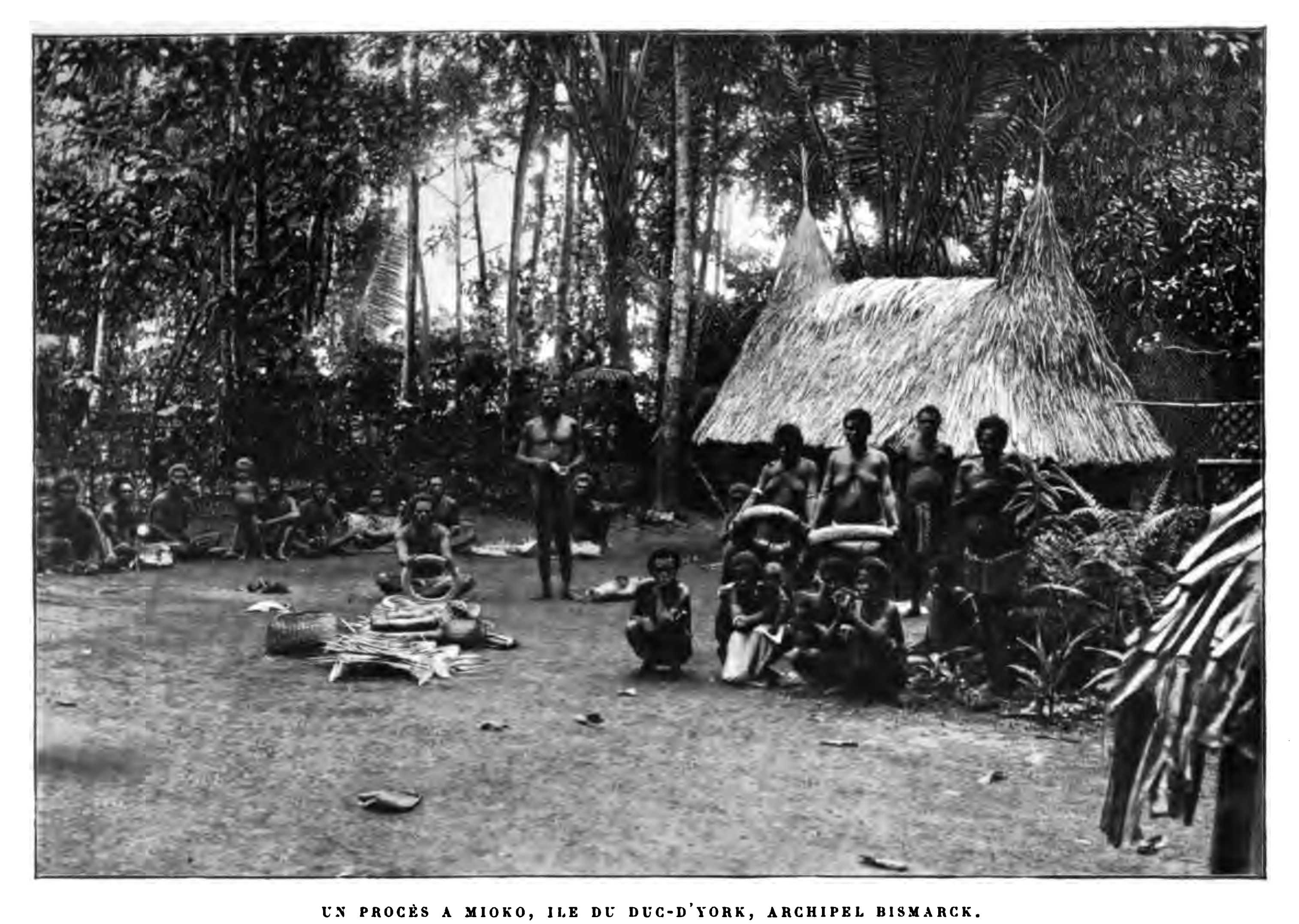


LA PIROGUE DE GALA DU ROI A MIOKO, ILE DU DUC-D'YORK, ARCHIPEL BISMARCK.

assez étroitement surveillées et il est rare qu'elles aient des relations dans le village avec les jeunes hommes; mais dans la brousse, à certaines nuits marquées par le tambour, tout devient permis. Il y a alors dans les hautes herbes de véritables priapées. Une jeune fille dont les parents sont morts est libre de se donner, si elle le veut; mais elle sait que si on la tue au milieu des saturnales de la forêt, il n'y aura personne pour la venger ni réclamer le prix de sa vie qui par conséquent est moins protégée. Si ses parents sont vivants, elle doit leur demander la permission de se rendre dans la brousse à l'appel du tambour, permission, il est vrai, qui est rarement refusée. Cette chasse au hasard des



DUK-DUK SE METTANT EN MARCHE, MUSIQUE EN TÊTE. MALAPAU, NOUVELLE-POMÉRANIE.



UN PROCÈS A MIOKO, ILE DU DUC-D'YORK, ARCHIPEL BISMARCK.

(Une femme a quitté son mari qui la réclame. Les couronnes (devara) sont faites de coquillages enfilés, et doivent servir au paiement des frais du procès après le jugement. Une couronne vaut environ mille francs.)

filles par la bande des garçons s'appelle Lu-Lu. Les natifs de l'archipel Bismarck ont pour armes des tomahawk de pierre, des massues de bois dur, des frondes dont ils se servent avec une grande adresse, et surtout des lances redoutables, dont la pointe est une griffe de casoar, légèrement collée avec une sorte de gomme et qui reste dans la plaie. Ils sont tous cannibales et ne conçoivent même pas qu'on puisse ne pas l'être. Ils n'ont pu encore s'entrer dans la tête que les blancs ne mangent pas



VILLAGE DE PÊCHEURS A MATOUPI. PANIERS DE PÊCHEURS. ARCHIPEL BISMARCK.

de chair humaine; ce que les sauvages des îles Salomon admettent très bien. Les huttes qu'ils habitent sont construites en bambou et couvertes de mottes de gazon. Ils y brûlent des écailles de noix de coco dont la fumée tapisse les parois d'une sorte d'enduit noir qui préserve de la pourriture et des vers. On enterre généralement les morts sous leur propre toit; mais les autres membres de la famille quittent alors la cabane pendant quelques mois. Ces indigènes sont des pêcheurs habiles; ils font de très grands paniers, fort ingénieusement tressés, qu'ils placent tout le long du rivage et dans lesquels les poissons se prennent comme dans un labyrinthe.

Je restai près de trois mois dans les parages d'Herbertshöhe. Revenu de Mioko à Matoupi, j'eus de nouveaux ennuis avec mon équipage. Les quatre matelots dont j'ai déjà parlé, séduits par les belles promesses des Allemands, avaient quitté le bord. Griffith, dans le cœur duquel Annie n'avait pu effacer le souvenir de sa femme, déserta aussi pour aller rejoindre celle-ci à Son Cay. C'est ainsi qu'il me remerciait de m'être laissé condamner à sa place et d'avoir eu la bonté de garder à bord son fils malade. L'enfant était si faible en arrivant à Herbertshöhe qu'on n'avait pas pu le débarquer. La malheureuse petite créature, victime des débauches maternelles, était couverte de plaies et d'ulcères où le virus d'une maladie européenne se combinait avec les humeurs froides des lèpres natives. L'odeur qui s'en répandait partout nous rendait le yacht inhabitable et nous avions été heureux, pour y échapper, d'accepter l'invitation de M. Thiel. A la fin, une méningite s'était déclarée et l'enfant était mort.

Je trouvai par hasard un remplaçant à Griffith, mais quelle triste acquisition! J'étais tombé sur la plus belle ganache qui se puisse rêver!... Non, cet homme ne devait jamais avoir été un marin... C'était quelque vieux petit employé arraché à son administration par je ne sais quel cataclysme. Il avait l'âme d'un de ces ronds-de-cuir qui changent de gilet de flanelle en arrivant à leur bureau, quand ils n'ont pas trouvé de place dans l'omnibus... L'heure des repas était une raison qui lui paraissait suffisante en mer pour retarder les manœuvres les plus pressées : — « Mais, capitaine, je n'ai pas encore déjeuné ; » ou bien : « Oui, capitaine, après le dîner, » me répondait-il quand je lui donnais un ordre à faire exécuter.

C'est avec ce premier officier emprunté au répertoire de Labiche ou de Courteline et un équipage réduit de moitié que je partis pour les îles de l'Amirauté et du Japon.



KAPSOU, NOUVELLE-IRLANDE. FEMME DU TRADER DE KAPSOU. 1° TRADER DE KAPSOU. 2° FEMME DU TRADER DE NOUSSA, 3° TRADER DE NOUSSA, 4° M. RIPPE, EMPLOYÉ DU MUSÉE DE BERLIN, 5° COMTE FESTETICS.

CHAPITRE VI

NOUVELLE-IRLANDE. KAPSOU.

Trombes qui nous assaillent dans les canaux de la Nouvelle-Irlande. — Kapsou. — J'achète un costume de duk-duk, sacrilège après lequel je lève l'ancre précipitamment. — Mœurs obscènes. — Peu de cas qu'on fait de la virginité aux îles. — Je retrouve à Ungalik un Français estropié, ancien colon du marquis de Rays. — L'île de Nakung. — La Vendola. — Variété des coiffures indigènes. — Commerçants avisés. — Jean-Maria. — Saint-André. — Saint-Georges. — L'Amirauté et son roi qui me fait des présents de chair humaine. — Il offre de troquer sa femme contre une hache. — Je fais connaître les bienfaits du tabac aux natifs. — Bizarres amulettes. — On me vole mes seaux et mes haches. — Des natifs d'une autre île viennent nous voir.

Je me dirigeai d'abord vers Kapsou, au nord de la Nouvelle-Irlande, par un assez mauvais temps. Nous fûmes assaillis dans les détroits par des trombes dont les colonnes ondulantes et gigantesques s'avançaient vers nous en tournoyant. On y jetait une cartouche de dynamite, qui éclatait au milieu de la masse de vapeur et la faisait s'écrouler avec un fracas épouvantable. Les sauvages obtiennent le même effet en lançant sur les trombes des multitudes de flèches qui les divisent et les éparpillent.

Nous arrivâmes le 17 mars à Kapsou, où j'ai pris dans la brousse de nombreuses photographies des natifs et de leurs habitations. Le *trader* de la côte avait prudemment refusé de m'accompagner dans mon excursion au village que j'allais visiter, de l'autre côté de l'île ; je n'en fus pas moins bien accueilli par les habitants, qui célébraient précisément une fête pour laquelle ils avaient orné leurs maisons de guirlandes et de découpures en bois de toutes les couleurs. Ils m'ont fait assister à des danses cannibales, et j'ai pu acheter des masques et des parures de feuillage dont on se revêt à cette occasion, et qui doivent toujours être brûlés après la fête.

J'obtins même d'un chef payé en conséquence qu'il me livrât un cos-

tume de duk-duk. C'était un horrible sacrilège, et le *trader* épouvanté me conjura de partir bien vite après un tel forfait.

— Si vous restez une heure de plus ici, me dit-il, on viendra reprendre le duk-duk et nous serons massacrés, vous et moi!...

Le conseil était sage. Je levai l'ancre immédiatement, et j'arrivai le 19 mars à l'île boisée de Noussa, qui s'élève d'une vingtaine de mètres



KAPSOU, NOUVELLE-IRLANDE, ARCHIPEL BISMARCK.
(Natifs dangereux et très sauvages.)

au-dessus du niveau de la mer, et qu'entoure à un demi-mille de son rivage un cercle de rochers.

Les hommes y sont nus, mais les femmes portent par devant et par derrière une petite touffe d'une espèce de mousse particulière que leurs maris vont chercher pour elles très loin dans la brousse. On la cueille à certaines époques de l'année où elle a une odeur aromatique qui se conserve.

Les mœurs des natifs sont du reste absolument obscènes. Les hommes viennent au devant des étrangers pour leur offrir les faveurs de leurs filles, moyennant paiement. J'ai vu des parents donner des leçons de



FEMMES ET FILLES DE LA NOUVELLE-IRLANDE.

(Elles se couvrent de petites touffes de mousse que les hommes vont chercher pour elles très loin dans la brousse.)



MAISON ET NATIFS DANS LA BROUSSE A KAPSOU, NOUVELLE-IRLANDE, ARCHIPEL BISMARCK.

débauche à leurs propres enfants et présider à leurs premières relations avec d'autres enfants. Si précoce que soit la nubilité des filles, elles sont toujours déflorées bien longtemps d'avance. Les maris de la Nouvelle-Irlande seraient bien étonnés qu'on leur eût laissé à prendre cette peine.

Je ne crois pas qu'il existât quelque part en Océanie une terre où l'on fît le moindre cas de la virginité avant l'arrivée des blancs. Dans l'idée des naturels, ce n'est qu'une gêne et un obstacle dont il convient de débarrasser une jeune fille au plus tôt. C'est une opération comme chez nous la vaccine. En Australie, sur les bords de la rivière Peak, la jeune fille dont la gorge commence à poindre est emmenée à l'écart par les hommes les plus vieux de la tribu, qui, graduellement et par des procédés artificiels, préparent les voies à de plus jeunes, dont le tour vient quelques jours après, à la première sortie de la patiente, lorsqu'elle est guérie de sa blessure; les hommes la suivent, et elle doit s'abandonner à eux un certain nombre de fois. Ailleurs, dans la Nouvelle-Galles du Sud, avant le mariage de la fiancée, qui est généralement une enfant, la défloration s'obtient à l'aide d'un couteau de pierre à feu. Les anciens voyageurs ont raconté qu'il existait autrefois chez les Bisayes des officiers publics payés fort cher pour ôter la virginité, et Moncelon nous apprend qu'en Nouvelle-Calédonie, quand un nouveau marié ne veut pas s'en charger, il se trouve, moyennant salaire, certains individus qui s'en acquittent à sa place : « J'ai pu, dit-il, vérifier qu'au village de Bali un nommé Théin faisait cette besogne singulière. » J'enregistre à mon tour ce nom, qui mérite de ne pas périr.



FEMME DE NOUSSA, NOUVELLE-IRLANDE, ARCHIPEL BISMARCK.

Qui sait si les Océaniens ne sont pas de subtils psychologues incompris, des moralistes plus versés qu'on ne le croit dans la connaissance du cœur féminin ? Peut-être que ce qu'ils ont voulu s'épargner surtout, c'est la responsabilité des déceptions de l'épouse et de ses délicatesses froissées. Ce point de vue, si paradoxal qu'il soit, pourrait être défendu. Les sauvages ont parfois avec la sensibilité féminine d'étranges ménagements et de curieux raffinements de scrupules. Notre code de bien-



VILLAGE A NOUSSA, NOUVELLE-IRLANDE, ARCHIPEL BISMARCK.

séance n'a-t-il pas comme le leur ses lacunes et ses contradictions ?

Il existe dans la brousse de Noussa et de Kapsou de petites maisons tabou où les chefs seuls ont le droit de pénétrer. Ce sont des pavillons ouverts d'un côté et environnés d'un treillis de bambou. On y conserve le grand tambour avec lequel on assemble les natifs. Les habitations sont construites avec une certaine préoccupation d'art. Elles ont des piliers sculptés et couverts de peintures dont les bariolages bizarres et compliqués sur des motifs toujours obscènes font éclater leurs notes bruyantes dans le clair obscur des lianes enchevêtrées, dans l'ombre mobile des grandes palmes.



FAMILLE NATIVE DANS LA BROUSSE PRÈS DE NOUSSA, NOUVELLE-IRLANDE, ARCHIPEL BISMARCK.



FEMME D'UNGALIK, NOUVEL-HANOVRE, ARCHIPEL BISMARCK.

(Elle porte une natte pour se coucher. Son chapeau destiné à l'abriter de la pluie est formé de feuilles sèches. Une touffe de mousse aromatique la couvre par devant.)

Continuant notre route, nous arrivâmes à Ungalik, dans le Nouvel-Hanovre, dont les habitants très belliqueux, très farouches et très ennemis des blancs, ont cependant épargné un fugitif de Port-Breton qui a échoué chez eux. Il avait emporté des cartouches de dynamite et, dans la pensée de se faire bien venir des natifs, il a voulu s'en servir



MAISON TABOU A NOUSSA, ARCHIPEL BISMARCK, NOUVELLE-IRLANDE.
(Les chefs seuls ont le droit d'y entrer. Le tambour est destiné à rassembler les natifs.)

pour leur pêcher des poissons; mais il lui en partit une dans les mains qui lui enleva un bras, une jambe et tout un côté de la figure. Les sauvages eurent pitié de lui et l'emportèrent dans une cabane où ils lui donnèrent des soins qui lui conservèrent la vie. Le malheureux n'est plus qu'une moitié d'homme; il est resté chez les natifs qui l'ont établi dans un îlot où ils le chargent de leurs échanges. On l'a marié avec une native dont il a des enfants à qui il ne manque heureusement ni bras ni jambes, et il ne se plaint pas de son sort. Voilà donc enfin un résultat de l'entreprise!

Aucun autre blanc ne pourrait demeurer à Ungalik, et le Français lui-même, tout adopté qu'il soit par les natifs, n'ose pas trop sortir

de sa petite île et ne s'aventurerait pas sans danger dans la brousse de Nouvel-Hanovre. Il est vrai que dans l'état où il est, les longues courses ne le tentent pas.

Les maisons natives sont bâties dans la forêt et dressées en l'air sur des pilotis, pour être à l'abri d'une surprise et permettre de voir l'ennemi venir de loin. Peut-être aussi l'expérience a-t-elle appris qu'il fallait dérober le plancher à l'influence tellurique qui donne la fièvre.

Je devais visiter encore les îles de l'Amirauté, avant d'aller au Japon ; mais j'avais besoin pour un aussi long voyage de faire des réparations et des préparatifs à bord. Il fallait remettre les voiles en état, renouveler les cordages, changer les poulies, examiner si la mâture était en état. Je m'arrêtai quelques jours à l'île de Nakung, pour procéder à ce travail, qu'il eût été plus difficile d'exécuter à l'Amirauté, au milieu d'une population trop sauvage pour qu'on pût faire autre chose que de la surveiller.



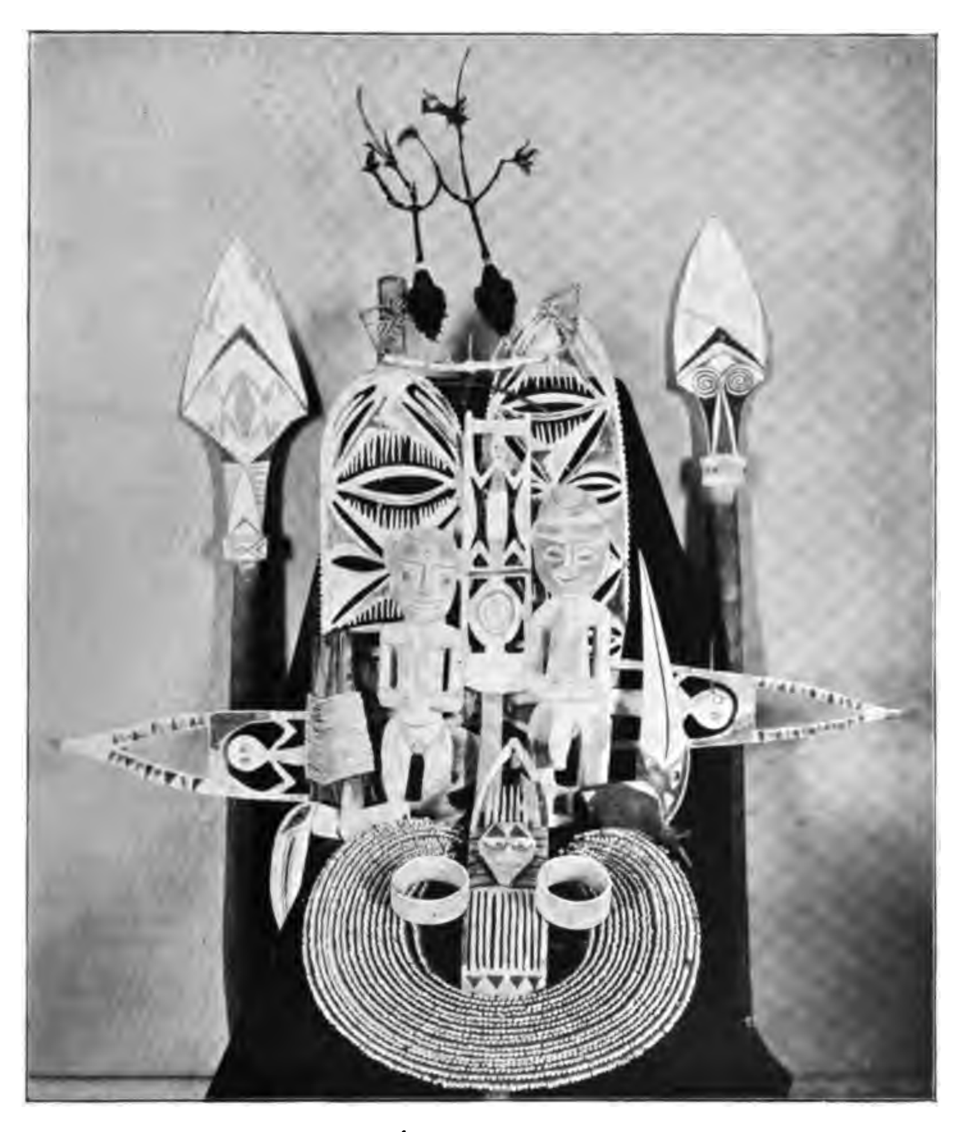
MAISON D'UN TRADER. ARCHIPEL BISMARCK.

Il ne fallait pas trop se fier non plus aux gens de Nakung, qui n'auraient pas manqué une occasion de mal faire si on la leur eût donnée. Ils sont très sauvages; mais leurs mœurs ne présentent guère de particularités qui les distinguent des natifs que je venais de voir et j'étais d'ailleurs plus occupé de mon yacht que de les étudier. Nous appareillâmes le 28 mars, à six heures du matin, pour l'île de la Vandola, la plus orientale du groupe de l'Amirauté, où nous n'arrivâmes que le 3 avril, après un voyage rendu difficile par des alternatives de mauvais temps et de calme plat. Nous avions aussi le courant contre nous et, par surcroît d'ennuis, mon premier officier tomba malade. Si médiocre marin qu'il



MAISON ET NATIFS DANS LA BROUSSE, NOUVEL-HANOVRE, ARCHIPEL BISMARCK.

(Les natifs sont très farouches.)



CURIOSITÉS DES ILES BISMARCK.

Bracelets, colliers d'idoles. Casse-tête de danse, etc., etc. Au-dessus, idoles représentant des duk-duk dans un canot.

fût, il pouvait du moins me remplacer quelquefois sur le pont où je dus désormais rester en permanence. Les indigènes vinrent en nombre à notre rencontre dans leurs canots et nous apportèrent des écailles de tortue, des bracelets, des armes, des coupes en bois, des taros et des ignames. Leurs canots ornés d'élégantes découpures sont munis d'un grand balancier ou ponton, sur lequel ils se tiennent tous, et vont presque toujours à la voile. Il va sans dire que comme partout dans les îles ce sont des nattes qui forment la voilure. Les habitants des Amirautés, Polynésiens purs, sont de haute taille et bien faits.


PIROGUE DE L'ILE DE L'AMIRAUTÉ.

On a pu dire que la pluralité des modes portées simultanément chez un peuple était un indice de la supériorité intellectuelle de la race et témoignait de l'indépendance et de l'originalité des esprits. C'est ainsi qu'à Florence, au quatorzième siècle, il n'y avait pas de costume dominant pour les hommes et chacun allait vêtu à sa fantaisie. Les naturels de l'Amirauté ont une diversité de coiffures qui m'a fait tirer la même induction flatteuse de leurs qualités d'individualisme. Les uns nouent leurs cheveux en grosses touffes par derrière; d'autres les compriment dans des bandelettes ou les divisent en cadenettes; d'autres les coupent tout ras et d'autres encore les ébouriffent et y plantent, ceux-ci un peigne orné de plumes avec lequel ils se grattent de temps en temps; ceux-là une immense épingle, composée d'un dard de poisson-dard, long de cinquante centimètres, très dur et très effilé, dont les sauvages se servent comme de poignard. Il est emmanché dans la gueule d'un crocodile sculpté qui lui-même est joint par la gueule à la tête d'un bonhomme, sous les pieds duquel est la pointe qui s'enfonce

dans les cheveux. Les natifs ont des dispositions pour les arts. Ils fabriquent de jolies tasses, taillent des figures d'hommes et d'animaux, font des couteaux et des lances aux pointes en obsidienne.

On croirait, à les voir venir avec tant d'empressement aux navires, qu'ils sont les meilleurs et les plus pacifiques gens du monde; mais les apparences sont trompeuses et un blanc qui s'était établi dans une de leurs îles a été tué immédiatement.

Ils aiment cependant à commercer et y sont d'une habileté à rendre des points aux enfants d'Israël qui ne connaissent pas toutes leurs roueries. Il faut remarquer qu'ils se considèrent toujours comme acheteurs et non comme vendeurs quand ils traitent avec les blancs, ce qui leur permet de se faire montrer d'abord et de choisir les choses à leur goût. Les objets qu'ils apportent dans leurs canots ne sont que le numéraire destiné à les payer. Quand ils voyaient que j'avais pris déjà une certaine quantité de cette monnaie et qu'elle avait perdu sa puissance d'achat, comme parlent les économistes, ils montaient sur le pont d'autres marchandises : — « *Goach*, je te les donne, je t'en fais cadeau, disaient-ils. » La politesse ne me permettait pas de refuser; mais je ne pouvais demeurer en reste avec eux et j'étais forcé de leur faire à mon tour un présent, qui valait dans les îles le double du leur : un couteau, une hache ou des perles de verre qu'on leur mesure soit à la poignée, soit dans un dé à coudre ou une tête de pipe. Ils paraissaient contents; puis, au bout d'une demi-heure, ils manifestaient l'intention de s'en aller. Je leur disais au revoir par signe, car il n'est pas un natif aux Amirautés qui ait la moindre notion de pidgin; alors mes visiteurs regardaient l'objet qu'ils m'avaient donné et me le désignaient du doigt. Je ne savais pas trop d'abord ce qu'ils me voulaient dire; mais j'ai fini par les comprendre. Il me disaient : « Eh bien, et ceci, tu ne l'as pas payé!... » J'avais beau m'évertuer à leur répéter : « Goach! Goach! » en esquissant avec ma main un mouvement d'eux à moi. C'était à eux à ne pas comprendre et ils recommençaient leurs gestes pour indiquer que je n'avais pas payé. La discussion eût été vraiment trop longue et je leur donnais ce qu'ils me demandaient, bien que je fusse devenu un peu regardant. Nos stocks commençaient à s'épuiser depuis près d'un



NATIF DE L'ILE DE LA VENDOLA, ILES DE L'AMIRAUTÉ.

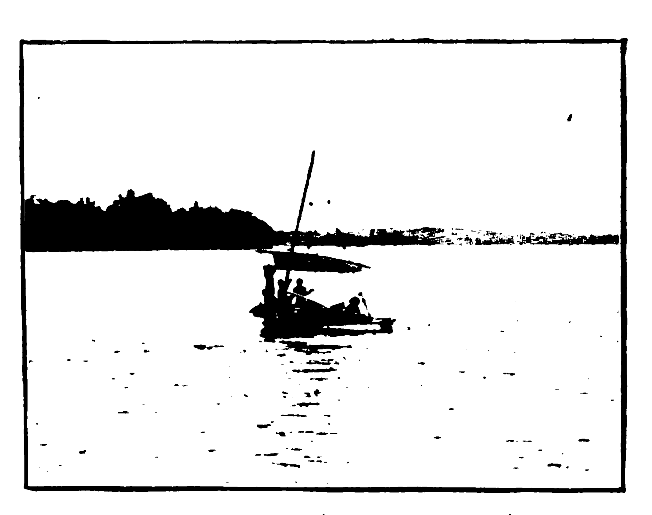


NATIFS DE SAINT-ANDRÉ, ILES DE L'AMIRAUTÉ.

(Ils sont armés de lances élégamment ornées et dont la pointe est formée d'une obsidienne.)

an que nous avions quitté Sydney et je ménageais mon calicot et mes verroteries. Nous allâmes de Vandola à l'île Jesu-Maria, à l'île Saint-André où la race m'a paru particulièrement belle, à l'île Saint-Georges.

Quand nous passions devant une île, nous étions toujours entourés par des multitudes de grands canots chargés de natifs qui, pour nous inviter à venir mouiller chez eux, faisaient le signe de fermer les yeux et de poser la tête sur leur main. Ils montraient du doigt leur rivage et faisaient avec leurs lèvres *br, br, br,* pour imiter le bruit de l'ancre qu'on jette ; puis ils se mettaient à parler très haut tous ensemble avec une volubilité bouffonne. Les mêmes mots reviennent si souvent qu'on finit par comprendre quelque chose à ce qu'ils disent. Il faudrait peu de temps pour apprendre leur langue.



ENTRÉE DU MOUILLAGE DE L'OISEAU, ILES DE L'AMIRAUTÉ.
(Canot amenant sa voile.)

J'aurais voulu atterrir à l'île déserte de Suchu, à l'est de celle d'Entrecasteaux, pour savoir ce qu'il était advenu de quatre chèvres et d'un bouc qui y ont été déposés en 1875 par le *Challenger,* animaux inconnus aux Amirautés, que les natifs n'avaient pas voulu laisser débarquer sur le rivage de leurs îles habitées. Je n'ai pu savoir si leur postérité est en voie de devenir aussi nombreuse que le troupeau de vingt mille bœufs sauvages qui paissent sur une montagne des îles Hawaï et qui descendent d'une seule vache et d'un seul taureau. Je ne me suis pas arrêté non plus à l'île d'Entrecasteaux, où les habitants, à défaut de sources, filtrent l'eau de mer à travers le sable, dans des puits creusés près de leurs cabanes. Nous passâmes tout près de là, à quatre milles; mais la navigation était difficile en l'absence de tout vent et nous devions nous laisser porter à la dérive par le courant.

C'est ainsi que nous arrivâmes à la grande île du groupe, qui lui a donné son nom. Une quantité prodigieuse de canots nous entourèrent à notre arrivée. Nous étions signalés depuis longtemps et il était venu des natifs de partout.

Au nombre des embarcations qui se dirigeaient vers nous, il en était une plus grande que les autres, tout étincelante de nacre et de coquil-



CANOT DU ROI DES ILES DE L'AMIRAUTÉ.

lages, qui s'avançait au bruit du tambourin et du chant des rameurs. C'était le roi lui-même que nous apercevions assis à l'avant, sous une tente élégante de feuillage.

Grand et corpulent, il avait un torse magnifique et une figure très digne de maître d'hôtel de grande maison. Autour de ses reins puissants était enroulée une ceinture de perles de couleurs et il avait devant lui, pendant comme un tablier jusqu'aux chevilles, une grande broderie garnie aussi de perles qui miroitaient et cliquetaient légèrement à chacun de ses mouvements.

Aussitôt à bord, il me prit par le bras et se mit à me raconter beaucoup de choses auxquelles je ne comprenais rien ; mais je ne tardai pas



NATIF DE L'ILE DE L'AMIRAUTÉ.

(Les cheveux sont enroulés dans des bandelettes de topa. La ceinture en écorce de cocotier est peinte et incrustée. Lance en bois dur avec pointes également en bois.)



JEUNE CHEF DES ILES DE L'AMIRAUTÉ.

(Il porte les cheveux en touffes et un coquillage au-dessus de l'oreille dans le creux de laquelle il pénètre. Sur le dos est une parure de danse en bois découpé, surmonté de plumes. Bracelets en coquillages et lance à pointe d'obsidienne.)

à m'apercevoir qu'il était aussi entendu en affaires que ses sujets.

Pendant tout le temps que nous restâmes à notre mouillage de l'île de l'Oiseau, il ne cessa de venir nous apporter des objets qu'il mettait sur le pont en disant : « Goach, Goach. » Je souriais, faisant semblant de ne pas connaître ses rubriques, et me laissais duper consciencieusement.

Il ne se contentait pas de nous apporter des ignames, des taros ou des obsidiennes; il me faisait hommage aussi de membres humains, présent particulièrement honorable par lequel il manifestait que j'étais avec lui dans un rapport de puissance à puissance.

Je me souvenais qu'on m'avait raconté à Mioko l'histoire d'un roi sauvage qui avait envoyé au capitaine Rabardy, de Port-Breton, une jambe humaine en signe de sa haute estime, et que celui-ci avait fait jeter par-dessus bord. Le roi avait pris cette injure si à cœur qu'il s'était brouillé avec lui : « Si c'était un vrai grand chef, disait-il, il ne serait pas tabou de la jambe !... » Il n'avait pu lui venir à l'esprit que le capitaine ne mangeât pas de chair humaine. Ce qu'il avait compris, c'est que les meilleurs morceaux lui étaient interdits, ainsi qu'il arrive à certains chefs de la Nouvelle-Irlande, où les parties du corps humain sont en quelque sorte hiérarchisées.

Averti par cet exemple, pour éviter de froisser le roi d'Amirauté et de me diminuer à ses yeux en paraissant tabou de la jambe ou du bras, je faisais bonne mine à ses lugubres envois qui se renouvelèrent plusieurs fois.

Mon Fidjien Lazaro, en sa qualité d'ancien sauvage, avait moins d'horreur que les autres matelots de ces tronçons sanglants. Il était chargé d'en ôter la chair et de faire sécher les os au soleil pour les conserver; mais le roi, à qui j'étais bien forcé d'offrir quelque chose en retour de ses gracieusetés, m'apporta tant de membres coupés que notre entrepont ressemblait à un amphithéâtre d'anatomie.

Le monarque ne se croyait pas tenu par sa dignité de ne traiter qu'avec moi. Il cherchait à faire des affaires avec les matelots qui se sauvaient de lui pour se dérober à ses obsessions. Il les attrapait par le bras les uns après les autres, leur montrait quelque vieille dent de cochon gravée, leur faisant comprendre qu'il la leur donnerait contre

tel objet qu'il apercevait sur le pont et qu'il se mettait à regarder avec une expression de convoitise et des yeux de tendresse tout à fait comiques.

Un jour, il voulait absolument avoir une grande hache qu'il avait découverte dans un coin et que nous avions là pour le cas d'incendie. On ne pouvait vraiment pas la lui donner et on tâcha de lui faire comprendre que nous en avions besoin; mais lui expliquait dans sa langue, avec une abondance de paroles à rendre fou, les bonnes raisons que nous avions de la lui céder.

Je ne sais pourquoi il s'imaginait que cette hache appartenait aux hommes. C'étaient eux qu'il voulait séduire. Un matin, il arriva à bord avec une de ses femmes complètement nue et leur dit qu'il leur en faisait cadeau : — « Goach. » Il allait la montrer à chacun d'eux et s'efforçait de leur détailler toutes ses perfections qu'il indiquait du doigt; puis, frappant dans ses mains de façon significative, il faisait un geste grossier qu'il avait sans doute appris de quelque civilisé.

Les matelots riaient et se détournaient. Ils n'auraient pas été fâchés, je crois, d'accepter le cadeau. Ni la discipline ni la morale ne le permettaient. Je n'avais eu que trop d'ennuis déjà avec Annie qui avait fait tourner la tête à tous mes officiers l'un après l'autre.

Le roi, étonné de ce qu'il croyait sans doute être de la frigidité, prenait par le bras un matelot après l'autre et l'amenant devant la femme, il recommençait sa démonstration. Nous ne comprenions que la pantomime suffisamment expressive; mais les discours n'étaient sans doute pas moins éloquents. Le roi, qui croyait s'adresser à des apprentis, leur faisait un cours complet de l'*Art d'aimer*.

Nous eûmes de la peine à lui faire entendre sans le froisser qu'il eût à remmener son épouse. Je lui expliquai, comme je pus, que mes matelots étaient tabou des femmes.

Chose bizarre, les naturels de l'Amirauté ne connaissaient pas l'usage du tabac avant notre passage. En nous voyant fumer, ils voulurent faire comme nous et nous leur vendîmes des pipes et du tabac; mais ils montraient une amusante maladresse à s'en servir. Il fallait leur bourrer la pipe et l'allumer. Ils s'adressaient à tout le monde, même à la steward,



LE ROI D'AMIRAUTÉ, ILES DE L'AMIRAUTÉ.

(La robe et la ceinture sont faites en perles natives constituant la monnaie du pays. Il ne les portait que dans les grandes circonstances et je les lui ai achetées à sa première visite.)



NATIFS DE L'ILE DE JESU-MARIA, ILES DE L'AMIRAUTÉ.

(Très dangereux et farouches.)



LE « TOLNA » AU MOUILLAGE DE L'OISEAU, ILES DE L'AMIRAUTÉ.

(Natifs venant faire des échanges à bord.)

pour qu'on leur rendît cet office, et, dès les premières bouffées, ils devenaient malades comme les enfants qui ont acheté des cigarettes avec leurs sous du dimanche. Les nausées et les vomissements ne les décourageaient pas cependant; ils persévérèrent, et nul doute que les prochains navigateurs qui s'arrêteront aux îles de l'Amirauté n'y trouvent d'endurcis culotteurs de pipes.

Presque tous les natifs portent suspendu sur la poitrine un os humain qui leur sert d'amulette et sur lequel ils se frottent continuellement les mains, pour détourner le mauvais sort, habitude d'autant plus répugnante que l'os n'est pas toujours bien dépouillé de chair et de graisse. Ma femme avait adopté ce bizarre porte-bonheur et je lui vis pendant quelque temps accroché au cou un des affreux débris préparés par Lazaro, sur lequel elle promenait ses doigts avec complaisance.

Avant de mettre à la voile pour le Japon, nous avions à faire des provisions de bois à brûler et à remplir nos citernes. Je confiai à des natifs des haches pour couper le bois et des seaux pour aller chercher l'eau à l'aiguade. Pendant quelques voyages ils s'acquittèrent très convenablement de cette mission et je leur payai en marchandise chaque charge de bois et d'eau; mais quand ils virent que nous commencions à en avoir en quantité suffisante et que nous allions bientôt nous passer de leurs services, ils partirent une dernière fois avec les haches et les seaux et ne revinrent pas. Je regrettai particulièrement mes seaux, fort jolis et assortis à l'outillage du yacht; mais le roi, à qui je portai plainte, me répondit par une mimique qui voulait dire : « Tu as des fusils, je n'en ai pas. Tue mes sujets coupables. Je ne m'en plaindrai pas. Au contraire. Nous les mangerons. »

Sur quoi, sa justice était close et je ne pus obtenir d'autre satisfaction.

Le jour de notre départ, nous ne vîmes venir à bord ni le roi de l'Amirauté ni ses sujets. En revanche, il nous arriva des visiteurs d'une île voisine qui semblaient plus sauvages que ceux que nous avions vus dans les autres parties du groupe. Ils nous apportaient dans leurs canots beaucoup d'objets à échanger, parmi lesquels des bras, des jambes et

même des corps entiers. J'ai rempli d'ossements toute une grande caisse que je ramenai en Europe.

Nos nouveaux amis voulaient nous animer contre les anciens qui nous avaient délaissés ce jour-là. Ils montraient la grande île en faisant le signe de tirer de l'arc et mettaient une main sur leur poitrine et sur la mienne; puis ils désignaient les morceaux de chair humaine qu'ils venaient de déposer sur le pont. C'était une invitation à nous allier avec eux pour une expédition qui nous procurerait d'abondantes provisions.

Les natifs nous accompagnèrent jusqu'assez loin en mer, ne cessant pas de nous proposer des échanges et de nous tromper avec une rouerie et une effronterie à en remontrer à toute la *Judengasse*.

Je leur avais appris un mot de pidgin : « Bambaï » (By-and-by, tout à l'heure!) Je le leur disais quand ils me pressaient trop de faire un échange.

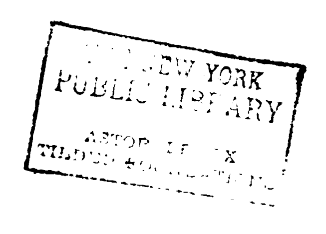
Bambaï! Bambaï! Ce fut leur dernier adieu en nous quittant. De très loin, je les entendais qui me criaient : « Bambaï! » Ils s'agitaient dans leurs canots et me faisaient signe de revenir... « Bambaï! » leur répondis-je.

Nous passâmes encore la nuit au milieu des îles, dans des canaux parsemés de rochers où nous fûmes retenus par le calme, et ce ne fut que le lendemain 15 avril, dans l'après-midi, que nous pûmes gagner la haute mer.



HOMMES DE LA BROUSSE DE L'ILE DE L'AMIRAUTÉ.

(Natifs très sauvages, ils nous apportent des ignames. Le nez est traversé d'un os humain ou d'une pointe de bois dur. Lance à pointe d'obsidienne.)



PUBLIC LIBRARY



OBJETS DES ILES DE L'AMIRAUTÉ

Poignards — Ki-Ki-Bol — Noix de bétel — Jatte pour puiser l'eau — Tasse — Parures de poitrine
Ornements pour mettre dans le nez — Bâtons à manger le bétel, etc.

CHAPITRE VII

DE L'AMIRAUTÉ A YÉDO

Les oiseaux porteurs de présages. — La tempête. — Nos voiles déchirées. — Nous sommes poussés à la côte. — Je fais mes adieux à la vie. — Le pavillon américain. — Comment nous échappons par miracle à la mort. — Je prends un pilote qui nous égare. — La baie de Yédo.

J'avais choisi ma route par les îles Pelou et les îles Carolines, d'où je filai droit ensuite entre les îles Borodino et Bonin.

Pendant la première semaine, nous eûmes des bourrasques coupées d'intervalles pendant lesquels nous n'avions pas un souffle de vent; ce qui n'empêchait pas la mer de rester agitée avec de grosses lames. Nous eûmes des vergues brisées, des voiles déchirées. Un coup de vent cassa la sous-barbe qu'il fallut réparer avec beaucoup de peine. Les hommes travaillaient, le corps à moitié sous l'eau.

Mon premier officier, remis de son indisposition, ne me rendait aucun service; il opposait à mes reproches la plus sereine indifférence et n'était occupé que de ne pas déranger ses heures de repas.

Le temps s'améliora et nous arrivâmes sans autre encombre à proximité des côtes du Japon, que mes jumelles cherchaient déjà à découvrir à l'horizon. Il y avait quarante-deux jours que nous étions en mer.

Je ne me blase pas sur l'admiration que me causent ces calculs qui permettent d'arriver en plein sur un point fixé à tant de centaines de lieues, sans avoir rien vu pendant si longtemps que le ciel et l'eau. Je réfléchissais aux résultats féconds et imprévus des spéculations de quelques philosophes grecs sur les sections coniques quand trois petits oiseaux vinrent se poser dans nos agrès; ils étaient charmants de forme et de plumage, ces messagers ailés de l'aimable Nippon, échappés de ces petits jardins de roses, où se promènent les mousmés aux lèvres

avivées de poudre d'or; mais leur gentille visite ne me fit pas plaisir. On devient superstitieux en mer et j'avais remarqué qu'il nous arrivait malheur chaque fois que des oiseaux s'abattaient sur le navire. C'était comme quand nous mangions du requin ou du boubie. Notre affaire était claire : nous étions sûrs d'avoir du mauvais temps ou un accident. Les sceptiques qui douteraient du bien-fondé de cette observation n'ont qu'à naviguer un an; ils seront convaincus.

Il ne nous restait plus maintenant qu'à entrer dans le courant du Koro-Siwo qui devait nous porter tout naturellement à Yokohama; ce que nous fîmes; mais nous le trouvâmes, ce jour-là, presque contraire à notre direction. C'était un indice de gros temps à l'est.





Le 24 mai, à quatre heures du matin, je remarquai, en quittant mon quart, que le baromètre était tombé très subitement de deux dixièmes et remontai sur le pont pour donner des ordres.

Le ciel n'avait pas mauvaise apparence.

— Le temps va changer, voilà tout! me dit le maître d'équipage.

Je lui commandai de prendre un ris dès qu'il verrait le vent s'élever et de se porter en pleine mer. Je m'étendis sur ma couchette, mais mon sommeil ne fut pas long. A cinq heures, je fus réveillé par un grand bruit sur le pont où j'entendais des allées et venues précipitées. Je m'habillai à la hâte et remontai, déjà très fatigué de ma nuit de veille.

Cette fois, il n'y avait plus d'erreur possible. Nous allions avoir une tempête. Le soleil se levait enveloppé d'un halo de brume et des houppes de nuages blafards s'amoncelaient autour de l'horizon qu'elles barraient peu à peu d'un cercle de plomb où des lueurs miroitaient.

Je me mis à la barre et fis prendre des ris à la grand'voile pendant que je poussais le navire au large. La mer grossissait rapidement et le vent fraîchissait si fort que ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que les matelots purent exécuter la manœuvre.

La mer se faisait plus dure. Des lames sourdes frappaient sournoisement contre les tôles; elles semblaient pesantes et opaques comme



LE FUJI-YAMA, ANCIEN VOLCAN QUI A SURGI, DIT-ON, L'AN 862 AVANT JÉSUS-CHRIST. LES JAPONAIS L'APPELLENT LA MONTAGNE SANS PAREILLE.

des coulées de lave; d'autres, à la cime recourbée comme les vagues qu'a peintes Hakousaï, s'élevaient à des hauteurs prodigieuses, ouvrant devant nous des abîmes noirs et s'écroulant en nous éclaboussant d'embrun. J'avais reconnu un typhon.

Je fis prendre deux ris à la voile de misaine et, à peine la manœuvre fut-elle exécutée, qu'il fallut amener la grand'voile. C'était trop encore de la misaine, toute diminuée qu'elle fût de surface. Elle se déchira et l'on dut l'amener bien vite pour l'empêcher d'être emportée.

Les hurlements du vent dans les cordages nous assourdissaient et les matelots n'entendaient plus le commandement. Au moment où je répétais l'ordre d'amener les focs, ils étaient mis en pièces et leurs lambeaux flottaient comme de vieux drapeaux au bout du mât.

Le baromètre descendait encore et le vent, soufflant toujours à l'ouest, ne cessait d'augmenter de violence. Le navire donnait de la bande comme s'il allait chavirer. Les matelots trébuchaient, culbutaient au roulis. Les cordages se rompaient; les torons des câbles s'effilochaient l'un après l'autre. Nos vêtements ne nous tenaient plus sur le corps et s'en allaient en charpie. Tout ce qui n'était pas solidement rivé sur le pont était emporté par la tourmente. D'énormes pièces de bois furent lancées à la mer. Les voiles serrées échappaient à leurs cargues et se déroulaient pour être en un instant coupées, déchiquetées, emportées. L'atmosphère était si épaisse que nous pouvions à peine respirer.

Nous étions à la cape, l'avant du bateau se portait au sud-ouest; la dérive était nord-ouest-ouest et nous chassions à la côte. Je mis des hommes en vigie aux bossoirs de ce côté. Ils sentaient bien aussi que nous étions perdus. L'un d'eux, un vieux marin, à qui je demandais s'il ne voyait rien, me répondit : « Pardon, capitaine, mais je n'ai pas le courage de regarder par là... »

A la faible distance où nous étions du rivage, notre perte semblait inévitable.

J'essayai de dissimuler la situation aussi longtemps que je pus à ma femme; mais elle finit par la comprendre. Pour ma part, j'étais bien convaincu que nous ne vivrions plus jusqu'au soir.

La journée se passa cependant sans que nous eussions aperçu les côtes du Japon dont nous étions un peu plus loin que je ne l'avais estimé. Le baromètre baissait toujours.

Je conçus le vague espoir que le vent s'apaiserait au coucher du soleil. Il n'en fut rien et, quoiqu'il fût impossible d'imaginer que la violence de la tempête pût être dépassée, sa furie s'exaspéra encore. Le fond des vagues était noir comme de l'encre et leur crête apparaissait d'un vert limpide, frangé d'écume. Les lames nous assaillaient par l'avant et par le travers. Nous perdions pied sous le choc des paquets de mer, submergés, suffoqués, aveugles et sourds comme si les chutes du Niagara nous fussent tombées sur la tête.

Le navire fuyait avec une rapidité vertigineuse. Je tentai de mettre des voiles pour porter l'avant vers le sud et pour ralentir la dérive vers la terre; mais toutes les voiles hissées, si étroites et si fortes qu'elles fussent, étaient immédiatement arrachées avec le bruit d'un sac de papier sur lequel on donne un coup de poing après avoir soufflé dedans.

Je parvins cependant à faire tenir une langue de toile en l'appliquant contre le gréement et à grand renfort de chevilles; ce qui nous orienta légèrement vers le sud. Mais combien de temps durerait-elle? J'étais étonné que le mât ne fût pas brisé.

Les matelots, cramponnés aux lisses, venaient voir l'un après l'autre si la petite voile n'était pas enlevée... Mais non. Elle tenait encore... C'était leur suprême espoir; moi seul, je ne pouvais pas me faire d'illusion. Je savais que, la voile pût-elle résister, nous allions quand même nous jeter à la côte, un peu plus bas seulement vers l'ouest. C'était beaucoup pourtant de gagner quelques heures. La tourmente pouvait s'apaiser ou la direction du vent changer...

La nuit se passa à regarder ce lé d'étoffe sans lequel il n'y avait plus pour nous d'univers. L'obscurité était profonde. On ne se voyait pas à deux pas sur le pont.

J'entendis un claquement de la voile. Mac Gowen se traîna à tâtons, jusqu'au pied du mât et revint me dire avec un accent de désespoir : « Elle est fendue... Elle n'en a plus pour deux minutes. »



EMBARQUEMENT DANS UN SAPAN. JAPON.

J'allai examiner à mon tour et un frisson glacé me courut par tous les membres. Une large échancrure trouait le tourmentin. Je restais à le regarder sans pensée, avec des yeux de morne stupeur, quand je fus tout à coup frappé par un détail. La fente de la toile se prolongeait jusque sur le mât qui semblait coupé de la même déchirure... C'était le reflet d'une lumière allumée dans la cabine qui se projetait par un hublot. La voile était intacte!

J'appelai Mac Gowen et me retins de le qualifier d'animal en lui montrant son erreur.

Le baromètre était au plus bas, le typhon à son maximum d'intensité. Les vagues montaient et se renversaient les unes sur les autres. C'était une sensation de fin du monde. Nous roulions au milieu d'un chaos. Nous étions emportés sans savoir où, comme si la terre eût basculé sur son axe, en faisant se heurter les eaux des deux pôles.

Chaque vague qui se brisait formait un tourbillon suffisant pour nous engloutir. J'avais fait remplir nos sacs à l'huile, qu'on laissait pendre le long du bordage, au niveau de l'eau. Le bateau, en se penchant d'un côté et de l'autre, faisait sortir l'huile de baleine par les pores, ce qui avait suffi pour former autour de nous une nappe onctueuse, impénétrable et lourde qui nous protégeait et nous isolait un peu; mais les lames n'en déferlaient pas moins sur le navire. Les gerbes liquides lancées jusqu'au haut des mâts retombaient sur nous en douches glacées tandis que des paquets de mer traversaient le pont de bout en bout comme une mitraille qui nous culbutait.

L'eau inondait les cabines. Elle forçait les écoutilles et les hublots, ruisselait dans l'intérieur du yacht, où l'on était aussi mouillé que sur le pont.

Le froid était tombé en même temps que la nuit et nous grelottions sous nos lambeaux de vêtements trempés, nous qui étions habitués à la température des tropiques. Allumer du feu dans la cambuse pour nous sécher était impossible et nous n'avions pas même de cognac pour nous réchauffer. Arrivés à la fin de notre voyage, nos provisions étaient épuisées.

Vers une heure du matin, mourant de fatigue, je descendis, et me

jetai sur un matelas imbibé comme une éponge. J'étais dans un tel état de prostration que tout m'était devenu indifférent. Je ne me sentais pas la force de vouloir même le salut. Toutes les facultés de mon être résumaient leurs aspirations dans un seul besoin et un unique désir : ne plus agir! Il me souvient d'une idée qui surnageait dans mon cerveau envahi par l'engourdissement. Néron mourant plaignait non pas lui, mais le monde qui perdait un grand artiste. Moi je me disais : — Quel dommage que ma collection soit engloutie!...

Je tombai dans un sommeil voisin de la mort, où je restai trois heures. J'en fus tiré par un cri poussé sur le pont : — La terre à tribord!...

— La terre à tribord! répéta la voix avec une expression de terreur, réveillez le capitaine!...

Aux premières clartés du jour, la vigie venait d'apercevoir à trois milles environ les brisants qui garnissent la côte.

Je sautai à bas de ma couchette et voulus m'élancer dans l'escalier; mais je ne pouvais remuer mes jambes engourdies par mon sommeil dans l'eau glacée qui imprégnait le matelas et mes vêtements. Et puis à quoi bon? Que pouvais-je faire? Nous n'avions plus que des voiles en morceaux et, eussent-elles été en bon état, elles ne nous auraient pas servi davantage. Je savais que nous allions tout droit buter contre l'angle d'une des endentures qui découpent profondément les rivages du Nippon et nous fracasser contre des rochers à pic. Rien n'aurait pu nous arracher à notre destin, et la plus puissante machine à vapeur, à la faible distance où nous étions de la terre, n'aurait pas empêché un navire d'y être jeté par le vent et par le flot.

Ma femme, à qui j'avais essayé autant que j'avais pu de cacher l'imminence du danger, avait entendu comme moi les appels de détresse des marins. Elle vint à moi les yeux pleins de larmes et me montra un petit sac qu'elle avait à la main, en me disant : « J'ai mis là dedans mes bijoux... » Elle savait aussi que le navire allait périr. Je l'embrassai et nous nous fîmes nos adieux.

L'engourdissement de mes jambes n'avait pas persisté. — Je remontai sur le pont, pris la barre, donnai quelques ordres dont mes matelots

comprenaient aussi bien que moi la triste inanité et qu'ils n'exécutaient pas. Leurs yeux étaient hypnotisés par le point noir blanchi d'écume vers lequel nous étions portés avec une effrayante vitesse ; j'appelai les plus braves de l'équipage; je leur fis hisser le dernier foc qui nous restât; mais arrivé à mi-hauteur, il s'envola, déchiré en lambeaux.

Le soleil sortit d'un nuage comme pour nous permettre de lui faire nos adieux; puis les vagues accumulées nous le cachèrent. La terre grandissait. Le dos des lames en se relevant et en s'abaissant nous la dérobait et nous la montrait tour à tour. Nous apercevions maintenant distinctement les rochers de pierre rouge rongés et polis par le flot.

Je voulus donner encore un ordre et je chargeai le premier officier de veiller à son exécution; il alla au poste d'avant et revint me dire que les hommes refusaient de faire une nouvelle tentative. Ils avaient déclaré qu'ils étaient fatigués et qu'ils réclamaient un peu de repos avant de mourir.

Alors je descendis dans la cabine et enveloppai d'un dernier regard toutes les choses aimées et familières qui la remplissaient, les médaillons et les portraits qui m'avaient fait un cercle de famille et d'amis pendant mon long pèlerinage, tous les objets évocateurs d'images et de souvenirs qui garnissaient la plinthe. Et toute ma vie repassa devant moi en ce moment dans une vision rapide comme en ont les mourants...

Mes yeux tombèrent sur le pavillon américain posé sur un siège, toujours prêt à être arboré en cas de besoin. Je m'en emparai et remontai sur le pont : « Hissez les couleurs, criai-je aux hommes, que nous puissions mourir sous notre pavillon!... »

Les matelots aussi étaient résolus à bien mourir. Trouvant une drisse qui restait encore en état, ils élevèrent le pavillon, qui se déchira avant d'être à mi-mât; mais dont les morceaux arrivèrent jusqu'en haut. Il restait à la hampe un peu de bleu du canton supérieur avec quelques filaments rouges et blancs.

Mes yeux restaient fixés sur ces débris, comme fascinés, ne pouvant s'en détacher.

Tout à coup je criai aux matelots : « Regardez! » Et je leur montrai

les loques du pavillon qui ne flottaient plus dans la même aire. La direction du vent avait changé!...

Une brusque saute venait de se produire. Le vent soufflait maintenant de la terre avec autant d'impétuosité qu'il soufflait de la mer une seconde auparavant.

Les vagues cependant conservant l'ancienne impulsion nous chassaient encore vers la côte, et notre navire tournoyait, balancé à droite, à gauche, semblant hésiter sur la route à suivre; mais les hommes avaient repris courage; ils hissèrent aux mâts tout ce qu'il nous restait de voiles déchirées, pour donner plus de prise au vent et l'aider à lutter contre les flots qui nous entraînaient: il fallait à tout prix nous éloigner de la terre, vers laquelle une nouvelle saute pouvait nous ramener.

La mer était épouvantable. Les vagues poussées par celles de devant et refoulées par le vent d'arrière se piétaient, rebondissaient à des hauteurs prodigieuses. Le yacht embarquait de tous les côtés à la fois. Des ricochets de paquets de mer balayaient le pont avec la force de boulets de canon. Nous étions renversés, roulés, aplatis contre le bastingage. Le gouvernail fut brisé et les ancres déchaînées et emportées à l'autre bout du pont.

Les yeux brûlés par l'eau salée, les mains meurtries et gonflées par la manœuvre, nous ne cessâmes pas de lutter pendant six heures et avec nos guenilles de voiles nous faisions quinze milles à l'heure. Quand je pus stopper nous étions à 150 milles de la côte et le danger avait disparu. Je descendis dans ma cabine, où je tombai anéanti sur ma couchette, et lorsque je me réveillai, le soleil brillait splendide sur une mer calme. Tout l'équipage dormait étendu sur le pont.

Le typhon auquel nous avions échappé par un véritable miracle était l'un des plus forminables qu'on ait vus.

Nous passâmes la nuit à la cape, et le lendemain matin, quand nous fûmes bien reposés, nous nous mîmes à confectionner des voiles, rapiéçant, ravaudant, raboutissant. Tout le monde s'y mit, même le cuisinier. Dieu sait comme c'était cousu et quels singuliers points l'on faisait!... Je ne crois pas qu'on ait jamais vu de telles choses suspendues à des vergues... Mais vaille que vaille, le bois tortu fait le feu droit,



UN COIN DE RIVAGE JAPONAIS.

dit un proverbe. Notre voilure grotesque n'en recevait pas moins le vent, et le navire se mit en branle.

J'avais pris ma route vers l'ouest pour ne pas être emporté par le Koro-Siwo; mais la tempête avait dérangé la direction du courant, qui allait maintenant vers l'ouest, de sorte qu'en relevant la position j'eus l'étonnement de constater que nous étions trop à l'est.

Vers le matin, nous aperçûmes une jonque de pêche japonaise. Je m'en approchai et achetai du poisson.

Un des matelots qui la montaient m'offrit de nous servir de pilote jusqu'à Yokohama, moyennant quarante dollars, et je le pris à bord. Il paraissait intelligent, avait un compas japonais et me montra fort exactement notre position sur la carte.

Il nous conduisit très bien pendant la journée et je pus me reposer; mais vers le soir, le vent s'étant remis à souffler, il ne voulut pas attendre jusqu'au lendemain pour nous faire entrer dans la baie de Yédo. Il affirmait la connaître parfaitement et je me fiai à lui; mais il nous fit naviguer toute la nuit sans que nous y arrivions. Il s'était trompé, et le matin nous nous trouvâmes dans la baie dangereuse d'Avari, qu'il avait prise pour celle de Yédo. Nous dûmes y jeter l'ancre pour nous garantir contre le courant et les vents très changeants qui nous auraient drossés contre les récifs. Une de nos ancres, qui s'était probablement accrochée à un rocher sous-marin, se cassa lorsqu'on la releva.

Nous passâmes ainsi le restant de la nuit. Le matin, vers sept heures, le vent s'étant apaisé, nous sortîmes de la baie et nous nous dirigeâmes vers celle de Yédo, où nous entrâmes enfin.

Devant nous s'élevait au milieu de collines basses la masse isolée du Fuji-Yama, que les Japonais appellent la « montagne sans pareille » et qui peut passer, en tout cas, pour la plus jeune montagne du monde. C'est un ancien volcan qui a surgi, dit-on, l'an 862 avant Jésus-Christ.

Nous glissions entre de petites élévations à pic, couvertes de pins et de cryptomérias aux branches pendantes, de temples, de villages à maisons-pagodes comme on en voit sur les plateaux, les écrans et les éventails. Tout le monde étrange et falot des paravents s'animait et

prenait une vie réelle. Malgré l'amusement de ce spectacle, nos yeux se fermaient. C'était la première fois depuis bien longtemps que nous voguions sur une eau tranquille et nous éprouvions tous un irrésistible besoin de dormir. Si les faiseurs de barcarolles étaient sincères, ils constateraient avec quelle facilité en gondole on passe de la langueur la plus poétique à l'assoupissement le plus prosaïque. Nous avions une meilleure excuse que les rêveurs du Grand-Canal. Il fallait beaucoup de sommeil pour reposer nos nerfs tendus à leur maximum pendant le typhon. Je ne pus empêcher mes hommes de s'endormir, et je fis comme eux.

Quoique j'eusse mis le pavillon pilote, personne ne se présenta pour nous guider dans le port de Yokohama et je dus entrer moi-même le yacht, opération assez difficile au milieu de la multitude d'embarcations de toute espèce qui encombraient les bassins.

Le commandant de l'escadre américaine envoya un de ses officiers à bord pour nous souhaiter la bienvenue. Le capitaine d'un vaisseau qui venait d'arriver comme nous reconnut le *Tolna* pour l'avoir vu à Sydney et vint tout de suite aussi nous rendre visite. Il me demanda où j'étais pendant le typhon. Je lui montrai sur la carte le point où la tempête m'avait pris et le chemin que j'avais fait. Il s'était trouvé lui-même à peu près dans les mêmes parages.

Son navire, vapeur d'un fort tonnage, n'ayant pu comme nous grimper légèrement par-dessus les vagues, avait beaucoup plus souffert que le yacht. Il était dans un état pitoyable. Les coups de mer lui avaient défoncé sa coque. Mes visiteurs partis, je m'empressai de descendre sur le quai, heureux de me retrouver une fois encore, comme dit Carlyle, « sur une solide terre verte ».

Yokohama est une ville bien européanisée, avec de grandes vilaines maisons en briques et en pierres de taille, des administrations, des entrepôts, des cercles anglais, des consulats, des magasins de confections, des esplanades plantées d'arbres alignés, des casernes, des bureaux, des hôtels, des douanes, des bureaux de poste, des fils télégraphiques qui font dans l'air comme des portées de musique. La note exotique ne manquait pas cependant çà et là. Des gens se prome-

naient dans des petites voitures à bras traînées et poussées par des hommes, et des groupes de femmes bavards, bourdonnants et chatoyants, passaient avec un toc-toc de leurs petits patins de bois qui balançaient leur marche; mais ce qui me charma par-dessus tout, ce fut une impression déjà connue : celle de revoir et de manger des fraises; de retrouver leur saveur fraîche, leur couleur vermeille, et leur bouquet de nature.



PETITE VOITURE A BRAS TRAÎNÉE PAR UN HOMME



MARCHAND JAPONAIS AMBULANT VENDANT DES LÉGUMES ET DES FRUITS.



CHAPITRE VIII

LE JAPON

Yokohama. — Un voyage à l'intérieur en ritcho et à bicyclette. — Notre cortège ne donne pas aux Japonais une haute idée de la magnificence des Occidentaux. — Réceptions officielles. — Les Otchaïas. — Nous nous baignons. — Kanazava. — Un château qui ressemble à la jument de Roland. — Je tombe malade. — La note de l'hospitalité japonaise. — Une soirée à la maison de thé. — On nous traite au retour en seigneurs de moindre importance.

Nous avions à réparer nos voiles; mais, ce travail terminé, nous fûmes retenus longtemps encore à Yokohama par le charme d'un pays ravissant et d'une société agréable. Le consul d'Autriche-Hongrie, M. A. de Flesch, m'avait présenté au club, où je m'étais lié avec toute la colonie européenne, parmi laquelle j'aime à me rappeler les noms du chevalier Wapenaert, consul de Belgique; de M. Baretta Plaza, consul du Mexique; du prince Lobanoff, consul de Russie, dont la femme était une charmante Hellène. Nous étions entrés en relations aussi avec le corps diplomatique de Tokio, le comte Orfini, ministre d'Italie, le capitaine et Mlle Münter, etc. J'assistai aux réceptions de la cour. J'allai à la fête des chrysanthèmes au palais d'Akasaka et je fus invité par le ministre des Affaires étrangères, comte Okuma, à la soirée donnée le 3 novembre 1896 au Feikoku-Hôtel à l'occasion de la naissance de Sa Majesté japonaise. Je restai un peu plus d'un an à Yokohama, où je m'étais créé des habitudes. Je me rencontrais au cercle tous les jours

avec de vieux *bachelors* pour faire ma partie de billard et boire le *cocktail* avant le *tiffin;* l'après-midi, nous avions de grandes parties de tennis dans les jardins du consulat d'Autriche-Hongrie.

Je pourrais peut-être parler du Japon avec quelque compétence; mais il a été déjà tant de fois décrit et j'ai consacré ce volume aux îles inconnues, aux rivages inexplorés et mystérieux, aux mœurs et aux

A l'occasion de l'Anniversaire de la Naissance de

Sa Majesté l'Empereur,

le Ministre des Affaires Etrangères et la Comtesse Okuma prient Monsieur le Comte et Comtesse Rudolf Festetics *de leur faire l'honneur de venir passer la soirée au Teikoku-Hotel le Mardi 3 Novembre 1896. à 9 heures,*

L. L. A. A. I. I. LES PRINCES ET LES PRINCESSES HONORERONT LA SOIRÉE DE LEUR PRÉSENCE

ON EST PRIÉ DE PRÉSENTER CETTE CARTE EN ENTRANT.

coutumes ignorées. Aussi bien tant d'images s'évoquent en même temps dans ma pensée, à ce seul mot de Japon, que je me suis promis en commençant ce livre de n'en pas parler. L'abondance de la matière m'aurait fait reculer et s'il m'eût fallu dire les impressions de mes dix-huit mois passés à Yokohama et à Kobé, j'aurais pris le parti de ne rien écrire du tout.

J'ai quelque peine cependant à résister à la séduction de mes souvenirs et je veux du moins raconter brièvement une excursion à l'intérieur du Nippon, dans une partie peu connue de l'empire.

Un matin, je reçus un billet du prince Lobanoff dans lequel il me

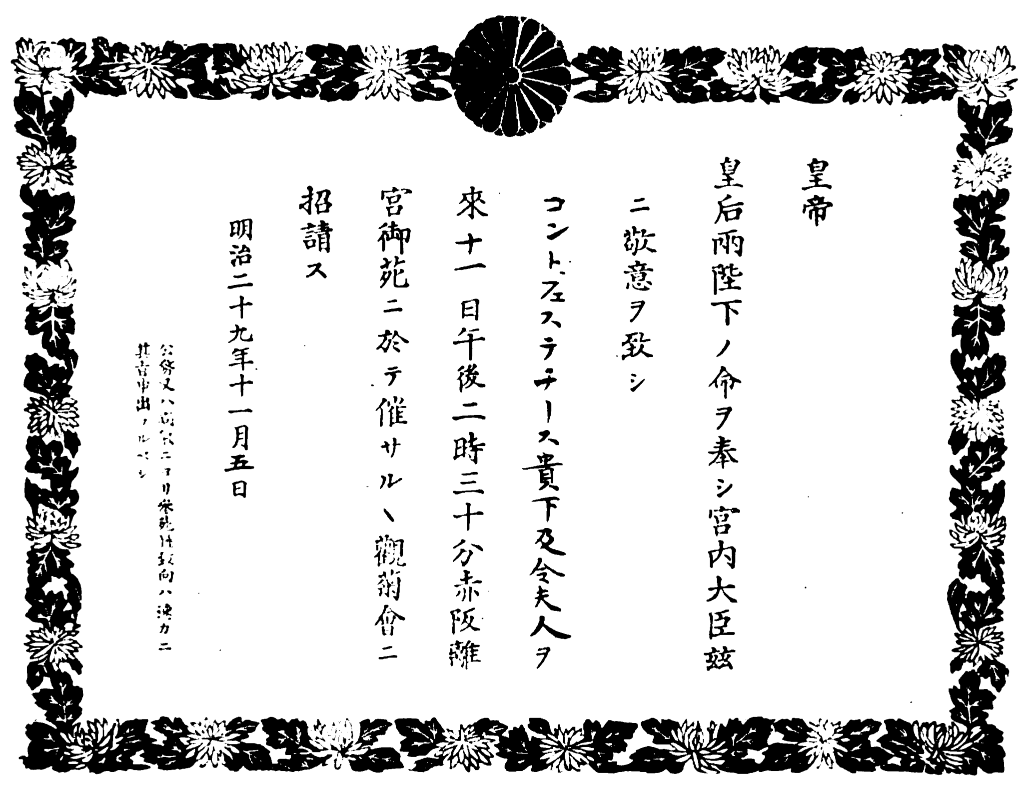
proposait de l'accompagner dans un voyage qu'il allait faire à Kanazava avec la princesse et un membre italien de la colonie, M. Braccellini, qui, m'écrivait-il, savait très bien le japonais et pourrait nous servir à la fois de guide et d'interprète. Je me rendis au consulat de Russie pour en causer avec lui. Le prince insistait surtout sur un château magnifique que nous devions voir à Kanazava et qu'il avait obtenu la permission de visiter. Je ne fus pas long à me laisser tenter.

Le chemin de fer n'allait que jusqu'à Foukou, d'où le prince était d'avis de gagner Kanazava, à bicyclette, et l'idée parut excellente à ma femme; mais non pas à moi, qui n'avais qu'un goût très modéré pour ce genre de sport. Après discussion, on finit par convenir que chacun ferait à son plaisir, que le prince et ma femme iraient à bicyclette, tandis que la princesse, Braccellini et moi, nous ferions voiturer en ritcho, sorte de petit véhicule traîné par des hommes.

Au jour convenu, nous étions à la gare à six heures du matin. Il avait fallu se lever de très bonne heure, et tout le monde était d'une assez méchante humeur, qui augmenta lorsque nous constatâmes qu'on avait oublié de nous faire réserver le compartiment promis au prince par le gouverneur. L'unique wagon de première classe était déjà occupé par des Japonais, et le chef de gare, à qui nous faisions nos doléances, s'obstinait à nous indiquer cinq places restées vides, sans comprendre ce que nous voulions de plus. Le prince était péniblement surpris de constater qu'on avait pu oublier quelque chose de ce qui lui était dû; il fallut cependant en prendre son parti et nous dûmes voyager comme de simples mortels.

Nous étions tous très maussades et personne ne disait mot. Les Japonais qui étaient dans notre compartiment ne trouvèrent sans doute pas que les Européens fussent aimables ni expansifs. Nos lèvres plissées ont dû leur paraître rebelles aux grâces de leur célèbre sourire national... Ce fut Braccellini qui cessa le premier de bouder; mais il n'avait personne à qui parler. Nous ne répondions à aucune de ses avances pour engager la conversation. Alors il eut une idée : « Je vais bien leur faire desserrer les dents, » se dit-il. Il ouvrit une boîte de sardines et déboucha une bouteille de vin qu'il fit circuler; mais le prince ne

voulut toucher à rien. Il repoussa avec dignité les offres de Braccellini et resta dans son coin, l'œil farouche et le front morose, pendant que notre misanthropie moins intransigeante se dissipait peu à peu sous l'influence du déjeuner. Nous sentions la gaieté nous revenir et nous regardions les gentils villages épars sur les monts et dans la plaine, les hommes au corps tatoué qui travaillaient dans les carrières, les femmes courbées sur l'eau des rizières, les jardinets qui tous ont leur petit



皇帝
皇后両陛下ノ命ヲ奉シ宮内大臣茲
ニ敬意ヲ致シ
コント、フェステチース貴下及令夫人ヲ
来十一日午後二時三十分赤阪離
宮御苑ニ於テ催サルヽ観菊會ニ
招請ス
明治二十九年十一月五日
公務又ハ病気ニヨリ參苑難キ向ハ速カニ
其旨申出ラルヘシ

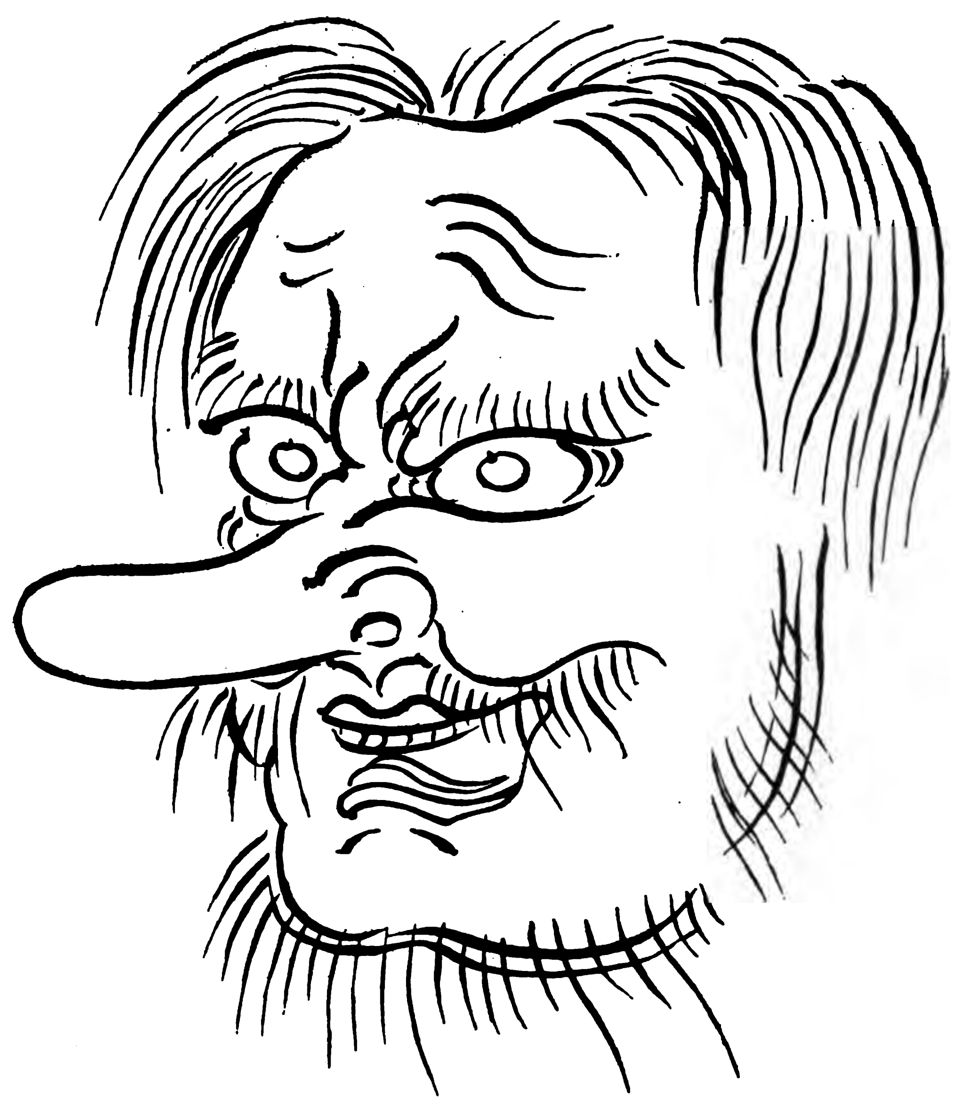
BILLET D'INVITATION JAPONAIS.

rocher, leur petit temple et leur petit pont sur un lac grand comme la main ; nous surprenions des intérieurs où l'on voyait la bonne ménagère japonaise cuisiner le repas, et les mousmés coquettes procéder à leurs ablutions ou tresser leurs lourds cheveux.

Nos compagnons japonais descendirent et rien ne manquait plus à notre bonheur, quand un incident nous fit retomber dans le marasme.

Tout à coup le train entre dans un tunnel et nous nous trouvons littéralement aveuglés et étouffés par une épaisse exhalaison de soufre. Les

fenêtres étaient ouvertes. Nous nous précipitons pour lever les glaces. Trop tard!... Le wagon était rempli de fumée, et quand nous sortîmes



UN CYRANO DE BERGERAC JAPONAIS.
(D'après le dessin d'un artiste japonais.)

du souterrain, nous étions noirs comme des nègres. Nos provisions même n'étaient plus mangeables, couvertes qu'elles étaient d'un enduit noir comme les mets trouvés sur la table d'un triclinium de Pompéi.

Nous arrivâmes enfin à Kuratra, au bord du lac de Biva, où nous devions passer la nuit. Des légions de porteurs nous assaillirent à la

descente du wagon, offrant de nous conduire à un hôtel. Le cuisinier japonais du prince, qui voyageait par le même train, s'était déjà informé de la meilleure otchaïa, où il nous conduisit et où il nous prépara un excellent dîner; mais le potage manquait. Le prince, dont la disposition chagrine cherchait des prétextes, déclara qu'il lui fallait une soupe. On trouva une boîte de Liebig, et on lui en confectionna une qu'il déclara horrible, détestable, abominable. Le repas



JARDIN JAPONAIS AVEC SES ARBRES NAINS ET SES FLEURS GÉANTES.

se termina sans qu'il eût dit autre chose que ces mots d'exécration.

Le lendemain, encore de très bonne heure, il fallait reprendre le chemin de fer; mais, grâce à Dieu, notre mauvaise humeur s'était dissipée et nous plaisantions de notre hypocondrie de la veille. Le train longea pendant quelque temps le charmant lac de Biva, où voguaient des barques de pêcheurs. De vieux arbres se penchaient sur l'eau. Il y avait dans l'air une fraîcheur douce et parfumée qui nous arrivait par la portière ouverte. Les collines lointaines se dégradaient en tons très tendres, et des vols de canards sauvages traversaient le ciel. La ligne du chemin de fer s'enfonçait maintenant dans des montagnes, où elle serpentait à travers un paysage suisse, entre des gorges d'ombre et

des cimes de lumière. C'était une succession de rochers, d'abîmes, de forêts de pins et de torrents.

Vers midi le train s'arrêta une demi-heure à Tsourouga, située dans la baie de Vakasa, sur la mer du Japon. Nous mîmes pied à terre et descendîmes jusqu'au rivage. A notre droite, sur une colline au pied de laquelle venait battre le flot, s'élevaient de magnifiques temples entourés d'arbres nains aux bizarres courbures. A gauche s'étendait le port, couvert d'une multitude de jonques, parmi lesquelles je remarquai deux petits bateaux à vapeur.

Je suggérai à mes compagnons l'idée d'en louer un pour achever notre voyage par mer, ce qui nous eût dispensés du ritcho et de la bicyclette; mais cette motion fut repoussée à l'unanimité, et nous regagnâmes la gare pour monter dans le train qui allait à Foukoui, notre dernière station. Cette fois notre compartiment était tout petit, et bien qu'il n'y eût pas d'étrangers avec nous, nous y étions assez à l'étroit au milieu de nos nombreux paquets. Nous emportions jusqu'à de la batterie de cuisine!...

La locomotive se mit à gravir péniblement de hautes montagnes d'où l'on apercevait la mer d'un bleu de lapis, parsemée de voiles blanches. Les pentes au sommet desquelles nous cheminions descendaient en gradins jusqu'à des bourgades que nous apercevions tout en bas au bord de la mer, et dont les terrasses superposées étaient tapissées chacune d'une végétation différente qui les coloriait diversement. La voie s'enfonçait sous des tunnels ou s'encaissait entre des murailles de granit. Chaque fois que nous sortions des ténèbres pour revenir à la lumière, l'aspect du pays était changé. Tantôt, dans une échappée rapide, nous apercevions un coin de mer bleu frangé d'écume; tantôt, par une trouée entre des rochers, on découvrait une fraîche vallée couverte de champs de riz, un village éparpillé sur le flanc des collines, des bosquets d'orangers d'un vert profond, des fuites de chemins blancs et rouges, des rivières tortueuses et miroitantes, des lacs d'azur et la magie d'un horizon encadré dans l'arche d'un pont en plein cintre. C'étaient le pittoresque, la variété, les ombrages abondants de notre ligne du Sœmmering et des bords du Raab.

Enfin, après quatre heures d'un trajet qui avait fait défiler devant nous une série de tableaux mouvants comme les décors d'un opéra, nous arrivons à Foukoui. Dès que le train fait halte, nous voyons s'avancer vers notre compartiment plusieurs personnages officiels escortés d'hommes de police. Ils viennent nous présenter leurs hommages et nous font le salut militaire. C'est ici que nous devons quitter le chemin de fer. Nous descendons, et le prince, très flatté, tourne sur ses talons de droite et de gauche, en remerciant les autorités avec tout ce qu'il possède de mots aimables en japonais. Celui que j'entends revenir le plus souvent est *Skolegouvi,* qui signifie : « Cela m'est égal. » On nous adresse une harangue dans laquelle Braccellini comprend qu'on nous a préparé un appartement dans une otchaïa. Nous suivons les autorités, qui nous font monter dans les richtos et, flanqués de notre escorte de police, nous traversons toute la ville en émoi. Au bord d'une rivière est une jolie hôtellerie aux sculptures ajourées. C'est là qu'on nous fait entrer et qu'on nous installe dans une salle ornée de paravents dorés et de coussins de soie aux broderies fantasques, en nous annonçant que les autorités vont venir saluer le prince, — d'autres autorités, sans doute plus hautes que celles qui sont venues au-devant de nous. En effet, au bout de quelques instants, nous voyons entrer plusieurs messieurs en grand uniforme et en gants blancs. Après un échange de compliments et de révérences, à la japonaise, le prince, impatient d'enfourcher sa bicyclette, demande si les routes sont bonnes. On lui répond affirmativement et nous reprenons notre chemin chacun avec son mode de locomotion préféré, le prince et ma femme à bicyclette ; la princesse, Braccellini et moi en ritcho. Un détachement de la force publique nous suivait et derrière venaient des ritchos pour les domestiques et les bagages.

Les deux cyclistes allaient d'abord en avant et le prince se retournait pour gourmander la lenteur des hommes qui nous traînaient ; mais il négligeait pendant ce temps-là de surveiller le guidon de sa machine, laquelle va rouler avec lui dans une rivière bordant la route. Ma femme, témoin de la catastrophe et voulant se garer pour éviter d'avoir le même sort, incline de l'autre côté du chemin et tombe dans un trou. Voilà nos deux cyclistes disparus en même temps.

Nous descendons de ritcho et nous les repêchons avec leurs machines, fortement endommagées. Quant à eux, ils en sont quittes pour un bain dans la vase et dans la boue. Ils sont trempés; mais le soleil les aura vite séchés. Le plus ennuyeux est de remettre en état les bicyclettes; il faut dévisser, revisser, démonter des pièces, les remonter, regonfler les pneumatiques. Nous y passons une heure.

Enfin nous pûmes reprendre notre marche; mais le guignon était



RITCHO JAPONAIS.

sur les malheureuses bicyclettes. Elles avaient cessé de nous précéder, passées maintenant à la queue de la colonne, et les chutes se multipliaient. Nous ne nous retournions jamais sans assister à un nouvel accident.

Enfin nous arrivâmes à une otchaïa. Les autorités nous attendaient. Elles nous prirent pour le prince en nous voyant les premiers dans des ritchos et nous rendirent les honneurs. Le prince arrive ensuite, couvert des pieds à la tête de poussière et de boue coagulée, et passe, en les regardant de travers, devant les fonctionnaires en uniforme et en gants blancs, qui ne paraissaient nullement s'émouvoir de sa présence. Il commence par boire plusieurs grands verres de bière qu'on nous

offre; puis, sa soif un peu apaisée, il songe à se demander comment il se fait que la police envoyée là pour le recevoir ne l'ait pas salué.

— Que voulez-vous, mon prince, lui répond Braccellini à qui il en fait la remarque, c'est à nous qu'on a rendu les honneurs. Nous n'y pouvons rien et la méprise de la police est bien excusable. On nous voit installés tranquillement dans des ritchos tandis que vous peinez sur vos machines comme des gourmas. On nous prend pour les personnages... Sans compter, prince, que vos chutes ne vous ont pas épargné, et que votre costume n'a rien d'imposant...

Le prince fit bon visage à mauvais jeu :

— Tant mieux, dit-il; ils m'ennuient avec leurs réceptions. Braccellini, dites-leur donc qu'ils peuvent rester chez eux...

— Mais, prince, je ne peux pas leur dire cela; ce serait blesser le gouverneur qui a ordonné de vous faire ces réceptions et de nous escorter...

A ce moment, un des principaux fonctionnaires s'avance vers Braccellini, qu'il croit être le prince. Le prince se lève furieux et va se mettre entre Braccellini et le fonctionnaire. Celui-ci s'étonne de ce qu'il croit une impolitesse faite au prince et à lui; il considère un instant l'intrus, puis lui dit simplement :

— Les ritchos sont prêts.

Et il ajoute en désignant Braccellini :

— Si vous voulez bien le dire au prince...

Le prince essaie d'expliquer l'erreur; il prend à partie le fonctionnaire et tâche de lui faire comprendre que c'est lui qui est le prince; mais le fonctionnaire, indigné de ce qu'il croit l'impertinence d'un subalterne, lui tourne le dos et s'en va.

Il ne restait au prince qu'à enfourcher sa bicyclette sans avoir pu établir son identité : ce qu'il fit non sans maugréer et sans jeter sur les ritchos où nous nous prélassions un regard de colère comme en lancent les ouvriers anarchistes aux voitures de maître qui s'égarent dans un quartier excentrique.

A mesure que nous avancions dans notre voyage, nous trouvions des populations plus impressionnées de notre venue. Le bruit s'était

répandu qu'un grand prince allait passer et on accourait sur les seuils pour nous voir. Dans les villes, nous défilions entre deux haies de curieux. En certains endroits, les maisons étaient décorées du drapeau japonais aux triangles blancs et au soleil rouge. Les paysans avaient mis leurs plus beaux habits. On avait déserté les travaux des champs. Les mousmés nous envoyaient des sourires, et les mères, pour qu'ils pussent mieux nous apercevoir, élevaient en l'air leurs enfants qui agitaient leurs petits bras d'un air de ravissement.

Nous n'avions pourtant rien de magnifique, et j'ai peur que nous n'ayons causé une déception à des spectateurs habitués à la pompe des cortèges de l'Extrême-Orient. Nous n'avions devant nous ni officiers armés de bâtons vernis et dorés pour sommer le peuple de s'écarter, ni porteurs de lanternes, ni lances chargées de flocons de soie, ni bannières ornées des signes du zodiaque, ni parasols, ni banderoles et tableaux portant les marques de nos dignités et le détail de nos titres. Fils modestes de l'Occident décoloré, nous cheminions sans pompe. Il faisait très chaud; la princesse s'était assoupie dans son ritcho; Braccellini s'était fait un couvre-nuque de son mouchoir, et, pour n'avoir pas la peine de le tenir, j'avais attaché au collet de ma jaquette le manche de mon ombrelle qui suivait toutes les inclinations de ma tête, balancée à droite et à gauche aux cahots du chemin. Je dormais comme on dort, à cheval, de ce sommeil douloureux et coupé de sursauts que l'on a quand on revient du terrain de manœuvres le matin des jours où l'on est rentré de permission par un train de nuit.

Le prince, qui nous rejoignit dans un bel élan de sa bicyclette, nous cria en nous dépassant :

— Vous avez tous l'air d'un enterrement de troisième classe. Cette fois, Braccellini, on ne vous prendra plus pour moi !...

Le pauvre prince ne se voyait pas. Il ne me paraissait pas beaucoup plus prestigieux que nous-mêmes, avec son veston gris de poussière, son chapeau en arrière et ses bas où le sang de ses écorchures et la boue de ses chutes s'était formé en caillots. Par bonheur, nous traversions à présent des campagnes désertes. Nous roulâmes ainsi jusqu'à une forte bourgade dont les rues étaient remplies de monde. Il y en était cer-

tainement venu des localités voisines. De braves gens étaient là à nous attendre depuis de longues heures peut-être. Devant les premières maisons se tenaient des personnages en grand uniforme qui nous conduisirent en solennité à une otchaïa où nous ôtâmes nos souliers ainsi que le veut la civilité et nous assîmes en rond par terre; mais Braccellini repoussa cette fois les hommages qu'on voulait lui rendre. On attendit le prince dont nos ritchos avaient une fois de plus distancé la bicyclette. Enfin il fit son entrée. Il n'était pas encore content :

— Pourquoi avez-vous été si vite? nous dit-il. Je ne pouvais seulement pas passer dans la rue... La foule ne voulait pas me faire place...

Il se laissa tomber sur un coussin et, la fatigue ayant triomphé de sa mauvaise humeur, il se calma.

— Voilà le prince, dit Braccellini en le montrant aux fonctionnaires stupéfaits du peu d'apparence des grands daïmios d'Occident, mais qui saluèrent profondément.

Le prince charmé alors de ces démonstrations de respect eut une inspiration généreuse; il se pencha à droite à mon oreille et à gauche à celle de Braccellini :

— Faut-il déboucher une des trois bouteilles de champagne? demanda-t-il.

Braccellini transmit la question à la princesse Lobanof qui me la soumit et nous délibérâmes pendant que les hauts dignitaires nous disaient des choses en japonais. Les avis étaient partagés; mais on finit par se décider pour l'affirmative.

Ce ne fut pas une entreprise sans difficulté de découvrir les bouteilles au milieu de nos bagages, où il y avait jusqu'à des casseroles et des poêles. Les hauts dignitaires étaient dans l'attente. Ils voyaient bien à nos figures qu'on leur préparait une surprise.

Enfin on apporta la bouteille casquée d'argent et le prince, d'un geste ample, ordonna de verser. La société était nombreuse et les fonctionnaires, en voyant qu'on ne leur en dispensait à chacun que le contenu d'un dé à coudre, comprirent mieux encore combien la liqueur était précieuse. Ils considéraient d'un air de vénération au fond de leur coupe la goutte blonde et pétillante, s'imaginant peut-être que c'était

un élixir d'immortalité ou quelque breuvage magique où infusait en rayons d'or toute la science des hommes d'Occident.

Le prince, élevant son verre, porta la santé du Mikado et remercia les autorités de l'accueil qui lui était fait.

Figaro partant pour l'ambassade d'Angleterre prétendait que *goddam* était la base de la langue anglaise. Le prince appartenait sans doute à la même école. Tout le japonais tenait pour lui dans ce mot de *skolegouvi* (cela m'est égal), dont il gratifiait constamment les autorités, étonnées de ce latitudinarisme.

— Mais, prince, vous avez dit des énormités, lui fit remarquer Braccellini quand il eut fini son petit discours; vous avez dit : « Le Mikado, cela m'est égal; l'accueil qui m'est fait, cela m'est égal; je ferai savoir à l'empereur que cela m'est égal. »

— N'importe! répondit le prince; ils ont vu l'intention...

Et, en effet, les fonctionnaires, flattés de l'effort qu'il avait fait pour parler leur langue, saluaient ou produisaient avec leur bouche un sifflement, manière de témoigner qu'ils étaient nos humbles serviteurs.

Les hauts personnages voulurent nous accompagner à quelque distance du bourg et montèrent dans de superbes ritchos traînés par des gourmas à l'élégante livrée de soie. L'émotion populaire était à son comble quand on nous vit sortir de l'otchaïa, et la police dut faire de véritables charges dans le flot des curieux pour en dégager les abords.

La bicyclette du prince contribua heureusement aussi pour sa part à obtenir qu'on nous fît place. Les habitants de ces lointaines régions n'en avaient jamais vu et s'en écartaient avec une sainte frayeur. Il y avait de quoi! Le prince très fatigué ne pouvait plus parvenir à se remettre en selle et la bicyclette, comme un cheval qui a senti la faiblesse de son cavalier, ne faisait plus que ruer, se cabrer, sauter, bourrer, cabrioler. Quand par hasard le prince tenait les arçons pendant quelques secondes, elle partait dans la foule où elle faisait des pointes furibondes, et les mères, emportant leurs enfants, couraient se renfermer dans leurs maisons. Les autorités assistaient à ce spectacle avec l'impassibilité qui est le plus bel ornement de l'homme en place; quant à la princesse,

Braccellini et moi, nous avions renoncé à combattre le fou rire qui s'était emparé de nous et nous nous tordions dans les ritchos.

Enfin la bête domptée s'élança en avant à une allure désordonnée et nous reprîmes notre route ; mais voici qu'arrivée à un carrefour, elle s'engage sur un chemin qui n'était pas le bon !...

Les fonctionnaires qui nous escortaient voient le prince emporté dans une direction opposée à celle que nous devions suivre. Ils lèvent les bras au ciel et poussent des cris inutiles. Les meilleurs coureurs de notre escorte sont lancés à la poursuite des fugitifs ; mais plus ils se hâtent, plus la bicyclette redouble de vitesse ; et le prince ne faisait rien pour la retenir. Il entendait de loin les clameurs et voyait ces gens qui galopaient à ses trousses. Peut-être croyait-il qu'on l'attaquait, l'endroit que nous traversions étant assez dangereux et déjà marqué par des meurtres... Au bout d'une demi-heure, pourtant, cavalier et monture nous étaient ramenés, lui, suant, soufflant, n'en pouvant plus ; elle, calmée et assagie pour jusqu'à la fin du voyage par cette course où elle avait jeté son feu.

Après quelques milles, nous parvînmes à Jamachiro, dans un site charmant, où l'on nous mena à une otchaïa tout environnée d'arbustes et de fleurs, au pied d'une colline d'où s'échappaient des sources chaudes. C'était, à proprement parler, un établissement thermal plutôt qu'une hôtellerie. On nous proposa de nous baigner et nous acceptâmes pour nous remettre de nos fatigues ; mais nous nous récriâmes quand nous vîmes devant nous une grande piscine où folâtraient les deux sexes dans un état de nudité adamique et sans paraître éprouver l'un devant l'autre le moindre embarras. On nous dit qu'il y avait des salles fermées pour les personnes de qualité et nous nous rassurâmes. Nous fûmes alors conduits à de jolies cabines fort propres et qui n'avaient que le petit inconvénient d'être formées de cloisons vitrées à travers lesquelles on était vu aussi bien que si l'on eût été dehors, avec cette circonstance atténuante cependant que, les carreaux étant de couleur, les anatomies apparaissaient en jaune, en rouge, en vert et en bleu.

Les dames renoncèrent au bain ; mais le prince, Braccellini et moi, nous acceptâmes la situation en nous promettant seulement de ne pas nous regarder d'une cabine à l'autre.

Quant aux Japonais et aux Japonaises qui passaient par là, ils ne se privèrent pas de contempler nos torses européens, et j'avais je ne sais combien de paires d'yeux braquées autour de mes carreaux dont le reflet m'habillait en arlequin.

Fidèle à l'engagement pris, j'ignore ce qu'il est advenu du prince et de Braccellini. Quant à moi, je fus suivi dans mon cabinet de verre par deux gentilles baigneuses qui me demandèrent si je voulais de leurs services.

— Avec plaisir, répondis-je.

Tout en parlant entre elles et en riant, elles se mirent à me dévêtir; puis à me frotter avec de l'eau chaude et du savon. Cela fait, elles m'invitèrent à me tremper dans une baignoire remplie d'eau bouillante, d'où je sortis à l'état de homard cuit. Alors toujours folâtrant et gazouillant gentiment comme les belles demoiselles qui assistaient dans leurs ablutions les chevaliers errants, elles me frottèrent avec de minuscules serviettes mouillées qu'elles tordaient de temps en temps, jusqu'à ce que ma peau se fut séchée peu à peu. Sur quoi je sortis, ayant ajouté à mes expériences déjà nombreuses celle d'un bain japonais.

Les habitants du Nippon prétendent qu'ils doivent à cette façon de se baigner de n'avoir jamais chaud en été ni froid en hiver et il est certain qu'ils supportent très bien les températures alternées de leur climat; mais je crois qu'il y a là surtout une propriété naturelle de la race. Pendant la saison rigoureuse, quand la neige couvre la terre, les Japonais se chauffent à peine avec des espèces de braseros (kibatschi) dans leurs maisons aux minces parois de papier; dans les champs les laboureurs se mettent tout nus pour travailler la terre et les gourmas se dépouillent de leurs vêtements dès qu'ils ont franchi les portes de la ville. Il en est au Japon de la plante humaine comme des autres plantes, qui sont plus rustiques et plus résistantes que chez nous. On y voit des camélias en fleurs au milieu des glaces. C'est un fait qui donnerait raison à ceux qui prétendent que c'est là seulement et dans certaines parties de l'Asie qu'il y a conformité complète entre le tempérament, le sol et le climat; que partout ailleurs êtres et plantes sont constamment dans l'état d'acclimatation où ils souffrent et dégénèrent.

On nous avait installés dans une chambre unique, séparée en deux par un paravent. Le lendemain, pendant que les dames s'habillaient, des multitudes de spectateurs étagés sur la rampe de la colline derrière l'otchaïa plongeaient dans l'intérieur de la pièce et suivaient les détails de leur toilette. Cette curiosité n'a rien de choquant ni de malséant au Japon, et l'on ne pouvait pas plus s'en formaliser que s'en défendre; il fallait bien, sous peine de ne plus voir clair, laisser les feuilles de paravent qui servaient de fenêtres, poussées dans leurs rainures.

Nous remontâmes en ritcho et poursuivîmes notre route, au cours de laquelle nous nous arrêtâmes devant une des plus célèbres manufactures de porcelaines du Japon. J'y ai acheté différentes choses qui ne m'ont été vendues que par faveur, les produits de cette fabrique, réservés au mikado, n'étant pas destinés à être mis dans le commerce.

Nous traversâmes encore des villages où nous excitions toujours la même curiosité et arrivâmes enfin à Kanazava.

La population était en fête. Les personnages officiels vinrent au-devant de nous à l'entrée de la ville et nous conduisirent à un grand club construit et installé à l'européenne, qu'on avait à notre intention transformé en hôtel, les otchaïas ordinaires n'ayant pas été jugées dignes de nous recevoir. On y avait mis des tables et des lits, meubles inusités au Japon, où l'on couche et mange sur les nattes du parquet, ce qui explique l'usage de se déchausser pour ne pas les salir. Les Japonais font leur toilette accroupis devant de petits miroirs qu'on pose sur des coffres par terre. On avait poussé le raffinement d'attention jusqu'à nous donner des lavabos anglais qui nous permettaient de nous débarbouiller debout.

Kanazava est une grande ville très caractéristique, avec de vieilles rues amusantes où nous ne pûmes malheureusement errer à notre fantaisie, à cause de la foule qui ne se lassait pas de nous suivre. Elle a des boutiques de curiosités remplies d'objets d'art très ancien, des temples aux tuiles vernissées, et des jardins ornés de kiosques, de rivières, d'étangs, plantés de cèdres, de mûriers, de lauriers-camphres, de mimosas, de paulownias et d'arbres à papier; mais nous n'avions garde d'oublier le principal de notre voyage : ce fameux château d'un riche

daïmio de l'empire !... Nous dûmes faire viser par le gouverneur et contresigner par le chef de la police la permission qui nous avait été octroyée à Yokohama et une escorte commandée par plusieurs officiers nous fut donnée pour nous conduire.

Personne parmi nos guides ne parlait un mot de langue européenne, et ce que nous savions de japonais ne pouvait guère nous servir, le dialecte usité à Kanazava étant le haut-japonais.

On nous fit gravir des collines ; nous franchîmes des terrains vagues, traversâmes des casernes et parvînmes au sommet d'un plateau couvert d'une herbe rare, grillée par le soleil, où les officiers s'arrêtèrent.

— Voulez-vous me dire où est le château ? demanda le prince en se tournant vers eux.

— C'est là, répondit le plus élevé en grade, et il nous désignait le plateau.

— Comment là ?...

— C'est là qu'il était avant qu'il n'ait été détruit il y a trois ans par un incendie...

Il en était de ce magnifique château comme de la jument de Roland qui avait toutes les qualités du monde et un seul défaut : celui d'être morte.

Le prince était furieux et lâcha des jurons en français. A Yokohoma ou sur notre route personne n'avait songé à nous instruire de cette petite particularité que le château n'existait plus et qu'il n'en restait pas même une pierre. C'est un trait du caractère national.

Les officiers, qui virent notre désappointement, nous conduisirent par compensation à leur cercle militaire, très luxueusement installé, où ils nous offrirent du *whisky and soda* et de ce fameux thé impérial qu'on ne peut cueillir sans causer la mort de l'arbre qui le produit. C'est ainsi que La Quintinie tuait des orangers pour donner à Louis XIV un bouquet de fleurs en toute saison.

Le soir je fus pris de dysenterie. On fit venir un médecin japonais qui parlait l'allemand. Il m'ordonna je ne sais combien de remèdes, que j'absorbai avec docilité, et le lendemain les journaux de la ville publiaient un bulletin de ma santé avec la liste complète des médicaments qui

m'avaient été prescrits. Tous les jours, tant que dura mon indisposition, il en fut de même. Mon médecin profitait de la circonstance pour se faire un peu de réclame... Le pis, c'est que les bulletins et les ordonnances furent reproduits avec leurs détails molièresques par les journaux de Yokohama, où ils amusèrent à mes dépens la colonie européenne.



GROTESQUE.
(Dessin d'un artiste japonais.)

Nous passâmes une semaine à Kanazava, sans être un instant quittés par la police, précaution rendue nécessaire par l'empressement de la foule à nous entourer. Après des honneurs quasi royaux, nous agitâmes entre nous, la veille de notre départ, la question de savoir si nous devions réclamer notre note.

Nous étions dans une propriété privée, gracieusement et spontanément mise à notre disposition. Nul doute que l'hospitalité qu'on nous y avait donnée ne fût gratuite. Nous finîmes cependant par demander

notre compte; mais ce n'était que pour l'acquit de notre conscience et avec l'intime persuasion qu'on allait se récrier et protester que nous ne devions rien. Quelle ne fut pas notre pénible surprise, quand on nous apporta une note formidable!...

Sur notre route, dans les simples otchaïas, nous avions réclamé sans vain respect humain, contre certaines exagérations d'addition; mais là il n'y avait qu'à s'exécuter; ce que nous fîmes.

Pour contents, nous ne l'étions pas, et dans l'intention de modifier le fâcheux état d'âme où nous avait plongés cette « douloureuse », nous allâmes dans une des principales maisons de the de la ville, où la vieille qui la dirigeait nous fit venir plus de cent geishas, toutes plus jolies et mieux habillées les unes que les autres.



GEISHAS JOUANT DU CHAMISSEN ET DU KOTO.

Je me hâte d'ajouter que c'étaient de vraies geishas qu'on nous présenta. Aussi les dames avaient-elles pu nous accompagner à l'otchaïa sans inconvénient. Les geishas sont toujours vierges, et c'est la police elle-même qui veille pour la préservation de leur innocence avec autant de soin que la mère d'une élève du Conservatoire qui n'a pas encore rencontré le protecteur rêvé. Le Japon a gardé des idées féodales et l'on n'y saurait admettre que le daïmio qui va à la maison de thé fût exposé à n'y trouver qu'un bouquet de fleurs déjà respirées par des petits marchands. Nous passâmes une soirée délicieuse, sous la caresse des yeux noirs et des sourires, dans le chatoiement des étoffes soyeuses et l'enchantement des poses serpentines, dans la mélodie des voix

musicales et des accords de chamissen; puis notre escouade d'agents et les geishas nous reconduisirent en pompe à notre logis, accompagnées de la directrice, qui prodiguait ses démonstrations d'amitié aux dames, et dont celles-ci eurent quelque peine à se débarrasser.

Notre départ de Kanazava eut plus d'éclat encore que l'arrivée. Les maisons étaient pavoisées et les femmes avaient mis toutes leurs épingles dans leur chignon. Nous fûmes accompagnés jusqu'assez loin dans la campagne par les autorités et le corps de police.

Notre retour ne différa de l'aller qu'en un seul détail : nous repassâmes par les mêmes chemins, nous nous arrêtâmes aux mêmes stations et descendîmes dans les mêmes otchaïas; mais dans nos chambres, au lieu de placer comme précédemment des paravents en or, on en mettait en argent; les coussins étaient moins brodés et nous n'avions plus de table pour manger. Nous dînions accroupis sur des nattes, à la japonaise. C'était une façon de nous faire sentir que nous aurions dû ajouter une grosse gratification au paiement de la note, ce que nous avions négligé. Loin de sacrifier à cette coutume des grands seigneurs de Nippon en voyage, nous avions repassé les additions de la plus européenne façon et même fait rabattre quelques *item*, d'après les conseils du fidèle cuisinier japonais, qui nous disait :

— C'est trop... On vous exploite... Ne payez pas...

Le Japon veut entrer dans la civilisation occidentale. Nous lui aurons rendu le service d'avoir porté le premier coup au faste vraiment trop asiatique des prix de ses hôteliers.



CHAPITRE IX

SÉJOUR A KOBÉ

On fait une avarie au *Tolna*. — Procès. — Je me lance dans la société japonaise. — Geishas et demi-geishas. — Le théâtre et l'art au Japon. — Fêtes et grands dîners.

Je partis de Yokohama au mois de juillet 1897, avec un équipage entièrement renouvelé, pour Kobé, où je ne comptais passer que quelques jours; mais un accident dont le *Tolna* fut victime dans le port par la maladresse d'un de ses voisins nous y retint beaucoup plus longtemps que je ne le prévoyais. Pendant la nuit, un gros bateau à vapeur, le *Mary Rickmas,* amarré trop près de nous, nous heurta en tournant sur les ancres, cassa notre beaupré et nous fit plusieurs autres grosses avaries. Quand je lui réclamai une indemnité, son capitaine avait déjà pris ses précautions et s'était entendu avec le consul d'Allemagne, grâce à l'appui duquel il quitta Kobé sans que j'eusse pu le retenir; mais par l'entremise d'un bon avocat et au moyen de quelques télégrammes, je parvins à le rattraper à Hong-Kong, où j'intentai une action contre lui et finis par obtenir qu'il me payât mes réparations.

Pendant la durée du procès, j'avais élu domicile à Kobé, et comme la colonie européenne y était peu nombreuse, ce fut cette fois dans la société japonaise que je me lançai.

Les maisons sans fenêtres, dans lesquelles le regard du passant plonge si facilement, sont plus fermées qu'elles n'en ont l'air. Les murs en carton de la vie privée, sur lesquels les jeux perfides de la lumière dessinent le soir en ombres chinoises tous les gestes de leurs habitants, en défendent l'accès aussi bien que les gros murs rébarbatifs de nos hôtels aristocratiques les plus héréditaires. Un Japonais ne vous introduit chez lui qu'à bon escient. Il vous rend la visite que vous lui

avez faite; puis les choses en restent là; pendant une assez longue période, vous n'entendez plus parler de lui; mais il ne vous perd pas de vue. Il vous observe, et si le résultat de son examen vous a été favorable, il retournera vous voir, et cette fois il est prêt à se livrer sans réserve. Vous pourrez compter en lui un ami très sûr.

Toutefois il ne vous introduit pas encore dans son intérieur. C'est plus tard seulement, quand vous serez avec lui sur le pied de l'intimité, qu'il vous invitera à y venir. A cette occasion, il renvoie sa femme et sa parenté féminine, qu'il remplace par des femmes de location qui ont étudié l'art de recevoir. L'épouse est trop simple, trop pot-au-feu, dirais-je si l'expression ne manquait un peu de couleur locale; elle n'a pas l'éducation spéciale qui enseigne à causer avec esprit, à sourire avec grâce, à faire serpenter à ses pieds, ses longs *kimonos* de soie changeante ; à draper autour de sa taille souple les larges *obi*, à nuancer et à harmoniser dans ses cheveux les crépons, les plumes, les fleurs et les épingles.

En attendant le Japonais vous reçoit à son otchaïa avec des geishas. Ce sont des réceptions pour lesquelles on dépense en moyenne un millier de dollars. Le nombre des geishas qu'on y fait venir varie de douze à cent ou plus ; chacune d'elles est accompagnée de deux danseuses, car les geishas ne sont que musiciennes. Encore n'est-ce pas là leur principale attribution. Elles sont avant tout ce que nous appelons en Europe des femmes du monde.

Un Japonais qui sait vivre ne dépasse pas avec elles les limites d'une conversation galante. Il ne les retient jamais après minuit, et s'il veut continuer la fête passé cette heure, on appelle les demi-geishas. Les geishas, oiseaux tentateurs et légers, se posent un instant, chantent une jolie chanson et s'envolent...

Je cherche le plaisir, disait Gœthe, et dans le plaisir, je regrette le désir. Les Japonais, sagaces et raffinés, se sont avisés qu'il fallait faire durer le désir le plus longtemps possible. Vieux peuple, expert aux jouissances délicates et goûtées à petits coups, aux voluptés grêles et aux luxures volatiles, ils ne connaissent pas comme nos occidentaux de civilisation récente et d'instinct brutal cette perpétuelle préoccupation

de la conclusion. Ils ont médité cette maxime que ce qu'il y a de plus doux dans l'amour, ce sont les commencements, et ils s'en tiennent aux préliminaires. Très sages, ils ménagent leurs illusions avec une jalouse parcimonie ; ils n'ont pas comme nous ce besoin ironique de profaner l'idole pour pouvoir cesser de l'adorer, de lui ôter le nimbe lumineux dont la pare notre imagination, pour la ramener au vulgaire niveau des créatures terrestres.

Les Européens à l'otchaïa ressemblent toujours un peu à ce voyageur italien dont parle Brantôme. Faisant escale à Marseille en allant en Espagne, on le conduit dans une maison où se donnait le bal. La dame du logis s'approche et veut engager la conversation; mais il lui dit : « Que votre seigneurie me pardonne... Je ne suis pas venu pour causer; je n'ai qu'une demi-heure, je suis très pressé et je remonte en bateau... »

A ces hommes grossiers, on exhibe seulement des demi-geishas, et ils n'en méritent pas d'autres. Que feraient-ils de ces êtres charmants et amincis, au sentiment flexible comme la taille, aigu et menu comme le son de leur chamissen, sinueux comme les plis de leurs robes, réticents comme leurs pas hésitants et balancés?

Curieuse psychologie que celle de ces vierges aux yeux de malice rêveuse à qui tous les jours on murmure des paroles tendres, que troublent d'ardents regards d'hommes, que frôlent des gestes lascifs, qui vivent dans cette atmosphère alanguie où flottent des désirs, cramponnées d'une crispation de leurs petites mains à l'idéalité du platonisme professionnel!... La force publique a beau veiller. Pas plus que les mères de débutantes, elle n'arrive à préserver indéfiniment l'innocence d'une geisha... On se laisse prendre un beau soir à la comédie d'amour que l'on jouait, et on n'est plus qu'une demi-geisha...

C'est moins une déchéance, à vrai dire, qu'un simple changement de corps. La prostitution n'a rien d'avilissant au Japon, et les courtisanes y sont entourées d'hommage et de considération comme celles de l'ancienne Grèce et de la Renaissance italienne. Il y a toute une littérature qui leur est consacrée, et on publie des biographies et des portraits des plus célèbres pensionnaires des maisons de thé. Les maîtres japo-

nais ont précédé de plusieurs siècles James Whistler dans la peinture de l'élégance nerveuse.

Moins hypocrite qu'en Europe, la morale sociale du Japon admet franchement que la vertu n'est pas possible à toutes les femmes, non plus que la conscience à tous les hommes, et elle ne méprise pas « les champs de la joie » (yoshiwaras). Chez nous la jeune fille pauvre n'aboutit à la vie galante qu'après un certain nombre de détours, après avoir passé par l'atelier et le magasin ou des essais de professorat. Les parents japonais jugent la situation d'un coup d'œil plus rapide et vont tout de suite à la conséquence. Ils conduisent leur fille toute petite aux yoshiwaras, où l'on se charge de son entretien et de son éducation.

Un faubourg de Tokio est tout entier peuplé de courtisanes; mais le *lasciate ogni speranza* n'est pas écrit à l'entrée de ces maisons, à côté de la lanterne qu'abrite un parasol. On n'y renonce pas à devenir un jour épouse et mère. Beaucoup de Japonais viennent choisir la compagne de leur vie parmi ces femmes parées, qui attendent exposées en montre sur la rue comme des objets à l'étalage d'un magasin.

La virginité au Japon est un objet de luxe. Les timidités, les yeux candides, les subites rougeurs, la gentillesse hésitante et les étonnements des jeunes filles y semblent choses charmantes que la mentalité voluptueuse et fine des Japonais sait apprécier; mais ce sont là des plaisirs qu'on réserve pour les soirs où l'on va voir les geishas à l'otchaïa. Dans un intérieur, pour tenir un ménage et soigner un mari, on estime qu'il faut un peu de maturité et d'expérience de la vie, un commencement de désabusement des plaisirs et de désenchantement des choses. Chez nous les deux époux ne sont pas au même âge du cœur. Les maris du Japon estiment qu'il ne faut pas trop de fraîcheur de sentiment chez leur femme. Ils redoutent d'être trop aimés dans les commencements et pas assez plus tard; il s'arrangent pour mettre tout de suite l'affection conjugale à une bonne petite allure calme et uniforme.

Je savais maintenant parler le japonais; ce qui me permettait de pénétrer davantage dans l'intimité des mœurs et du caractère. J'allais souvent au théâtre, pour lequel je m'étais passionné. L'art dramatique japonais passe pour être très naturaliste; il ne l'est que par la vérité du

jeu des acteurs, la précision du détail et l'exactitude de la figuration et des accessoires; mais par les sentiments dont il s'inspire il est au contraire plus idéaliste que Corneille lui-même ou n'importe quel tragique espagnol. Dans presque toutes les pièces, il y a une élévation de pensée, un esprit de devoir et de sacrifice qui nous paraîtraient surhumains et dépasseraient les limites permises chez nous au sublime.

Voici entre tant d'autres le sujet de l'une d'elles : un grand daïmio va partir pour la guerre; l'ennemi occupe le pays et lui seul peut le chasser. Le daïmio, revêtu de son armure, les mains à plat sur ses genoux est assis sur les talons, les pointes de ses pieds seules posant à terre et portant tout le poids de son corps à la manière des guerriers. Sa mère, sa sœur et sa fiancée sont accroupies près de lui, sur un trône. Le daïmio exprime la douleur qu'il éprouve en les quittant. Il craint de ne pouvoir détacher sa pensée d'elles pendant le combat, et il a peur que leur souvenir ne fasse fléchir son courage.

Les trois femmes se disent alors que l'âme d'un guerrier doit être libre de toute préoccupation étrangère au salut de la patrie et pour que le daïmio ne soit pas tenté de se ménager par l'espoir de les retrouver, elles se tuent. On comprend à quelle hauteur peut s'élever un tel dialogue et l'on imagine l'impression produite par la vue de cette vieille mère, de cette sœur et de cette fiancée, dont on voit le sang couler par une plaie béante.

Le guerrier exhale sa douleur et part au-devant de l'ennemi.

Il est vainqueur; mais tous les vassaux qui combattaient sous sa bannière sont morts, et l'honneur veut qu'il ne revienne pas seul. On le voit à cheval, traversant une forêt. Il s'arrête, ôte son armure, embrasse son épée et s'ouvre le ventre (*hara-kiri*).

Les Japonais ont adopté ce genre de suicide parce qu'il permet de survivre longtemps après le coup fatal et laisse à l'esprit toute sa connaissance. La mort étant cependant inévitable, les dernières paroles qu'on prononce après avoir fait hara-kiri, soit qu'elles accusent, soit qu'elles justifient ou qu'elles ordonnent, prennent la solennité d'une voix sortie de la tombe.

Quand le suicidé japonais a fini de parler, un ami est chargé d'ordi-

naire de lui donner le coup de grâce avec un poignard; mais le daïmio de la pièce n'a personne pour lui rendre ce triste office, et il commence à souffrir cruellement. Voici quelqu'un cependant dans la forêt. Le daïmio élève la voix et invoque son aide; or ce passant est un ennemi et il répond par des outrages. Alors le héros, retenant d'une main ses entrailles pendantes, de l'autre élevant son sabre avec un reste de force, va à cet insulteur de mourant et l'étend mort à ses



pieds; puis ses douleurs devenant intolérables, il appuie par terre la garde de son sabre dont il dirige la pointe vers son cœur et s'en perce la poitrine, expirant ainsi du trépas le plus noble que conçoivent les Japonais. S'achever soi-même après s'être ouvert le ventre, voilà pour eux le comble de l'héroïsme.

Les représentations, au Japon, commencent le matin et ne se terminent que le soir. Quelques-unes durent jusqu'à trois jours. On y porte des provisions et l'on mange pendant les entr'actes. Nos deux heures et demie de spectacle condamnent le théâtre européen à n'être qu'un art très artificiel et très factice, fort inférieur au roman. Il ne nous montre que des moments, des circonstances et des épisodes. On

nous présente une situation connue, un postulat qu'il faut accepter, sans que nous sachions par quelle suite de menus incidents elle a été préparée. Trois actes ne suffisent pas pour élucider des personnages. En réalité, ce ne sont pas des individualités qu'on met à la scène chez nous. On n'aurait pas le temps de les dessiner, même en profils perdus. Ce sont des types conventionnels dont l'auteur laisse au spectateur le soin de compléter la silhouette à l'aide des notions antérieures dont il arrive déjà muni. On lui dit : « Celui-ci est un officier, celle-ci une femme sentimentale et incomprise; voici une courtisane et un ingénieur épris de modernisme; voilà un général en retraite et une douairière entichée de noblesse qui pense comme feu le maréchal de Windischgrætz que l'homme ne commence qu'au baron. » Ces indications suffisent à évoquer dans la mémoire du public tout ce qu'il a lu ou vu déjà représenter de l'officier séducteur à la martiale assurance, de la femme qui a du vague à l'âme près d'un mari sans idéal, de la courtisane qui a eu tant de princes et de grands de la terre à ses pieds et finit par aimer un simple et candide jeune homme, tout frais débarqué de sa province, du général sans peur et sans reproche dont le fils fréquente les tripots, de l'ingénieur qui se fait une joie d'éventrer le parc séculaire de la vieille marquise pour y faire passer un chemin de fer, et à qui celle-ci, après de grandes colères, accorde la main de sa petite-fille. Ce ne sont pas là des êtres vivants et observés; ils ne diffèrent que par le nom et le costume des personnifications qui dialoguaient dans les anciennes moralités. Les créatures en chair et en os ont moins de logique et d'unité dans l'esprit. Ce qu'il faudrait nous montrer pour être dans la vérité, c'est non pas un officier, une courtisane ou une femme romanesque; mais tel officier, telle courtisane et telle femme romanesque. Quant à l'ingénieur, j'admets qu'il ne doive s'en trouver que d'une seule espèce.

Les auteurs, sous peine de déconcerter les prévisions du public, renoncent à peindre les individualités contradictoires, à noter les discordances d'une même nature, à pénétrer le côté obscur et nocturne des âmes. Ils choisissent les traits qui peuvent concourir à former une physionomie conforme au modèle consacré, éliminent les autres qui

brouilleraient le calque et briseraient la ligne. Ils font comme cette vénérable dame que je connais à Paris, qui, ayant dans ses papiers de famille une volumineuse correspondance de Napoléon, s'occupe de la mettre en ordre pour la publier un jour; mais, aidée des lumières de sa demoiselle de compagnie, elle supprime les lettres qui ne lui



GROTESQUE.
(Art japonais.)

paraissent pas faire honneur à l'Empereur ni s'accorder avec son caractère.

Ainsi ne procède pas l'art scénique japonais. Il ne fait pas de sélections et nous dit tout ce qu'il sait des héros de la pièce, de leur passé, de leur milieu, de leurs incertitudes et de leurs défaillances, des images déposées au lieu le plus caché de leur cerveau.

L'esprit japonais n'isole pas. Il a conservé le sentiment de la relativité des choses, qui sont, comme disait Pascal, aidantes et aidées, cau-

santes et causées. Il aperçoit la complexité des origines et des transformations. L'artiste retrouve quelque chose du poisson dans l'oiseau apeuré qu'il modèle, blotti dans un sillon. Achille et Mars se dressent nus sous leur casque sans ornement. Les imagiers japonais font du guerrier un être hybride, hérissé et compliqué, dont le masque est une gueule de tigre, la cuirasse une carapace de crustacé et les pieds crispés aux doigts écartés des mains simiesques.

Même au moyen âge, l'âme occidentale ne fut pas si touffue. Tenue en garde par l'Église contre l'étude et le culte de la nature, elle n'a jamais eu cette compréhensivité panthéistique des forces universelles dans le pullulement de leurs manifestations multiples. Peut-être est-ce là encore une idiosyncrasie nationale? Les Japonais n'éprouvent pas nos dégoûts et nos répugnances. Les grouillements et les rampements ne leur causent pas d'horreur. J'ai vu vendre sur les marchés de Tokio des poulpes hideuses, des octopus aux tentacules garnis de suçoirs, dont la seule vue me causait un frémissement de répulsion et que les ménagères japonaises achetaient pour le repas de famille.

L'art n'a méprisé aucune des formes inférieures de la vie. Il ne rejette pas plus le crapaud que la morale ne repousse la prostituée. Il n'ignore pas la beauté, certes; mais on pourrait dire qu'il ignore la laideur. Il sait découvrir l'harmonie des monstres comme l'amour sait dégager le charme et la grâce d'une femme que nul encore n'avait songé à trouver jolie.

On me dispensera de constater d'ailleurs que l'art japonais est en décadence depuis qu'il est entré en contact avec le goût européen. Il s'est démocratisé et industrialisé. Les artistes ont appris à faire des « pendants », chose jusqu'alors inouïe, mais chère au goût « concierge »; ils produisent maintenant par paires, par douzaines et par grosses à l'usage des grands magasins.

J'ai été invité par un riche Japonais à passer quelques jours chez lui pour voir ses collections d'art; elles étaient si riches que lorsque je partis, après une semaine de séjour, il me déclara qu'il ne m'en avait encore montré que la moitié. Il est impossible de se représenter la splendeur et la magnificence des grandes maisons japonaises et chaque



CHAISE A PORTEUR JAPONAISE.

fois que je demandais le prix d'un objet, c'était toujours au moins de cinq cents à mille dollars.

Le jour de l'an de 1898, je déjeunai chez M. Iromi, où nous fûmes servis dans des boîtes et des plats de laque d'or, qu'on fabrique en mettant sur un simple chiffon des couches de laque d'or, jusqu'à ce que par leur superposition, on ait obtenu une épaisseur consistante et assez lourde. En fondant la laque d'un bol ou d'une assiette, on doit, paraît-il, exactement retrouver son poids en or.

On raconte que les Chinois enferment de petits enfants dans des vases de porcelaine dont les bossages moulent la chair et les os qui grossissent sans grandir. Quand ils sont devenus adultes, on casse les vases et l'on a des hommes en forme de pot. Les Japonais se contentent d'opérer sur des arbres. Ils les compriment et les tordent avec des ligatures et obtiennent ainsi des futaies hautes de dix centimètres. On voit dans tous les jardins des Japonais opulents de ces minuscules forêts, vieilles souvent de plusieurs siècles, comme en témoignent les troncs noueux, fendillés, crevassés, vénérables et enfantins. Victor Hugo a dit que le chat a été donné à l'homme pour lui procurer la sensation de caresser le tigre. Au Japon j'ai connu celle de dominer les chênes de toute ma taille.

M. S. Oiye, à Osaka, avait de merveilleux jardins qu'on illuminait quand il donnait des fêtes, comme savent illuminer les Japonais et les Chinois. Les lettres des missionnaires du dix-septième siècle sont déjà pleines du récit de ces merveilleux artifices, qui représentaient des arbres entiers couverts de feuilles et de fruits; on y distinguait les raisins, les pommes, les oranges non seulement par leurs figures, mais encore par leur couleur particulière.

Un lac creusé à main d'homme chez M. Oiye reproduisait exactement le célèbre lac de Biva et l'on retrouvait sur ses rives et dans ses îles tous les villages du vrai lac. Ils étaient peuplés de geishas qui chantaient et des barques de musiciens croisaient sur les eaux leurs feux errants.

Dans les réceptions japonaises, on s'offre mutuellement entre convives de petites tasses de *saki* (boisson faite de riz), moyen facile de se

griser. Les Japonais ont le tort de croire qu'on ne s'amuse pas si l'on garde sa tête et M. Oiye avait souvent essayé de me faire perdre la mienne. Il n'y avait jamais réussi; mais à cette fête du jour de l'an le spectacle était si beau, si enchanteur, que je buvais pour oublier, par désespoir d'être obligé de quitter ces jardins magnifiques, pour noyer mon chagrin de n'être pas le maître de tant de richesses et de magnificences. Je m'enivrai pour ne plus voir cette maison dont j'étais amoureux, comme d'autres pour ne plus penser à la femme aimée inaccessible.

J'avais posé mes conditions avant d'absorber les petites tasses de saki qu'on me présenta; les Japonais sont toujours heureux de garder chez eux leurs invités ivres ; mais j'avais d'avance stipulé que je serais ramené chez moi, à Kobé, à une heure d'Osaka. Je fus donc placé dans une chaise à porteurs et reconduit ainsi sous la garde d'une gentille petite Japonaise qui prenait soin de moi, car un homme au Japon ne doit être sans femme dans aucune circonstance de la vie, sauf pour « parcourir la route solitaire » (mourir).

Les célibataires ont de jeunes servantes qui les servent, leur donnent à boire du thé, leur bourrent leur pipe, partagent leur natte, à seule intention de leur tenir chaud la nuit, et personne n'y pense à mal. La femme au Japon est en tout et partout la servante de l'homme. Elle ignore jusqu'à présent les théories du féminisme et, à tout prendre, je crois que son sort est plus heureux que celui des élèves les plus émancipées de nos lycées de filles.



CHAPITRE X

FORMOSE. — HONG-KONG ET MANILLE

Le quiétisme administratif. — Formose. — Hong-Kong. — Nous passons en revue la flotte américaine. — Départ pour Manille. — Singulier accueil de l'amiral Dewey. — Le héros de Manille. — Histoire de la destruction de la flotte espagnole.

Les réparations du *Tolna* étaient terminées et je partis pour Hong-Kong le 27 janvier, emmenant à mon bord un malheureux commandant de steamer qui se trouvait en détresse à Kobé, à la suite de différentes aventures. La mer était mauvaise et, n'ayant pas l'habitude des voiliers, il était affreusement malade : « Qu'on me rende mon toucomba, disait-il, et je me croirai à terre. »

Nous fîmes escale à Formose que je voulais voir. En arrivant, j'allai m'engraver dans un banc de sable et j'aurais perdu mon navire si je n'avais fait immédiatement hisser toutes les voiles. Le vent, très violent, coucha le yacht sur le côté, diminuant ainsi son tirant d'eau, ce qui lui permit de franchir la passe.

Je fis l'observation au capitaine du port japonais que j'avais cependant fidèlement suivi les indications du *Sailing Directory* et pris comme il le recommandait entre la bouée rouge et la bouée noire.

— Oui, me répondit-il, c'est bien par là qu'on passait; mais nous avons eu un grand orage qui a bouleversé le sable entre la bouée noire

et la bouée rouge, et maintenant il faut passer entre la bouée noire et la terre.

— Mais alors, lui dis-je, pourquoi n'a-t-on pas changé la bouée?

— Pas la peine ! Nous attendons le prochain orage... Nous sommes bien sûrs qu'il rétablira le passage où il était.

— Mais en attendant...

— Oh! les bateaux japonais sont au courant... Quant aux autres, il en vient si peu!...

Tel est l'aimable quiétisme des administrations...

L'île Formose, qui dépendait autrefois de la Chine et d'où l'amiral Courbet a dirige ses opérations en 1884 contre l'arsenal de Fou-tchéou, a été cédée au Japon après sa guerre victorieuse contre les Chinois. Elle possède de nombreuses sources de pétrole, du soufre, des mines de charbon et de sel.

Les Japonais s'efforcent de la mettre en valeur; mais ils ont à lutter à la fois contre un climat malsain et des populations très féroces qui descendent quelquefois des montagnes et menacent les villes. Lors de mon séjour, il fallait faire garder avec beaucoup de soin les consulats européens.

La terre, quand on la remue, laisse échapper des exhalaisons pernicieuses. J'ai assisté à l'inauguration d'un tunnel pendant la construction duquel trois mille Japonais sont morts. J'étais dans le premier train qui le traversa, et les hauts personnages japonais avec qui je me trouvais étaient très émus à ce souvenir et se sont découverts sous ces voûtes funèbres qui avaient été le tombeau d'un si grand nombre de leurs compatriotes.

Comme tous les pays volcaniques, Formose a des eaux thermales abondantes. Une source jaillit en bouillonnant au sommet d'une montagne, voisine de Thaï-Ouan, avec un bruit semblable à celui que produiraient plusieurs machines à vapeur. On se croirait dans le voisinage d'une grande gare, toute retentissante du halètement des locomotives. Des colonnes d'épaisse fumée complètent l'illusion. La source forme sur le plateau de la montagne un petit lac qui s'écoule sur ses pentes rocheuses en une rivière où je me suis baigné. La température y était

encore très élevée, quoique déjà assez loin du lac et, plus en amont, je n'aurais pu la supporter.

Les bords de la rivière doivent à la chaleur qui s'en exhale une végétation luxuriante et quasi tropicale. Les environs peuvent se couvrir de glace et de neige. Il règne sur ses rives fortunées un éternel



UN BAIN A FORMOSE. SOURCES CHAUDES.

printemps. C'est une serre à ciel ouvert dont la source chaude est le thermosiphon.

Le consul d'Autriche-Hongrie, M. Henry A. C. Bonar, m'avait introduit dans la petite société de ses collègues, et mes amis de Kobé, à qui j'avais parlé de mon intention de faire escale à Formose, avaient eu la gracieuseté d'écrire sans me le dire aux fonctionnaires de l'administration japonaise pour leur annoncer mon arrivée. Je fus bien étonné de recevoir leur visite avant d'avoir été leur faire la mienne.

Pendant tout mon séjour à Thaï-Ouan, je fus comblé de gracieusetés par les autorités japonaises : invitations, fêtes données en mon hon-

neur, orchestres envoyés à bord du *Tolna* pour nous donner des concerts, etc.

Le prince héritier d'Autriche-Hongrie, Son Altesse Impériale l'archiduc François-Ferdinand, était passé à Formose quelque temps avant ma visite, au cours d'un voyage autour du monde, à bord du navire *Kaiserin-Elisabeth*. Le gouverneur eut la délicate pensée de



S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS-FERDINAND ENTOURÉ DES AUTORITÉS JAPONAISES, DE SES OFFICIERS D'ORDONNANCE ET DE L'ÉTAT-MAJOR DE LA « KAISERIN-ELISABETH ».

(Photographie donnée par le gouverneur de Formose.)

m'offrir une photographie du prince faite pendant son séjour dans l'île et où il est entouré des hauts dignitaires japonais, des officiers de sa suite et de l'état-major de la *Kaiserin-Elisabeth*.

J'avais l'intention de visiter l'intérieur de Formose, dont les habitants, restés sauvages, pratiquent encore la chasse aux têtes comme les insulaires des mers du Sud, et l'on avait mis dans ce but à ma disposition une nombreuse escorte militaire. Elle devait m'accompagner dans les montagnes qui partagent l'île en deux du nord au sud; mais je ne pus exécuter ce projet. Une dépêche que je reçus me pressait d'arriver à Hong-Kong et je dus me borner à voir quelques villes

de la côte, peuplées en majeure partie de Chinois qui travaillent avec de grands bœufs d'une espèce particulière, au mufle allongé et pointu, avec de grandes cornes droites qui leur donnent un air stupide.

Les Formosins d'origine n'ont d'ailleurs rien de commun avec les Chinois ni avec la race mongolique. Leurs yeux sont droits et leurs traits réguliers. Les femmes mariées se tatouent les lèvres et les joues de petites lignes qui contournent la bouche et montent jusqu'au dessus des oreilles où elles se perdent sous les plis d'un turban. Les jeunes filles n'ont pas de tatouage. C'est le signe qu'on est en possession d'époux. En cette circonstance, il ne serait peut-être pas un ornement, mais une sorte de voile indiquant l'abdication de toute prétention à plaire. On prétend, mais c'est une question sur laquelle les Japonais eux-mêmes ne sont pas d'accord, qu'il en serait de même de l'usage qu'ont les dames japonaises de se laquer les dents, alors que les jeunes filles leur conservent leur blancheur naturelle.


MAISON CHINOISE.

J'arrivai, le 2 mars, à Hong-Kong, après un voyage très rapide. J'y reçus par l'intermédiaire du consul d'Autriche-Hongrie, M. Kutschera, l'autorisation de naviguer désormais sous mon pavillon national, que je substituai à celui des États-Unis au moment où la guerre entre eux et l'Espagne eût exposé mon yacht à être capturé.

Le jour où l'escadre américaine quitta le port de Hong-Kong, nous fûmes invités, ma femme et moi, à déjeuner à bord du vaisseau-amiral l'*Olympia*. Nous assistâmes ensuite au magnifique défilé de tous les cuirassés qui passèrent devant le *flagship*. L'amiral Dewey leur faisait jouer par sa musique des airs populaires américains. Il paraissait d'excel-

lente humeur, nous demandant à chaque nouveau navire qui s'avançait : « Qu'est-ce qu'il faut lui jouer à celui-là? »

Nous prîmes congé de nos amis de l'état-major en échangeant avec eux les adieux les plus cordiaux :

— Venez donc nous voir à Manille, nous dirent l'amiral et les officiers quand nous quittâmes le bord.

— Qui sait? répondis-je... Nous nous laisserons peut-être tenter.



CHINOIS OCCUPÉ A FABRIQUER DES JOYAUX D'OR DANS SA BOUTIQUE.

Nous nous décidâmes, en effet, quelque temps après. Hong-Kong est certainement une ville dont le génie colonial de l'Angleterre a le droit de s'enorgueillir. Construite sur un rocher stérile, où il a fallu apporter de la terre végétale, elle a des parcs magnifiques dont la végétation puissante est entretenue par un système d'irrigation qui est un chef-d'œuvre. La nature n'avait fourni qu'un bloc de granit, où pas un brin d'herbe ne poussait. Les Anglais ont fait le reste. Hong-Kong ne nous avait jamais beaucoup plu cependant. C'est une grande ville assez froide d'aspect et qui n'a ni couleur ni caractère. Nous y passions nos jours à regretter le gentil Japon, si pimpant, si aimable, si « gemüthlich ». Il y régnait une chaleur humide très malsaine et de nombreux cas de peste se produi-

saient parmi les Chinois, qui, par surcroît d'agrément, se mirent à faire des processions en promenant leurs malades dans les rues; ils s'imaginent que la peste est causée par la descente sur la terre de je ne sais quel personnage divin qui la communique par l'effet de son seul regard à tous ceux qu'il veut punir de leurs mauvaises actions. Les pestiférés sont donc dans leur pensée des réprouvés, frappés par la justice céleste, et pour montrer comment les méchants sont punis, ils les exhibent dans les rues sur de hautes chaises à porteurs qu'ils suivent en long cortège de pénitents. Les Européens n'étaient pas à l'abri de la contagion, et un médecin me dit que bien peu réchappaient de ceux qui en étaient atteints. Il était temps de remettre à la voile.

Nos amis les Américains étaient vainqueurs. Ils étaient maîtres des Philippines et avaient détruit la flotte espagnole. Nous partîmes pour aller les complimenter.

Le 23 mai, après un voyage assez difficile, nous arrivâmes devant la rade de Manille, où nous vîmes tous les navires américains rangés en ligne le long de la côte, vers la ville; mais, juste à ce moment, le vent tomba et nous fûmes obligés de rester sur place.

A la nuit, un des cuirassés dirigea sur nous son projecteur électrique, ce qui nous causa une sensation très désagréable. Nous étions éblouis au point qu'il nous aurait été impossible de manœuvrer si nous n'avions pas été retenus de calme. Nous crûmes tout d'abord que c'était à bonne intention qu'il nous aveuglait et pour nous aider à entrer dans la baie; mais nous fûmes détrompés en voyant le navire d'où partait le rayon lumineux se diriger vers nous à grande vitesse.

En nous approchant, il tira un coup d'un de ses gros canons, qui fit casser en mille pièces par l'ébranlement de l'air deux carreaux très épais de nos hublots. Si c'était pour nous faire arrêter, la sommation était superflue, car nous ne faisions pas d'autre mouvement que celui de dériver de droite et de gauche. Je fis amener les voiles qui attendaient la brise, orientées vers la rade.

Pendant ce temps, une chaloupe se détachait du navire américain et venait se ranger à nos côtés. Bientôt un jeune enseigne arrivait sur le pont et nous demandait d'un ton comminatoire :

— Quelle est votre nationalité?

— Autrichien, répondis-je en montrant le pavillon, qui flottait sur notre mât d'arrière.

Le visiteur ne put réprimer un léger mouvement de désappointement. Il nous avait jugés un bateau espagnol arrivant à Manille de quelque voyage lointain et ne sachant pas que son pays était en guerre avec l'Amérique. La nuit, à la clarté décolorante de l'électricité, il avait très bien pu confondre le pavillon autrichien aux deux bandes rouges extérieures bordant une bande blanche, timbrée d'un écusson, avec le pavillon espagnol, dont la bande jaune, écussonnée aussi, est également bordée de deux bandes rouges horizontales. On nous avait crus de bonne prise.

— Puis-je voir vos papiers? poursuivit l'officier américain.

— Certainement, fis-je, et je lui montrai le chemin pour descendre dans la cabine, où je lui remis le livre de bord, le livre de punitions, la patente d'enrôlement, mon brevet de capitaine américain, etc. Il fut très étonné d'apprendre que le yacht avait été américain avant la guerre et de trouver en ma femme une compatriote.

— Veuillez attendre ici, nous dit-il en remontant dans son canot; je vais rendre compte de cela au commandant.

Quelques instants après, le *Concordia* (c'était le nom du navire) s'avança vers nous à portée de la voix et son capitaine nous cria :

— Je ne peux pas vous laisser aller plus loin... Mouillez ici jusqu'à ce que le temps vous permette de vous en aller...

— Mais, commandant, lui répondis-je, je n'ai plus d'eau... Je ne peux pas quitter la baie sans en avoir... Ayez la bonté de faire savoir à l'*Olympia* ce que j'ai dit à l'enseigne.

— Très bien, dit le capitaine, et le *Concordia* s'éloigne pendant que nous sommes obligés de jeter l'ancre par vingt brasses d'eau, au milieu des rochers.

Le lendemain, après avoir en vain attendu jusqu'à midi l'arrivée d'un navire de guerre nous apportant la réponse de l'amiral, nous prîmes le parti de nous rapprocher de la terre, où nous trouvâmes un mouillage plus commode et plus sûr. Nous voyions de loin l'escadre décorée

et nous entendions les salves d'artillerie tirées à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la reine d'Angleterre. Nous étions le 24 mai.

Le jour suivant, nous nous rendîmes à la baie de Mariveles pour tâcher d'obtenir de l'eau; mais à peine y étions-nous à l'ancre, auprès du village, qu'un navire de guerre se dirigea sur nous à toute vapeur. Une embarcation était mise à l'eau, et le même petit officier qui était déjà venu nous voir arrivait encore une fois sur notre pont et nous intimait l'ordre de partir. Il était armé jusqu'aux dents et les matelots dans le canot avaient des fusils. On nous croyait donc bien terribles!...

— Partir! m'écriai-je; mais je ne puis partir sans avoir d'eau. J'arrivais ici où votre amiral et votre état-major m'avaient invité à venir. Je ne pouvais prévoir que des raisons d'État ne leur permettraient pas de nous laisser débarquer et je n'avais pris d'eau que pour mon passage de Hong-Kong à Manille. Encore nous faudrait-il aussi du vent pour partir!... Veuillez considérer que nous n'avons pas de vapeur...

Sur le conseil de l'enseigne, nous fîmes des signaux à un navire sur lequel il nous dit que l'amiral Dewey se tenait en ce moment. Nous n'obtînmes pas de réponse. Alors j'écrivis une lettre à l'amiral, dans laquelle je lui exposais notre besoin d'eau et où je lui exprimais avec un peu d'ironie, mais sans nulle aigreur, l'étonnement que nous causait l'accueil qui nous était fait, après les amicales instances de Hong-Kong.

L'amiral nous fit porter sa réponse par le même enseigne. Il nous accordait par grande faveur l'autorisation de rester jusqu'au lendemain pour faire de l'eau, ce qui nous donna le temps d'embarquer une tonne unique et nous dûmes reprendre le large avec cette minime provision.

Voilà comment il ne m'a été donné de complimenter le vaillant amiral Dewey que par correspondance; mais j'ai pu du moins me procurer d'intéressants détails sur la destruction de la flotte espagnole.

L'escadre américaine entra pendant la nuit dans la baie, sous la conduite d'un capitaine anglais qui la pratiquait depuis de longues années, et franchit la passe près de l'île du Corrégidor.

« — C'était un terrible moment, me racontait un officier. Nous nous attendions à sauter tous d'un moment à l'autre. Nos cheveux se dressaient sur nos têtes et on n'entendait pas un souffle à bord. A un

moment donné, un coup de canon fut tiré de l'île du Corrégidor; mais l'obus avait si peu de force de projection que nous l'entendîmes tomber dans la mer à une grande distance de nous. Un instant après une torpille de fond éclata à un quart de mille devant l'*Olympia*. Ce spectacle nous rassura et nous jugeâmes que les munitions des Espagnols devaient être toutes de la même qualité.

« Nous marchâmes de façon à arriver à Cavite à l'aube, où nous trouvâmes les navires espagnols dans la sécurité la plus complète. Ils ne paraissaient pas se douter que Manille pût avoir quelque chose à faire avec la question de Cuba. Ils nous croyaient bien tranquillement à Hong-Kong et nous les surprîmes en train de laver les ponts et d'astiquer les cuivres. Beaucoup d'officiers étaient même à terre, dans les logements qu'ils occupaient en ville avec leurs familles.

« Notre flotte, toute peinte en gris, pour être moins visible de loin, se forma en un grand cercle et fit en avant à toute vapeur en lançant des obus de sept et de neuf points deux dixièmes sur les pauvres bateaux en carton.

« Les Espagnols ne savaient pas de quoi il s'agissait. Ils n'ont pas dû croire que c'était sérieux au premier moment, et leur psychologie aurait été curieuse à analyser quand ils virent leurs ponts se couvrir de morts et leurs carènes éventrées. Ils se mirent comme ils purent en état de défense; mais que pouvaient-ils faire? Rien n'était préparé à leur bord et il fallut pas mal de temps avant qu'ils fussent en état de nous répondre par leur premier coup de canon. En attendant, les nôtres ne cessaient de cracher la mitraille sur eux...

« Ce n'eût pas été la peine de les surprendre, si nous avions su plus tôt la portée de leur artillerie. Leurs malheureux obus tombaient sur l'avant à nous. Deux ou trois seulement nous atteignirent, sans faire de mal à personne, du reste. Ils ont laissé une petite marque sur le pont.

« Nos obus mettaient en pièces leurs navires et l'on voyait avec les jumelles les hommes tomber par grappes. La passerelle sur laquelle était posté l'amiral espagnol s'écroula dans un pêle-mêle de jambes, de troncs et de têtes cassées. On le retira du milieu des morts. Il n'était que légèrement blessé.

« Les navires s'effondraient l'un après l'autre. Ils sombraient dans un remous d'écume que rougissait un instant le sang des blessés et des morts. Quelques-uns restaient encore cependant, troués, disloqués, démolis; mais il était midi, et l'amiral Dewey estima qu'il pouvait déjeuner sans crainte que ce qui subsistait de l'escadre espagnole prît avantage du répit qu'il lui laissait. Il fit cesser le feu et arborer les signaux du repas; puis nous nous éloignâmes pour revenir une heure après nous remettre en cercle autour des tristes épaves et nous achevâmes de les couler avec les survivants de leurs équipages. Nous tâchions pour nous donner du courage de nous exciter à la colère; nous disions chaque fois qu'un boulet avait porté : « C'est pour le *Maine!...* » Mais c'était difficile de se monter contre ces pauvres diables... Mes camarades et moi nous aurions bien voulu quitter le pont un instant pendant que nos canons massacraient ainsi des gens sans défense. Nous aurions bu deux ou trois verres de whisky pour nous étourdir... Nous avions pris le parti de nous persuader que nous tirions à la cible...

« Enfin quand tout se fut abîmé dans les eaux, nous allâmes mouiller à l'endroit même où était l'escadre espagnole, si bien qu'à première vue rien ne parut changé. C'est si vrai qu'un navire espagnol s'y est laissé prendre.

« Il était allé croiser au large pendant quelques jours et rentrait en rade, ses couleurs déployées, sans rien soupçonner des événements. Le garde-côtes américain alla à sa rencontre et lui tira un coup de canon. Naïvement le capitaine espagnol crut que c'était un salut qu'on lui adressait et répondit par des signaux qu'il remerciait de l'honneur qu'on lui faisait et s'excusait de ne pouvoir répondre de la même façon, attendu qu'ayant été assez longtemps en mer il n'avait plus de poudre. Comme il allait continuer sa route, le vaisseau américain lui commanda de s'arrêter. L'Espagnol ne comprenait plus; il voulut passer outre... Sur quoi notre compatriote lui lança un boulet qui tomba sur le pont. L'Espagnol s'arrêta et le capitaine américain monta à son bord, où il le somma de se rendre. Celui-ci le crut fou :

« — Me rendre!... Et pourquoi donc? demanda-t-il.

« — Pas tant de discours... Rendez-vous ou je fais ouvrir le feu...

« Le commandant espagnol comprit enfin que l'Espagne et les États-Unis étaient en guerre.

« — Laissez-moi du moins, dit-il, aller m'informer de la situation auprès de mes camarades qui sont là-bas dans le port...

« — Vos camarades!... où donc?

« — Mais là-bas...

« — Là-bas, mais c'est notre escadre!...

« — Votre escadre!... Ce sont des navires espagnols qui sont là...

« — Les navires espagnols! ils sont au fond de la baie... il n'en reste plus!...

« Et le capitaine américain, ne voulant pas s'amuser plus longtemps de la stupéfaction de son collègue, lui raconta ce qui s'était passé pendant sa croisière. L'Espagnol l'écoutait sans mot dire; mais une pâleur mortelle s'était répandue sur ses traits. Quand le récit du désastre fut achevé, il dit :

« — Vous m'affirmez que tout cela est vrai; je vous crois. Je me rends; mais je vous demande une grâce. Mes matelots n'ont pas touché leur solde depuis notre départ, estimant qu'elle était plus en sûreté dans la caisse du bord que dans leur poche. Permettez-moi de la payer à ces braves gens!...

« Le commandant américain ne voulut pas être en reste de chevalerie avec l'Espagnol et il lui accorda la permission de régler ses comptes.

« — Vous trouverez une certaine somme en caisse, dit le capitaine quand il remonta de l'entrepont. J'ai laissé ma solde, dont je ne veux pas.

« L'équipage espagnol fut conduit ensuite à terre, où le capitaine mourut quelques jours plus tard, tué par le chagrin et la stupeur. »

L'enseigne américain venu à mon bord, de qui je tiens ces détails, ne me les racontait pas sans émotion.

— Ce qui m'a été encore plus pénible que la destruction de la flotte espagnole, ajoutait-il, c'est celle des sampans indigènes... Vous avez vu des sampans à Hong-Kong. Il y a des familles qui y vivent sans jamais descendre à terre. On y trouve parfois cinq générations entassées dans

leur carène : le père, les fils, les petits-fils, les aïeuls et les bisaïeuls, qui n'ont jamais connu d'autre demeure... Il a fallu par ordre brûler et couler ces sampans, dont les habitants furent conduits sur le rivage... Les pauvres gens criaient et se lamentaient. C'était dur de résister à leurs supplications... La guerre a de pénibles obligations; mais que voulez-vous, mon cher comte, aux jeux de la force et de l'adresse, chacun a son tour... Nous sommes mieux outillés que les Espagnols et nous en avons profité... Jadis ils ont fait sentir la supériorité de leur outillage guerrier aux Incas et aux Natchez, que nous venons de venger... Pour le moment nous n'avons rien à craindre de personne dans l'univers; mais qui sait s'il ne surgira pas une race encore supérieure à nous! Qui sait si les descendants des malheureux que j'ai chassés de leur sampan héréditaire n'auront pas un jour de meilleure artillerie que mes descendants!... Ainsi va le monde.

— Vous avez raison, lui dis-je, et je trouve que mes camarades les coupeurs de têtes de la baie de Bambatani ont aussi du bon...

CHAPITRE XI

SOULOU ET SIASSI

Un Eden qui est une place de guerre. — Charmant accueil du gouverneur espagnol. — Combats de coqs et danses natives. — Le frère du sultan nous rend visite. — Chez le gouverneur de Siassi. — Je parcours le pays à bicyclette. — Les arbres phosphorescents. — Une île de rêve.

Obéissant aux injonctions de l'amiral Dewey, qui décidément ne badinait pas, nous quittâmes les eaux de Manille pour aller mouiller à Jalo, d'où nous nous engageâmes dans le détroit de Mindoro.

Pris par une tempête, nous dûmes nous réfugier dans le port

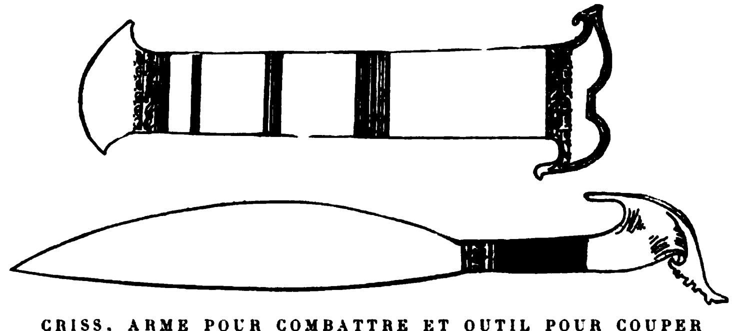


ILE DE SOULOU. VILLE DE SOULOU.

d'Ilo-Ilo où les natifs, qui parlent presque tous espagnol, nous reçurent fort bien. De là, nous nous rendîmes aux îles Soulou, dont le gouverneur général espagnol nous fit un accueil très gracieux. La ville est une place de guerre et il y règne une consigne très rigoureuse. A six heures du soir on ferme les portes, et personne n'en peut sortir ; mais l'aspect sévère des forts et des casernes est compensé par de nombreux bateaux

de fleurs et des constructions élégantes, toutes parées de verdure et peintes de couleur blanche. Les natifs aux costumes bariolés et les soldats espagnols tout en blanc, au milieu des floraisons et des plantes grasses, donnent aux rues une animation et une gaieté papillotantes. Comme Hong-Kong était laid et morne! Notre pensée s'y reportait au milieu de ce charmant pays et, malgré mes déboires de Manille, nous nous applaudissions de l'avoir quitté.

L'Espagne ne possédait que la ville. L'intérieur était gouverné par un sultan nommé Cornerella. Il avait quitté l'île à cette époque pour aller attendre l'issue des événements à Singapour et à Méio, emportant des perles d'une merveilleuse beauté pour subvenir à ses dépenses. On en trouve à Soulou de magnifiques que les pêcheurs n'ont pas la permission de vendre avant de les avoir montrées au sultan, qui a sur le produit des pêches un droit de préemption, moyennant une petite rétribution.



CRISS, ARME POUR COMBATTRE ET OUTIL POUR COUPER DES BRANCHES DANS LES FORÊTS.

Le gouverneur, dérogeant à la règle en notre faveur, nous permit de parcourir l'intérieur de l'île, où je retrouvai toute la splendeur de la végétation tropicale sous le blond fouillis des bambous. Nous visitâmes des plantations de café et des villages natifs dont les cabanes de paille sont élevées sur de hauts et minces pilotis, qui forment en dessous des hangars où l'on met les chevaux et les vaches.

Nous rentrâmes assez tard de notre excursion. Les natifs, toujours armés de leur couteau à deux tranchants, ne sont pas commodes, paraît-il, et le gouverneur, déjà inquiet, nous attendait aux portes de la ville. Nous le remerciâmes de sa sollicitude et l'invitâmes à déjeuner sur le *Tolna* pour le lendemain ainsi que plusieurs de ses officiers.

Le général se fit précéder à bord d'un bouquet de fleurs rouges,

blanches et jaunes qui figurait d'un côté le drapeau autrichien et de l'autre le drapeau espagnol et que nous plaçâmes sur la table comme surtout. Après le déjeuner, il nous mena à terre voir des combats de coqs qui avaient lieu à la *gallera*.

Dans une baraque de bambous recouverte de chaume, Indiens, métis, Chinois, Espagnols, rassemblés autour d'une petite arène de planches faisaient un vacarme effroyable. Sur des tables étaient étalés des fruits, des gâteaux, des viandes, des bouteilles. On buvait; on mangeait; on vociférait; on trépignait. Un combat venait de finir quand nous entrâmes et l'arène était déjà rougie. Une nouvelle lutte allait commencer. Deux coqs furent mis en présence, un noir et un roux. Chaque propriétaire, tenant le sien, lui montrait son adversaire. Les ergots munis d'une pointe d'acier recourbée, la crête gonflée, le cou hérissé, les deux adversaires se menaçaient d'un regard flamboyant. Le tumulte un instant apaisé recommença. Des paris s'engageaient à grands cris. On se communiquait des impressions sur les performances des coqs. On jetait des *pesos* sur les tableaux.

Enfin les combattants sont lâchés. Ils se précipitent, sautent l'un par-dessus l'autre, tourbillonnent. Des plumes volent en l'air, des gouttes de sang jaillissent. Les éperons frappent sans qu'on puisse voir les coups... C'est l'affaire d'un instant. Les yeux du coq noir se couvrent de leur paupière blanche. Un caillot sanglant s'échappe de son bec. Il tombe et les récriminations des perdants insultent à son agonie. Mais le vainqueur ne vaut guère mieux. Il chancelle et bat de l'aile. Son œil se voile aussi et déjà n'aperçoit plus la foule qui l'acclame. Son maître l'emporte expirant dans ses bras.

Deux autres coqs sont mis en présence : « Allez, messieurs », disent leurs propriétaires respectifs quand ils les croient suffisamment excités par leur vue mutuelle; mais ceux-ci sont d'humeur calme et de tempérament pacifique. Ils se promènent dans l'arène, en manifestant l'intention d'aller vaquer à d'autres occupations. On les reprend; on les amène tout à côté l'un de l'autre; on tourne leur tête de façon à les obliger à se dévisager; ils s'observent sans colère. Chacun d'eux semble dire : « Mais ce gentleman ne m'a rien fait et nous n'avons aucune

raison pour nous couper la gorge... » Une tempête de hurlements s'éleva. Les deux propriétaires semblaient très mortifiés. Ils empoignèrent leurs coqs et leur frottèrent le bec l'un contre l'autre. Cette fois, c'était grave, n'est-ce pas? Eh bien, les coqs, décidément dépourvus de tout sentiment du point d'honneur, persistèrent à ne pas se trouver offensés. On les lâche de nouveau, et de nouveau ils se mettent à marcher de long en large en affectant de ne pas s'apercevoir. Alors c'est une émeute comme en Espagne, quand un taureau refuse le combat. On jette des cigarettes et des projectiles. C'est un tolle à faire écrouler la *gallera*. Les deux propriétaires enlèvent leurs tristes champions et vont dehors cacher leur honte. D'autres coqs sont amenés, et le jeu recommence, pour continuer ainsi jusqu'au soir.

Les Indiens et les métis sont passionnés pour ce sport, et c'est une grosse affaire aux Philippines que l'élève des coqs de combat. On voit des gens qui se promènent toute la journée, avec leur coq favori sous le bras. Il y a des *stud-books* de basse-cour où l'on inscrit la généalogie des coqs. Un sujet de bonne origine vaut de deux à trois cents francs, parfois davantage; mais la race n'est pas tout. Il y faut joindre la nourriture appropriée, l'éducation et l'entraînement. On donne aux coqs de combat une nourriture spéciale et savamment dosée pour les fortifier sans les engraisser. On les masse pour assouplir leurs muscles, et, le croirait-on? il existe des maîtres d'armes pour leur apprendre à s'escrimer de l'ergot. Il faut six mois de soins assidus pour préparer un coq au combat, et le propriétaire doit veiller sur lui jusqu'au moment où il le lâche dans l'arène devant son adversaire. Le contact d'une main perfide pourrait être funeste à sa bête. Aussi a t'on institué à Soulou un officier public assermenté dont la mission est d'attacher les éperons aux coqs. Il y a manière et manière, paraît-il. Régulièrement ce fonctionnaire a droit à vingt centimes par éperon; mais les propriétaires lui promettent sous main vingt francs et plus pour assujettir bien ferme l'éperon de leur champion et laisser un peu flotter celui de l'antagoniste.

Nous eûmes à Soulou des concerts de musique espagnole et native; nous assistâmes à des danses indigènes. La musique des naturels se

compose de tambours et de *bunalig*. Ce dernier instrument consiste en cloches de différents timbres, dont l'ensemble est très harmonieux.

Les danses de femmes ressemblent beaucoup aux danses javanaises : les mains se tordent et les pieds glissent tous les deux sur les nattes, sans que le corps ni les jambes fassent aucun mouvement. La danse ordinaire des hommes est la même que celle des femmes; mais leur chorégraphie guerrière est très caractéristique. Ils frappent sur leurs armes avec fureur; leurs yeux étincellent; ils poussent de féroces glapissements, se défient et s'excitent à la vaillance. Ils font des appels, des feintes, des temps rompus et des parades. Les spectateurs natifs poussent des cris d'enthousiasme à chaque beau coup porté et évité; mais les Européens ne peuvent s'empêcher parfois de détourner la tête en voyant la hache dressée pour s'abattre sur une épaule ou la lance dardée vers une poitrine. L'adresse des combattants est si grande qu'il ne se produit jamais d'accidents.

Comme nous nous rendions un jour à la musique de la garnison, avec le général, nous trouvâmes chemin faisant, rangé pour être inspecté, un corps de cavalerie composé de soldats natifs des Philippines, aux *sombreros* de paille fièrement retroussés. Le gouverneur, voulant bien se souvenir que j'avais appartenu aux hussards hongrois, me fit le grand honneur de me prier de passer en revue l'escadron, dont les hommes défilèrent ensuite par quatre au galop devant nous.

Nous fûmes invités à dîner chez l'interprète, où j'ai retrouvé la vieille tradition des longs repas et des plats nombreux. Il y avait bien vingt-cinq mets différents, la plupart très espagnols et fortement additionnés de safran et de piment. Le poisson fut servi après le dessert, usage bizarre, mais qui vaut mieux pour une digestion congruente que celui que nous avons adopté de manger le turbot ou le saumon au commencement du repas; le poisson, disait le Dr Robin, fait poche dans l'estomac et empêche de passer les autres aliments.

Un bal termina la soirée. Il ne s'y trouvait que deux femmes blanches; mais les officiers espagnols, tous excellents danseurs, faisaient valser et polker les charmantes natives en souliers brodés. Les salons

étaient remplis de curiosités, qui chargeaient des étagères et encombraient des vitrines. Le maître de maison me les mettait l'une après l'autre dans les mains pour me les faire voir et, quand j'admirais quelque chose, ne manquait jamais de me dire : « *A la disposición de Usted.* » Je connaissais la phrase et je savais qu'il en était du cadeau comme de l'invitation de l'amiral Dewey à aller le voir à Manille; mais la politesse espagnole est dangereuse avec un étranger non informé qui peut toujours la prendre au mot. J'avais la tentation de jouer l'ignorance.

Nous nous retirâmes très tard, escortés jusqu'à notre yacht par le gouverneur et toute sa suite.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, nous vîmes un canot superbe, conduits par de nombreux rameurs, qui s'approchait de nous. Un habitant de Soulou, M. Choug, qui se trouvait en ce moment sur le *Tolna*, nous renseigna tout de suite :

— C'est le prince, frère du sultan, qui vient vous rendre visite, nous dit-il.

C'était un homme de haute mine, à l'air guerrier et résolu. Une suite de dix officiers en armes l'accompagnait. Il me prit la main et m'offrit en signe d'amitié le criss et la lance qu'il portait.

M. Choug lui servit d'interprète. Le prince s'excusa de n'être pas venu nous voir plus tôt; mais il avait pris mon pavillon autrichien pour le pavillon espagnol, et il n'allait jamais à bord des vaisseaux de cette nation, qu'il n'aimait pas, nous dit-il. Je le trouvai un peu bavard pour les grands desseins qu'il avait en tête et dont il me fit tout de suite la confidence. Il voulait détrôner son frère le sultan qui était un homme faible et sans caractère :

— Quand c'est moi qui serai là, me dit-il, j'aurai bientôt fait de mettre à la porte les Espagnols, qui ne font rien de bon ici...

Je quittai Soulou le 15 juin, muni d'une lettre du général gouverneur pour son collègue de Siassi, où je me rendais.

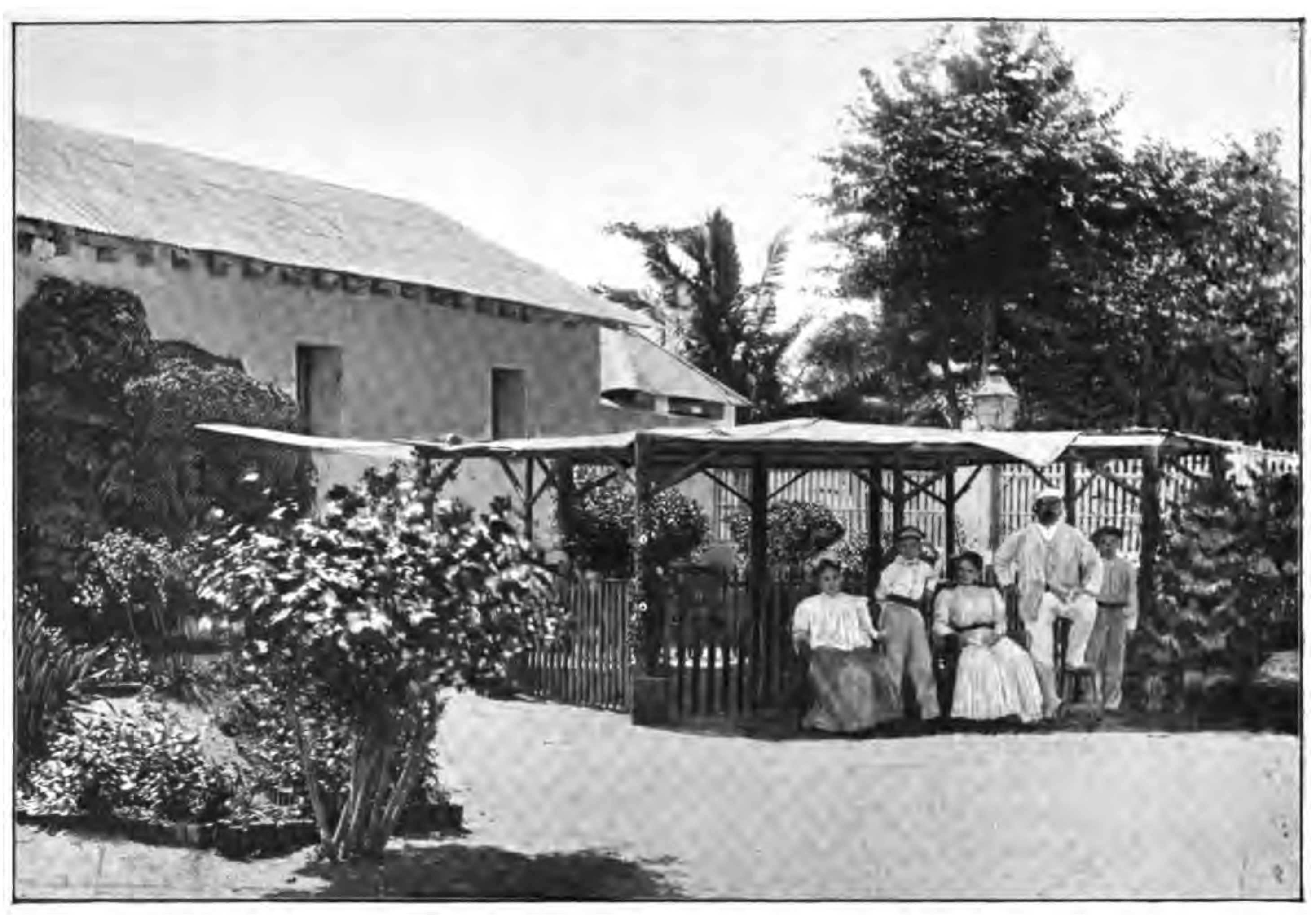
L'île, où j'arrivai le lendemain, possède un petit port très étroit, mais dans un site ravissant, entre des montagnes et des forêts à la fraîche verdure. J'allai immédiatement chez le gouverneur, un colonel

qui ne parlait que l'espagnol, langue dont je ne sais que quelques mots, et notre conversation, quoique très cordiale, fut assez difficile.

Le soir, je dînai chez lui avec sa femme, ses deux fils et sa fille, une adorable Andalouse dans la fraîcheur et le rayonnement de ses seize ans. Après le dîner, la jeune fille chanta quelques airs espagnols avec une voix très pure et d'un de ces timbres mordants et pénétrants qui vous prennent à l'âme. Je trouvai, à part moi, qu'il était bien triste que tant de beauté et de charme fussent enfermés dans une île sauvage, dépourvue de cette atmosphère d'admiration et de galanterie, hors de laquelle un cœur féminin languit tristement. La petite garnison, d'une centaine de soldats, n'offre aucune ressource pour la *flirtation*. Elle ne compte qu'un seul officier, pas très brillant et cavalier médiocre, oublié par les tableaux d'avancement et qui n'a rien pour faire rêver les jeunes filles. Il n'y a pas d'autres blancs à Siassi, et il n'y en vient jamais.

Le lendemain de mon arrivée, je reçus à déjeuner à bord le gouverneur et sa famille. Nous allâmes ensuite assister à un mariage natif. Tous les invités et les mariés étaient en habits de soie de couleur, dont la variété et la bigarrure formaient un tableau très gai à l'œil. Après la cérémonie, les garçons emmenèrent le marié, et les filles la mariée. C'est la coutume de séparer les nouveaux époux pendant quelque temps. Durant cette période, ils ne doivent se livrer à aucun travail. On ne leur permet même pas de s'habiller eux-mêmes. On les fête; on leur fait de la musique toute la journée; on danse devant eux pour les amuser.

Le gouvernement nous a fait les honneurs de son île avec une bonne grâce et une complaisance dont je ne savais comment le remercier avec les ressources indigentes de mon vocabulaire espagnol. Il nous mena faire des promenades à cheval dans toutes les directions et se donnait beaucoup de peine pour nous expliquer tout; malheureusement nous comprenions fort peu. Nous visitâmes avec lui des villages indigènes, assistâmes à des danses natives qui me rappelèrent un peu celle de Raratonga, allâmes voir des maisons de bambous tressés construites sur pilotis dans la baie, à la manière des stations lacustres, non pas, il est vrai, comme aux âges de la pierre polie, de bronze ou de fer, pour se



SIASSI. — LE GOUVERNEUR, SA FEMME, SES DEUX FILS ET SA FILLE DANS LE JARDIN DE LA RÉSIDENCE.

préserver d'animaux féroces qu'on n'a pas à craindre en ces heureux climats; mais, semble-t-il, par simple mesure d'hygiène, la marée se chargeant de balayer et d'emporter les débris de cuisine et les immondices jetés autour des habitations.

Les natifs sont très ennemis des blancs qu'ils tuent quand ils les rencontrent dans un chemin solitaire. Malheur aux soldats qui s'aventurent un peu trop loin dans leurs promenades du dimanche! Ils échappent rarement au criss qui les guette.

J'ai pu cependant, sans voir se dresser devant moi la pointe d'un



VILLAGE NATIF A SIASSI, ILE DE SOULOU.

poignard en zigzag, faire une tournée dans l'île sur ma bicyclette. C'était la première qu'on y voyait, et j'ai fait sensation. Les natifs me regardaient passer avec ahurissement. Les femmes et les enfants s'enfuyaient en poussant des cris. Une sorcière emportée sur son balai, Faust enveloppé du manteau voyageur n'auraient pas stupéfié davantage les populations...

Il existe à Siassi une petite race de bœufs à bosse dont on se sert comme de montures; mais les natifs, excellents cavaliers, élèvent aussi de jolis poneys qu'ils vendent aux Espagnols pour leur cavalerie des îles.

On pêche sur les rivages une nacre dorée de grande valeur, qu'achètent des marchands chinois, les seuls voyageurs qui débarquent jamais dans cette île oubliée.

Le gouverneur ne nous quitta pas pendant tout le temps que dura notre séjour. Il nous donna tous les plaisirs qu'on pouvait se procurer dans son petit domaine : combats de coqs, concerts de musique espagnole et native, etc. Nous eûmes même un bal où je fis danser autant qu'elle voulut sa charmante fille qui, je crois, n'avait pas eu de danseur depuis les bals d'enfants où elle avait pu aller autrefois en Espagne.

Un soir, après un dîner chez le colonel, nous allâmes voir les arbres phosphorescents. Le phénomène est produit par de petits insectes du genre de nos vers luisants qui se mettent par milliers sur les arbres et les illuminent du pied à la cime. D'autres insectes brillants voltigent de branche en branche. La forêt était pleine de rayons mouvants et sans qu'il y eût un souffle dans l'air, les feuilles étincelantes s'agitaient. Je n'avais rien vu encore de semblable dans la multitude de rivages que j'avais parcourus. Je me crus cette fois dans une île de rêve, dans celle où Prospero aborde après la tempête, ou peut-être dans ce bois merveilleux près d'Athènes, où s'ébattent les sylphes et les lutins du *Songe d'une nuit d'été*. Était-ce Titania ou Miranda, la svelte jeune fille qui se mit à chanter tout à coup, donnant une voix à la magie de cette nuit?... Comme le monde est beau, et qu'ils sont à plaindre ceux qui demeurent dans un même endroit pendant leur séjour sur la terre! Pauvre gens que ne sollicitent pas les appels du large, qui pourraient monter dans un de ces navires dont la cheminée fume ou sortir par une porte de la ville et marcher devant eux à l'orient, jusqu'à ce qu'ils arrivent au bord des fleuves sacrés où l'on s'incline devant la fleur du lotus, âmes mutilées qui n'aspirent pas à des choses inconnues et mystérieuses, âmes rachitiques dont l'idéal se contente avec la planimétrie de nos tristes capitales et la morne insipidité de nos mœurs bourgeoises!...

De toutes les folies et de toutes les aberrations qu'on rencontre dans l'humanité, celle qui me paraît la plus inconcevable, c'est que l'homme pendant son passage sur la terre, où il ne vient qu'une fois, n'ait pas la curiosité de la connaître tout entière et ne fasse pas de sa visite son plus grand plaisir et sa plus grande affaire. On peut se résigner à

n'avoir été ni général, ni ministre, ni conseiller de cour, ni député au Reichstag ; mais mourir sans avoir vu la végétation des tropiques qui descend dans la mer en bosquets de verdure et de fleurs, les grands roseaux en éventail, le panache ondoyant des bambous et les balisiers aux cornets pleins de rosée, sans s'être promené sur les eaux transparentes des lagunes, sans avoir eu le spectacle des filles de Samoa bondissant aux pentes des torrents ou regagnant le rivage en chantant nues dans leur barque parmi les rayons au soleil couchant!... Mourir sans avoir connu la sérénité des crépuscules à Narovo ; sans avoir contemplé les cascades de la rivière, au fond de la baie de Choiseul; sans avoir erré dans la brousse de Morea, sans s'être amusé au gentil babil des geishas; sans avoir écouté, l'âme ouverte aux langueurs du soir, une voix ardente de jeune fille chanter dans la forêt phosphorescente, voilà ce dont il ne me semble pas possible de se consoler!...

Si seulement on pouvait être partout à la fois! Si on pouvait goûter en même temps toutes ces sensations et toutes ces ivresses! J'étais au Japon, et je pensais à Taïti. Un parfum de fleur, une odeur aromatique dans les rues de Soulou, et je me retrouvais dans les bois épais d'une île du sud; un accord d'instruments qui traînait dans l'air, et je me croyais encore parmi les belles Hawaïennes jouant de leur guitare... Les cent cœurs que le proverbe hongrois veut qu'on laisse tous à Budapest, je les ai éparpillés sur ma longue route et je me sens rattaché à toutes les rives où j'ai abordé par une fibre encore vivante.

J'ai établi ma demeure à Vienne, bien loin du centre de la ville, dans un endroit où personne n'habite, là où commencent les champs. Rien ne m'y distrait de mes souvenirs. En écrivant ces lignes, j'aperçois le Danube et les prairies qui le bordent; mais des visions s'interposent sans cesse entre mes yeux et l'horizon de mes fenêtres : des îles et des ports où les vergues et les agrès tremblent dans l'éther humide des matinées, des marchés canaques où gesticulent des hommes nus à la figure bariolée, des lacs japonais bleus et paisibles où nagent des cygnes, des ciels de typhon et des nuits azurées et lumineuses où la brise promène le parfum poivré des fleurs du tropique et l'arome du santal; des profils de mousmés et des sourires de jeunes

filles aux petites dents fines comme des grains de riz; des rues où grouillent les foules jaunes, des têtes enturbannées et des bonnets parsis, des domestiques hindous, vêtus de blanc, qui s'agitent en silence, les pieds nus et les cheveux en chignon, avec des peignes d'écaille blonde...

Que d'images passent dans mon cerveau en une minute! Quelle lanterne magique que ma mémoire!...

CHAPITRE XII

BORNÉO

Nous rencontrons un cutter anglais. — Partis pour visiter le sud de Bornéo, nous nous dirigeons vers le nord. — Phénomène bizarre sur le *Tolna*. — Sandaken. — La brousse et les Dayacks. — Mazali. — Mœurs amoureuses des Dayacks. — Les Chinois de Bornéo. — Le sultan de Soulou.

Je partis le 22 juin pour Bornéo. Le gouverneur et sa famille vinrent nous faire leurs adieux et déjeuner avec nous à bord. Au moment où nous allions lever l'ancre, nous vîmes se détacher du rivage des barques enguirlandées de feuillages et de fleurs, qui cinglèrent vers nous et firent plusieurs fois le tour du navire, tandis que les musiciens indigènes dont elles étaient chargées chantaient et jouaient des instruments.



PIROGUES PAVOISÉES VENUES POUR DIRE ADIEU AU « TOLNA ». SIASSI, SOULOU.

Comme pour secouer la langueur de nos regrets et nous dérober à la mélancolie de nos souvenirs, nous eûmes la nuit suivante une violente bourrasque. Nous étions entourés d'îles et de rochers de corail parmi lesquels il m'était impossible de me diriger. Je fis amener toutes les voiles et laissai le yacht aller à la dérive au petit bonheur. Vers le matin, le vent tomba, les vagues s'apaisèrent et le temps redevint magnifique.

Nous arrivâmes après deux jours de navigation sur la côte de Bornéo, que nous longeâmes. Vers le soir, nous aperçûmes un petit navire qui s'avançait à notre rencontre et qui nous fit des signaux pour nous inviter à approcher. Je reconnus à sa forme que c'était un *revenue-cutter* anglais. Bientôt un canot s'en détacha et, quelques instants après, le capitaine et les officiers qui la montaient arrivaient à notre bord. Ils ne savaient trop en quelle langue nous adresser la parole; mais dès les premiers mots d'anglais que nous leur répondîmes, ils nous firent compliment de la façon dont on parlait anglais sur ce yacht autrichien. Je leur en expliquai la raison; et ils m'apprirent de leur côté que leur cutter appartenait au gouverneur de Nord-Bornéo et qu'ils faisaient la chasse à des pirates qui infestaient les rivages de l'île :

— Nous avions deviné que vous étiez un yacht, nous dirent-ils, et nous avons tenu à vous avertir du danger... Nous venons encore de prendre deux bateaux. Dernièrement un vapeur a été jeté sur les rochers par le mauvais temps. Il a été pillé par les pirates, qui ont massacré une partie de l'équipage et n'y ont pas laissé un clou. Ils ont enlevé jusqu'à la chaudière, d'un poids énorme!...

Nous remerciâmes nos visiteurs de leur aimable avis et les retînmes à dîner. Ils hélèrent le cutter, qui vint nous donner la remorque; ce que nous trouvâmes d'autant plus à propos que nous n'avions pas de vent.

Le repas fut très gai. Nos convives nous engagèrent vivement à aller à Sandaken, qu'ils nous dépeignirent comme un pays charmant. Mon intention était de visiter le sud de Bornéo; mais je me laissai séduire par leurs descriptions et pris le parti d'aller vers le nord. Nos nouveaux amis ne pouvaient malheureusement pas nous y accompagner. Ils avaient à surveiller les côtes et, en quittant la rade où nous avions mouillé pour la nuit, nous partîmes chacun dans notre direction, le lendemain matin. Le courant était contraire et la brise nous manqua souvent. Malgré la faible distance qui nous séparait de Sandaken, nous mîmes deux jours pour y parvenir.

Nous étions obligés de mouiller tous les soirs, à cause des coraux qui parsèment le rivage et qui pour la plupart ne sont pas indiqués sur

la carte, ce dont je n'accuse personne : il faudrait reviser tous les jours le travail des hydrographes pour le tenir au courant des changements qui se produisent constamment; il y a des rochers et des îles entières qui surgissent en une nuit du sein de la mer. J'en ai vu une qui venait d'émerger de l'eau. Elle était pleine de sources de pétrole.

La nuit qui précéda notre arrivée à Sandaken, il se produisit un fait curieux à bord. Au moment où nous jetions l'ancre, nous entendîmes dans tout le bateau comme le bourdonnement d'une grosse mouche. Personne ne put se rendre compte de ce qui produisait ce bruit, dont les matelots superstitieux étaient très effrayés. Était-ce le phénomène appelé *acousmate?* Je me suis souvenu du bizarre procès de la *Fœderis Arca,* sur laquelle on entendait des cris et des gémissements que l'équipage breton attribuait à des esprits.

Il y avait sur le navire un mousse parisien.

— Et toi, lui demanda le président des assises, crois-tu aussi que ce soient des revenants?...

— Oh! non, répondit-il. C'était de la physique...

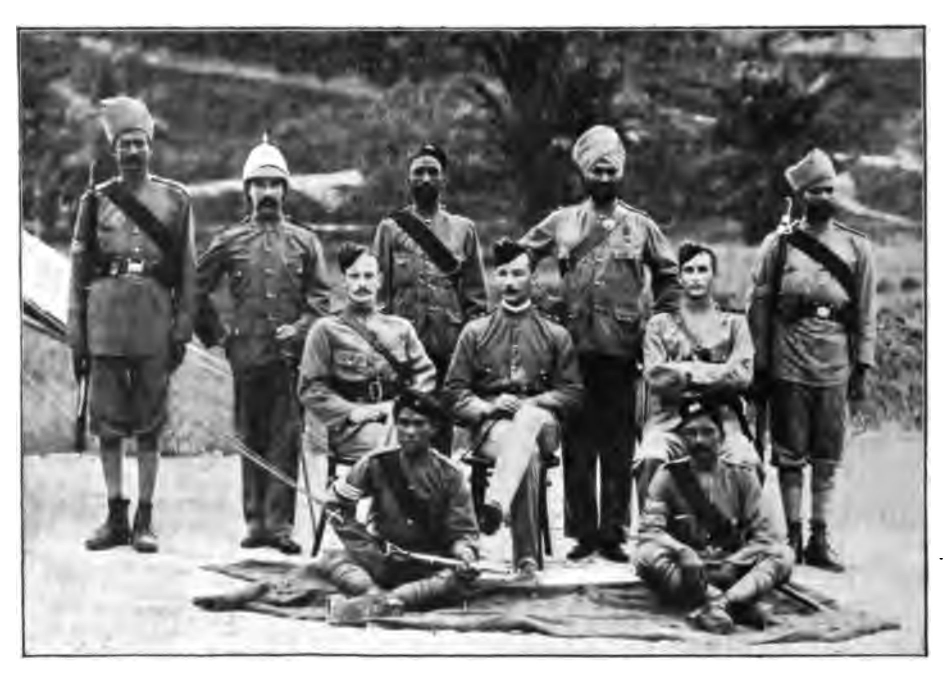
Je m'avisai d'une explication du même genre et je me demandai si nous n'avions pas jeté l'ancre sur un câble électrique.

Nous entrâmes le 27 juin dans la baie très dangereuse de Sandaken, que bordent des rochers sous-marins sur l'espace de deux milles; mais nous fûmes bien dédommagés de notre peine par la vue enchanteresse de la baie. Il était deux heures après midi. Les montagnes violâtres se détachaient en arêtes vives dans l'azur imprégné de douceur diffuse et les sous-bois s'estompaient d'une buée couleur d'iris pâle. L'eau calme brasillait d'yeux de soleil. Des arbres penchés sur les rives balançaient les ombres mobiles de leur chevelure pendante, et la ville, avec ses maisons blanches et ses jolies villas, entourées de fleurs et de verdure, semblait nous accueillir d'un sourire de bienvenue.

Il en était maintenant de nous comme de Don Quichotte aux derniers chapitres de ses aventures. Partout où il arrivait, hôtelleries et châteaux, il avait été précédé du bruit de ses exploits. Ainsi quand nous débarquions dans un port, nous y étions connus d'avance et l'on y savait l'histoire de nos voyages.

Dès qu'il apprit que le *Tolna* était à Sandaken, le lieutenant-gouverneur, M. E. P. Gueritz, vint, au nom du gouverneur absent, nous inviter à descendre à la Résidence. Nous acceptâmes et, peu de jours après, M. Leicester Beaufort, le gouverneur, étant rentré de tournée, insista pour nous garder encore quelque temps.

Sandaken est une ville de ressources, qui possède un bon hôtel, un club très grand et bien agencé, un musée riche en collections ethnographiques de Bornéo, un champ de courses où l'on court avec des poneys comme en Chine, etc. Les fonctionnaires et les officiers de la garnison y forment une société agréable, qui s'évertua à multiplier pour nous les distractions. On donna pour nous des garden-parties et des soirées. Nous jouâmes au tennis, au golf, au cricket et au croquet; nous fîmes des chasses et des excursions. Tous les matins je montais à cheval avec le gouverneur et Mme Beaufort, et nous nous promenions aux environs.



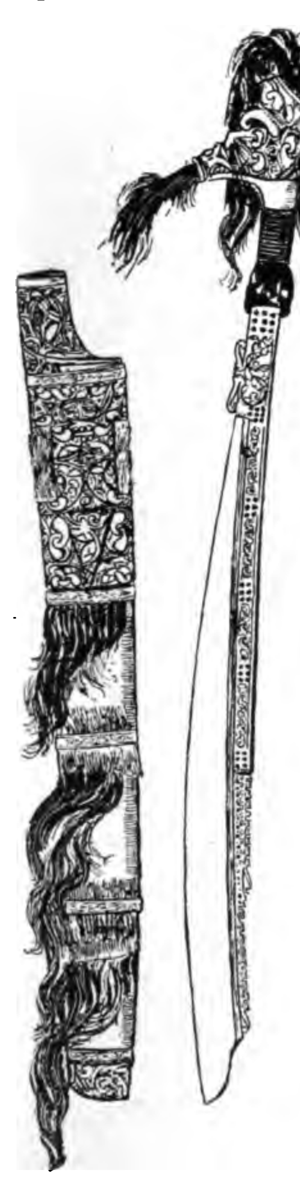
M. CHARLES HARINGTON, LE CAPITAINE JOHN REDDI, M. WAG.
(En avant, deux Dayacks. Derrière, la police de Nord-Bornéo.)

Nous avons parcouru la brousse encore vierge où l'on trouve un certain nombre d'animaux qu'on a souvent décrits et dont le plus dangereux est le cobra. L'orang-outang y vit solitaire avec sa femelle. Ses

petits le quittent aussitôt qu'ils sont adultes et se choisissent une compagne avec laquelle ils vont s'établir dans une autre partie de la forêt, où ils passent leur vie. Il existe aussi à Bornéo une espèce de taureau appelé *tombado* et qui a une tête énorme et des cornes magnifiques. J'ai vu aussi beaucoup de cerfs, dont j'ai tué quelques-uns.



DAYACK (NATIF DE BORNÉO).



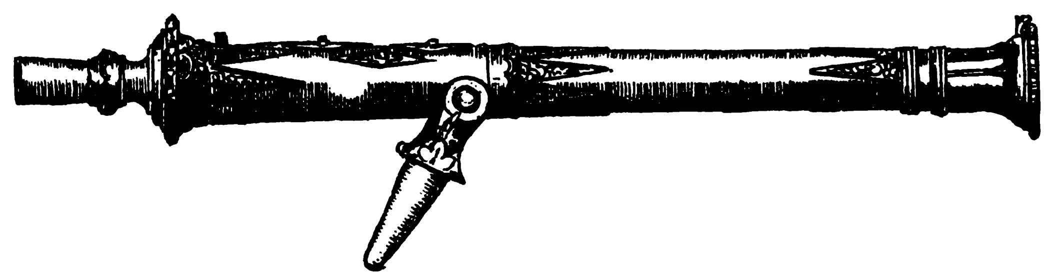
PARANG SERVANT A LA CHASSE AUX TÊTES ET A FRAYER DES CHEMINS DANS LES FORÊTS VIERGES.

Nous étions accompagnés dans nos excursions à travers la brousse par des Dayacks, habitants primitifs de l'île, d'une très grande force corporelle, et qui, avec leur long couteau nommé *parang*, allaient en avant et nous taillaient un chemin au fur et à mesure que nous avancions, dans l'épaisseur des ramures et le réseau des lianes. Ils sont infatigables à ce travail, qui lasserait en quelques minutes le bras de nos sapeurs les plus exercés. Nous marchions sous les arceaux d'une allée verte qui s'ouvrait devant nous, foulant des jonchées de feuillage abattu et respirant un parfum de fleurs blessées.

Ce sont les Dayacks eux-mêmes qui fabriquent ces parangs, très jolies armes incrustées au dos des lames de dessins en or, en argent ou en cuivre, et dont les fourreaux

sont curieusement damasquinés aussi de filets d'argent et d'or et ornés de tresses de cheveux. Ils n'en font pas toujours un usage aussi pacifique que lorsqu'ils précédaient nos promenades dans la brousse. Ce sont, à l'occasion, de féroces chasseurs de têtes et le parang y fait merveille.

En général les Dayacks acceptent volontiers la civilisation et sont amis des blancs, à qui ils sont très fidèles. Quelques bandes de rebelles conduits par un chef nommé Mazali combattent pourtant la domination anglaise. Ils se sont fait de petites pièces de canon très ingénieuses et bien appropriées aux conditions du pays. Elles sont munies d'une pointe en dessous dans leur milieu. On les porte à bras où l'on veut et



CANON DE BORNÉO PROVENANT DE MAZALI.

pour leur donner un affût, on n'a qu'à scier un arbre à la hauteur convenable et à enfoncer la pointe dans la souche restée en terre.

Le capitaine M. John M. Reddie, de Sandaken, m'avait donné un de ces curieux canons qui avait été abandonné par Mazali dans une retraite. Il m'a été malheureusement volé à Minicoy.

C'est, du reste, une nature chevaleresque que ce Mazali. Peu de temps avant notre arrivée, il avait attaqué un bureau de poste et s'était emparé de tout ce qui s'y trouvait, notamment d'une somme d'argent importante. L'employé qui gardait le bureau, où il était seul en ce moment, fut emmené prisonnier et interrogé; il savait comment il fallait parler à Mazali : « Dans l'argent que tu as pris, lui dit-il, il y en avait à moi. Si tu es en guerre avec les Anglais, mon argent et moi n'avons rien à y voir... Est-ce une belle victoire pour Mazali de faire prisonnier un pauvre homme sans défense comme moi?... » Le chef rebelle fit immédiatement mettre en liberté l'employé des postes, après lui avoir rendu son argent, auquel il ajouta des provisions et une petite indemnité pour les frais de route.

Après un combat où il avait fait de nombreux prisonniers aux Anglais, Mazali fit dire au gouverneur que s'il voulait venir seul conférer avec lui dans les montagnes, ils feraient ensemble un traité de paix. Le gouverneur, connaissant la loyauté de Mazali, accepta le rendez-vous. Il fut reçu et traité avec de grands égards par le chef et ses lieutenants, mais revint sans avoir pu s'entendre avec eux.

Les Dayacks sont une race fort curieuse à étudier et l'ethnographie s'est souvent occupée de leurs mœurs et de leurs coutumes. Très prolifiques de leur nature, ils ont une façon à eux de pratiquer le malthusisme. Quand les hommes ont décidé de mettre un terme à l'accroissement de leur famille, ils se perforent le dessous du membre viril pour faire écouler la liqueur séminale avant d'arriver à destination. Beaucoup s'imposent des mutilations du même genre dans le seul but d'être agréables à leurs épouses ou de s'assurer des succès féminins. A l'aide d'une aiguille d'argent, ils se font une incision transversale dans laquelle ils introduisent un roseau terminé à ses deux extrémités par une petite houppe de poils. Cet instrument en usage à Bornéo et à Sumatra s'appelle l'*ampallang*. La fiancée, le front paré d'une timide rougeur, indique à son fiancé la dimension de l'ampallang dont elle désire qu'il se munisse; mais elle sait mettre dans l'expression de ce désir toute la réserve qui convient à son sexe. Elle offrira au fiancé soit une corbeille de fruits, soit un plat de riz, où une feuille d'arbre enroulée autour d'une cigarette donnera la pointure requise. Au nord des Célèbes, de l'autre côté du détroit de Macassar, on entoure le sommet du pénis d'une paupière de bouc ou de chèvre, à laquelle on a soin de



DAYACK (NATIF DE BORNÉO).

laisser les cils. D'autres s'introduisent sous la peau de petits morceaux de laiton, d'ivoire, ou d'argent, et jusqu'à des grelots dont le son vaut parfois des bonnes fortunes.

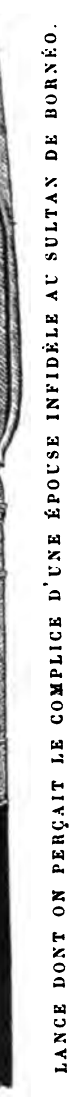
Le désir de plaire aux femmes que chez nous ont inspiré les arts, la poésie, la vaillance et l'amour de la gloire, a subi chez les primitifs de moindres déviations.

Il y a beaucoup de Chinois établis à Bornéo. Ils cultivent la terre ou tiennent des magasins très bien assortis à l'instar de l'Europe. On ne trouve pas d'autres blancs que les fonctionnaires ou les officiers, et il est singulier que pas un Européen ne songe à venir chercher fortune dans une île qui offre tant de ressources. Il est vrai qu'il est difficile de soutenir la concurrence contre les Chinois, commerçants non seulement plus intelligents et plus avisés que les nôtres, mais aussi plus aimables et plus engageants avec la pratique. Quand on les a vus comme moi à l'œuvre, on ne peut pas douter qu'ils auront un jour monopolisé entre leurs mains tout le commerce du globe. L'Europe et l'Amérique ruinées n'auront plus de quoi acheter des canons, la seule sauvegarde de notre civilisation. Je ne vois guère le moyen d'empêcher ce résultat. Quand bien même on détruirait la Chine, les Chinois subsisteraient et se répandraient sur la surface de la terre, où ils feraient fortune aux dépens des regnicoles. C'est alors que la question sociale sera à l'état aigu!

Notre imprévoyant Occident regrettera peut-être le militarisme attaqué par un internationalisme étroit. Lassalle n'avait pas prévu la concurrence du coolie chinois, de « Cheap John », comme on dit à San Francisco, quand il fit la devise célèbre : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous! »

Peu après notre arrivée à Sandaken, le sultan de Soulou y vint rendre visite au gouverneur. C'est lui qui a cédé Bornéo à l'Angleterre. Partout où il va dans les possessions anglaises, on lui rend les honneurs militaires. A Sandaken, il fut reçu par la garnison sous les armes et musique en tête. On le conduisit directement à la résidence où, parmi les préparatifs faits pour le recevoir, on avait eu soin de placer des crachoirs partout, car, ainsi que M. de Pourceaugnac, il a la sputation fréquente, et sa suite ne s'en prive pas non plus.

L'après-midi il y eut une garden-party en son honneur et tout le monde fut présenté au sultan, qui parle d'ailleurs très mal l'anglais et avec lequel on ne pouvait échanger que quelques mots. Il annonça en se retirant que ses femmes viendraient le lendemain voir Mme Beaufort, et en effet nous les vîmes arriver chacune dans son ritcho; elles étaient accompagnées d'une escorte féminine. Ce fut très curieux d'entendre l'officier d'ordonnance, M. Charles Harington, annoncer les différentes épouses en indiquant leur rang respectif dans la hiérarchie du harem : une telle, épouse numéro un; une telle, épouse numéro deux, et ainsi de suite. Vêtues de couleurs éclatantes, couvertes de dentelles noires brochées d'or, parées de colliers et de bracelets de perles, elles étaient presque toutes très jolies, et il en était plusieurs de remarquablement belles. Elles riaient et coquetaient assez librement avec les jeunes officiers.


LANCE DONT ON PERÇAIT LE COMPLICE D'UNE ÉPOUSE INFIDÈLE AU SULTAN DE BORNÉO.

Jadis il n'eût pas fait bon conter fleurettes à ces dames. Le sujet du sultan qui avait eu l'audace d'être auprès de l'une d'elles le rival de son maître était condamné à périr dans les tourments. Une lance était destinée spécialement à le frapper. C'était le sultan qui en donnait le premier coup. Il la passait ensuite à ses ministres, qui lardaient l'un après l'autre le malheureux, qu'achevaient ensuite à coups de parang les personnages de moindre importance du palais. M. Gueritz, secrétaire de la colonie, voulut bien m'obtenir la permission d'acheter cette lance, qui appartenait au gouvernement de Nord-Bornéo ainsi qu'un parang ayant servi à la chasse aux têtes, qui avait été pris par les Anglais.

On avait installé une maison pour recevoir le sultan. Nous allâmes lui rendre visite avec le gouverneur, et il nous offrit des cigares et de la limonade.

A son départ il considéra, d'après la coutume native, que les meubles, la vaisselle et l'argenterie qu'on avait mis dans la maison étaient autant de présents qu'on lui faisait. Il ordonna à ses serviteurs de tout emballer

et emporta tout, ne laissant que les quatre murs. En arrivant, les officiers et les gens de sa suite avaient dû laisser à la Douane leurs armes, qu'on leur rendit quand ils repartirent, précaution prise contre l'humeur querelleuse et facilement irritable des natifs.

Après un séjour de deux mois, nous dîmes adieu à notre tour à nos amis de Sandaken, à M. Beaufort et à ses officiers, M. Gueritz, M. Reddie, commandant de place, à M. Harington et tant d'autres.

CHAPITRE XIII

LABOUAN

Kondat. — J'apprends à Labouan la mort de notre impératrice. — On nous invite à Limbam. — Forcé de m'arrêter en route, je reçois l'hospitalité d'un Irlandais original. — Limbam. — Une maison bien tenue. — Brunei. — Audience du sultan.

Nous partîmes le 13 août pour Kondat, par le détroit de Sarawak, où j'ai noté plusieurs rochers très dangereux non encore relevés et que j'eus occasion de signaler à des navires de guerre.

Nous arrivâmes le 16 par une forte brise. Dans le port était un joli yacht à vapeur : *Fedora,* dont le propriétaire, lord Newborough, vint nous voir à bord. Le résident nous invita à déjeuner et nous présenta à diverses familles de fonctionnaires de la Compagnie de Nord-Bornéo, avec qui nous fîmes des promenades et des pique-niques. La population se compose presque exclusivement de Chinois, laboureurs et marchands. Les natifs sont peu nombreux et assez effacés.

Nous repartîmes le 30 pour Labouan, où nous arrivâmes le 3 septembre, dans un excellent mouillage à l'abri de tous les vents. Il vient dans le port beaucoup de navires pour charger le charbon qu'on extrait dans l'île, dont le territoire n'est qu'une vaste houillère. Pendant mon séjour, on y a fait la découverte de sources de pétrole qui sont maintenant sans doute en exploitation.

Trois paquebots espagnols se trouvaient aussi dans le port, d'où ils n'osaient pas sortir, de peur de tomber entre les mains des Américains.

Le 12 septembre, un télégramme m'apprit la mort de notre malheureuse impératrice, si misérablement assassinée. Je fis mettre immédiatement mon pavillon à mi-mât. Les commandants des navires espagnols m'imitèrent sans connaître encore la triste nouvelle, puis vinrent me demander ce qui était arrivé. Je leur appris l'événement, qui leur causa

une pénible impression, et ils me témoignèrent leur sympathie pour la perte cruelle que venait de faire mon pays. Le résident et les fonctionnaires anglais vinrent aussi m'apporter leurs condoléances et m'exprimer l'indignation que leur causait ce meurtre, qui n'était pas seulement odieux et lâche, mais encore absurde et dénué de signification et de portée.

Au moment où nous débarquions à Labouan, une lettre nous avait été remise de la part de M. Ricket, un des principaux agents de sir Roger Brooke, qui nous invitait à aller passer quelques jours chez lui à Limbam. L'invitation avait été acceptée et le 13 septembre, de grand matin, nous quittions le *Tolna*, pour embarquer sur un petit lougre à vapeur commandé par un capitaine noir que M. Ricket avait envoyé nous prendre.

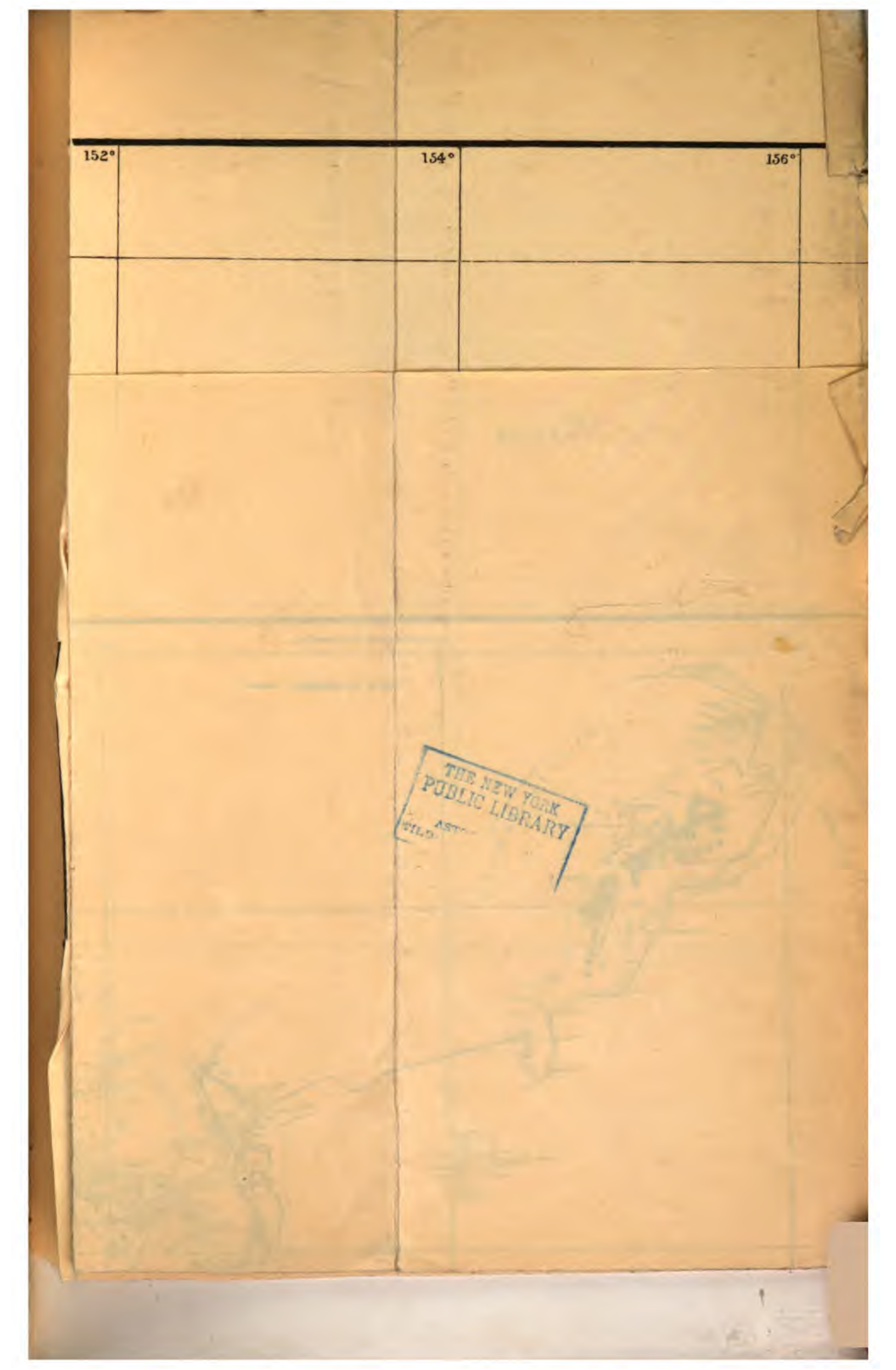
Vers quatre heures du soir, nous arrivâmes à l'embouchure d'une rivière que nous devions remonter; mais le capitaine, quand nous eûmes franchi la barre, nous dit que l'eau était trop basse, et qu'il nous fallait passer la nuit où nous étions. Le cas n'avait pas été prévu, et nous n'avions pas de provisions.

— Il y a pas bien loin d'ici, reprit le capitaine, une petite ville qu'on appelle Brooke-Town. Je vais essayer de remonter jusque-là... Nous y trouverons à manger...

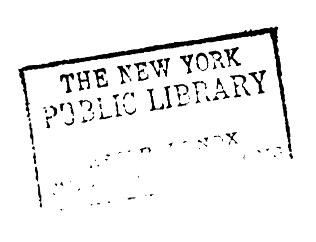
Il y parvint non sans peine, et nous débarquâmes dans une triste bourgade, noire de poussière de houille, où habitaient quelques natifs et des Chinois qui travaillaient aux mines. La perspective de passer la nuit dans ce gîte ne me paraissait pas tentante. Les employés indigènes me dirent qu'il fallait aller chez leur directeur, un blanc dont la maison était à quelque distance de la ville, et je me décidai à m'y rendre en éclaireur, pendant que la comtesse m'attendrait sur le lougre.

On fit chauffer une locomotive sur laquelle je montai et qui partit à une allure désordonnée. Elle était toute petite, et j'avais à peine la place de m'y tenir à côté des deux natifs qui la conduisaient. Nous étions pressés et bousculés les uns contre les autres. Je me cramponnais comme je pouvais pour ne pas être précipité à chacun des nombreux tournants pour lesquels le mécanicien se gardait bien de ralentir sa vitesse.

J'arrivai au bout d'une demi-heure à la station, couvert de horions,


152°
154°
156°

INDIGÈNES DU KONDAT.



le chapeau enfoncé et la figure et les mains aussi noires que celles des natifs. On me montra une jolie villa sur une colline que je gravis. Au haut du perron, sous la verandah, je trouvai un homme encore plus barbouillé que moi de charbon, qui était assis à une grande table, devant un verre de whisky :

— Welcome, master, me dit-il en m'apercevant.

Il avait un accent bizarre, et je ne sais pourquoi je le pris tout de suite pour un Hollandais. Je lui remis ma carte, et de son côté il me dit son nom, qui était Hog. Sur quoi, les présentations étant faites, je lui exposai notre cas. Il comprit qu'il fallait nous donner à manger et à loger :

— Master Ricket est mon chef, dit-il, et par conséquent ma maison est celle des invités de master Ricket... Vous êtes ici chez vous...

— Mais, lui dis-je, c'est que ma femme est restée à bord du lougre.

— Eh bien, il faut aller la chercher...

— Bien volontiers, répondis-je ; mais je voudrais bien ne plus remonter sur cette satanée locomotive qui m'a amené et qui m'a fait sortir l'âme du corps...

— Master, prenez d'abord un *whisky and soda* avec moi, et puis je ferai mettre un wagon à la locomotive...

Nous étions à notre troisième verre quand on vint nous annoncer que le petit train était prêt.

— Pardonnez-moi de ne pas vous accompagner, me dit mon hôte ; mais je vais faire un bout de toilette pour recevoir Milady...

Je trouvai l'excuse légitime et je regagnai la station, où je montai dans un fourgon au milieu duquel était une banquette disposée de telle façon que les jambes pendaient sur le côté de la voie. Je ne sais pas comment j'ai pu me tenir sur cette selle de chameau.

Le mécanicien allait encore plus vite qu'à l'aller. Il poussait sa machine pour franchir les tournants comme on fouette un cheval devant un obstacle. Ce n'est qu'à la force du poignet que j'évitai d'être lancé à chaque instant à dix mètres du fourgon.

Arrivé sans accident à Brooke-Town, je fis asseoir la comtesse sur la

banquette, et la locomotive repartit en sens inverse, non sans que j'aie cette fois recommandé sévèrement au mécanicien de modérer son allure ; ce qu'il fit.

M. Hog nous attendait sur le perron. Il était maintenant tout vêtu de blanc; mais il avait oublié de mettre des chaussettes, et la teinte brune de sa peau faisait un effet baroque sous le pantalon de toile immaculé et dans les petits souliers vernis.

Voici qu'au moment de présenter notre aimable hôte à ma femme, le nom de celui-ci m'échappe. Je me souvenais seulement qu'il signifiait cochon en anglais :

— Monsieur Pig, dis-je à la comtesse, qui veut bien nous accorder l'hospitalité pour la nuit.

Je l'avais désigné par le premier synonyme qui m'était venu à la bouche.

M. Hog se vengea sans le vouloir. Il prononçait mon nom qu'il avait lu sur ma carte : « Fritters », ce qui signifie *beignet*, et nous gratifiait, la comtesse et moi, des appellations de lady Fritters et de sir Fritters.

J'avais dit à ma femme qu'il était Hollandais; mais elle reconnut tout de suite qu'il était Irlandais et me le dit tout bas. Je m'expliquai alors le bizarre anglais qu'il parlait.

M. Hog nous introduisit dans sa salle à manger et commença immédiatement à nous faire boire du whisky en attendant le dîner, qui par parenthèse fut très bon. Il avait été confectionné par un cuisinier chinois, qui servit aussi à table, et que son maître, n'ayant pas de sonnette, appelait constamment au fond de sa cuisine, en criant avec une intonation comique :

— Cooky!...

M. Hog était l'Irlandais cocasse de tous les contes anglais, et quand il eut quelques verres de whisky dans la tête, nous nous amusâmes vraiment beaucoup.

En sortant de table, il nous montra notre chambre. C'était tout bonnement la sienne qu'il avait la gracieuseté de nous céder et dont il nous fit faire un inventaire complet, nous indiquant tous les objets et meubles l'un après l'autre avec la façon de s'en servir.

— Laissons lady Fritters, me dit-il, et venez encore prendre un verre de whisky avant de vous coucher...

Il était presque une heure du matin; mais il me fallut le suivre dans la salle à manger, où je dus me remettre à absorber des verres de whisky en écoutant M. Hog me raconter sa vie. Il avait été garde forestier et veneur, se connaissait parfaitement en chiens et dissertait *ex professo* de *pointers* grands et petits; de *setters* gordon, écossais et irlandais; d'épagneuls et de *retrievers*. La pendule marquait trois heures. J'avais fait plusieurs vaines tentatives pour lever la séance; mais toujours il me faisait rasseoir :

— Vous êtes de bonne compagnie, me disait-il, ne vous en allez pas...

Je crois qu'il voulait dire par là que je n'étais pas gris encore et qu'on pouvait continuer à boire.

Tout à coup M. Hog se leva en se frappant le front :

— Excuse me, me dit-il, excuse me, Master Fritters, j'ai oublié de donner une couverture à lady Fritters... Venez avec moi.

Il me mena dans une grande pièce de débarras, ouvrit une vaste malle fortement camphrée et en sortit une couverture neuve et encore dans l'empaquetage du marchand :

— Excuse me, me répéta-t-il. Portez cela tout de suite à lady Fritters et demandez-lui pardon de mon oubli. Et puis revenez prendre un *nightcap*.

Je portai la couverture à la comtesse, qui n'en avait aucun besoin, car il faisait très chaud, et je retournai dans la salle à manger qu'il ne me fut permis de quitter enfin qu'au lever de l'aurore. Je me couchai la tête un peu lourde, mais n'eus qu'une heure pour dormir. Il fallait repartir de bon matin.

M. Hog, au lieu de café, mon premier déjeuner habituel, m'obligea à prendre un verre de *whisky and soda*.

Je ne fus pas fâché, malgré toute l'amabilité de notre hôte, quand je me retrouvai à bord de notre petit vapeur sur le fleuve, où courait un souffle frais qui faisait du bien à mon cerveau brûlant et à ma poitrine enflammée.

Nous voguions entre deux rives formées de racines d'arbres enchevêtrées qui se dressaient comme des digues, parmi des marécages, où nous apercevions des crocodiles. Plus haut, en amont, la rivière se rétrécissait et coulait en terre ferme, au milieu d'une campagne très riche et couverte d'une magnifique végétation.

L'arrivée à Limbam fut une surprise. Brusquement, à une boucle de la rivière, nous nous trouvâmes transportés d'un endroit absolument sauvage d'aspect en pleine civilisation. La petite ville, si on peut lui donner ce nom, se déployait devant nos yeux avec ses jolies maisons étagées sur les coteaux, des jardins, des pelouses, des allées d'arbres, des places ombragées. Des drapeaux flottaient en notre honneur sur des mâts.

M. Ricket nous attendait avec plusieurs fonctionnaires sur les quais et nous adressait de loin des signes de bienvenue. Il nous conduisit tout de suite à sa charmante habitation, dont le seul défaut était peut-être d'être trop bien ordonnée, trop symétrique. On n'eût pas découvert un grain de poussière dans le coin le plus retiré ni la moindre tache de mouche sur les glaces. Tout brillait. Tout reluisait. Les meubles étaient rangés dans un alignement immuable. Les gazons du jardin étaient balayés, les allées toujours ratissées et les traces des pas effacées derrière les promeneurs; mais au sortir des paysages primitifs que nous venions de traverser, cet entretien minutieux et ce soin raffiné des détails ne semblaient pas sans charme. Les choses n'ont de valeur que par comparaison. Les grands parcs réguliers du dix-septième siècle, qui nous semblent si monotones, paraissaient beaux à des hommes qui revenaient d'une longue guerre, qui avaient traversé des campagnes dévastées, chevauché par de mauvais chemins détrempés et remplis d'ornières, à travers monts et vallées.

Nous restâmes trois jours à Limbam et repartîmes sur le petit lougre en compagnie de M. Ricket, qui descendit avec nous la rivière jusqu'à Brooke-Town, où sir Roger Brooke avait une maison sur la colline en face de celle de M. Hog. Nous y passâmes encore deux jours à parcourir les environs et à chasser; puis nous fîmes nos adieux à M. Ricket, montâmes sur le lougre et retournâmes à bord du *Tolna* à Labouan



BRUNEI SUR LA RIVIÈRE DU MÊME NOM A BORNÉO.

Après un voyage merveilleux sur la grande rivière de Brunei, nous arrivâmes dans la curieuse ville native de ce nom, bâtie entièrement



FEMMES DE DAYACKS A LIMBANG, BORNÉO.

sur pilotis au milieu d'un lac formé à cet endroit par la rivière. Comme à Venise, les rues y sont des canaux. Les maisons ne valent pas, il est vrai, les palais du Grand Canal et ressemblent moins à la Ca d'Oro qu'à des pigeonniers; on y grimpe à l'aide d'une échelle aux barreaux écartés placée devant chacune d'elles; mais la *Erberia* y a plus de couleur qu'à

Venise. Le marché se tient sur l'eau, dans des barques. Les marchandes, presque toutes de vieilles femmes, sont coiffées d'un chapeau immense, qui préserve non seulement leur personne de la pluie et du soleil, mais encore leurs marchandises dans un vaste rayon.

Tous les hommes ont plusieurs femmes à Brunei. On y trouve à



MAISON NATIVE DANS LA BROUSSE DE BROOKE-TOWN A BORNÉO.

acheter de très jolies jeunes filles; mais il est obligatoire de les emmener au loin et elles ne doivent jamais revenir.

Les grands renvoient leurs épouses après leurs premières ou leurs secondes couches. Il en résulte que celles-ci, pour se maintenir en place le plus longtemps possible, font tout ce qu'elles peuvent pour n'avoir pas d'enfants et l'avortement est une pratique courante à Brunei. Les habitants y sont d'une telle habileté que l'opération s'y fait sans danger pour la patiente. Plus de la moitié des femmes nobles n'ont jamais été mères.

Brunei est gouverné par un sultan, à la cour duquel règne une étiquette sévère. Il faut lui demander audience au moins douze heures d'avance, et avant d'être admis auprès de lui on doit encore attendre



MARCHÉ SUR LA RIVIÈRE A BRUNEI, BORNÉO.

assez longtemps dans une antichambre. Quand enfin on est introduit auprès de lui, il place devant son visiteur une chandelle dont la dimension correspond à la noblesse de celui-ci, et lui offre une cigarette roulée dans une feuille de pandanus et bizarrement surmontée en son milieu d'un papillon de papier doré. Elle est longue à proportion de la qualité du personnage reçu. Chandelle et cigarette indiquent probablement



DAYACKS (AUTOCHTONES DE BORNÉO), BRUNEI.

la durée de l'audience accordée. Pour ma part, j'eus les honneurs d'une chandelle grosse comme le bras et d'une cigarette de près d'un demi-mètre. Comme aux altesses d'Europe, on ne doit pas adresser la parole le premier au sultan de Brunei.

Je quittai ses États et revins à Labouan, d'où je partis le 27 septembre pour Singapour. Nous fûmes quinze jours à parcourir la faible distance qui nous en séparait; mais nous n'avions pas un brin de vent et nous n'étions portés que par le courant qui était pour nous.

CHAPITRE XIV

A SINGAPOUR

Nous descendons au *government-house.* — Le paradis des Chinois. — Beau trait de mon cuisinier. — Singapour et ses environs. — Les maisons de repos. — Johore. — Une chasse aux tigres avec quatre mille rabatteurs. — Nous rentrons bredouilles. — La cinquantième année du règne de l'empereur. — Manœuvres de tir des marins anglais. — M. Mencke et son yacht *Eberhard.*

Nous mîmes plusieurs heures à franchir les longues passes de Singapour, où nous trouvâmes dans le port en arrivant le yacht *Fedora* de lord Newborough, qui y était depuis quelques jours, et je m'amarrai à côté de lui.

Le consul américain, M. Spencer Pratt, et le capitaine du port, M. Crawford, vinrent nous voir à notre arrivée et nous invitèrent tout de suite à dîner. Ils étaient fort aimables tous deux et nous furent une très agréable société pendant notre séjour.

Dès le lendemain de notre débarquement, nous rendîmes visite au gouverneur, sir James Alexandre Swettenham, qui nous dit :

— Vous vous êtes croisés avec mon officier d'ordonnance... Je viens précisément de vous l'envoyer pour vous demander de me faire l'amitié de descendre au *government-house.*

Sir Alexandre Swettenham insista si gracieusement que nous acceptâmes et élûmes domicile au palais du gouvernement, magnifique demeure située un peu en dehors de la ville, au milieu d'un grand parc, et entourée de vérandahs dont les fougères arborescentes et les palmifères font à ses salons un cadre de fraîcheur et de verdure délicieuses.

C'est la vie de cour qu'on mène chez les gouverneurs des colonies anglaises, et ce sont tous les jours des fêtes et des réceptions d'un luxe et d'une splendeur impériale. Le domestique est entièrement composé

de Malais, qui sont vêtus de leur costume national avec quelques modifications : ils portent une large ceinture rouge et or à la taille, et sur la tête un turban de même couleur, disposé de façon à présenter la forme d'une sorte de chapeau. Pour les galas, tous les serviteurs au visage bronzé s'alignent dans la grande antichambre, la lance à la main, devant l'immense escalier d'albâtre. Pendant les repas, ils se tenaient derrière les convives, et comme si les ailes blanches des pankahs qui s'agitaient au plafond n'eussent pas suffi à tempérer l'amosphère, ils remuaient silencieusement un écran attaché comme un drapeau à une hampe dont ils plaçaient le bout entre le pouce du pied et le second orteil.

La réception dont j'ai le mieux gardé le souvenir fut celle de S. A. R. le comte de Turin, qui passa quelques jours dans l'Indo-Chine anglaise au cours d'un voyage en Extrême-Orient. Le prince, causeur charmant, me parla beaucoup du Japon, dont il revenait comme moi très épris, et nous évoquâmes bien des souvenirs de ce ravissant pays.

Il y avait en ce moment de grandes courses dans lesquelles couraient des chevaux d'Australie. J'en ai vu plus d'un battre des chevaux anglais. Les Chinois sont des fanatiques du turf, et c'est à eux qu'appartiennent les meilleures écuries de Singapour.

Ils possèdent du reste les plus grandes fortunes de la ville et mènent un train que jalouserait n'importe quel parvenu d'Europe et d'Amérique. Les livrées sont éblouissantes de dorures et les voitures viennent directement de Londres et de Paris. Rotten Row, l'allée des Acacias ou la promenade des Anglais, n'offrent pas en leurs plus beaux jours un coup d'œil plus éblouissant que la grande avenue de Singapour.

C'était une surprise toujours renouvelée pour moi de voir s'avancer un équipage superbement attelé, au trot piaffant et du plus bel ensemble, de quatre chevaux admirables, dans lequel, au lieu de quelque jolie femme que je m'attendais à y apercevoir, était un affreux magot chinois étalant son gros ventre. L'aristocratie de l'avenir, c'est à Singapour qu'elle est en préparation !...

Nous fûmes invités à dîner chez un Chinois, à l'occasion d'un mariage dont les cérémonies durèrent trois jours. Fidèle comme tous

ses compatriotes à la robe mandchoue et à la queue, le maître de la maison parlait très bien l'anglais.

— Est-ce que vous n'avez pas quelquefois la nostalgie de votre pays? lui demandai-je dans la conversation, croyant être aimable en lui parlant de la Chine. Je n'oublierai jamais le regard de stupéfaction dont il accueillit cette question :

— Mon pays, me dit-il en se redressant de toute sa petite taille, c'est l'Angleterre. Je suis sujet anglais...

Les Chinois n'entendent pas le patriotisme comme nous. Ils se soucient peu de leur nationalité; ils ne tiennent qu'à leurs usages, qu'ils n'abandonnent jamais. Les uns, les moins éclairés, ceux qui n'ont pas quitté le territoire de l'empire, essaient de les défendre par le fer et le feu contre l'invasion de la civilisation étrangère; les autres viennent dans les villes des Européens, montrer comme dans une apothéose la tresse conservée de leur pentsée dans un étalage orgueilleux du luxe et des élégances de l'Occident, conquis par leur intelligence. Une famille allemande qui s'établit en Amérique cesse d'être allemande à la seconde génération; mais les fils et les petits-fils des Chinois de Singapour, tout en se disant anglais, restent chinois de mœurs, de caractère et de costume. Les nations européennes, qui n'ont guère de base ethnographique et qui ne sont que des races en formation, ont déjà appris à leurs dépens combien il est difficile de soutenir le contact avec une race stable et définitive comme les Juifs. Les hommes jaunes leur réservent pour un temps prochain de faire la même expérience sur une plus grande échelle. Les Chinois et les Sémites sont des espèces à caractères fixes, tandis que les Aryens sont encore en voie d'évolution. Le moyen âge fut un effort de nos races occidentales pour parvenir à la fixité, et il aurait réussi si elles y avaient persévéré. L'Angleterre, qui a le plus conservé du moyen âge dans ses mœurs et son organisation, est aussi le peuple qui a le plus de stabilité dans son caractère national et le plus de chances de survie.

Les Anglais, qui apprécient les qualités sérieuses et les têtes solides partout où ils en rencontrent, ont du reste beaucoup d'égards et de considération pour leurs sujets émigrés du Céleste Empire. Ils favorisent



MON CUISINIER CHINOIS.

leur commerce, affectent de ne point distinguer entre eux et leurs compatriotes de vieille origine, et leur administration a fait bien véritablement de Singapour « le paradis des Chinois », ainsi qu'on l'appelle.

De l'aveu général, il n'y a pas de gens plus agréables en affaires que les commerçants chinois. On a dit que la plus grande habileté en diplomatie, c'était la franchise. Les Chinois ont compris que dans le commerce le plus grand savoir-faire, c'est la probité. Ils tiennent toujours rigoureusement leurs engagements, qui la plupart du temps ne sont que verbaux, alors même que la convention se trouve avoir été à leur désavantage; ils savent bien en effet que grâce au bon renom qu'ils se seront acquis, un prochain marché leur apportera une compensation.

Telle est la réputation de bonne foi dont jouissent les Chinois de Singapour que lorsqu'ils passent un contrat avec des Européens, ce sont ceux-ci qui signent seulement. Les Chinois se contentent de donner leur parole, et elle suffit.

Il faut peut-être admettre que l'honnêteté des Chinois n'est pas seulement un principe commercial, mais qu'elle fait partie des qualités innées de la race, héritées de la transmission des siècles et qui font partie de leur conformation cérébrale comme les pommettes saillantes et le nez écrasé sont des traits de leur physionomie, restée la même depuis quinze cents ans. J'ai été témoin d'un fait qui prouve chez eux un sentiment de délicatesse singulièrement raffinée, et même un peu excessive, au jugement de nos cerveaux européens. J'avais au Japon un cuisinier chinois. Il était joueur, et pour mettre au jeu venait souvent me prier de lui faire sur ses gages des avances que je lui accordais. Un jour que je lui demandai la note de ses achats pour la table, il me répondit qu'il n'en avait pas. Il y avait pas mal de temps que nous n'avions réglé nos comptes. J'avais donné depuis la dernière note qu'il m'avait présentée un certain nombre de grands dîners à bord, et j'étais bien sûr de lui être redevable d'une assez forte somme. Je lui dis de s'expliquer :

— Le capitaine m'a prêté de l'argent sur mes gages, répondit-il; j'ai joué et gagné. L'homme avec qui j'ai joué était un fournisseur. Quand

il n'a plus eu d'argent, j'ai joué avec lui pour l'approvisionnement du bateau et j'ai encore gagné. En sorte qu'il n'y a pas de note.

J'eus beau lui dire que c'était lui en ce cas qui avait été mon fournisseur et que c'était à lui par conséquent que je devais nos approvisionnements, il ne voulut pas admettre ce raisonnement et je dus accepter bon gré mal gré le présent qu'il me faisait.

Les huttes de bois misérables se mêlent çà et là dans les rues de Singapour aux magnifiques constructions des banques, des comptoirs et des entrepôts, par les fenêtres desquels on aperçoit les têtes olivâtres des employés indigènes travaillant dans les bureaux. Des échoppes de marchands juifs et d'artisans musulmans environnent les magasins anglais où l'on vend de tout : des pantalons et des *pickles,* de la librairie, des *cakes* et des crosses de cricket. Une cohue bariolée circule sur la chaussée du pas glissant et silencieux des pieds nus, Malais coiffés d'un mouchoir, prêtres bouddhistes habillés de safran, métis, Chinois et Japonais. Des mères portent leur enfant debout sur leur hanche. Un homme balance des paniers aux deux extrémités d'une tige de bambou qu'il tient sur l'épaule. Des femmes aux cheveux d'encre, avec des perles à l'ourlet supérieur de l'oreille, un cercle d'argent passé dans une narine, la taille découverte sous le petit corselet court, font cliqueter les anneaux de leurs bras et de leurs chevilles tandis que raide et compassé, son stick à la main, s'avance un soldat anglais entre la foule qui s'écarte respectueuse.

S'il est vrai qu'un homme d'esprit qui passe du continent en Angleterre y perd cinquante pour cent de sa valeur, le moindre domestique anglais qu'on emmène dans l'Extrême-Orient s'y trouve prodigieusement rehaussé dans sa propre estime. Un valet de chambre ne sort pas qu'il n'ait derrière lui un péon pour lui tenir l'ombrelle. Et comment ne prendrait-on pas l'orgueil de sa face pâle quand on voit sur les routes les parias qu'on rencontre descendre par respect dans les fossés. Les marques de vénération paraissent bien vite toutes naturelles après un court séjour dans ces régions. Jacquemont a noté que l'on arrive à se froisser de la moindre omission dans les formes de l'obséquiosité orientale. Nous avons tous, sommeillant au fond de nous, les

instincts du tyran. Renan n'a-t-il pas dit quelque part qu'il voudrait se sentir l'autorité absolue sur un peuple agenouillé d'esclaves, quitte à n'user, il est vrai, que du droit de clémence?

Tous les grands commerçants de Singapour ont des villas en dehors de la ville d'affaires, rangée autour du port. Entourées de parcs ombreux et verdoyants, cachées au milieu des massifs de palmiers, de bambous et de flamboyants, elles abritent ce calme bonheur fait de vie intime, de confortable et de correction dans les rapports familiaux dont les Anglais conservent le goût sous toutes les latitudes et que se pique d'imiter quiconque prétend à quelque respectabilité, parmi les négociants indous ou chinois.

On a construit pour les fonctionnaires de jolies maisons qu'on appelle maisons de repos (*Rest-houses*), où ils peuvent aller passer quelque temps lorsqu'ils sont éprouvés par le climat et trouver une existence confortable pour une faible rétribution. Des particuliers obtiennent aussi d'y être admis. J'en ai visité plusieurs au cours des promenades que je faisais tous les jours à cheval avec le gouverneur, par les belles routes ombragées d'acacias aux fleurs de pourpre et d'or qui serpentent au milieu des jardins débordants de végétation folle, entre les haies rougies par les fleurs d'hibiscus.

Je fis la connaissance au palais du gouvernement du sultan de Johore, que j'allai voir plusieurs fois à Johore, dans ses États en terre ferme, sur la côte de Malacca. Nous suivions le détroit resserré et tournant qu'envahissaient les arbres des rives et qui semblait un fleuve tranquille décrivant ses méandres au milieu d'une forêt. La vieille et curieuse ville de Johore, un peu déchue aujourd'hui, fait encore un grand commerce d'opium, d'indigo, de poivre, de muscade et de maïs. On y prépare le suc de pavot qui arrive de l'Inde à l'état brut en boules enveloppées des feuilles de la plante. On le fait bouillir, on le soumet à divers raffinages et on l'expédie prêt à être fumé. La manipulation et le trafic constituent un monopole dont les bénéfices sont partagés entre le gouvernement anglais et le sultan. Il y a aussi à Johore une maison de jeu, tenue par des Chinois, et qui est pour le sultan une source de revenus par les droits qu'il y prélève.

Les environs de Johore sont très beaux. On y cultive le poivrier et le *nauclea gambir*, sur la lisière des bois de camphriers aux feuilles vernissées et des massifs de lauriers roses, drapés d'orchidées de toutes couleurs, au bord de la jungle mystérieuse et redoutable où rugissent les tigres, où errent les éléphants sauvages, où rampent les serpents, où traîne sous la ramure impénétrable le parfum lourd des fermentations en travail et des sèves qui bouillonnent.

Je fus invité par le frère du gouverneur de Singapour, sir Franck Athelstane Swettenham, résident général des États malais confédérés, à une chasse aux tigres qui devait avoir lieu à Sélangor, dans le district de Pérak, où les tigres s'étaient multipliés plus que de raison et faisaient de nombreuses victimes parmi la population. Elle était organisée à la demande du rajah, et quatre-vingt-treize chasseurs, les meilleurs tireurs de Singapour, devaient y prendre part.

Nous partîmes le 16 novembre sur le steamer *Malacca*, et en deux jours, par les détroits, nous arrivâmes à Pérak, où un train spécial nous attendait. Nous montâmes dans le wagon du gouverneur, aussi confortablement aménagé et aussi luxueusement meublé et orné que celui de n'importe quel roi d'un trust américain. Nous fûmes emportés pendant quatre heures dans des campagnes inondées de soleil et des forêts humides et sombres, parmi les rizières miroitantes, les champs bigarrés, les hautes herbes onduleuses, les étangs à demi-cachés sous les nymphœas et les nelumbos blancs et roses, endormis derrière un rideau de lianes et de fougères. De jeunes baigneuses trempaient leur corps de bronze dans des fontaines et riaient au passage du train. Au bord d'un étang où un homme dirigeait à la perche un radeau, des femmes accroupies lavaient du linge et le battaient de la paume de leurs mains, tordu sur des pierres blanches. D'autres ramassaient des feuilles sèches dans les forêts. On apercevait dans les sous-bois des villages avec des temples aux façades en pyramide tronquée, dont la porte était gardée par des bêtes d'airain. Un buffle pacageait dans un marécage, plongé dans la boue jusqu'au fanon, et sur la route passait un tombereau traîné par des bœufs qu'un bouvier piquait d'une tige de bambou.

Le convoi emmenait avec nous les équipages et les chevaux du gou-

verneur. Arrivés à une station qu'envahissaient les plantes grimpantes, nous montâmes en voiture pour descendre à quelques milles plus loin, devant le perron d'une villa de sir Franck Swettenham.

Il était bientôt l'heure du déjeuner. Nous allâmes dans nos chambres pour secouer la poussière du voyage et descendîmes dans la salle à manger, où il ne fut question pendant tout le repas que de la grande battue du lendemain.

Le reste de la journée fut agréablement occupé par des promenades en barque sur la rivière qui coulait au bord du parc et par le jeu de golf.

Après le dîner, nous eûmes la surprise d'un concert en plein air donné par une troupe de musiciens espagnols, qu'accompagnaient plusieurs jolies filles avec des bas rouges à coins verts et des basquines jaunes qu'agitait un pimpant *meneho*. Au delà du cercle éclairé où nous étions groupés, la nuit nous entourait de ses ténèbres azurées que rayaient çà et là des lucioles de leur zigzag de feu. La lune argentait la cime des montagnes, baignait de lumière les têtes d'arbres qui émergeaient des massifs, pailletait de luisants les remous de la rivière dont les sinuosités s'allongeaient au loin au-dessous de nous dans la vallée. Parfois un souffle de brise traversait les jardins, promenant le parfum des bosquets de frangipaniers et faisait vaciller les étoiles d'une constellation entre les hachures noires des aigrettes de cocotier. Quand se taisaient un instant les castagnettes et les *olle*, il montait d'en bas un bruit d'eau courante.

Nous devions nous lever de bonne heure, et l'on ne veilla pas tard. Il nous restait du chemin à faire avant d'arriver à l'endroit de la chasse. Nous partîmes en voiture et allâmes reprendre un train dans lequel nous fîmes encore une dizaine de lieues. Il fallut marcher ensuite pendant trois quarts d'heure jusqu'au rendez-vous, où sir Franck et le rajah distribuèrent à chacun de nous des numéros de 1 à 93.

Le canton où étaient les tigres formait un quadrilatère terminé de deux côtés par le coude à angle droit d'une rivière et de l'autre par la ligne du chemin de fer. On avait bordé le quatrième côté par une haie frayée à travers les broussailles de la jungle, et tout le long de laquelle, de la voie ferrée à la rivière, s'élevaient sur des poteaux quatre-vingt-

treize petites cabanes de sept à neuf pieds de haut, construites en roseaux et recouvertes de branchages. Quatre mille rabatteurs arrivés en barque par la rivière et munis de tambours, de paquets d'anneaux et d'autres instruments bruyants, devaient se mettre en marche, rangés en fer à cheval, vers les cabanes, en refoulant toutes les bêtes devant eux.

Nous avions tous donné notre parole de ne tirer que sur les tigres, et il nous avait été recommandé, pour ne pas risquer de tuer les rabatteurs avec nos armes à longue portée, de ne les tirer que lorsqu'ils auraient dépassé les cabanes, que séparait entre elles un grand intervalle. A peine pouvait-on s'apercevoir d'un numéro à l'autre. De larges trouées obliques avaient été pratiquées dans les fourrés devant chaque poste, de façon à ne pas permettre aux fauves de se rembucher et à les maintenir quelque temps sous l'action de nos fusils. Chacun de nous avait avec lui deux Malais, armés de lances, pour surveiller le passage des tigres et nous défendre dans le cas où ils attaqueraient la cabane.

Il avait plu la veille. La route neuve qui longeait les huttes était toute détrempée et rendait la marche difficile. Il faisait déjà une chaleur torride et j'étais bien fatigué quand j'arrivai à la cabane 45 qui m'avait été assignée. Mon premier soin fut de m'y dépouiller de tous mes vêtements, y compris mon pantalon.

Mon voisin du 46 était un officier anglais qui n'avait pas sans doute moins chaud que moi. Je l'entendais fréquemment faire sauter le bouchon d'une bouteille de soda water, qu'il additionnait du whisky de ses flacons de poche. Chaque détonation me donnait une alerte. Elle retentissait à mon oreille comme un coup de feu, tant l'air était limpide et profond le silence de la forêt.

Les rabatteurs devaient se mettre en marche à neuf heures, et je ne tardai pas en effet à percevoir le bruit de leurs tambours, bien qu'ils fussent à plusieurs milles de nous.

Il se passa trois heures sans que nous vissions d'autres bêtes que des mouches et des moustiques de toute espèce qui venaient par milliers nous assaillir. Le bruit du tambour se rapprochait toujours davantage. Je vis passer un cerf magnifique qui s'arrêta un instant devant ma cabane, tourna vers moi ses yeux humides et s'en alla à petits pas dans

l'éclaircie. Après une si longue attente, la main me démangeait et mon doigt caressait la gâchette de mon fusil; mais je résistai à la tentation. Des quantités d'oiseaux, pour la plupart des faisans au plumage étincelant, passèrent ensuite par volées; mais de tigres, pas un. Les autres chasseurs racontèrent avoir vu de leur côté qui des troupes d'éléphants, qui des hippopotames et des taureaux sauvages. Quant à des tigres, personne, si ce n'est les rabatteurs, n'en avait aperçu. Aucun n'avait franchi la ligne des cabanes.

Il est probable que les allées et venues des ouvriers, les jours précédents, pour les préparatifs de la chasse, avaient fait vider l'enceinte à la plupart d'entre eux et qu'ils avaient émigré dans une autre partie de la forêt.

Deux coups de fusil avaient été entendus pendant la battue; on ne put savoir par qui ils avaient été tirés et tout le monde se défendit avec énergie d'avoir manqué à l'engagement pris.

Nous étions très désappointés. Le rajah était navré de la déconvenue de ses invités et de l'insuccès de l'effort tenté pour délivrer ses peuples du fléau qui les désolait.

Il mit ses éléphants à notre disposition pour nous conduire à l'assemblée. Je fus émerveillé de l'adresse et de l'agilité avec laquelle l'énorme bête qui me portait marchait sur un chemin où un homme n'aurait pu passer ni même se tenir debout. C'était un tout petit sentier à la lisière d'une forêt, sur le bord d'un ravin et qui dévalait en pente rapide aux flancs d'une montagne. L'éléphant calait ses pieds dans la terre glaise, où ils faisaient des trous. Il savait faufiler sa lourde masse à travers les buissons et franchissait lestement les arbres tombés qui barraient le passage.

Le rajah nous avait fait préparer le déjeuner à l'endroit du ralliement. Il nous fut servi à la mode malaise et se composait de plats indigènes, fortement pimentés de cari, que nous mangeâmes avec nos doigts. Après une fête indienne où nous vîmes danser des bayadères, nous nous embarquâmes sur le bateau du rajah, orné de chimères dorées et dont le pont était abrité de tentelets de pourpre. Nous rentrâmes ainsi chez sir Franck en remontant la rivière.

Les journaux de Singapour donnèrent le lendemain des nouvelles de notre expédition. Ils publièrent cette information : « (Par téléphone) Chasse aux tigres à Pérak. Grand succès. Pas d'accident. » Le grand succès consistait en l'absence d'accidents. C'était déjà beaucoup que parmi tant de chasseurs émérites, munis d'armes perfectionnées, il n'y eût personne de tué.

Nous accompagnâmes sir Franck dans le district de Sélangor, où est située sa principale résidence, splendide demeure au milieu d'un pays magnifique, aux environs duquel il possède des mines d'or et d'étain. Nous y passâmes quelques jours et revînmes à Singapour, où nous réintégrâmes nos appartements du *government-house*. Nous craignions d'abuser de l'hospitalité du gouverneur et voulions louer une villa au bord de la mer, mais il ne le permit pas et nous dûmes rester ses hôtes jusqu'à la fin de notre séjour.

Le 2 décembre 1898, nous célébrâmes les fêtes de la cinquantième année du règne de notre empereur. Bien qu'il n'y eût pas de vaisseau de guerre autrichien dans le port, le gouverneur voulut bien à cause de la seule présence du *Tolna* faire pavoiser la ville à cette occasion, ainsi que le cuirassé anglais *Immortalité*. De notre côté, nous avions décoré le yacht de notre mieux aux couleurs de l'Autriche et de l'Angleterre.

J'assistai à la messe d'actions de grâce à l'église catholique, en uniforme de hussard hongrois, qu'on voyait sans doute pour la première fois dans les rues de Singapour.

Je fus invité par le capitaine Chichester de l'*Immortalité*, le même qui a arrangé le différend survenu à Manille entre l'Allemagne et l'Amérique, à des exercices de tir de son équipage. Nous partîmes le matin en pleine mer et ne rentrâmes que le surlendemain soir. J'ai pu apprécier en cette occasion la précision et la rapidité du tir des Anglais. J'avais assisté bien souvent à des manœuvres de ce genre exécutées par des marins ou des soldats de différentes nations; mais je dois reconnaître que jamais je n'ai rien vu qui approchât de la merveilleuse habileté des pointeurs et canonniers anglais.

Vers la fin de mon séjour arriva dans le port le yacht *Eberhard*. Son propriétaire, M. Mencke, un riche Allemand, vint me rendre visite avec

son secrétaire et j'allai le voir à bord de l'*Eberhard*, qui pour la conformation et l'aménagement ressemblait beaucoup au *Tolna*. M. Mencke se rendait en Océanie et me demanda des renseignements sur les îles sauvages des mers du Sud. Moins heureux que moi, il ne devait pas en revenir. Les journaux ont publié un télégramme de Sydney en date du mois d'avril 1901 annonçant qu'il avait été assassiné ainsi que son secrétaire, M. Caro, par les naturels de la Nouvelle-Bretagne. Le corps de ce dernier avait été mangé.

CHAPITRE XV

MON HEUREUSE CHANCE SE DÉMENT

Départ pour l'Europe. — Malacca. — Entrevue nocturne. — Sinistre rencontre. — Le mauvais temps m'empêche de m'arrêter aux îles Chagos. — Un coup de vent brise les deux mâts du *Tolna*. — Le pont dévasté. — L'équipage effrayé. — Je suis seul avec West, le second officier, pour réparer le désastre. — West est grièvement blessé. — Je fais route sur Ceylan.

J'étais depuis six mois à Singapour. Le 5 avril 1899, je mis à la voile vers Aden, d'où je comptais gagner l'Europe et Trieste. Sir Alexandre Swettenham vint dans son lougre me faire ses adieux à bord, grand honneur dont je fus profondément touché, mais qui s'adressait, je l'ai compris, bien moins à moi qu'à ma nationalité et au sujet de l'empereur.

Je partais seul sur le *Tolna*. La route qui nous restait à faire était longue et fatigante sur un voilier; elle était peu intéressante, puisqu'elle ne comportait plus d'arrêts avant l'entrée de la mer Rouge. La comtesse restait quelques jours encore au palais du gouvernement, pour attendre le passage de la malle française, sur laquelle elle devait s'embarquer pour se rendre en France et aller voir sa famille.

Je touchai en passant à Malacca, ville de Malais et de Chinois, dont les huttes bâties sur pilotis au bord de la mer s'ombragent de palmiers et de cocotiers. Des îles boisées se miraient dans l'eau du port, et le mont Ofia se dressait à l'horizon, découpant sa silhouette rose sur le ciel indigo.

Je passai la journée avec le résident et rentrai très tard à bord. Le lendemain nous reprîmes notre route par le détroit. Nous eûmes des calmes plats interrompus par des gros temps. Plusieurs fois des voiles furent déchirées par des bourrasques qui soufflaient de la direction de Sumatra.

Le 30 avril, pendant la nuit, un grand navire à vapeur qui passait près de nous s'arrêta et nous héla. C'était la malle française venant de Singapour. Ma femme me cria du pont quelques mots d'adieu et le navire s'éloigna. Je ne me doutais pas que c'était notre dernière rencontre. En arrivant plus tard à Trieste, après mon naufrage, j'appris par les journaux qu'elle avait demandé son divorce à l'américaine.

Je sortis du détroit de Malacca le 5 mai et pris la route sud-quart-sud-ouest, la mousson du sud-ouest commençant justement à souffler avec des brises légères mêlées par intervalles de forts coups de vent. Je devais d'abord me diriger en plein vers le sud en latitude 9 ou 10 sud pour sortir de la zone de la mousson et entrer dans celle des alizés du sud-est.

Comme nous débouchions du détroit, nous aperçûmes à l'horizon quelque chose qui flottait. Ce n'était pas tout à fait sur notre route; mais j'obliquai un peu de côté. C'était une habitude que j'avais en mer de courir toujours à ce que voyais dans le lointain. On peut ainsi parfois sauver des naufragés ou recueillir des épaves intéressantes.

En approchant, nous reconnûmes un canot natif en dérive, et je fis tout préparer pour la prendre et le hisser à bord; mais quand nous en fûmes tout à fait près, nous y vîmes un cadavre noir et demi nu étendu tout de son long. Mes marins malais, engagés à Singapour, à défaut d'Européens, m'expliquèrent que le mort avait dû succomber à une maladie contagieuse et que conformément à la coutume on l'avait mis dans ce canot pour renvoyer la maladie hors du pays dans la mer. Il venait sans doute de Sumatra.

Le souci de ma collection l'emportait en moi sur celui de l'hygiène, et je persistais à vouloir faire monter à bord l'embarcation avec son sinistre chargement; mais tous mes matelots s'y opposèrent si vivement que je dus y renoncer. Ils disaient qu'ils se jetteraient à l'eau plutôt que de supporter ce voisinage, et ils l'auraient certainement fait : — C'est déjà assez mauvais signe, ajoutaient-ils, d'avoir rencontré ce canot, et le bateau n'aura plus maintenant que du malheur...

Ils ne se trompaient pas. Les yeux desséchés de ce pestiféré, dont la barque suivit un instant notre sillage, nous avaient lancé quelque malé-

fice. A partir de ce jour, nous n'eûmes plus que des accidents et des catastrophes. Mes officiers m'ont rappelé bien des fois plus tard ce canot maudit que moi-même non plus je n'oubliais pas.

Battus de bourrasques affreuses, qui nous enlevaient toutes nos voiles, nous avions à lutter à la fois contre le vent et le courant très violent.

Le 3 juin, j'arrivai en vue des îles Chagos; mais il me fut impossible, tant les vents soufflaient du sud avec une force irrésistible, de m'y arrêter comme je le voulais, soit à Piros Banhos, soit à Diego Garcia. Nous aurions eu grand besoin de nous ravitailler depuis deux mois que nous étions en mer, et le *Sailing Directory* de Indlay nous avait fait venir l'eau à la bouche en nous parlant des bonnes choses qu'on pouvait se procurer aux îles, où abondaient les vivres de toutes sortes : cochons, poulets, légumes frais, conserves de Maurice et de la Réunion. J'aurais été curieux aussi de connaître la race de chiens d'arrêt qu'on y élève et qui, paraît-il, n'est pas de qualité négligeable.

Je suivis ma route vers ouest, où nous eûmes de fortes brises du sud et des coups de mer; mais la direction des vents était favorable et nous marchions à une bonne allure.

Un soir, à neuf heures, je constatai en montant sur le pont que le temps paraissait se brouiller. Je dis à mon premier officier d'amener toutes les voiles hautes et j'allai me coucher en lui recommandant de m'appeler si le temps changeait. Vers trois heures du matin, je fus réveillé par un bruit horrible, comme si le navire eût été fracassé en mille morceaux. D'un bond je m'élançai sur le pont, où je fis d'un coup d'œil l'effroyable constatation que le *Tolna* n'était plus qu'une épave. Ce fut dans la nuit comme une vision de cauchemar. Le mât de misaine et le grand mât étaient cassés en deux. Leurs extrémités pendaient en l'air, au milieu d'un écroulement de voiles et de cordages. Je compris ce qui s'était passé. Le maître d'équipage n'avait pas entièrement exécuté mes ordres, et par paresse sans doute il avait laissé le grand perroquet, offrant beaucoup trop de superficie au vent qu'il faisait. Une bourrasque s'était élevée brusquement et d'un seul coup avait mis le bateau dans l'état où je le voyais.

J'avoue que je ne pus me retenir de lancer mon poing dans la figure

de l'auteur du désastre, qui là-dessus alla se cacher je ne sais où dans l'entrepont et qu'on n'a revu que le lendemain.

Le ravage continuait. Les pointes des mâts, ballottées par le roulis, se balançaient et tournoyaient comme la verge d'un fléau, aux mouvements du roulis et du tangage, traînant sur le pont la voilure déchirée, tapant sur les haubans, fauchant les cordages, achevant la démolition du navire avec des gestes de brute obstinée qui s'acharne à cogner. C'était ce que Victor Hugo a appelé « la colère de l'inanimé ».

Les focs étaient tombés à l'eau. La ferraille et les pièces de bois pleuvaient sur le pont, où les paquets de voiles, les câbles en fil de fer et les vergues écroulées s'enchevêtraient, roulaient, se bousculaient, allaient, venaient, frappaient à grands coups le bordage de bâbord à tribord, achevant de démolir et de saccager.

L'équipage s'était enfui. West, le second officier, était seul près de moi. Je lui dis d'appeler les hommes ; mais il revint un instant après me dire qu'il n'y avait pas moyen de les tirer de la cambuse et qu'ils se feraient tuer plutôt que de revenir sur le pont.

C'est là l'inconvénient des marins natifs. Les Européens, parmi tous leurs défauts, ont au moins cette qualité d'avoir quelquefois du courage. Aux jours de tempête, nos pires chenapans, ivrognes, paresseux, batailleurs reprennent l'avantage sur les Malais dociles et de bonne conduite.

J'allai à la cambuse et menaçai les matelots de mon revolver; mais rien ne pouvait plus avoir d'action sur eux. Ils étaient là, tapis et serrés les uns contre les autres, comme un bétail qui ne veut pas quitter son étable qui brûle. Ce n'était plus des êtres humains. Ils se laissaient donner des coups de crosse sur la tête sans bouger, sans même un frémissement ni un éclair dans les yeux, et ils se seraient laissé tuer avec la même passivité. Le fuyard du champ de bataille qu'on ramène au combat en lui mettant un pistolet sur la poitrine a conservé du moins assez de discernement pour choisir entre deux dangers; mais mon équipage n'en pouvait plus apercevoir qu'un : celui d'être exposé à recevoir des hunes et des vergues sur la tête.

J'abandonnai cette bande de poltrons, et seuls, le second officier et

moi, sous l'averse de poulies, d'étais, de lourdes voiles, de gros cordages qui continuaient à tomber, nous entreprîmes de déblayer le pont et nous détachâmes à coups de hache tout ce qui tenait encore. Il fallut ensuite monter sur ce qui restait des mâts pour couper les fils de fer et les agrès auxquels restaient accrochés leurs bouts brisés.

Nous parvînmes, bien qu'il n'y eût plus de drisses, à grimper jusqu'à la cassure, et bientôt les pointes des mâts s'abattirent sur le pont avec un bruit de tonnerre.

Je redescendis sain et sauf, mais West s'était fait une blessure grave dont il souffrait beaucoup. Il ne cessa cependant pas de travailler avec moi sans se plaindre. C'était un homme de grand cœur.

On ne peut comprendre, si l'on n'a été marin, le sentiment poignant de détresse que nous éprouvâmes tous deux quand les clartés blêmes du jour naissant nous montrèrent le pont dévasté. Nous étions perdus au milieu de l'immense Océan, sur ce navire désemparé qui n'était plus qu'un ponton. Notre mât de misaine était réduit de moitié et le tronçon du grand mât ne tenait plus. N'ayant plus d'étais en avant ni de haubans de fer sur les côtés, il vacillait dans son emplanture, dont la garniture s'était détachée et son poids énorme ébranlait le pont. Nous dûmes y remonter pour l'assujettir tribord et bâbord avec des grelins, puis le ramener en avant avec des filins et des ridoirs. Nous y fixâmes des palans et des cordages. En un mot nous eûmes à refaire tout un gréement nouveau au prix de quelles difficultés avec un roulis formidable et un gros temps qui ne cessait pas! Ce ne fut pas tout encore. Nos voiles de rechange n'allaient plus. Il fallut en tailler d'autres plus petites pour s'adapter à nos mâts diminués.

Nous travaillâmes pendant trois jours et trois nuits. Le troisième jour, mes matelots, revenus de leur terreur, osèrent s'aventurer sur le pont et vinrent demander leur pardon et à manger. Je les avais pris par la famine.

Tout en clouant, sciant et cousant, je réfléchissais à la situation et tenais conseil avec moi-même. Aller à Aden avec un navire comme celui que nous avions, on n'y pouvait pas songer. Nous devions nous borner à la navigation la plus facile et qui demandait le moins de

manœuvres : à voguer vent sous vergue. Le mieux était de nous diriger sur Colombo en suivant la mousson du sud-ouest.

Je donnai ma route sur Ceylan, et quand nous fûmes parvenus dans des latitudes plus septentrionales, nous filâmes à une allure relativement rapide, eu égard à nos agrès et apparaux. Je n'étais pas sans inquiétude pourtant. Si un nouveau coup de vent nous eût encore une fois maltraités, nous n'aurions pas pu remédier au dégât, n'ayant plus de cordages disponibles à bord.

Enfin nous arrivâmes à Colombo le 16 juin.

Le pilote qui se présenta pour nous faire entrer dans le port hésitait, ne sachant comment manœuvrer un navire en cet état, au milieu des innombrables embarcations qui remplissaient les bassins.

— Montrez-moi seulement où vous voulez nous placer, lui dis-je. Je me charge du reste.

— Mettez-vous n'importe où, me répondit-il.

Il paraissait craindre une catastrophe si nous n'amarrions au plus vite. Heureux d'être débarrassé de sa responsabilité, il me laissa conduire notre pauvre yacht, se contentant de me faire des recommandations :

— Attention à cette barque qui vient là bas !... Prenez garde surtout à ce petit bateau peint en blanc... C'est le vaisseau-hôpital !...

Le brave homme ne fut rassuré que quand nous fûmes à l'ancre, près du quai.

La blessure de West n'était pas fermée et la fatigue qu'il avait éprouvée n'avait pu, au contraire, que l'envenimer. Il entra à l'hôpital en arrivant à Colombo et bien qu'il ait pu en sortir quelques jours après et se rembarquer pour son pays avec l'argent que je lui donnai, je crains bien que ce brave garçon ne soit mort victime de son courage et de son dévouement. La blessure n'était pas guérie quand il me fit ses adieux et le médecin qui l'avait soignée n'en augurait rien de bon.

CHAPITRE XVI

CEYLAN

Les courses et la vie élégante à Colombo. — Le chemin de fer de Colombo à Kandy. — Les bouddhistes. — L'hiver retrouvé à Neuera-Ellia. — Planteurs de thé. — La chasse aux gemmes et la chasse aux cerfs. — La guerre du Transvaal assombrit le paradis de Ceylan. — Arrivée du navire autrichien le *Ceuta*. — Nous donnons des bals à Kandy. — Mort d'un des officiers du *Ceuta*.

Colombo, qui ressemble beaucoup à Singapour, se compose aussi de deux villes : la cité commerciale autour du port, et les villas éparses aux environs, dans des sites enchanteurs, au milieu de jardins de canneliers et de parcs magnifiques. La société, fort agréable, comme dans toutes les colonies anglaises, m'y fit le plus gracieux accueil et j'y comptai bientôt de bons amis, comme le lieutenant-gouverneur sir Edward-Noel Walker, le chief-justice sir Lawrie; les colonels R. D. B. Rutherford, Fanshawe, S. R. R. Savage, Currie; les capi-



UN PHARE DE COLOMBO SUR UNE DES PLACES PRINCIPALES.

taines Anderson et Cameron; le capitaine Wyndham, A. D. C.; M. Borstok, ingénieur de la marine; M. Labussière, consul de France; lord Graham, le plus grand maître du *yachting* en Angleterre, et l'amiral Bosanquet, qui m'a rendu de grands services pour les réparations de mon yacht.

Je ne referai pas une description de Ceylan, après celle qu'en a donnée M. Marcel Monnier en son style coloré et avec une minutieuse



LE CLUB DE COLOMBO.

exactitude de détails qui font voir aux yeux les hommes et les choses.

J'arrivai au moment des courses de chevaux, qui ont lieu dans une vaste plaine, sur la route du charmant village de Colpetty, entre la mer et des lacs d'eau douce. Elles attirent à Colombo pendant quelques jours tous les planteurs de thé de la grande île. Ce sont pour la plupart des cadets des meilleures familles de l'Angleterre. Ils habitent dans les montagnes de jolis et confortables bungalows, où ils restent fidèles à toutes les habitudes de la vie anglaise, sans en omettre un luncheon. Tous viennent aux courses de Colombo avec de magnifiques équipages. Les fêtes et les réceptions se succèdent sans interruption. Les femmes

rivalisent de toilettes. On joue, on parie et l'on dépense parfois en quelques jours tout le bénéfice d'une année. L'épargne, cette vertu des peuples timides et sédentaires qui restreignent leurs dépenses, comme les faibles ménagent leurs forces, n'est pas une qualité anglaise.

Qu'on suive le bord de la mer, au delà soit de Mutual Point, soit de Colpetty, ou qu'on s'enfonce dans les plaines aux ondulations harmonieuses que dominent les montagnes lointaines, les environs de Colombo offrent partout des sites ravissants ou des aspects grandioses. De quelque côté qu'on dirige sa promenade, on découvre à chaque pli de la route des beautés et des splendeurs que rien ne peut surpasser. Les plages basses disparaissaient sous la verdure. Les cocotiers et les palétuviers ont envahi le domaine des vagues et recouvrent de leur ombre l'eau glauque aux remous étincelants et les rochers humides de l'écume des embruns. Les jardins des villas débordent d'une végétation prodigieuse. Des draperies de fleurs s'accrochent aux haies et se suspendent en guirlandes. Les troncs blancs des bambous reflètent leur grêle colonnade parmi les grands nénuphars des étangs. Des papillons et des oiseaux étincellent comme des joyaux sous les massifs des pamplemousses, des corossols et des pins. Les chemins se déroulent comme des rubans d'un rouge sang entre les champs de thé d'un vert foncé, et l'horizon de forêts se profile en gros bleu sur le profond ciel de saphir où vibrent des rayons.

L'air est si pur que le matin, pendant la mousson du nord-est, on aperçoit, surmontant cinq plans étagés de montagnes, le pic d'Adam à trente lieues de Colombo. C'est un lieu de pèlerinage à la fois pour les musulmans et les bouddhistes qui ont des temples à son sommet. On y révère l'empreinte d'un pied gigantesque. Les bouddhistes disent que c'est celle du pied de Bouddha, et les musulmans que c'est la trace du premier pas d'Adam, hors du Paradis. J'inclinerais assez pour la version musulmane, qui place ainsi l'Eden à Ceylan.

On conserve au pic d'Adam des chaînes datant, dit-on, d'Alexandre le Grand. Elles servent de rampe aux pèlerins pour gravir le dernier escalier avant d'arriver à l'empreinte sacrée. A Ceylan, d'ailleurs, on se retrouve dans les régions de la vieille histoire universelle. C'est l'an-

tique Taprobane où les flottes de Salomon allaient tous les trois ans. Peut-être était-ce là quelque part que s'élevait la cité d'Ophir? Qui sait si les vaisseaux de la reine de Saba ne sont pas venus faire le commerce de myrrhe, d'encens, de cinnamome, de baume et de vin de palmier dans le même bassin, aujourd'hui trop étroit, où les paquebots des Messageries vont faire du charbon?

Deux lignes de chemin de fer partent de Colombo. Celui de Kandy



TEMPLE BOUDDHISTE A CEYLAN.

parcourt le plus beau trajet qu'on puisse rêver. La voie traverse des plantations de thé, animées de groupes pittoresques de travailleurs; elle s'enfonce dans des campagnes riantes, passe des rivières, court au bord des précipices où grondent des cataractes, pénètre dans des forêts obscures et mystérieuses où l'air est chargé des fauves émanations de la terre en travail; elle débouche dans la plaine inondée de soleil où s'en vont sur le chemin des chariots traînés par de petits bœufs à bosse, cotoie des jardins de bungalows, s'arrête à des gares cachées sous la verdure où des Hindous en jupes blanches offrent aux portières des feuilles de bétel à chiquer, des bananes et des noix de coco,

franchit un fleuve, grimpe obliquement aux flancs d'une montagne, s'enlace autour des rochers qui suintent, atteint enfin Kandy, après une échappée sur la féerie des parcs et des villas de Peradeniya. Le jardin botanique de Kandy est célèbre. Il a cinquante-six hectares de superficie et s'étend sur les deux rives de l'Ambang Ganga. J'y ai retrouvé toute la flore exubérante et la végétation somptueuse de la brousse et des forêts vierges : les feuilles colossales sous une seule desquelles quinze ou vingt hommes pourraient s'abriter de la pluie ; les arcades gigantesques des frondaisons, les arbres hauts comme des mâts de navire, les groupes de bambous fraternels laissant pendre sur leur tige noueuse et luisante leur chevelure éplorée, les entassements d'ombre impénétrable où traînent des odeurs mêlées de roses, de jonquilles et d'orangers, les fleurs monstrueuses avec je ne sais quoi de vivant, de lascif et de cruel.



CHEMIN DE FER DE COLOMBO A NEUERA-ELLIA.

Un lac d'une grâce japonaise, dans l'ombre miroitante des ramures,

sous la guipure des lianes et des grappes de fleurs, est entouré du côté de la ville d'un parapet dentelé formé de merlons pointus, entre lesquels des groupes de Cynghalais au torse nu sont assis ou couchés dans des attitudes contrastées.

Séparé de lui par une large route, le temple de Bouddha élève ses lourds piliers et son toit en entonnoir, au milieu des jardins de pal-



CHARIOTS TRAÎNÉS PAR DES PETITS BŒUFS A BOSSE. COLOMBO.

miers, entre des fortifications de canaux, de monticules et de créneaux triangulaires. Sous les portiques, des musiciens coiffés du turban frappent sur des tambourins ou soufflent dans des flageolets, tandis que des marchands de fleurs offrent des bouquets aux fidèles.

On conserve dans le temple une dent de Cakya-Mouni, apportée de l'Inde il y a seize siècles par une femme qui l'avait cachée dans son chignon. Les bonzes ne la montrent qu'aux grandes fêtes. Je n'ai vu, à travers une grille fermée d'épais cadenas, que le reliquaire en forme de cloche qui la contient. Il renferme six écrins enfermés les uns dans les autres et qui se ferment chacun par trois clefs, en sorte qu'il

faut ouvrir vingt et une serrures pour atteindre la dent de Bouddha.

Les prêtres bouddhistes, comme nos religieux du moyen âge, passent leur temps à copier leurs livres sacrés. Avec la pointe d'un couteau ils écrivent en très petits caractères sur de longues feuilles de talipot, que l'on relie pour en former des livres qui sont placés ensuite



NATIFS DE CEYLAN.

dans des bibliothèques sous des couvertures incrustées de pierreries.

Les temples sont du reste de véritables musées où l'on conserve de nombreuses curiosités, entre autres de magnifiques défenses d'éléphants, que l'on promène dans les processions aux jours de fête. Le cortège comprend toujours un grand nombre d'éléphants portant les prêtres, au bruit des gongs, des tamtams et des trompettes, dans un parfum de fleurs et d'encens.

Les bouddhistes de Ceylan ne sont, paraît-il, ni étrangers ni indifférents au mouvement philosophique de l'Europe dont les tendances se rapprochent de l'enseignement du K'agiour. Ils connaissent le transformisme de Darwin, le pessimisme de Schopenhauer et le devenir de Hegel. Les prêtres invoquent parfois ces noms et ces systèmes dans leurs

conversations avec les voyageurs à qui ils font visiter les cryptes où dans une pénombre mystique luit vaguement la statue dorée de Bouddha accroupi sur une feuille de lotus.

Pourquoi faut-il que les mœurs de ces pieux personnages dont les robes jaunes glissent silencieusement dans les corridors sombres, éclairés de lanternes rouges et de chandelles parfumées, ne soient pas toujours aussi pures que leurs doctrines? Ils ont renoncé à rien posséder en propre, et ils sont vêtus avec une affectation de pauvreté; mais ils esquivent le vœu de chasteté en remplaçant les femmes par des mignons. Un prêtre d'un rang élevé a jusqu'à douze de ces êtres bizarres et ambigus, Éliacins aux yeux cernés, qui ont des manières de filles et des tournures d'androgynes.

On éprouve quelque surprise à voir derrière le temple tout un quartier de maisons anglaises à la porte desquelles on lit sur des plaques de cuivre les mots : *Notary, Agent* ou *Solicitor*. N'était le nom tamoul qui précède parfois l'indication de la profession, on se croirait dans une rue de Westminster ou du West-End habitée par des gens de loi.

Le palais de justice ramène en Orient. Il est en bois; mais avec d'élégantes colonnades, des chapiteaux bizarres, des sculptures et des ciselures qui en font le plus merveilleux édifice de la ville. Je fus l'hôte à Kandy du chief-justice, sir Lawrie, que j'accompagnais souvent à la cour d'assises, où je m'asseyais près de son fauteuil, sur l'estrade.

L'appareil judiciaire est très simple. Les avocats, à figure de bronze, sont assis autour d'une table ronde et présentent aux magistrats des observations sur un ton de causerie, sans gestes et sans effets oratoires.

Je suivais avec intérêt les débats criminels qui me permettaient de mieux pénétrer le caractère des races qui peuplent Ceylan. Les primitifs sont moins émancipés que nous des fatalités ethnographiques et l'on pouvait reconnaître dans un meurtre de vengeance ou de jalousie, par exemple, les manifestations différentes de la passion chez le Cynghalais, le Ouadda et le Tamoul. La ressemblance physique des individus a pour parallèle leur ressemblance morale. Ils n'ont pas d'individualité physique. Tous ont les mêmes qualités et les mêmes défauts. C'est ainsi que

dans la haute Égypte les marchands d'esclaves s'informent seulement du lieu d'origine de ceux qu'ils achètent, et n'entend-on pas quelquefois dans notre Europe de vieilles dames de province demander, avant d'arrêter une bonne, de quel village des environs elle vient : .

— « Bon pays », disent-elles, ou « mauvais pays »... Peut-être qu'il y a des bourgades où se conserve dans leur intégrité le crâne burgonde ou la mentalité vandale; peut-être que nous avons des tribus gépides encore attardées au creux des vallons.

Stendhal expliquait à Canova que le bon ton moderne défend de laisser paraître une impression dans la physionomie ou dans l'attitude. Un juge, disait-il, prononce à M. de Lavalette son arrêt de mort. M. de Lavalette est un homme comme il faut, précisément parce que son voisin, s'il est complètement sourd, ne peut pas s'apercevoir en le regardant s'il vient d'être condamné à mort. Cet exemple, cité par le psychologue français, me revenait à l'esprit en voyant l'impassibilité des Cynghalais et des Malais à l'audition de leur sentence. Rien du sentiment intérieur ne se reflétait sur les traits du visage ni dans les yeux. Pas un muscle ne bougeait; pas un frémissement sur leurs lèvres. Je doute que l'Européen le plus maître de soi, le « dandy » le plus accompli au sens héroïque où Brummel et Barbey d'Aurevilly prenaient ce mot, parvienne jamais à un si beau flegme. Le christianisme a développé et agrandi la personnalité humaine. Il a augmenté sa conscience d'elle-même et sa sensibilité. Le fatalisme l'a étouffée et l'engourdissement bouddhique l'a anesthésiée; mais comment expliquer que des gens si indifférents devant la mort soient si poltrons devant le danger? Par la même raison qu'ils n'ont pas de personnalité, ils n'ont ni la fierté qui commande de faire bonne contenance, ni la volonté énergique du salut qui fait qu'on lutte jusqu'au bout.

Les Anglais ont transporté à Ceylan leur droit criminel; mais ils ont considéré avec raison que leur droit civil n'était pas un article d'exportation. En quoi ils se sont montrés des politiques avisés et sages. Nos codes européens sur la propriété, déjà mauvais pour nos paysans, sont odieux et abominables quand on les applique à des populations primitives. Ils leur semblent, et ils sont en effet pour eux, le comble de

l'iniquité avec leurs exceptions et leurs moyens dilatoires, avec les embûches et les détours de leur procédure qui livrent pieds et poings liés le naïf laboureur indigène aux roueries des huissiers et des juifs marchands de biens. Mieux valait la justice du cadi, ne fût-elle pas incorruptible. On savait du moins comment s'y prendre avec lui... L'Angleterre se contente de réclamer l'intégrité des juges autochtones et d'assurer l'application loyale des coutumes locales. Peu lui importe qu'elles varient à quelques milles de distance, que l'usage de Colombo ne soit pas le même qu'à Kandy et que la propriété soit individuelle là-bas et collective ici. Elle n'a jamais eu de goût ni d'admiration pour ces beaux monuments législatifs aux grandes façades symétriques qu'on a élevés ailleurs. Les disparates ne la troublent pas et elle utilise tous les vieux bâtiments tant qu'ils ne tombent par d'eux-mêmes.

Je quittai Kandy pour Neuera-Ellia, située au sommet d'une montagne de sept mille pieds. Après avoir parcouru en chemin de fer un nouveau trajet dans un paysage d'une incomparable splendeur, je montai en voiture et par une route bordée tantôt de rizières et de plantations de thé, tantôt de rochers d'où bondissent des cascades, j'atteignis Neuera-Ellia, où j'allai descendre au Hill-Club, le cercle anglais, très confortablement installé.

On ne peut trouver une démonstration plus frappante de l'influence de l'altitude sur la température. Tandis qu'on étouffe à Colombo, on gèle ici sous des rayons de soleil non moins voisins de la verticale. Il y faut des manteaux d'hiver et de la flanelle. Les hommes ont des pardessus et des ulsters; les femmes, des fourrures et des jaquettes de loutre. Il y a des poêles et des cheminées dans les chambres, avec du feu dedans! C'est une impression curieuse de revoir nos fleurs et nos arbustes d'Europe en quittant les cocotiers et les canneliers, d'être transporté en quelques heures d'une région torride en ce climat où l'on retrouve la sensation oubliée du froid. Dans les bungalows du pied de la montagne, c'est la paresseuse attente de la brise du soir, à l'ombre des vérandahs, sous le frémissement des pankahs; en haut, dans les maisons bien closes, on cause devant le foyer, autour de la bûche qui flambe.

Neuera-Ellia est le sanatorium des Européens; mais c'est la Sibérie

des travailleurs indigènes, qui grelottent sous des couvertures avec des airs malheureux de chiens battus.

Les coolies sont en grand nombre pour la culture du fameux thé de Ceylan. La cueillette se fait tous les huit jours. Un coup de cloche matinal en donne le signal. Les troupes bigarrées des Indous au corps brun qui s'agitent au flanc des collines, les hommes coiffés du turban et vêtus de cotonnades blanches, les femmes en voiles verts ou rouges, tous portant sur le dos une grande hotte où ils mettent les feuilles de thé, forment des tableaux animés, frais, papillotants et gais à l'œil. Des hangars s'élèvent à l'extrémité des plantations. C'est là qu'on fait subir au thé les manipulations nécessaires, d'après des procédés empruntés non pas aux Chinois, mais à toutes les ressources de la science et de l'industrie modernes. On le sèche d'abord sur des claies superposées; on le roule et on le presse entre des plaques; on le grille dans des fours de tôle appelés *siroccos;* on l'emballe dans des caisses de bois, et il ne reste plus qu'à le charger sur des chariots attelés de bœufs à destination de Colombo.

Une usine en Europe est une chose bien laide; mais non pas à Ceylan, sous la lumière glorieuse qui transfigure tout, dans ce cadre de verdure, de rochers et d'eaux courantes.

J'étais si enchanté de la douce et belle vie qu'on mène dans les plantations que Neuera-Ellia a failli me garder et que j'ai songé un instant à me faire aussi planteur de thé.

Les Anglais, quand ils travaillent, savent toujours se conserver des loisirs. Ils ne se laissent pas absorber par leurs occupations au point de n'être plus des êtres humains, mais de pauvres machines à produire comme on en voit dans d'autres pays. Leur activité spontanée et sans effort ne les fatigue pas, et les affaires de la journée expédiées, il leur reste du temps pour le cricket, le tennis, le football et même le polo.

Que de belles après-midi passées sous les frais ombrages des jardins aux parterres de fleurs d'Angleterre! Quelles charmantes réunions de jeunes filles, quels gracieux décamérons de causeurs sous les grands arbres des pelouses! Johnson définissait le bonheur : « voyager en mail-coach avec une jolie femme. » Si on m'en demandait

ma définition, je crois que je répondrais par une formule aussi brève : « c'est une garden-party chez M. Davison », l'aimable résident que j'ai retrouvé commissaire de Ceylan à l'Exposition de Paris... Je n'oublie pas les pique-niques au bord des cascades, ni les pêches aux truites dans le beau et grand lac de la vallée, ni les « chasses aux gemmes » (gem-hunting) dans les torrents qui coulent à Ceylan sur un gravier de pierreries. Un des plaisirs champêtres de Neuera-Ellia est d'aller



LAC A NEUERA-ELLIA.

ramasser de petits cailloux qui sont parfois des rubis, des saphirs, des œils-de-chat, des tourmalines, des zircons, des pierres de lune, des aigues-marines.

Les chasses aux gemmes ont bien leur intérêt et leurs émotions; mais je leur préfère celles que j'ai faites avec M. R. Jackson, le veneur émérite de Ceylan, où il a établi l'usage de servir le cerf exclusivement au couteau. On va le daguer dans la rivière où il bat l'eau, ce qui n'est pas sans présenter parfois d'assez sérieux dangers, un coup d'andouiller étant, comme on sait, beaucoup plus dangereux qu'un coup de boutoir.

Monté sur de jolis poneys, j'ai parcouru en compagnie du grand sportsman une vaste étendue du territoire de Ceylan, battant la brousse le jour et recevant le soir l'hospitalité dans les plantations; puis j'allai passer quelque temps chez M. Jackson, dont l'habitation est si charmante et si intime, si pleine de recueillement, de sérénité et de poésie que je lui avais trouvé je ne sais quoi de nuptial et que nous l'avions surnommée « Honey-moon house ».

Il m'était réservé de voir troublée avant mon départ la calme félicité du paradis de Ceylan. La guerre du Transvaal avait éclaté. Bientôt arrivèrent des nouvelles désastreuses qui assombrirent tout notre joyeux monde; mais je fus témoin alors des plus beaux exemples de patriotisme. Les volontaires s'enrôlaient avec un élan admirable. Il en était qui avaient des cheveux blancs. Des pères de famille quittaient leurs enfants; de nouveaux mariés abandonnaient leurs femmes en pleurs, mais consentantes au sacrifice pour la vieille Angleterre. Tous les brillants gentlemen planteurs de thé que j'avais vus dans leurs fringants équipages aux courses de Colombo ou dans le rocking-chair indolent de leur vérandah de Kandy, renonçaient à leur bien-être et à leur luxe pour s'embarquer tous ensemble, après s'être exercés pendant quelques jours à l'équitation et au maniement des armes, sous la direction du petit nombre de militaires que possédait la colonie et dont je faisais partie avec mon sabre de hussard hongrois. Ils n'avaient même pas pris la peine de régler leurs affaires avant de partir, étant sûrs de ne pas revenir. Des collectes et des souscriptions étaient organisées partout pour payer l'équipement des pauvres et l'on vidait ses poches dans la bourse des quêteurs qui allaient dans les hôtels, les clubs et tous les lieux de réunion.

Vers la fin de mon séjour à Colombo, un navire de guerre autrichien, le *Ceuta*, entra dans le port, et je me liai tout de suite avec son capitaine, M. Edal von Toomann et ses officiers. Nous fîmes ensemble une très agréable partie à Kandy, où nous descendîmes dans un hôtel tenu par un de nos compatriotes. Nous y donnâmes des bals trois jours de suite. Le capitaine avait amené sa musique, et les jeunes filles de Kandy purent connaître l'enivrement des valses de Strauss et de Suppé, jouées suivant

la pure tradition tchèque, en faisant le premier temps aussi long que les deux autres. Dans ce décor de palmiers, parmi ces beautés exotiques de races diverses, c'était le Prater qui s'évoquait avec ses concerts du soir, aux sons des czardas hongroises et des besedas bohémiennes.

Kandy est un rendez-vous de jolies femmes de tous pays : sveltes Anglaises venues de toutes les parties de l'empire des Indes pour y respirer pendant quelque temps un air salubre et vivifiant ; demi-sang hollandaises (burgher), descendantes des anciens colons, sans oublier les natives qui ne sont nullement à dédaigner, avec leurs yeux noirs de caresse et de langueur, dans la molle souplesse de leur sarrong de couleurs vives enroulé aux hanches. L'Amérique même était représentée à Kandy par sa plus rayonnante fleur de beauté, lady Hope, que les Parisiens ont admirée quand elle était au théâtre sous le nom de miss May Yolù. Elle est maintenant une des plus grandes dames d'Angleterre, et il faut seulement regretter que ce pays n'ait plus pour la peindre de Reynolds, de Gainsborough ni de Lawrence.

Les officiers du *Ceuta* n'étaient malheureusement pas acclimatés aux tropiques ni habitués aux précautions qu'exige une température torride. Plusieurs tombèrent malades pour s'être imprudemment exposés aux rayons d'un soleil trop ardent. En quittant Colombo, le capitaine Edal dut se résoudre à y laisser l'officier de marine Hochmüller, dont l'état était trop grave pour qu'on pût l'emmener. Il le mit en pension chez un médecin et le recommanda à mes soins. Je lui promis de ne pas quitter le port avant qu'il ne fût guéri.

M. Hochmüller avait demandé avec instance à ne pas être mis à l'hôpital. On l'avait placé dans une petite chambre au rez-de-chaussée, mal éclairée par une seule fenêtre qui donnait sur une petite cour sombre. Le médecin attribuait sa maladie à un simple coup de soleil. Elle prit bientôt un tel caractère de gravité qu'il fallut perdre tout espoir de le sauver. Il avait une fièvre violente, et une hémorragie interne se produisit. Son sang partait par le fondement. L'unique fenêtre ne laissait passer qu'une clarté verdâtre, dont le reflet sur le visage du mourant le faisait déjà ressembler à un cadavre.

M. Hochmüller avait pour garde-malades deux Cynghalais très

dévoués et attentifs à tous ses besoins; mais les mains de bistre qui s'agitaient autour de sa face pâle me causaient une pénible impression. Je proposai à notre consul de lui donner une sœur de charité : « A quoi bon? me répondit-il. Cela ne l'empêchera pas de mourir... Ce n'est pas la peine... »

M. Hochmüller avait en Autriche une jeune femme et une petite fille... Sa destinée était de mourir si loin d'elles, entouré de ces hommes noirs qui lui paraissaient des fantômes dans son délire, quand ils tournaient vers lui leurs yeux blancs, empreints cependant d'une expression de pitié profonde car les infirmiers cynghalais ne se blasent pas comme les nôtres sur la vue de la souffrance humaine et conservent leur tendresse d'âme de primitifs.

Je voulus du moins donner à M. Hochmüller la consolation de voir auprès de son lit un de ses compatriotes, et j'allai le visiter tous les jours. La dernière parole distincte que j'entendis sortir de sa bouche fut celle-ci : « La terre est belle partout; mais la patrie est encore la plus belle!... » Prévenu qu'il était à toute extrémité, j'accourus chez le docteur, que je trouvai causant gaiement avec le consul et buvant du *soda and whisky*. Il me confirma la nouvelle qu'il m'avait fait porter de la mort imminente de M. Hochmüller.

— Avez-vous pensé à envoyer chercher un prêtre? demandai-je au consul.

— Non, je ne sais pas de quelle religion il est, me répondit-il. Et puis à quoi bon! (c'était son mot.) Je mourrai très bien sans prêtre, moi...

— Nous sommes tous catholiques en Autriche, monsieur le consul. Faites demander un prêtre catholique..

Le consul voulut bien se décider à envoyer chercher un prêtre; mais, le docteur lui ayant demandé de rester auprès du mourant, il trouva que c'en était trop cette fois et refusa net, disant qu'il n'était pas chargé de recueillir les derniers soupirs de tous les Autrichiens qui venaient mourir à Colombo.

Un jeune employé du consulat se dévoua et se tint dans la chambre du mourant jusqu'à la fin. Un service important m'appelait à bord; mais

j'allai dire un suprême adieu à M. Hochmüller. Son corps était déjà entièrement glacé. Ses yeux grands ouverts étaient égarés par l'atroce souffrance qu'il endurait. Il était baigné dans le sang qui lui coulait continuellement du fondement et les deux noirs avaient dû renoncer à le laver. Voilà ce qu'il était advenu de ce brillant officier, que j'avais vu quelques jours après l'arrivée du *Ceuta* si plein de vie et de vaillance!

Comme ce malheureux devait invoquer dans son cœur tous les êtres chers dont il était séparé par tant de milliers de lieues! J'ai compris ces faits étranges de télépathie qu'on raconte, ces apparitions de mourants à leur famille éloignée d'eux. L'âme en ces moments fait un tel effort vers les êtres aimés qu'elle peut aller parfois jusqu'à eux, à travers les mers et les continents. Mourir seul au milieu d'étrangers, parmi des hommes d'une autre race, quand on a chez soi des cœurs qui vous aiment et des mains amies et pieuses pour vous fermer les yeux, c'est un sort auquel est exposé le voyageur en pays lointains! Il faut méditer sur ce sujet avant de s'embarquer, et si l'on persiste à vouloir partir, c'est qu'on a la poitrine bardée de triple airain des navigateurs.

Le consul m'écrivit pour m'informer de la mort de M. Hochmüller et m'invita à venir conférer avec lui sur les mesures à prendre pour l'enterrement. J'allai immédiatement voir quelques hauts personnages anglais, qui se mirent à ma disposition pour donner aux obsèques la solennité qui convenait à celles d'un officier de notre marine. Le général envoya sa musique, dont cependant il avait besoin dans la journée, et deux cents hommes de troupe pour rendre les honneurs et tirer des salves sur la tombe. Le char funèbre était traîné par un cheval et la bière recouverte du drapeau autrichien.

Le consul, dès que le cercueil fut déposé au bord de la fosse, alla retirer le drapeau, le roula, le mit sous son bras et s'en fut chez lui, de l'air d'un homme profondément désabusé de ce genre de cérémonies : « Mon Dieu, je le veux bien, se disait-il mentalement, puisque cela peut leur faire plaisir, mais à quoi bon compliquer ainsi la vie? Les Autrichiens ne pourraient-ils pas mourir sans toutes ces vaines superfluités, sans pompes funèbres, sans drapeau et sans consul! »

CHAPITRE XVII

NAUFRAGE

Départ mélancolique. — Nous nous apercevons en route que nous n'avons plus d'eau. — Nous en prenons dans les caissons d'un navire échoué sur les côtes de Minicoy. — Visite de l'amin. — Un courant nous jette sur les rochers. — Mon premier officier Jelstrop. — L'équipage plus occupé de piller le *Tolna* que de le sauver. — Réjouissances indigènes. — Mes hommes me volent. — Je sauve mes collections. — Incendie du yacht. — On fouille la brousse pour chercher ma sacoche disparue. — Mon équipage veut m'assassiner. — Di-di arrive à Minicoy.

Les adieux font les départs plus mélancoliques et les séparations plus douloureuses. C'est sans adieux que j'ai quitté Colombo et Ceylan. Je n'ai pas voulu revoir une dernière fois mes amis avant de mettre à la voile. En aucun autre pays, je ne m'en étais trouvé tant et de si bons en si peu de temps.

Sir Lawrie me dit en me serrant la main :

— Vous ne partez pas pour toujours !

— Oh ! non, lui répondis-je, quoique jusque-là j'eusse été convaincu du contraire, et j'ajoutai :

— Il m'arrivera bien encore quelque chose qui me forcera à revenir sur mon chemin.

Il y a des paroles qu'on a tort de prononcer. Le destin semble les avoir entendues et s'en être irrité. On sent tout de suite après, dans les faits et dans les choses, comme un parti pris de méchanceté, une colère sourde qui cherche un prétexte d'éclater. Je n'avais jamais connu d'appréhension ni de crainte en mettant à la voile, mais à peine eussé-je dit ce mot à sir Lawrie que je fus saisi d'une angoisse au cœur.

Le 4 février 1900, à six heures du matin, le *Tolna* sortait du port par une bonne brise et bientôt les côtes basses de Ceylan étaient au-dessous de l'horizon.

A cent cinquante lieues de l'île, nous fûmes pris par un calme qui nous arrêta là pendant trois jours. A la fin du troisième jour, mon premier officier vint me rapporter qu'il n'y avait plus d'eau dans le grand caisson. Je courus l'examiner et conclus qu'il devait fuir. C'était un accident d'autant plus fâcheux qu'il ne pleut pas dans ces parages à l'époque où nous étions de l'année et que nous n'aurions plus assez d'eau fraîche pour aller à Aden. Après cette fâcheuse découverte, j'en fis une plus pénible encore pour un marin; nous étions treize à bord!... J'avais été encore dupe de ma bonté... Le consul d'Autriche-Hongrie, au moment du départ, m'avait supplié de prendre pour le rapatrier un sujet autrichien destiné à mourir de faim à Ceylan si je ne lui servais pas de sauveur! J'oubliai que nous étions douze et consentis à l'embarquer!... Cet homme, nommé Lœwy, qui complétait le chiffre fatal n'était pas du reste un ingrat. On verra par la suite de ce récit quel fut son dévouement et les services qu'il m'a rendus.

Je me disposais à virer pour mettre le cap sur Colombo pour y faire notre plein d'eau; mais je vis bientôt qu'il y avait une île dans la direction que nous suivions. C'était Minicoy.

Je pris le parti d'y relâcher et, une brise favorable s'étant élevée, nous arrivâmes le 8 février à la hauteur de cette île, qu'on comprend généralement parmi les Laquedives, dont elle gît à cent milles, alors qu'elle n'est qu'à soixante-neuf milles au nord des Maldives. Elle est à peu près dans la latitude du cap Comorin, distant de 270 milles. Étroite et longue, elle est bordée intérieurement d'un cordon de récifs qui enserre son rivage au sud-est, mais s'en écarte au nord-ouest en formant avec lui un lagon.

Le *West Coast of Hindoustan Pilot* dit que les habitants de Minicoy sont hospitaliers; j'étais destiné à éprouver l'inexactitude de cette affirmation. Le même ouvrage porte que des pilotes sont facilement procurés par le gouvernement natif. Je fis en conséquence hisser le pavillon pilote et commençai à croiser par une légère brise de nord-ouest du côté sous le vent de l'île pour prendre à bord le pilote.

Je ne pouvais l'envoyer chercher à terre dans une de mes embarcations, Minicoy n'étant abordable que par-dessus le récif du côté du

nord, où les canots plats des indigènes conduits eux-mêmes par des pilotes peuvent seuls franchir les passes par les beaux jours calmes.

Nous l'attendîmes en vain; mais nous aperçûmes un vapeur échoué contre la pointe des rochers au nord-est de l'île. C'était le *Transcoy*, qui s'y était perdu sept mois auparavant et dont j'avais beaucoup entendu parler à Cobombo, où le bruit s'était accrédité qu'il avait été abandonné



LE « TRANSCOY » ÉCHOUÉ SUR LES RÉCIFS DE MINICOY.

par l'entrepreneur de renflouage Johnson. Mon premier officier, Jelstrop, un Danois ou un Norvégien que j'avais engagé dans cette ville, me confirma cette information : « Capitaine, me dit-il, il doit y avoir de l'eau dans les caissons du *Transcoy*. Nous aurions bien plus court d'y aller en prendre que de mouiller dans l'île. »

Il insista tellement qu'au bout de quelques heures, ne voyant pas venir de pilote, je finis par me décider à envoyer non pas lui, il est vrai; mais mon second officier visiter les soutes du vapeur. Il revint sans avoir trouvé d'eau, et je n'en fus pas étonné. Pendant mon séjour à Colombo, j'avais été souvent à bord du *Ceylan*, yacht à vapeur chargé d'approvisionner de pétrole les phares de la région et entre autres

celui de Minicoy. Je me souvenais que ses officiers, peu de temps après le naufrage du *Transcoy*, m'avaient montré différents objets qu'ils en avaient rapportés. Plus récemment ils m'avaient dit que le navire échoué avait été complètement pillé par les indigènes, qui avaient emporté tout ce qui pouvait être détaché, et qu'il n'en restait plus que la coque. J'admettais d'après ces récits qu'on avait pu ouvrir ou défoncer les caisses d'eau ; mais tel n'était pas l'avis de mon premier officier qui, malgré l'expédition infructueuse de son collègue, ne cessait de me demander la permission d'aller à son tour explorer les flancs du *Transcoy* :

— Je sais ce que c'est qu'un vapeur, répétait-il, et je veux être maudit (*damned*) si je n'y trouve pas des tonneaux entiers d'eau douce, car si l'on a tout pris jusqu'au dernier clou, personne n'a certainement pensé à emporter l'eau. »

Il raisonnait juste. Je l'autorisai à aller au navire et il en revint en effet avec de l'eau potable qu'il y avait trouvée. Pendant les journées des 8, 9 et 10 février, il fit plusieurs voyages du yacht au vapeur, d'où il rapporta de l'eau et quelques objets sans valeur oubliés dans le pillage. C'étaient des paquets de vieilles manœuvres, des balais hors d'usage, des lampes cassées, quelques coussins de sofa, des livres et des tiroirs.

— Il fallait laisser ces vieilleries où elles étaient, lui dis-je la première fois que je le vis revenir avec ces dépouilles... Que voulez-vous que nous fassions de cela? Vous savez que nous sommes pressés et vous vous amusez à ramasser de pareilles broutilles... Et puis, en somme, tout cela ne nous appartient pas...

— Oh! quant à ça, me répondit-il, ce n'est à personne. Tout le monde sait bien à Colombo que le *Transcoy* n'est plus qu'un bris dont personne ne se soucie...

— En tout cas, vous perdez votre temps alors que nous avons besoin de nous hâter... Je veux repartir le plus tôt possible...

L'incident ne méritait pas une plus longue réprimande et je ne m'en occupai pas davantage.

Le 9 février au soir un canot plein d'indigènes vint de Minicoy accoster le long du bord. Au nombre des visiteurs qui grimpèrent sur

notre pont était l'agent anglais de l'île, un indigène de la côte de Malabar, qui, ayant fréquenté tant soit peu une école anglaise, avait été institué par le gouvernement de l'Inde comme gouverneur de l'île, place dotée d'un traitement de quarante dollars chiliens et qui le rend responsable du maintien de l'ordre et de la sécurité des personnes; mais complètement isolé et dépourvu de toute force armée, il dépend presque entièrement de la bonne volonté des natifs au milieu desquels il vit et sur lesquels il ne peut exercer que ce qu'on a appelé la dictature de la persuasion. Dans l'île on ne lui donne que le titre d'*amin* ou docteur.

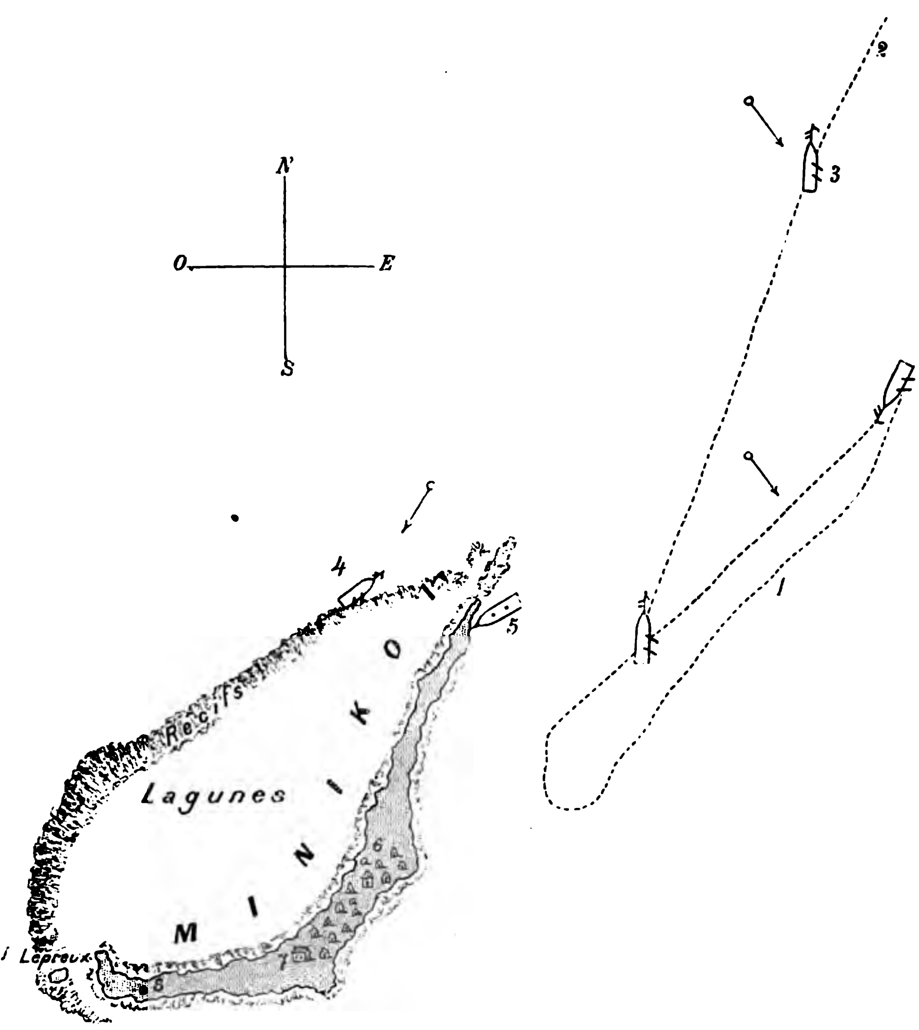


CANOT DE PÊCHE A MINICOY TRÈS SOLIDEMENT CONSTRUIT ET POUVANT PORTER UNE TRÈS LOURDE CARGAISON.

Cet amin était aimable et me demanda pourquoi je croisais près de l'île. Je lui dis que j'étais venu pour faire de l'eau et, si c'était possible, du bois; mais qu'en l'absence d'un pilote qui me conduisît vers le mouillage, j'étais obligé pour ne pas attendre indéfiniment de recourir aux caissons du *Transcoy*. Il me répondit avec empressement qu'il m'enverrait le pilote et qu'il me ferait aider à puiser de l'eau fraîche. Nous causâmes ensuite du *Transcoy*. L'amin me dit qu'il était dangereux de descendre dans l'entrepont du navire, parce que la fermentation de sa cargaison de riz dégageait des gaz toxiques et que les indigènes mêmes n'osaient plus s'y hasarder depuis que six d'entre eux étaient morts asphyxiés.

La nuit se passa et toute la matinée du 10 février sans que le pilote parût; mais le *Ceylan* arriva, apportant du pétrole au phare. Le capi-

taine Chanon stoppa et envoya son premier lieutenant à bord pour me souhaiter un bon voyage. Craignant que le pilote ne vînt décidément



DIRECTION DU VENT.

1. Marche du *Tolna* pendant le jour. — 2. Marche du *Tolna* pendant la nuit. — 3. Position du navire le soir du 10 février entre 10 h. 1/2 et 11 h. 1/2. — 4. Situation du navire avant de toucher entre 1 heure et 3 heures du matin, moment où je montai sur le pont.

N.-B. — Après le naufrage le navire était à la même place, l'avant tourné à l'ouest vers le récif.

5. — Le navire à vapeur *Transcoy* échoué. — 6. Village indigène. — 7. Maison du collecteur où j'habitais. — 8. Le phare.

pas, je recommençai dans l'après-midi à faire amener de l'eau du *Transcoy*, mais nous n'avancions que fort lentement et je comptais que nous mettrions encore deux jours pour avoir la provision nécessaire au trajet d'Aden.

Nous nous approchions de l'île pendant la journée d'une à quatre lieues du côté est sous le vent tandis que nous restions la nuit au large du côté du nord, et mes deux officiers et moi nous étions si bien orientés dans ces parages qu'un coup d'œil sur le phare de Minicoy suffisait, même pendant la nuit, pour nous éclairer sur la position du navire, ce qui était d'autant plus facile que nous restâmes constamment du même côté de l'île et nous trouvâmes par conséquent toujours dans la même position.

Nous avions pendant ce temps une légère brise nord-ouest et le changement de courant était à peine perceptible. Dans la nuit du naufrage, nous fîmes jusqu'à minuit les mêmes manœuvres que les deux nuits précédentes. Le yacht présentait cette particularité que le foc bordé sous le vent, les autres voiles d'étai bordées au vent, lorsque la barre était amarrée au vent, il n'avait presque pas d'autres mouvements que celui de la dérive.

Telle était la position du yacht vers minuit par une mer calme et une légère brise nord-ouest du côté bâbord, lorsque le premier officier, qui avait eu le quart jusqu'à cette heure, fut relevé par le second officier, à qui j'avais donné l'ordre strict de réveiller son collègue s'il se produisait une circonstance quelconque. Je ne quittai du reste le pont qu'à minuit.

Le yacht était en panne comme je l'ai déjà décrit ci dessus, et allait à la dérive du côté est, l'avant vers le nord, avec la vitesse d'un nœud, de sorte qu'il s'éloignait du récif de Minicoy, situé du côté lof à environ quatre lieues. Le phare était visible en arrière par bâbord, à peu près dans le relèvement sud-ouest-demi-sud, et il n'y avait pas lieu de craindre un danger pour le navire qui s'éloignait au large par sa route et sa dérive. La barre étant amarrée, l'officier de quart n'avait autre chose à faire que d'observer le temps et d'aller annoncer un changement de vent.

Il était environ une heure et demie du matin quand il vint me réveiller et me dire que nous sondions par deux brasses et demie. Du moins cette heure (une heure ou une heure et demie) a-t-elle été inscrite dans le journal du bord d'après l'indication fort incertaine du matelot Lœwy; mais ni lui ni aucun autre de mes hommes ne consul-

tèrent leur montre avant le matin et je n'y songeai pas moi-même davantage. Il était peut-être deux heures. L'aube paraissait proche et, d'après le travail qui fut fait jusqu'au point du jour et qui ne demandait que peu de temps, j'incline à penser qu'il était plutôt trois heures.

Quoi qu'il en soit, je montai immédiatement sur le pont et ordonnai d'appeler tout le monde en haut pendant que je larguais la barre pour virer vent devant; mais les hommes, qui ne se rendaient pas compte de la situation critique, n'arrivèrent pas assez vite et mon premier officier ne parut qu'après que je l'eus envoyé chercher plusieurs fois. Cependant je remarquai avec surprise que nous n'avions plus le feu de Minicoy bâbord arrière; mais par le travers tribord, et dans cette posision, c'est-à-dire l'avant est-nord-est, le navire toucha sensiblement le récif. Je réussis bien encore à mettre en panne, mais avant que le navire courût avec les amures à tribord, il talonna légèrement sur le récif où il resta gîté le cap à l'ouest.

L'air était calme et le ciel serein. Aucune cause apparente ne justifiait l'événement, et la seule explication que j'en aie trouvée est que le vent, en s'amollissant, avait tourné du nord-ouest par le nord jusqu'au nord-nord-est, et que le yacht restant vent dessus, suivant la particularité qu'il avait dans cette position des voiles et du gouvernail, avait suivi le changement de bise. Un courant sud-ouest sera alors entré en action, jetant le yacht en travers et le portant vers le récif. Les indigènes prétendent du moins que parfois des courants tourbillonnants naissent subitement aux abords de leur île, et c'est à un de ces phénomènes qu'ils attribuent le naufrage du *Transcoy*, dont la route faisait passer à vingt lieues de l'île Minicoy.

Le fait est que l'avant du yacht était dirigé vers le nord-nord-est et que l'officier de quart ne s'était pas aperçu de ce nouveau cap. Le matelot de quart Lœvy m'a rapporté, plus tard, il est vrai, qu'il avait dû réveiller celui-ci endormi sur le pont pour lui montrer la terre tout près de nous.

Les mesures prises pour renflouer le yacht ont été consignées sur le livre de bord et je suis pleinement convaincu que l'insuccès de tous mes efforts est principalement dû à la conduite de mon premier officier.

Pendant mon séjour à Ceylan, je n'étais pas à bord la plupart du temps, et Jelstrop s'était habitué à exercer sur le *Tolna* une autorité sans contrôle. Il éprouva un dépit profond et mal dissimulé lorsqu'en mer il me vit reprendre le commandement effectif. Un ordre que je donnais à un homme lui semblait une offense personnelle et il se mordait les lèvres de rage contenue. Il me faisait une opposition sourde. Je le sentais hostile sous les formes d'une politesse obséquieuse et je le devinais frondeur malgré son affectation de déférence. Il avait déjà laissé paraître du mécontentement et du mauvais esprit en plusieurs circonstances; mais je ne connus toute la noirceur de sa nature haineuse et vindicative qu'à l'expression atroce de méchanceté empreinte sur sa physionomie le jour où je m'emportai contre lui au moment du danger et lui adressai une violente réprimande. Dans la suite, il déjoua par une résistance sournoise et passive, mais avec une évidente préméditation et un parti pris persistant, tous mes essais de renflouage du yacht. La joie maligne qui pétillait dans ses yeux et le rictus involontaire de sa bouche, chaque fois qu'avait échoué une nouvelle tentative, me soulevaient d'indignation et de colère.

Le matin du naufrage, je l'envoyai dans l'île avec une partie de l'équipage par la lagune qui était de l'autre côté du récif pour chercher un renfort de travailleurs indigènes. Je lui recommandai d'être rentré à bord en tout état de cause à onze heures du matin, afin de profiter du moment où la marée serait la plus haute pour remettre le navire à flot. Je savais bien en effet qu'il ne fallait pas laisser passer le premier flux sans faire tout l'effort possible pour relever le bateau, que la moindre houle risquait de pousser davantage sur le récif ou même de briser. Mon premier officier ne l'ignorait pas plus que moi; mais il ne jugea pas à propos de se hâter pour cela.

Arrivé à terre, il avait fait la connaissance de l'amin et s'était mis à boire tranquillement du toddy avec lui et les indigènes, sans plus songer au yacht, où nous l'attendions avec une impatience frémissante.

Il était une heure de l'après-midi quand il revint à bord, en excellente humeur, avec deux canots chargés d'indigènes amusés et gais qui ne manifestaient aucune envie de nous venir en aide. La marée était



NATIFS DE MINICOY. PÊCHEURS.



GHUDAM-KADER, AMIN DE MINICOY, AVEC SA FEMME ET SA BELLE-SŒUR.

(Deux natives de Malabar, l'amin est lui-même natif de Cannanore
et a seulement le thachamfann par sa femme.)

passée et avec elle le moment décisif et unique peut-être où j'aurais pu renflouer le yacht avec mon propre équipage. La moitié de mes matelots était avec Jelstrop pendant ce temps-là!

Tout le monde comprendra, je crois, que je n'aie pas été très aimable avec mon officier en cette occasion; mais personne ne pourra se figurer l'état de mon âme s'il ne s'est trouvé dans une situation analogue à la mienne, après avoir joyeusement et fièrement vogué sur la mer pendant des années, s'il n'a vu périr lentement un beau navire qu'il aimait du même amour dont j'aimais le *Tolna*. Lui qui m'avait conduit sur tant de rivages, qui avait promené sur tant de mers son pavillon claquant au vent et sa fine silhouette blanche, il était là maintenant, couché sur le côté. C'était pour finir par un accident obscur et mal défini qu'il avait échappé aux lagunes des approches de Nouma-Nouma et au typhon des côtes du Japon! Des milliers de regards l'admiraient quand il entrait pimpant dans un port. A présent, il gisait humilié et sans défense devant une bande de sauvages dont l'œil avide fouillait déjà les cabines à travers les hublots. Oui, l'on peut aussi avoir éprouvé ce que j'ai ressenti si l'on a vu un être cher et charmant, longtemps compagnon de notre existence et de qui l'on tirait toute sa joie, étendu sans vie sur une couche grossière parmi des étrangers; si l'on n'a pas eu près de soi une main amie qu'on puisse presser dans sa douleur; si autour de la noble et belle dépouille livrée sans défense à leurs mains qui la profanaient, se sont agitées la tourbe réjouie des ensevelisseurs à gages et la troupe chuchoteuse des mauvais serviteurs cherchant à dérober quelque chose; si la mort aussi a été précédée d'une longue agonie; si l'on a passé pendant une suite de jours par l'alternative des espoirs et des déceptions; si l'on n'a trouvé de secours nulle part et si l'on a été seul à lutter, seul à vouloir le salut, parmi des gens qui épiaient les progrès du mal et guettaient le dénouement avec une curiosité cupide ou perverse.

L'amin accompagnait les indigènes dans leur visite au yacht. Il me fit observer qu'il était en danger d'être brisé contre le récif par un courant tourbillonnant comme on en voit souvent près de la côte ou par le ressac, que la plus légère brise rend très fort. Je dus donc me décider à faire transporter à terre, dans des canots, les objets

auxquels je tenais le plus, notamment ma collection de voyage.

Le soir, je traversai la lagune dans un de mes canots et me rendis dans le village pour y demander aux indigènes de venir travailler le lendemain au renflouage. L'amin avait convoqué les habitants et me servait d'interprète. Pendant que j'étais assis dans une chambre avec les chefs pour traiter avec eux, toute la population de l'île, hommes, femmes et enfants, était assemblée devant la maison au clair de la lune et manifestait bruyamment l'intérêt qu'elle prenait à nos négociations. Je ne sais ce que l'amin avait dit au peuple ; mais la nuit était déjà fort avancée lorsqu'il me fit connaître le résultat des longs pourparlers qui venaient de se terminer : les natifs consentaient à m'aider, me dit-il, moyennant le paiement de 25,000 roupies pour chaque jour de travail, sans compter certains autres avantages qu'ils se réservaient, ou bien si je leur abandonnais le navire et me contentais d'en emporter un certain nombre de choses.



MARCHAND NATIF DE MINICOY.

Ces prétentions impudentes et dérisoires étaient un refus de tout secours, aggravé d'ironie. Je compris le calcul des natifs. Ils se disaient que le navire ne pourrait leur échapper et voulaient laisser à la houle et à la brise le temps de faire leur œuvre de destruction. Je chargeai l'amin de leur déclarer qu'en aucun cas mon bateau ne leur appartiendrait et que j'aimerais mieux le brûler que de le laisser tomber entre leurs mains; mais ils se moquèrent de la menace en disant qu'ils n'étaient pas assez sots pour me croire. Ils gardèrent les jours suivants cette atti-

tude expectante et narquoise, déclinant les offres de salaire raisonnable que je leur faisais, en me regardant d'un air de supériorité dédaigneuse me débattre seul au milieu de difficultés grandissantes et bientôt insurmontables.

Quand je revins le matin au bateau, après ma conférence avec les indigènes, je trouvai en arrivant à bord Jelstrop et la plus grande partie de l'équipage dans un état d'ivresse complète et tout à fait incapables de travailler. Ils s'étaient déjà attribué un droit d'épave sur mes vins et mes liqueurs. Les orgies ne cessèrent plus désormais. Les matelots se remettant à boire dès que j'avais le dos tourné et pendant chaque voyage que je faisais à terre pour y transporter mes caisses, le yacht était livré aux saturnales. J'ai indiqué dans le livre de bord la quantité de vins de prix et de liqueurs de marque qui m'ont été volés. Les hommes titubaient en portant les amarres; ils me regardaient d'un œil hébété et vitreux quand je leur donnais un ordre et me répondaient avec des hoquets d'ivresse. Quand ils n'étaient pas gris, ils manifestaient la plus absolue indifférence pour le sort de mon yacht, et c'était bien humain, en somme, n'est-ce pas? Sans sortir jamais ouvertement de l'obéissance et suivant en cela l'exemple de mon premier officier, qui gardait des formes, ils exécutaient les commandements avec nonchalance, s'arrêtaient de travailler quand je ne les regardais pas, évitaient de faire le moindre effort ni de prendre la moindre peine.



L'ANCIEN AMIN DE MINICOY,
ALI MANIBEDFANN.

(Cet indigène est de descendance native des Maldives et descend de Ghazi-Hassan, sultan des Maldives en 1781. Son grand-père avait été banni de Minicoy au changement de sultan vers 1793.)

Le yacht drossé de plus en plus contre le récif par la houle légère, commença à faire eau, et il ne me restait qu'à transporter à terre le plus possible de ce qu'il contenait, opération difficile, à cause des récifs cachés

sous l'eau où nos embarcations risquaient de se heurter et qu'il fallait éviter par des circuits, à cause aussi de la grande distance à parcourir à travers la lagune jusqu'au village, et de l'infidélité de mon équipage que j'étais obligé de surveiller continuellement. Le ressac, devenu plus fort sous l'action de la brise, avait inondé le navire. Ce fut un cruel crève-cœur de voir tant d'objets rares et précieux que j'avais réunis au prix de tant d'efforts et de dangers flotter au hasard dans l'entrepont et se briser à chaque coup de roulis. Je sauvai à grand'peine mes curiosités, auxquelles je tenais par-dessus tout et dont rien n'aurait pu réparer la perte. Presque tout le mobilier du *Tolna*, à l'exception d'un certain nombre de choses d'une valeur particulière, dut être abandonné aux flots destructeurs.

J'avais écrit dès le quinze février au collecteur anglais de Malabar à Calicut pour le prier d'user de son autorité en ma faveur auprès des indigènes. Sa réponse, datée du 8 mars, ne me parvint que longtemps après. Elle était ainsi conçue :

« G. W. Dance esq. J. C. S. *collecteur de Malabar*
à M. le comte Rodolphe Festetics de Tolna.

« Monsieur,

« En réponse à votre lettre en date du 15 du mois dernier, j'ai l'honneur de vous exprimer mon regret de l'accident dont vous avez été victime. J'ai ordonné aux insulaires de vous prêter leur assistance; mais ils sont une race entêtée (a stiff-necked people) et n'obéissent pas facilement à moins que l'autorité ne soit auprès d'eux et appuyée de la force armée.

« J'ai l'honneur, d'être, Monsieur, votre très obéissant serviteur.

« *Pour le collecteur,*
« (Illisible.) »

J'avais été obligé d'aller loger au village, où l'on m'avait donné pour habitation une vieille maison délabrée où le collecteur logeait pendant sa tournée de service. C'est là aussi, sous des hangars qui l'entou-



VILLAGE DE MINICOY. DANS LE FOND, TOMBEAUX INDIGÈNES ÉPARPILLÉS DANS TOUT LE VILLAGE, LES NATIFS ENTERRANT LES MORTS A PROXIMITÉ DE LEUR DEMEURE.

raient, que j'avais fait déposer tout ce qu'on avait retiré du yacht.

J'y étais installé depuis deux jours quand les indigènes firent une fête pour remercier le ciel de la bonne aubaine qu'il leur avait envoyée en permettant que mon yacht vînt se perdre sur leurs côtes. Ce furent dans tous les villages des chants et des battements de tambours. Tout le monde était paré de fleurs et de guirlandes, avec des foulards de soie autour de la taille. Les femmes, en robes éclatantes, portaient sur leur tête, comme des canéphores antiques, des plateaux élégants ornés d'incrustations contenant des viandes et des fruits.



FEMMES DE MINICOY.
(Une d'elles tient une cruche à eau.)

Le cortège, composé de près de quatre mille personnes, se dirigea d'un pas processionnel vers ma maison, devant laquelle s'étendait une place. Là il s'arrêta, et des danses commencèrent aux sons des tambours, frappés en cadence, les uns courts comme des tambours de basque, les autres longs comme des tambourins provençaux et garnis au milieu de la caisse d'un cordon de grelots. Les hommes dansaient seuls, et les femmes, ayant déposé par terre les mets et les boissons dont elles étaient chargées, s'étaient assises en cercle. Le festin eut lieu ensuite. Les indigènes se mirent à manger et à boire du toddy pour célébrer la perte de mon pauvre *Tolna*. J'assistai de ma fenêtre à leurs réjouissances et je respirai le fumet de leurs viandes que la brise m'apportait. Les danses reprirent après le repas. Elles ressemblent beaucoup à celles de l'archipel Bismarck. Les hommes se trémoussent de toutes façons en tapant sur les tambours, plient les genoux, s'inclinent jusqu'à terre, se renversent en arrière, rebondissent comme des balles à une grande hauteur. Tous ces mouvements sont exécutés avec une mesure parfaite. Les femmes ne dansent pas et restent simples spectatrices.

Pour terminer la cérémonie, une espèce de vieux fakir entra chez moi avec un brûle-parfums qui empesta toute ma maison, prit de l'eau dans un vase que tenait un acolyte et m'en aspergea en marmotant des formules de bénédiction; il me promettait peut-être le paradis de Mahomet que j'avais mérité, quoique infidèle : « Allah, me disait-il, ne se souviendra plus que tu n'étais pas parmi ses croyants... » La



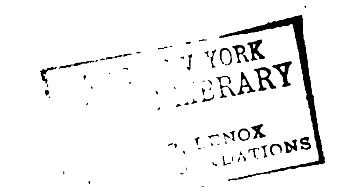
KITES, FLEURS EMPLOYÉES PENDANT LES CÉRÉMONIES DU RAMAZAN.

moutarde me montait au nez avec l'encens des cassolettes; l'amin, qui était près de moi, me vit esquisser un geste du pied et me conjura de rester calme. Les indigènes, qui appartiennent à une secte musulmane, sont très fanatiques et une insulte à un ministre de leur religion eût sans doute fait massacrer l'amin en même temps que moi.

Mon équipage continuait à transporter à ma maison les objets retirés du bateau. J'étais en droit de suspecter la probité des hommes après le pillage de ma cave. Je voulus les soumettre à une épreuve qui leur inspirât pour l'avenir une crainte salutaire. Après un voyage qu'ils venaient de faire au bateau, je les fis venir avec leurs sacs et leur ordonnai de



FESTIN, DANSES ET CHANTS AU SON DU TAMBOURIN NATIF A MINICOY.



les vider devant moi et en présence des autres. Tous avaient dérobé des objets d'une valeur plus ou moins grande, qu'ils avaient cachés dans leur sac et je trouvai notamment dans celui de l'un d'eux, un Espagnol nommé Baquero, une petite cassette contenant une montre et une chaîne d'or, des médaillons garnis de diamants, des perles, etc. Ces bijoux étaient toujours enfermés dans un tiroir dont je portais la clef sur moi. Il avait donc fallu qu'il s'emparât de cette clef avec la préméditation de fouiller le tiroir.

Je dressai séance tenante une liste des objets volés et déclarai à mes gens que, vu leur conduite très mauvaise, je porterais tous ces vols dans le journal du bord, pour les faire connaître plus tard aux autorités. En même temps je leur donnai congé à tous, ce que j'étais autorisé à faire d'après les règles générales d'embauchage; mais je me déclarai prêt à subvenir à leur subsistance comme à bord, s'ils me promettaient de m'aider à faire des caisses et à y emballer mes objets, condition qu'ils acceptèrent avec empressement. Je ne chassai que Baquero. Il alla comme Ismaël errer parmi les natifs; mais je savais qu'il rencontrait ses camarades non loin de ma maison aux heures de repas et en recevait en cachette sa ration quotidienne.

Le 15 février, le yacht, pressé par les lames contre le récif, eut son bordage enfoncé et fut complètement envahi par l'eau. Pour pénétrer une dernière fois dans la grande cabine où je voulais essayer de prendre encore quelques objets, je dus nager à travers le salon. Pendant que j'étais debout, grimpé sur le lit, avec de l'eau jusqu'au cou, le bateau, couché sur le côté, se releva brusquement sous un choc de houle et je me trouvai la tête dans l'eau. La tentation me vint de me laisser mourir là. Je m'étais toujours dit que je péririais avec mon navire s'il se perdait, et dans l'état d'affreuse fatigue et de découragement immense où je me trouvais, je me serais tenu parole bien volontiers si je n'avais tout à coup pensé à la joie des indigènes qui pourraient piller à leur aise le navire quand je ne serais plus là. Je me représentai aussi le sourire atroce de mon premier officier en ne me voyant pas reparaître. Sa haine serait enfin assouvie et il n'aurait plus à craindre la punition de ses infamies. C'est la colère qui me fit renoncer à ma résolution déses-

pérée. Je fis un plongeon, nageai sous l'eau le long du couloir et du salon et regagnai le pont.

Le ressac ne permettait plus aux canots de s'approcher du yacht et je n'avais plus qu'à l'abandonner avec tout ce qui restait dans ses flancs



INCENDIE DU « TOLNA ». — (MINICOY. ILES MALDIVES.)
(Les natifs furieux de voir leur proie leur échapper.)

de meubles, d'objets de valeur, d'armes, de vêtements. Déjà des troupes d'indigènes restaient en permanence sur les récifs, guettant le moment où l'épave leur appartiendrait.

J'aurais peut-être pu à marée basse tenter de sauver encore un certain nombre de choses ; mais j'avais promis que les natifs n'auraient pas le *Tolna* et je ne voulus pas attendre que le navire fût tellement mouillé par les eaux qu'on ne pût plus le brûler. Je fis arroser de pétrole les parties du yacht qui n'étaient pas submergées et j'y mis le feu.

C'était le soir. Les indigènes, qui nous croyaient occupés au sauvetage comme à l'ordinaire, virent tout à coup une grande flamme jaillir vers le ciel. Ils comprirent que j'avais exécuté mes menaces, et des clameurs furieuses s'élevèrent de toutes parts. Tous les habitants du village, sortis précipitamment de leurs cabanes, couraient sur le rivage en poussant des cris. Des canots où des ombres s'agitaient avec des gestes frénétiques faisaient force de rames vers le récif. Je pus regagner ma maison, où je m'enfermai. Les natifs allaient d'abord au plus pressé et tâchaient de piller avant de se venger. Je pouvais entendre leurs cris et apercevoir les flammes de chez moi.

Vers le matin, je vis que le yacht n'avait pas complètement brûlé et que le feu était éteint. J'envoyai Jelstrop pour le rallumer. Jamais il n'avait reçu un ordre avec autant de joie ni ne l'avait exécuté avec autant de zèle :

— Soyez tranquille, me dit-il, cette fois il n'en restera rien.

Le yacht brûla encore pendant deux jours. La nuit l'incendie projetait au loin sur l'île et sur la mer une grande lueur sinistre. Les natifs essayaient de continuer à piller et purent s'emparer de beaucoup de choses, malgré l'incendie. Chassés par les flammes, ils revenaient à la charge, escaladaient les bordages, tentaient de pénétrer en plongeant dans les cabines inondées. Leurs cris ne cessaient pas. C'étaient les hurlements de chiens à la curée auxquels on montre les dépouilles et qu'on en chasse à coups de fouet.

Enfin le troisième jour, l'œuvre de destruction était terminée. Jelstrop avait tenu parole. Il ne restait plus rien du *Tolna*, de la brillante goélette dont lord Graham, le premier yachtman de l'Angleterre, avait dit : « C'est le plus beau yacht à voiles que j'aie jamais vu! »

J'avais contre moi désormais, avec l'avidité des indigènes, la haine de mon équipage exaspéré par la visite des sacs. Son animosité s'accrut encore lorsque, deux semaines plus tard, je fis de nouveau fouiller les sacs sur la demande de l'amin, après avoir constaté la disparition de ma sacoche contenant tout mon argent en espèces pour le voyage à Port-Saïd, environ 2,600 roupies. Elle avait été certainement transportée à terre dans ma maison où je l'avais tenue entre mes mains et enfermée.

Mes souvenirs étaient sur ce point très précis. Du reste le voleur avait laissé des traces de son passage. La vieille porte vermoulue de la maison était ouverte ; mais en la frôlant avec le sac très lourd, il en avait fait tomber un morceau dont je trouvai les débris par terre.

Le vol ne pouvait guère être attribué qu'à mes hommes, qui connaissaient seuls la sacoche et qui travaillaient dans la cour à la confection des caisses et à l'emballage, tandis que les indigènes n'avaient pas le droit de pénétrer chez moi et n'y étaient pas venus, à l'exception de l'amin. Celui-ci réclama que l'équipage fût fouillé de nouveau ; ce qui fut fait, mais cette fois sans résultat. Mes soupçons s'étaient portés sur Baquero. Je l'envoyai chercher et lui mis les menottes pendant les recherches.

La sacoche était d'un poids tel qu'un homme pouvait à peine la porter. Or, je relevai sur le sol de la chambre et se continuant sur le chemin sablonneux qui passait derrière la maison, devant la porte enfoncée, une trace faite par un sac pesant qu'on y avait traîné. Elle franchissait la haie par une brèche et se perdait à quelques pas plus loin dans la brousse.

Par l'intermédiaire de l'amin, je fis inviter les natifs à battre la brousse en offrant de les payer d'avance. Les hommes, tout en s'y refusant, permirent aux femmes et aux enfants de le faire. Ceux-ci cherchèrent au nombre d'environ deux mille dans les hautes herbes et les buissons, mais ne retrouvèrent pas la sacoche. Ils firent en revanche d'autres trouvailles : des provisions soigneusement cachées par petits paquets, des bouteilles de vin et de liqueur, et, ce qui me surprit davantage, rangés tout autour de la maison, des fusils avec une munition de cartouches auprès de chacun d'eux. Ces armes avaient été transportées à terre du *Tolna* à mon insu, et je croyais qu'elles étaient toutes restées sous l'eau. C'était autour de chez moi tout un travail d'investissement.

Mes hommes m'avaient probablement condamné à mort et attendaient une occasion favorable pour me fusiller. Ils savaient qu'ils seraient punis si je sortais vivant de Minicoy et s'arrangeaient pour supprimer mon témoignage.

Je rapprochai cette découverte d'un certain nombre de faits qui indiquaient bien cette intention. Souvent de grosses pierres avaient été jetées pendant la nuit par-dessus le mur ou par les fenêtres ou les portes de la maison. Lœwy et le cuisinier qui m'étaient restés fidèles, et en qui on prévoyait aussi des témoins gênants, avaient été plusieurs fois l'objet d'attaques nocturnes. J'avais attribué d'abord ces attentats aux



UNE ÉCOLE NATIVE A MINICOY.

indigènes; mais je ne pouvais plus douter maintenant que mes gens n'en fussent les auteurs.

J'avais déjà de bonnes raisons pour me tenir sur mes gardes; mais après la seconde fouille je compris qu'il fallait redoubler de précaution. Je ne quittais jamais mon revolver et gardais la nuit pour dormir une ceinture où il était passé. Lœwy, dont le dévouement ne s'était pas démenti, même aux moments les plus critiques, couchait en travers devant l'entrée de ma chambre.

Une seule fois, un soir, il tenta de sortir, après avoir soigneusement scruté les abords de la maison et s'être assuré qu'il n'y avait rien de suspect au dehors. Baquero surgit de l'ombre aussitôt et s'élança sur lui un

couteau à la main. Lœwy n'eut que le temps de se rejeter en arrière et en deux bonds il regagna la maison, devant laquelle le meurtrier s'arrêta.

Tout le reste de l'équipage était complice de Baquero, qu'on excitait et qu'on renseignait. Je n'en étais pas moins forcé de passer mes journées en compagnie de gens qui cherchaient à m'assassiner pendant la nuit. Aucun natif ne voulant travailler pour moi, j'étais réduit à



ARTISANS NATIFS.
(Ils fabriquent des clous et confectionnent de curieux petits objets en argent, fort bien travaillés.)

employer ces hommes dont les regards et l'expression des traits trahissaient la haine la plus violente et la plus farouche.

Chose curieuse, cependant ils restaient fidèles à leur convention avec moi et le travail avançait. Pour emballer ma collection, nous fabriquions des caisses avec les débris du yacht, avec des cloisons et des portes de cabines, des tables, des tiroirs. Nous faisions des planches avec tout ce qui présentait une surface plane. Il y avait des caisses en acajou plein magnifique provenant des lambris des cabines...

Nous n'avions pas pensé à sauver des clous. Il fallut en faire. J'arrivai même à confectionner des serrures pour les caisses d'habits

que nous formions avec deux tiroirs placés l'un par-dessus l'autre.

Les caisses de ma collection avaient toutes au moins trois ou quatre mètres carrés, et j'en avais cinquante-six ! On juge de ce qu'il fallut de temps pour l'emballage ! Jamais aucun natif ne consentit à m'aider. Je travaillais jour et nuit, dévoré par les mouches et les moustiques, qui pullulent dans l'île et dont la piqûre, très douloureuse, cause ensuite d'horribles démangeaisons. Nous avions toujours la tête gonflée comme des melons d'eau. Rien ne pouvait nous en défendre. Leurs aiguillons acérés et puissants pénétraient tous les tissus et savaient trouver la peau sous les vêtements. J'avais beau coucher à demi étouffé sous un abri de grosses voiles du *Tolna*, les affreux insectes s'y faisaient des ouvertures et envahissaient la moustiquaire ; mais c'est surtout pendant que nous étions au travail qu'ils s'acharnaient sur nous. Je n'oublierai jamais ce que j'ai souffert une certaine nuit où j'emballais mes affaires d'une main et tenais de l'autre un revolver pour me défendre à la fois des indigènes et de mes gens pendant que des tourbillons de moustiques me dévoraient la figure...



FEMME DE L'AMIN, NATIVE DE MALABAR.
(Elle a la peau presque blanche.)

Je recevais deux fois par jour la visite de l'amin, qui arrivait aux heures du déjeuner et du dîner. Il commençait par m'annoncer que les indigènes avaient tenu un conciliabule dans lequel les résolutions les plus menaçantes avaient été prises : « Je serai massacré avec vous pour avoir pris votre parti, disait-il. C'est certainement pour cette nuit... »

Malgré le danger, qui n'était évidemment pas imaginaire, du moins en ce qui me concernait, l'amin se mettait à table et mangeait de bon appétit. Le repas fini, il ne manquait jamais de me demander une ou deux bouteilles de vin, sous prétexte que, sa femme étant enceinte et malade, elle avait besoin de réconfort. Il les emportait soigneusement

dissimulées sous les plis de sa robe, pour ne pas scandaliser les fidèles musulmans.

Un jour, vers midi — c'était deux semaines environ après la fouille de la brousse — je vis arriver l'amin avec une physionomie empreinte d'une gravité insolite. Il se redressait de toute sa petite taille, et je compris que cette fois ce n'était pas à mon convive habituel que j'avais affaire, mais à l'austère magistrat. Derrière lui entrèrent tous mes matelots, qui avaient l'air maintenant de véritables brigands, avec leur barbe inculte et leurs vêtements en désordre. Derrière eux marchait une troupe de natifs bien alignés représentant sans doute la force publique.



INDIGÈNE DE MINICOY.
(Type Tackani de la 3e caste, pêcheur, etc.)

Je n'eus pas à demander l'explication de cette mascarade, car l'amin, ayant déployé un papier, commença à lire d'une voix solennelle une requête que lui avait adressée l'ancien équipage du *Tolna* comme à l'unique fonctionnaire de Minicoy, aux fins que mes propres effets fussent fouillés pour voir si la sacoche disparue ne s'y trouvait pas!... On était parvenu à monter la tête contre moi à ces pauvres gens et à égarer leur bon sens, au point de leur faire imaginer que j'avais moi-même caché la sacoche dans une de mes caisses que le boy cynghalais m'indiqua, et que je prétendais l'avoir perdue pour avoir un prétexte de les accuser!...

Je n'aurais fait que les exaspérer en me refusant à cette demande, si monstrueusement absurde qu'elle fût. Je fis ouvrir la caisse désignée, et j'exigeai que toutes les autres fussent rigoureusement visitées avec elle.

Je laissai aussi approcher le magicien de Minicoy, dont la clairvoyance reconnue comme infaillible jouissait du plus grand crédit chez l'amin et les indigènes. Elle se trouva en défaut ce jour-là. Il me dit seulement que la sacoche n'était pas en ma possession; mais que je ne l'avais pas non plus perdue.



HASSAN-DI-DI-VELANAMANIKOFANN OU 3e VIZIR DU SULTAN DES MALDIVES AVEC SES DEUX FILS, SON DOMESTIQUE ET SON PETIT-FILS. IL FUT BANNI A MINICOY PENDANT QUINZE ANS A LA SUITE D'UNE RÉVOLTE QU'IL AVAIT PROVOQUÉE EN USURPANT LES FONCTIONS DE GOUVERNEUR DE L'ILE.

(Le second fils de Hassan-Di-di, placé à la gauche de son père, venu à Minicoy après mon naufrage, aida à mon départ de l'île en concourant à mon embarquement à bord du *Birchlord*.)

Les auditeurs ne furent pas satisfaits de cet oracle; ils durent s'en aller cependant sans avoir obtenu autre chose, et ne comprenant pas pourquoi les esprits avaient refusé contre moi leur assistance au sorcier.

La lettre à l'amin avait été signée par tous les Européens de l'équipage, le premier officier en tête. Ce n'était qu'à mes matelots cynghalais qu'on n'avait pas demandé leur signature. Lœwy, le fidèle Lœwy, avait signé lui aussi!... « J'ai bien été forcé de hurler avec les loups, me dit-il. Autrement les autres m'auraient tué. » Le nom du maître d'équipage figurait également au bas du document, dont la copie écrite est restée entre mes mains; c'était un assez brave homme complètement illettré. Je lui demandai s'il avait pu me croire capable de ce qu'on m'imputait : « Eh! mon Dieu, me répondit-il, je ne sais ni lire ni écrire. Je ne sais pas même écrire mon nom, et ma foi, tant mieux!... Au moins on ne m'a pas demandé de l'écrire; mais je n'ai pas pu empêcher les autres de l'écrire à ma place. »

Comme toujours les honnêtes gens n'avaient su opposer à l'audace des coquins que leur timidité et leur consternation.

Sur ces entrefaites arriva à Minicoy un petit bateau natif commandé par un capitaine indigène nommé Di-di et qui était le frère du premier ministre du sultan des Maldives. Il était riche et très populaire dans l'île, où il venait périodiquement acheter du toddy. Sa visite était attendue depuis longtemps déjà et, ne le voyant pas paraître à l'époque habituelle, les habitants de Minicoy s'étaient demandé déjà s'il n'avait pas péri en mer.

Il vint me voir aussitôt débarqué, et, bien qu'il ne parlât que la langue native, nous pûmes assez facilement nous comprendre. Il parut se prendre tout de suite d'affection pour moi. C'était le premier témoignage de sympathie que je recevais depuis que j'étais dans l'île, et j'en fus très reconnaissant. Je ne parle pas des protestations d'amitié que me faisait l'amin. Elles n'étaient visiblement pas assez désintéressées. Hélas! je ne devais pas tarder à perdre aussi mes illusions sur la sincérité de celles de Di-di.

Il m'assura qu'il m'aiderait autant qu'il serait en son pouvoir et

s'offrit à faire fouiller de nouveau la brousse par ses hommes pour tâcher de retrouver ma sacoche perdue. J'acceptai. Son équipage se composait d'indigènes des Maldives, beaucoup plus intelligents et moins méchants que ceux de Minicoy. Ils cherchèrent partout et retrouvèrent encore des fusils, des cartouches, des revolvers et des haches d'abordage ; quant à l'argent, il était bien perdu. Le voleur l'avait mis soit dans une bonne cachette que nous ne pûmes découvrir, soit chez un complice natif qui en avait été le recéleur. Il ne fut pas fait de perquisition dans le village.



LE SULTAN DES MALDIVES, A DROITE; LE FRÈRE DU SULTAN, A GAUCHE.

(Derrière, des natifs, à genoux, tiennent des parasols et agitent des plumes de paon et des éventails. Le Grand Vizir est debout, entre le Sultan et son frère, entouré des ministres en habits de prière.)

CHAPITRE XVIII

CAPTIVITÉ ET DÉLIVRANCE

Je me réfugie dans le phare. — Dépression morale. — Le *Ceylon* emmène mon équipage et je sors de mon asile. — Mes promenades dans l'île. — Je charge mes caisses sur des barques pour être prêt à tout événement. — Les navires passent au large sans voir mes signaux. — Je vais en mer au-devant d'eux dans ma chaloupe et je m'égare. — Retour à Minicoy, où de nouveau je guette les navires. — Un vapeur aperçoit enfin mes signaux. — Difficulté de le rejoindre. — Cruelles perplexités. — A bord du *Birchlord*. — Ma lettre au gouverneur de Bombay. — Dernières épreuves à Trieste. — Ma collection.

Le phare de Minicoy, bâti en fer, recouvert de briques et de chaux de corail, s'élève à une hauteur de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est construit à une lieue et demie du village, sur une pointe de l'île d'où s'étend une bande de terre étroite et basse en forme d'arc, dont l'extrémité va rejoindre à trois lieues au nord le récif sur lequel s'est perdu le *Tolna*. L'Angleterre y entretient des gardiens et, ainsi que je l'ai déjà dit, le vapeur *Ceylon* vient de Colombo à époques fixes renouveler leur provision de pétrole.

Le lendemain de la seconde fouille de la brousse, je fus bien étonné en voyant arriver chez moi dans le bateau-phare, par-dessus le lagon, le gardien chef, accompagné de deux garde-feux. C'étaient de très braves gens, originaires de Ceylan : « Nous venons vous avertir, me dit le gardien chef, que les natifs et vos propres matelots ont formé le complot de vous assassiner... Il faut que vous quittiez votre maison et le village. Vous ne pouvez pas rester ici une journée de plus... Nous venons vous chercher pour vous conduire au phare. »

Je refusais de m'en aller, ne pouvant me décider à abandonner ce que j'avais sauvé du naufrage; mais les gardiens insistèrent et finirent par me déclarer que si je ne les suivais pas de bon gré, ils m'emmèneraient de force : « C'est notre devoir, me dirent-ils, de ne pas laisser

massacrer un blanc. Nous serions responsables de ce qui vous arriverait... »

Le capitaine Di-di, qui était présent à cette conversation, joignit ses instances à celles du gardien et finit par me décider en m'offrant de faire transporter, moyennant paiement, bien entendu, toutes mes affaires et mes caisses au phare. Il fallut douze hommes pour porter chacune de celles-ci avec des brancards jusqu'à de grosses barques de



LES DEUX GARDIENS CHEFS DU PHARE DE MINICOY, QUI M'ONT DONNÉ UN ASILE CONTRE LES INDIGÈNES ET MES PROPRES MATELOTS.

(Ce sont des natifs très instruits de Ceylan.)

pêche où elles furent placées pour traverser la lagune et qui à cause de leur tirant d'eau avaient dû rester éloignées de la rive. Elles furent déposées dans des magasins et sous des hangars, au pied de la tour. J'avais pris toutes mes provisions. Le soir même j'allai coucher au phare. Lœwy et le cuisinier, non moins menacés que moi par leurs camarades, me suivirent dans mon hégire. J'avais avec moi aussi ma ménagerie, consistant en deux chiens, un singe et un perroquet.

Les gardiens me firent monter tout de suite en haut de la tour, dans une véritable cage de fer, où l'on m'avait installé un bon lit et une

petite table sur laquelle étaient posées une lampe et une carafe. Mon sommeil fut un peu troublé la première nuit en cette chambre à coucher insolite; mais quand le jour parut, je regardai avec ravissement le spectacle admirable de l'horizon baigné de la lumière jeune du matin. Au-dessus des hauts massifs de cocotiers qui entouraient le phare, j'apercevais le contour de l'île tout entière et la mer à une immense étendue, les cimes d'arbres de la brousse baignées de brumes blondes d'où montaient des exhalaisons de verdure, l'alignement des rochers noirs couverts d'algues luisantes et de mousse, les grands plis des vagues onduleuses que le soleil levant moirait de feux, les colorations tour à tour claires ou foncées des eaux, et les côtes aux bizarres découpures bordées d'écume. J'entendais les coups sourds du flot battant le récif, et le bruissement des palmes remuées ressemblait à celui d'une pluie rafraîchissante. L'air du large me réconfortait et j'éprouvai pendant les premiers jours une sensation délicieuse de repos et d'apaisement, après tant de fatigue et de souci. Je n'étais pas seulement à l'abri des entreprises de mes hommes et des natifs; j'étais aussi hors de l'atteinte des moustiques, qui ne volent pas si haut, et c'était un soulagement auquel j'étais sensible de ne plus être piqué et de pouvoir dormir sans être étouffé par nos moustiquaires en toile à voiles; mais l'isolement et l'oisiveté ne tardèrent pas à avoir sur mon état moral une influence fâcheuse. Ma fenêtre donnait sur la partie du rivage où s'était perdu mon pauvre *Tolna*. Je voyais la chaîne d'écueils qui crevaient de toutes parts la nappe marine et j'avais bien souvent les larmes dans les yeux en regardant les flots qui recouvraient ses débris. Je me mis à repasser dans ma tête tous les événements tragiques ou douloureux qui m'avaient éprouvé et je tombai dans une profonde



BATEAU NATIF.

mélancolie ; puis bientôt dans un morne abattement, d'où je n'avais rien pour me tirer. Je n'avais pour toute lecture que quelques vieux journaux que je lisais et relisais, au point que je les savais presque par cœur. Je fumais du matin au soir ; mais ma provision de tabac se trouva rapidement épuisée. Les gardiens du phare n'en avaient pas, et il était impossible de s'en procurer dans l'île peuplée de sectaires mahométans qui s'en interdisent l'usage et pour qui le narguilé de leurs coreligionnaires



RÉCIF DE CORAIL DANS LA LAGUNE DE MINICOY.

turcs et persans est une abomination et un scandale. Le besoin de fumer me rendait enragé... Les fumeurs me comprendront. J'en étais réduit à bourrer ma pipe avec des feuilles de thé ; mais que c'était plat, insipide et écœurant !... J'étais dans l'état d'âme où l'on vendrait son droit d'aînesse pour une cigarette.

Il y a une psychologie particulière pour les habitants des phares. Un auteur anglais a décrit les états d'âme d'un gardien nouvellement arrivé au phare d'Eddystone. Il y avait pour compagnon un vieux presbytérien écossais qui passait son temps à lire la Bible : « Quelquefois je fondais en larmes, lui fait-il raconter, et je me désolais comme un enfant

pendant une heure entière; mais les larmes ne m'apportaient aucun soulagement. Chaque jour me paraissait ne devoir jamais finir, et lorsqu'il arrivait à son terme, je n'en éprouvais pas de satisfaction. Je savais qu'un ennui semblable allait fondre sur moi le lendemain. » Il avait suspendu sa montre à un clou devant lui pour suivre la marche du temps; mais les aiguilles étaient si lentes qu'elles lui semblaient immobiles. Il fermait les yeux espérant se faire la surprise, quand il les rouvrirait, de voir que l'heure s'était avancée et quand il avait attendu un intervalle qu'il jugeait suffisant, il rouvrait les yeux. Hélas! Il s'était écoulé quelques minutes seulement. A la fin il prend sa montre en aversion. Il ne peut plus en supporter le tic tac. Il l'enferme dans un tiroir, au fond d'une armoire, sans parvenir à étouffer le bruit qui l'irrite et l'exaspère. Alors il lance la montre à la mer...

J'ai connu cette affreuse détresse morale. On me tenait enfermé dans ma cage, et ma porte ne s'ouvrait qu'aux heures où mon cuisinier m'apportait mon repas. Je ne mangeais plus et j'avais la tête vide. Je me sentais devenir fou. J'avais des hallucinations et des vertiges. L'abîme au-dessus duquel j'étais suspendu m'attirait. J'avais des envies de me jeter par la fenêtre sur les rochers de la grève. Moi qui ne savais pas ce que c'était que la peur, j'avais maintenant des frayeurs de dément. Le bruit du vent qui faisait osciller le sommet de la tour et entre-choquer les bidons dans la lanterne me donnait des palpitations. Je tressaillais quand on montait l'escalier et qu'on arrangeait la lampe au-dessous de moi. Le grincement éternel du fanal tournant m'exaspérait les nerfs.

J'avais un cerveau de vieille femme et il me venait des inspirations de béguine. Je faisais des vœux; je promettais de brûler tant de cierges dans telle église; je me recommandais à tous les saints du Paradis, en oubliant peut-être cependant saint Siméon Stylite, dont la conformité de situation aérienne m'eût donné quelque droit d'invoquer le patronage.

Parfois je suppliais mes gardiens de me délivrer :

— On me tuera si l'on veut, leur disais-je ; mais laissez-moi sortir d'ici...

Pour toute réponse, ils s'en allaient et refermaient la porte de ma prison.

Quelques jours après mon arrivée au phare de Minicoy, les gardiens me racontèrent qu'un savant, M. Stanley Gardiner, avait été envoyé de Londres pour étudier les récifs des Maldives, écueils dangereux et peu connus, et en prendre les profondeurs (1).

Le sultan des Maldives lui avait loué une goélette sur laquelle il était venu à Minicoy et y était resté quelque temps en observation. « Quel dommage, me dirent les gardiens du phare, que M. Stanley Gardiner soit parti; vous auriez pu rembarquer avec lui! »

Le hasard a voulu qu'il ne puisse à ce moment me rendre service; mais aujourd'hui, il en est autrement, et c'est à son obligeance que je dois les photographies de Minicoy. Je n'avais à ce moment ni le cœur, ni le temps, ni le loisir, ni le bon vouloir des natifs pour prendre des photographies en cet endroit si intéressant et si funeste pour moi.

Rentré en Europe, je déplorais de n'avoir rien qui me rappelât l'aspect des hommes et des choses parmi lesquels j'ai vécu ces jours d'angoisse. M. Gardiner a comblé cette lacune de mes albums. Grâce à lui, il m'a été donné de revoir ces lieux marqués par tant de souvenirs cruels, dont l'amertume pourtant se mêle de douceur, tant il est vrai qu'à nos heures les plus sombres et les plus tragiques il reste pour nous un coin de lumière qui laisse dans l'âme parfois un reflet plus attirant que le plaisir passé; il se colore dans notre mémoire d'une teinte de rêverie que ne gardent pas toujours les aubes enchantées et souriantes où l'on allait, sous des halliers de roses, suivant dans l'herbe fraîche et tendre la trace légère d'un pas de jeune fille.

M. Stanley Gardiner a été plus heureux que moi à Minicoy : il y a fait aussi naufrage, mais il n'y a pas perdu son bateau. Il a pris quelques vues de Minicoy et m'a permis de les reproduire ici pour illustrer les chapitres consacrées à cette île maudite.

Je n'ai pas lu le récit du voyage de M. Stanley Gardiner en cette

(1) A full account of the collections and work of the expedition of M. J. Stanley Gardiner is now being published by the Cambridge University Press in a series of quarto parts under the title of « The Fauna and Geography of the Maldive and Laccadive Archipelagoes ».



INDIGÈNES OCCUPÉS A FILER. MINICOY.

île; mais, à en juger par la méchanceté infernale des indigènes, je ne pense pas que son séjour ait été plus agréable que le mien.

Non, je n'oublierai pas ce souvenir!... Je vois toujours ce point blanc de Minicoy, perdu dans l'étendue immense; ce récif de corail blanc et ce sable blanc du rivage, étincelant sur la nappe noire de la mer, à travers la gaze bleu foncé de l'atmosphère.

Il y avait un mois que j'étais captif quand j'aperçus au loin sur la mer la fumée grossissante d'un bateau à vapeur. C'était le *Ceylon*, qui apportait au phare sa provision de pétrole. Le temps étant très mauvais, il ne put venir à son mouillage ordinaire et resta au large; mais le voisinage de ce navire rendait cependant moins à craindre pour moi l'hostilité de mes gens et des natifs. On m'ouvrit mon cachot et, bien que conservant mon domicile dans le phare, il me fut permis d'en sortir. Je retrouvai mon énergie quand j'eus touché le sol et fait quelques pas à l'air libre.

Le capitaine du *Ceylon* vint me voir et me fit ses condoléances pour mon naufrage. Il m'offrit de m'emmener à Colombo avec mon équipage; mais il ne pouvait charger mes caisses, qu'il eût fallu laisser dans l'île. Comment me résoudre à abandonner ma collection, la seule chose à laquelle je tenais encore sur la terre? Je préférai rester pour attendre le passage d'un navire qui l'emporterait en même temps que moi, et mon équipage s'embarqua seul. Les canots ne pouvant arriver jusqu'à terre, les matelots durent jeter leurs paquets par-dessus le ressac, qui était énorme; ce qu'il eût été évidemment impossible de faire avec mes caisses. Je pus me convaincre en cette circonstance que personne n'emportait ma sacoche. Elle était trop lourde et d'un maniement trop difficile pour passer inaperçue dans un embarquement de ce genre. On peut supposer que le voleur l'aura échangée contre une valeur plus portative et plus aisée à dissimuler; ou qu'ayant trouvé des complices parmi ses camarades, les roupies de la sacoche avaient été réparties entre plusieurs sacs. On peut admettre aussi l'hypothèse qu'il a laissé caché quelque part dans l'île tout ou partie de la somme, soit qu'il se vît contraint de l'abandonner pour ne pas se faire découvrir, soit qu'il se réservât de revenir plus tard de Colombo pour le chercher.

Lœwy et le cuisinier voulurent rester avec moi et partager mon

destin, qui devint moins pénible quand nous fûmes débarrassés du voisinage de mes matelots.

L'irritation des indigènes avait fini par se calmer un peu. Les atten-



FEMMES INDIGÈNES A MINICOY.

tions dont j'avais été l'objet de la part du capitaine Chanon leur avaient donné à penser que l'Angleterre leur demanderait peut-être compte de ma mort. Ils ne parlaient plus de me tuer que les jours de fête, quand ils avaient bu du toddy. Mes gardiens voulurent bien me laisser en liberté



INDIGÈNE FILANT AU ROUET.

à la condition que je ne m'éloignerais pas à plus d'une certaine distance du phare.

Ma vie, que j'essayai d'arranger le mieux que je pus, continua d'être assez monotone. Je prenais mes repas en plein air, sous les cocotiers, au pied du phare, avec les gardiens. Mon cuisinier les préparait et Lœwy nous servait.

En me promenant dans la brousse, je découvris de petits chemins assez bons et j'eus l'idée d'y faire de la bicyclette; mais quand par hasard il m'arrivait de rencontrer des natifs, ma machine leur causait de véritables paniques.

Ce sont les femmes qui font tous les travaux pénibles, sauf d'aller à la pêche. Il y en avait parfois dans la brousse, occupées à couper du bois, à puiser de l'eau, à préparer la sève de coco pour faire du toddy. Chaque fois que l'une d'elles m'apercevait, elle s'enfuyait en poussant des cris affreux et laissait tomber son fardeau ou ses outils. La vue d'un homme blanc courant sur deux roues leur semblait un spectacle terrifiant.

Au bout de quelques jours, je reçus une lettre de l'amin, me mandant que tous les habitants avaient porté plainte contre moi parce que je courais après leurs femmes sur des machines et qu'ils allaient tous venir m'attaquer, même dans le phare, bien qu'il fût sous la protection de l'Angleterre. Je vis que la situation devenait encore une fois critique et, remisant ma bicyclette, je me contentai de faire des promenades à pied; mais même dans cette attitude de simple piéton, je répandais encore l'épouvante parmi les travailleuses de la brousse. Filles et femmes, dès qu'elles me voyaient poindre, se sauvaient en criant.

Nouvelle lettre de l'amin m'invitant à ne plus aller dans la brousse. C'était trop bête, à la fin, et je répondis à l'amin que j'irais où il me plairait dans l'île, et que si les natives avaient peur pour leur vie ou pour leur vertu, elles n'avaient qu'à rester chez elles. L'amin se le tint pour dit et n'insista pas. Je continuai mes promenades sans m'émouvoir plus qu'auparavant des clameurs et des débandades que provoquait mon apparition.

Les jeunes filles sont assez jolies à Minicoy, mais elles se flétrissent aussitôt mariées et deviennent laides et repoussantes après les premières

couches. Elles enfantent du reste sans douleur et continuent jusqu'au dernier moment à porter leurs lourdes charges de bois ou leurs énormes vases remplis d'eau. Dès qu'elles sont délivrées, elles vont se plonger dans la mer, où elles restent le corps immergé pendant trois jours. On leur apporte à manger; mais elles reviennent cependant chez elles le soir pour coucher.

On voit dans toutes les maisons des sortes de grands lits suspendus, en bois poli, sur lesquels il y a place pour six personnes. Les hommes y passent étendus ou assis tout le temps qu'ils ne sont pas à la pêche, et les femmes sont chargées de les balancer continuellement pour empêcher les moustiques de se poser. Pour dures qu'elles soient, les peaux natives ne sont pas à l'épreuve de leurs dards. Dans les entrevues que j'eus avec les chefs, au début de mon séjour, pour leur demander des travailleurs, j'étais invité à m'asseoir sur une de ces balançoires, et l'on m'offrait des dattes de conserve et du toddy pendant que les femmes me berçaient.

Celles-ci n'habitent point d'ailleurs chez leurs maris; elles restent chez leurs parents. Le mari va visiter successivement ses différentes épouses et reçoit l'hospitalité de leurs familles. Il règne une grande jalousie parmi les femmes, qui commettent souvent des meurtres pour se débarrasser d'une rivale. Toutes sont habillées uniformément. Il existe une sorte de loi somptuaire qui leur défend de faire assaut de parures et d'ornements. Elles ont toutes, sauf aux jours de fête, une grande robe rouge sans taille, pareille à celle des Tahitiennes.

Il y a deux castes bien distinctes à Minicoy : le peuple et les chefs. Les femmes nobles seules ont le droit de porter des bijoux d'argent. Le peuple lui-même se subdivise encore en deux classes, soumises l'une et l'autre à des chefs distincts : celle des marchands et celle des pêcheurs, la plus sauvage.

C'est du reste une race industrieuse, dont les artisans savent fabriquer de jolies nattes, travailler les métaux et tresser des fils de perles. Ils construisent de bons canots et, au besoin, peuvent en faire à l'imitation de nos bateaux européens. Leurs barques de pêche, grandes et solides, aux voiles nattées, tiennent la mer par tous les temps et vont aux Maldives et aux Indes.



CITERNE ET BAIN NATIF A MINICOY.

Les maisons des indigènes sont bâties en bois, en chaux de corail, et couvertes en feuilles de coco. On y trouve un grand nombre d'objets européens qu'ils fabriquent eux-mêmes à l'imitation des nôtres.

L'étude des mœurs et des arts indigènes me laissait d'ailleurs assez indifférent à Minicoy, et une occupation qui était pour moi, on le devine, d'un bien autre intérêt, était de guetter du haut du phare les navires qui passaient; mais ils évitaient tous de s'approcher des parages dangereux de l'île et ne voyaient pas les signaux qu'on leur adressait. J'en fis un grand nombre sans résultat. Je me disais avec désespoir qu'alors même qu'un navire consentirait à se détourner de sa route pour venir à Minicoy, il ne s'arrêterait jamais assez longtemps pour embarquer mes caisses. L'idée me vint de les mettre dans des barques de pêche, prêtes ainsi à toute éventualité, de façon qu'elles pussent être portées le plus rapidement possible à un vaisseau. Le capitaine Di-di s'en chargea, moyennant un paiement de cent roupies et l'abandon de deux de mes canots, d'un chronomètre, d'un revolver, d'un fusil, des voiles du *Tolna*, etc.

J'acceptai le marché, et les bateaux chargés attendirent à l'ancre dans la lagune. Le capitaine Di-di, à qui j'avais proposé de mettre Lœwy à la garde des caisses, s'y refusa, disant que ses hommes les garderaient mieux. Il me garantissait que rien ne serait volé, et l'amin m'affirma que je pouvais m'en rapporter à lui.

Je recevais souvent la visite de ce dernier; mais c'était toujours pour se faire donner quelque chose : un fusil, un revolver, des cartouches. Il avait quitté ses allures quémandeuses pour prendre franchement le ton de l'extorsion. Quand j'essayais de lui objecter que lui, représentant de la loi anglaise, il me faisait la violer puisqu'elle défend de donner des munitions aux indigènes, il me répondait : « Si vous refusez, vous n'aurez point de natifs pour mener vos barques. »

Il fallait bien consentir à tout ce qu'il voulait et lui laisser emporter mes armes, mes provisions, mes liqueurs, qu'il dégustait en dépit du Coran.

Ses administrés étaient plus stricts observateurs des préceptes de leur religion. Elle défend de toucher aux chiens, et ils voulaient faire

un mauvais parti à l'un des miens qui allait quelquefois les caresser!...

Je fus bientôt blasé des distractions de la liberté sur mon îlot de sept milles de long. L'ennui m'avait repris; des idées sombres s'étaient de nouveau emparées de moi. Je pensais que je ne reverrais jamais l'Europe; que je serais enterré au pied de ce phare, dans cette île maudite. Le moral influait sur le physique. J'avais des oppressions, des palpitations de cœur qui duraient des heures et qui m'étouffaient. Mon cuisinier était aussi malade que moi, et Lœwy avait été tellement piqué aux jambes par les moustiques qu'il s'y était formé des plaies. Il avait commis l'imprudence de se promener pieds nus dans l'île, ce qui présente un grand danger à cause de l'habitude qu'ont les naturels d'enterrer leurs morts à fleur du sol devant la porte des maisons, dans la rue, en les recouvrant seulement d'une faible couche de sable. Il en résulte que le sable se trouve mêlé à de la poussière de cadavre qui peut produire le tétanos lorsqu'elle pénètre dans le sang. La jambe de Lœwy enflait démesurément et je crus pendant quelque temps qu'il avait cette maladie. Mais l'amin, qui avait en médecine des connaissances très réelles, diagnostiqua l'éléphantiasis. Les pieds et les jambes de Lœwy étaient devenus d'une grosseur monstrueuse et d'une sensibilité qui rendaient insupportable le moindre frottement.

Les navires continuaient à passer à grande distance au large ou au nord de Minicoy. Quelques-uns, il est vrai, avaient aperçu nos signaux, mais s'étaient bornés à répondre sans ralentir un seul instant leur allure, par ces seuls mots : *Packet boat,* indiquant qu'ils faisaient le service de la poste et qu'ils ne pouvaient s'arrêter. Le capitaine Di-di se plaignait que ses barques fussent immobilisées plus longtemps qu'il n'y avait compté. Il ne manquait pas une occasion de me faire savoir directement ou indirectement que le marché n'avait pas été avantageux pour lui; que ses barques en travaillant lui auraient rapporté plus que je ne lui avais donné. J'étais sans cesse obligé d'ajouter quelque chose au paiement effectué.

Désespéré, je lui proposai un jour d'aller avec cinq hommes et un de mes canots au-devant des vapeurs qui passeraient. Il approuva l'idée et je partis avec le pilote de l'île et quatre autres natifs. Mon canot, qui



CHEF DE MINICOY ET SON SERVITEUR DANS LA COUR DE SES MAISONS.

n'avait pas été à l'eau depuis longtemps, était tout « ébaroui » par le soleil ardent auquel il avait été exposé, et faisait eau par toutes ses coutures. Nous n'avions pour écope qu'une coquille de coco, et l'eau nous venait jusqu'à moitié du mollet.

Nous allâmes nous poster assez loin de l'île pour apercevoir les navires qui apparaîtraient à l'horizon et pouvoir les rejoindre. La journée se passa sans que nous en eussions vu, et le soir, quand nous vîmes le phare s'allumer, nous prîmes le parti de regagner l'île. Mes quatre rameurs voguèrent dans sa direction pendant une heure; mais je constatai avec stupéfaction que, loin de grandir, le feu du phare paraissait s'éloigner de nous.

Je compris que le courant nous emportait avec une grande rapidité vers le sud-est, et je fis remarquer le phénomène au pilote, qui ne s'en était pas aperçu. Il savait quelques mots d'anglais et tomba d'accord avec moi que nous étions emportés par un courant qu'il nous était impossible de remonter.

Les natifs, qui n'étaient pas habitués à se servir d'avirons européens, auraient pu se fatiguer. Je pensai qu'il était temps de ménager leurs forces et leur fis signe de ne plus nager qu'à deux, de façon à pouvoir se relayer.

Il était inutile d'essayer de lutter contre le courant; tout ce qu'on pouvait faire était de se tenir dans sa direction jusqu'au moment où il s'arrêterait. Je tenais la barre et m'efforçais de me maintenir en face du phare dont la clarté s'effaçait de plus en plus dans la nuit; puis enfin, elle disparut complètement et je n'eus plus de ressource que par rapport à l'île.

La barque, que les hommes anéantis de fatigue négligeaient de vider, était pleine d'eau jusqu'à sombrer. Mes provisions, faites pour une journée seulement, étaient épuisées.

Nous avions la perspective de mourir de faim ou noyés. Cela m'était égal; j'aurais préféré périr en mer que de finir dans cette bête d'île de Minicoy.

Le jour parut, nous écarquillâmes nos yeux pour tâcher d'apercevoir le phare ou le rivage; mais nous ne vîmes rien que la mer immense et

sans borne. Deux hommes nageaient toujours. J'essayais de garder la direction de l'île en m'orientant sur le soleil levant, qui devait donner à peu près l'est, et je tenais ma barque au nord. Nous étions brûlés par le soleil. Vers midi, nous fûmes pris à la fois d'une faim et d'une soif terribles. Il ne nous restait ni une goutte d'eau douce ni un morceau de pain. Des poissons volants s'ébattaient autour de notre barque; mais aucun d'eux n'y tomba. Nous les aurions dévorés tout crus. Le soir, un des rameurs se mit à ronger le cuir dont on garnit l'aviron pour l'empêcher de s'échauffer dans les chandeliers.

Mes compagnons parlaient entre eux et je ne pouvais comprendre ce qu'ils se disaient; mais ils me lançaient des regards à l'expression desquels il était difficile de se méprendre. Ils me maudissaient sans nul doute pour les avoir menés à leur perte.

La nuit arriva encore. Le soleil se couchait dans un nuage sanglant; je restai les yeux attachés sur lui, jusqu'à ce qu'il eût disparu, pensant que je le voyais peut-être pour la dernière fois. J'attendais avec une impatience anxieuse le soir, qui pouvait nous rendre la vue du phare.

En effet, quand il fit sombre, j'aperçus dans le lointain un petit point lumineux qui s'éteignait et se rallumait par intervalles; je le montrai au pilote. Tous les natifs regardèrent du côté que j'indiquais et poussèrent un cri de joie : c'était le phare de Minicoy.

Sans attendre mes ordres, ils se mirent à nager ferme dans la direction, et cette fois nous vîmes peu à peu la clarté du phare grandir et se rapprocher, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir ramé toute la nuit, nous atteignîmes la lagune. Un courant semblable à celui qui nous avait entraînés loin de l'île nous y avait ramenés.

Le matin, épuisés de fatigue et de souffrance, nous abordâmes le rivage où notre absence prolongée avait laissé tout le monde parfaitement insouciant. Personne ne s'en était ému et n'avait eu l'idée de chercher à nous porter secours, ni même de savoir ce que nous étions devenus.

Je ne recommençai plus d'excursion en mer et me bornai à veiller du haut du phare le passage des navires. Une sueur brûlante et glacée tour à tour m'inondait parfois, pendant que nous adressions des signaux aux vapeurs qu'on découvrait au large. Par quelles alternatives d'es-

poir et de découragement j'ai passé! Quelle fiévreuse attente d'une réponse, d'un signe que nous étions vus et compris! Quelles malédictions je lançais d'en haut sur le navire que je voyais continuer sa marche indifférente et se perdre dans l'immensité!...

Je touchais cependant à la fin de mes épreuves. Un jour, un vapeur passa assez près de l'île pour être à portée d'apercevoir nos signaux. Je



PLAGE BORDANT LA LAGUNE DE MINICOY SUR LAQUELLE NOUS DUMES PARCOURIR QUATRE MILLES A PIED DANS LE SABLE.

hissai immédiatement la dépêche habituelle, ainsi conçue : « Capitaine et deux hommes naufragés demandent passage avec bagages. » Je reçus la réponse suivante : « Oui, faites vite, n'ai pas de temps à perdre. »

Ma joie était mêlée d'angoisse. « Faites vite », nous disait-on. Ce n'était pas facile avec tous ces natifs qui ne sont jamais pressés et qui l'étaient moins encore que de coutume pour embarquer des colis sur lequels ils se croyaient des droits et dont ils ne se lassaient pas d'espérer qu'ils hériteraient un jour ou l'autre.

Je m'élançai hors du phare avec mes deux fidèles serviteurs et nous fîmes en nous dépêchant de notre mieux dans un terrain sablonneux

qui s'enfonçait sous nos pas les quatre milles qui nous séparaient du village où étaient amarrées les barques contenant mes caisses. Je portais perché sur un doigt mon perroquet. Le cuisinier avait mon sac et des couvertures de lit, et derrière nous, s'efforçant de nous suivre, se traînait Lœwy sur ses pieds endoloris et gonflés. Ils lui causaient de telles souffrances que plusieurs fois sur le chemin je l'ai vu, pour nous rattraper, se mettre à quatre pattes les mains par terre sur le sable et courir comme un chien.

Arrivés dans le village, nous eûmes à appeler les natifs et à attendre qu'ils fussent prêts. Enfin nous pûmes monter dans les barques, qui s'éloignèrent de la rive. Nous étions dans la lagune, dont la ceinture de récifs nous cachait le vapeur libérateur. Je me demandais avec angoisse s'il serait encore là!... L'anxiété m'étreignait le cœur... S'il s'était lassé de cette longue attente!... Je ne sais si j'aurais eu le courage de survivre à cette déception. Ramener les barques au rivage, réintégrer mon phare et recommencer à guetter les navires qui passeraient au large, je crois que cela eût été au-dessus de mes forces!

Après avoir ramé une heure environ, nous aperçûmes le vapeur entre les arbres et les rochers. Il était entre l'île de Minicoy et celle des Lépreux; mais nous ne pûmes distinguer s'il était arrêté ou s'il avait repris sa marche. Les natifs disaient tous qu'il s'éloignait, qu'il vaudrait mieux rentrer dans l'île, qu'il était trop tard pour aller plus loin en mer. Je leur ordonnai de continuer à ramer, et ils obéirent.

Il faisait nuit quand nous sortîmes de la lagune et j'aperçus les deux feux de position du navire. Au même moment nous entendîmes une sirène et vîmes la lueur d'une roquette. On s'impatientait et on nous demandait si nous arrivions bientôt ou si nous ne venions pas du tout. Nous n'avions pas de feu : le vapeur ne nous voyait pas et n'avait pu nous apercevoir tout à l'heure dans la lagune. Il fallait répondre et faire savoir que nous étions là à peu de distance; autrement le capitaine pouvait penser que nous ne venions pas ou que nous étions encore trop loin, et s'en aller. Comment lui signaler notre approche et lui demander de prendre patience? Je n'avais ni cornet de brume, ni cloche, ni fusées, ni armes à feu, et nos voix n'auraient pu porter

jusqu'au navire. On éprouve des sensations de ce genre dans le cauchemar, quand on veut marcher et qu'on ne peut mouvoir les jambes...

Il me vint tout à coup une inspiration. Je me rappelai qu'on avait mis dans une des caisses une boîte de vernis. Dans les naufrages, comme dans les incendies, on perd la notion de la valeur relative des choses, et les matelots avaient sauvé le vernis!

Je parvins à retrouver la caisse qui le contenait, et pendant qu'on la dégageait de dessous plusieurs autres qui étaient posées par dessus, je fixai au bout d'une perche un paquet de crin arraché d'une chaise, débris elle aussi du *Tolna*, et en fis un tampon sur lequel je répandis le vernis, puis j'y mis le feu. Une vive lumière nous éclaira pendant quelques secondes et le vapeur put apercevoir toute la petite flottille qui se dirigeait vers lui. Il répondit aussitôt par deux coups de sifflet.

Le navire était loin encore. Il se tenait au large par crainte des récifs de Minicoy, et c'était dur de ramer jusque-là. Enfin, au bout de quelques heures, nous arrivâmes auprès de lui et il nous lança des dromes auxquelles nous amarrâmes nos bateaux. Je montai sur le pont où le capitaine me reçut d'un air sévère en me disant : « Capitaine, vous pensez bien que c'est grave d'arrêter un vapeur pendant huit heures!... Il faudra travailler pour payer votre passage... »

J'avoue que je fus un peu interloqué par cet accueil : « Bon, pensai-je, n'ai-je donc échappé à la prison du phare que pour être enfermé dans la cale et mettre du charbon dans les fourneaux? »

Je compris bientôt à quelques phrases du capitaine qu'il me prenait pour le commandant du vapeur *Transcoy* dont il avait vu les débris sur la côte pendant le jour. Je me fis connaître et lui racontai la perte de mon yacht, dont il ne savait rien. J'ajoutai que je l'indemniserais bien volontiers pour la perte de son temps et que j'étais prêt à lui payer mon passage et celui de mes hommes.

Le vapeur était un navire marchand anglais de 4,000 tonneaux qui transportait du riz de Rangoun à Hambourg. Le capitaine Balleine (c'était son nom) était d'ailleurs un homme fort aimable qui, l'erreur une fois dissipée, se montra pour moi plein de prévenances et d'attentions.

Mes caisses passées aux matelots du *Birchlord*, qui les hissaient à bout de bras le long des bordages, furent rangées sur le pont, et le navire fila à toute vapeur. Je commençai aussitôt à faire la vérification de leur nombre et j'eus l'amère surprise de constater que beaucoup d'objets de valeur avaient disparu.

Il était peut-être légitime, après les preuves de rapacité que m'avait données le capitaine Di-di, que mes soupçons se portassent sur lui. En tout cas, il avait l'entière responsabilité de la garde de mes caisses et n'avait pas voulu de Lœwy, que je lui avais proposé pour les surveiller.

J'écrivis immédiatement au gouverneur de Bombay la lettre suivante, pour lui dénoncer les faits dont j'avais été victime :

« Excellence,

« Le 11 février 1900, j'eus le malheur de perdre mon yacht *Tolna* sur les côtes de l'île de Minicoy. Je venais de Colombo et mis en travers pour faire notre plein d'eau, en hissant le signal pour appeler le pilote. Une embarcation de naturels sous le commandement de l' « amin », ainsi qu'on l'appelle, vint à nous et nous demanda ce que signifiaient les signaux. Nous expliquâmes ce que nous voulions, et l'amin, le seul habitant de l'île qui parlât anglais, promit de nous envoyer un pilote le lendemain. Le pilote cependant n'est jamais venu et, dans la nuit de la date ci-dessus, le navire alla à la côte. La conduite des indigènes à mon égard après mon naufrage fut très mauvaise. Ils ont emporté tout ce dont ils ont pu s'emparer et ont détruit le reste. Je suis demeuré trois mois entiers dans l'île, jusqu'à ce qu'il me fût possible de m'en aller. J'avais loué deux bateaux au capitaine Di-di, frère du premier ministre de Malabar, qui attendaient en partance, chargés de mes bagages, dont la sécurité m'était garantie à la fois par écrit de l'amin et par Di-di. Quand j'arrivai sur le vapeur *Birchlord*, je n'en ai pas moins constaté la disparition d'une partie de mes bagages. J'indique en post-scriptum à Votre Excellence les objets disparus, parmi lesquels est un sac d'argent contenant 3,600 roupies et cacheté par la *Banque de Hong-Kong et de Shanghaï*. L'argent, j'en suis sûr, est encore dans l'île.

« J'ai donc l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien ordonner une enquête sur cette affaire et de faire en sorte que mes effets me soient rendus.

« Je reste, honorable Monsieur, votre obéissant serviteur.

« Comte FESTETICS DE TOLNA.

« *P. S.* J'ai offert une somme importante aux chefs indigènes de l'île pour obtenir leur aide en vue du sauvetage du yacht; mais ils ont formellement déclaré qu'ils ne me le donneraient que contre le versement fait d'avance de 20,000 roupies, somme dont je ne pouvais certainement pas disposer dans la situation où je me trouvais.

« LISTE DES OBJETS VOLÉS.

« Deux malles de vêtements; deux revolvers dans leur étui avec leurs cartouches; trois sacs de voyage contenant des effets personnels, des nécessaires, etc.; des uniformes garnis de plaques d'ordre, de grande valeur; un chronomètre, une table, un carton à chapeaux contenant cinq chapeaux et shakos d'uniforme; un appareil photographique avec accessoires; de nombreuses provisions; un sac d'effets appartenant à mon domestique; un fusil, un sabre et des cannes; un parapluie; un canon de cuivre, et divers autres objets.

« A bord du vapeur *Birchlord*, le 16 avril 1900. »

La réponse à cette lettre ne m'est parvenue que près d'un an après. Elle était ainsi conçue :

« Fort Saint-George, le 24 janvier 1901.

« *L'honorable M. G. Stokes, J. C. S., chef-secrétaire du gouvernement de Madras au comte Rodolphe Festetics de Tolna :*

« MONSIEUR,

« Le gouvernement de Bombay ayant transmis au gouvernement de Madras votre lettre du 24 avril dernier à Son Excellence lord Northcote, relative à la perte de votre yacht le *Tolna* le 11 février, je suis chargé de répondre à cette communication.

« Une enquête au sujet des allégations contenues dans votre lettre a été faite par le gouvernement de Madras, et le gouverneur a été d'avis qu'elle n'a pas établi les faits qui font l'objet de votre réclamation, pas du moins de façon qu'il y ait lieu pour le gouvernement de lui donner suite.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très obéissant serviteur.

« G. Stokes. »

Quand m'arriva cette lettre, que je n'attendais plus, j'étais réinstallé à Vienne depuis longtemps et j'avais pris mon parti des vols dont j'avais été victime. Je n'en fus pas moins étonné que le gouvernement britannique n'eût pas jugé qu'il dût s'émouvoir davantage des actes dont un naufragé avait été victime du fait de populations protégées par son drapeau; mais j'ai fait la part des embarras de l'Angleterre, alors encore engagée dans la guerre du Transvaal. Le mot d'ordre donné aux gouverneurs de l'empire devait être d'éviter avec soin tout ce qui pouvait exciter du mécontentement parmi les natifs.

A chaque jour suffit sa peine. En attendant les déceptions et les ennuis qui m'étaient encore réservés en Europe, je voguais sur l'Océan indien, et le plaisir de respirer l'air du large me faisait oublier mes épreuves passées. J'eus bientôt retrouvé l'équilibre de mes facultés à sentir de nouveau la vague sous mes pieds.

Le capitaine Balleine m'avait donné une excellente cabine sur le pont, ce qu'on appelle la cabine de veille. Je le remerciai de ses bontés pour moi et lui offris de prendre une partie des frais de navigation à ma charge; il accepta, mais quand je le quittai à Port-Saïd, il ne me compta que trente livres, somme très faible assurément pour tout le dérangement que je lui avais causé avec mes hommes et mon bagage.

Je pensais m'embarquer à Port-Saïd sur un lloyd autrichien à destination de Trieste; mais la peste éclata dans la ville le lendemain de mon arrivée. On interdit la circulation de mes caisses et de mes colis et il était question de mettre Port-Saïd en quarantaine. Je ne me souciais pas de me voir condamné à une nouvelle captivité. Je confiai mes

bagages à des agents que je chargeai de les faire parvenir quand ils le pourraient, et je partis pour le Caire.

Après quelques jours d'une chaleur effroyable, j'allai m'embarquer à Alexandrie, où la quarantaine n'était pas établie encore.

J'ai déjà dit quelle nouvelle m'attendait à Trieste. Un autre étonnement m'était réservé. Une action m'était intentée par mon équipage qui, avec une impudente audace, avait pris l'initiative de la plainte et rempli un long mémoire d'infamies contre moi, au nombre desquelles était l'imputation d'avoir pillé le *Transcoy* à cause des vieux balais qu'en avait rapportés Jelstrop en allant y chercher de l'eau!...

C'était une faute d'avoir laissé partir seuls en avant tous ces gens acharnés contre moi que dirigeait l'astuce sans scrupule de mon premier officier. Il leur avait été loisible de m'attribuer tous les méfaits qu'ils imaginaient, sans avoir de contradicteurs et, à mon arrivée à Trieste, je me trouvai aux prises avec un procès abominable. Les officiers de la *Seebehörde*, à qui le cas fut soumis, étaient de ces têtes carrées et solides desquelles il n'est pas facile d'arracher une idée quand une fois on est parvenu à l'y faire pénétrer. J'eus beaucoup de peine à leur faire renoncer à la version des événements qu'ils avaient acceptée. J'y parvins cependant et je finis, à force de mémoires et d'explications verbales, par leur montrer de quelle machination odieuse j'avais été victime. Ce n'était pas assez pourtant d'avoir établi la fausseté des accusations portées contre moi et d'avoir confondu la calomnie; la sanction nécessaire d'un tel procès eût été la punition des coupables qui avaient sciemment et de parti pris consommé la perte d'un navire qu'il eût été possible de sauver; qui m'avaient volé et avaient tramé des complots contre ma vie et celle de deux de leurs camarades; mais comment faire? Ils étaient maintenant dispersés à tous les coins du monde.

Je m'en tins à la justification pure et simple de ma conduite et m'en rapportai, pour se charger de faire pendre ailleurs les deux ou trois plus mauvais sujets de la troupe, à la vocation de leur nature et au développement logique de leur caractère.

Cette ennuyeuse affaire réglée, je pus enfin regagner Vienne, où mes fameuses caisses étaient arrivées de Port-Saïd.

J'ai fait hommage de ma collection à la Hongrie pour le Musée national de Budapesth, et j'ose dire sans fausse modestie que notre capitale hongroise possède actuellement la plus belle collection d'objets océaniens qui soit en Europe.

Le savant Dr Julius von Madurász, conservateur de la section ornithologique du *Magyar Nemzeti Museum*, a bien voulu m'écrire que parmi ma collection d'oiseaux, provenant de la côte Est de Bougainville, il en est plusieurs qui étaient encore inconnus et il m'a fait l'honneur de donner mon nom à une espèce du genre colombidé qu'il a appelée *Megaloprepia Festeticsi*.

L'empereur, à qui j'avais demandé dès mon retour à Vienne la permission de lui offrir deux albums contenant les photographies rapportées de mes voyages, a daigné accepter cet hommage et me faire savoir que les albums avaient été placés dans la bibliothèque particulière de la famille impériale et royale.

La pensée de mes compatriotes ne m'a pas quitté sur ma longue route aventureuse. C'est elle qui m'a soutenu au milieu des fatigues et des dangers courus pour recueillir et rapporter tant de choses curieuses dont plusieurs sont des pièces uniques. Puissent ces sculptures d'un art étrange et ingénieux; ces parures de perles, de coquillages et de plumes d'oiseaux; ces armes bizarres et terribles; ces trophées de crânes et ces tambours de guerre, emporter un instant l'imagination des visiteurs de notre Musée national vers les régions que j'ai visitées!

C'est un grand bonheur qui m'a été donné d'avoir pu contempler dans son entier la beauté du monde, d'avoir admiré les magnificences du paysage équatorial; de m'être enfoncé dans les solitudes des îles sauvages, sous les ogives des hauts chamœrops et des fougères gigantesques; d'avoir vu les crépuscules verser la poussière d'or de leurs enchantements sur tant d'aspects changeants de forêts, de lacs, de golfes et de montagnes; mais pour beaucoup de ceux que leur destinée enchaîne à une vie sédentaire, c'est une joie encore d'évoquer la pensée de contrées inexplorées et de songer qu'elles ont échappé à l'uniforme banalité de notre civilisation. Elles sont un ornement dans la fête de l'univers et font partie du domaine d'idéal de l'humanité. Le jour, qu'on peut

prévoir, hélas! où il y aura sur tous les rivages des marchands de gin et des distributeurs de bibles, où la brousse défrichée sera sillonnée de tramways, les hommes d'Europe sentiront croître leur tristesse. Ils ne sauront plus où réfugier leur rêve, qui ne s'envolera plus par-dessus les houles bleues, vers la baie lointaine où la Croix du Sud se reflète dans l'eau, vers la lagune transparente endormie dans la sérénité du soir, tandis qu'au souffle des alizés frissonne sur ses bords la cime des cocotiers. La terre leur paraîtra plus sombre et leur tâche quotidienne une servitude plus étroite.

Vienne, mai 1902.

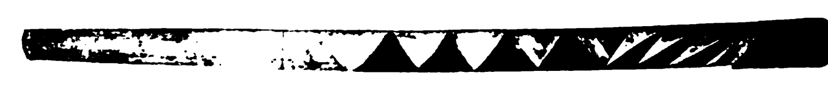
Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



CASSE-TÊTE DE DANSE DE SANTA-CRUZ.



CASSE-TÊTE DE L'ILE DE SAMOA.



CASSE-TÊTE DE L'ILE BAMBATANIE (ILES SALOMON).

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



CASSE-TÊTE DE DANSE — ARCHIPEL BISMARCK (ILE DU DUC-D'YORK).



CASSE-TÊTE DE DANSE — ARCHIPEL BISMARCK (KAPSOU).



CASSE-TÊTE DE DANSE — ARCHIPEL BISMARCK (ILE DU DUC-D'YORK).

OBJETS FAISANT PARTIE DE LA COLLECTION OFFERTE AU MUSÉE NATIONAL DE HONGRIE.



LAGUNE DE RUBIANA. VÉLA-LA-VÉLA. LAGUNE DE RUBIANA.

SCULPTURES EN BOIS ET IDOLES DES ILES SALOMON.

Objet faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



Pirogue de Bouka (Iles Salomon).

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



CASSE-TÊTE DE LA NOUVELLE-GUINÉE.

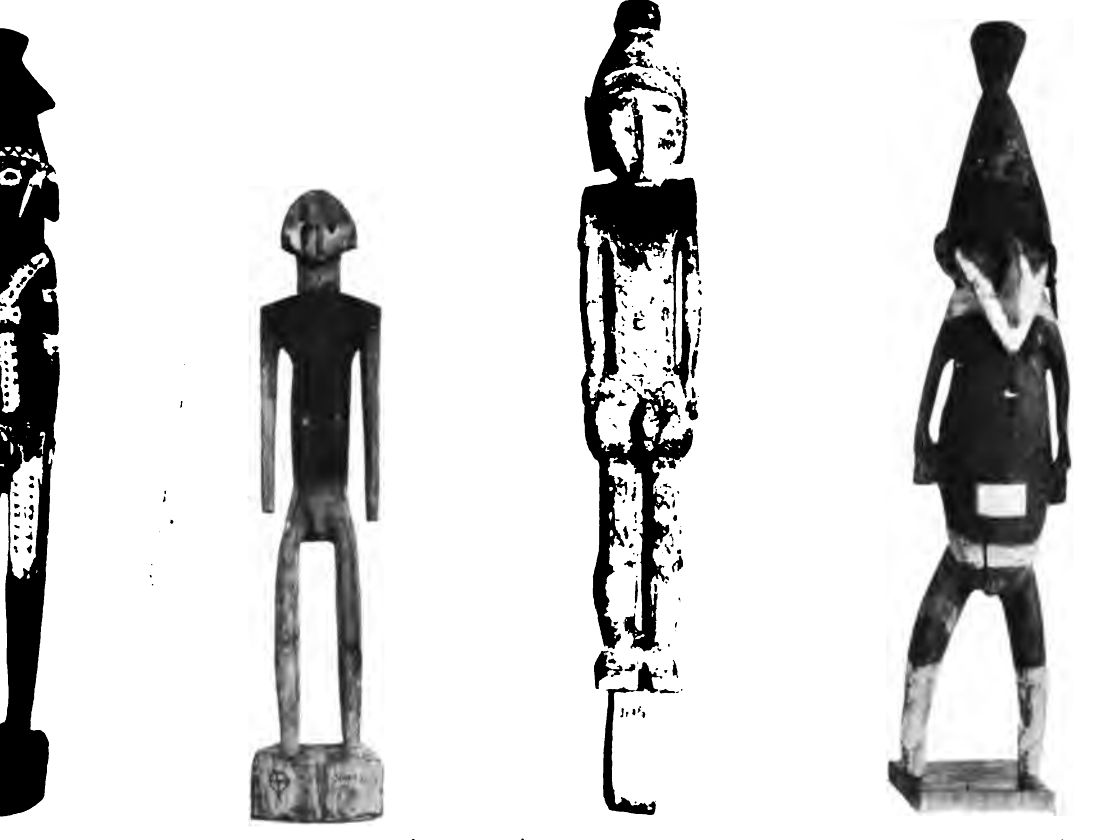


MASSUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE.



MASSUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE.

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



BOUGAINVILLE.
SCULPTURE EN BOIS OU IDOLE.

VÉLA-LA-VÉLA.
SCULPTURE SUR BOIS ET IDOLE.

NOUVELLE-GUINÉE.
IDOLE EN BOIS SCULPTÉ.

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



Masque du Nouvel-Hanovre.



Masque de Nuza (Nouvel-Hanovre).

Objet faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



MASQUE DE KAPSOU (NOUVELLES-HÉBRIDES).

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



ORNEMENTS PLACÉS AU BOUT DES TRAVERSES QUI RATTACHENT LE BALANCIER AUX PIROGUES DES ILES DE L'AMIRAUTÉ. — LES PIROGUES SONT COUVERTES D'ORNEMENTS DU MÊME GENRE.

Objet faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



Masque de Makung (Nouvelles-Hébrides).

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.







Idoles des Iles du Duc-d'York — Archipel Bismarck.

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.





HACHETTES FAITES AVEC L'ÉCAILLE DES VENTRES DE TORTUES.

Le manche est en bois dur. On s'en sert pour creuser les pirogues. L'une est pour la main droite, l'autre pour la main gauche, les natifs travaillant des deux mains à la fois (ile Matti).

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



MASQUE DE L'ILE DU DUC-D'YORK
ARCHIPEL BISMARCK.



MASQUE DE L'ILE DU DUC-D'YORK
ARCHIPEL BISMARCK.

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.







ORNEMENTS QU'ON PLACE SUR LES MAISONS POUR LES FÊTES ET FESTINS. — LONGUEUR, ENVIRON 5 A 6 MÈTRES.
KAPSOU (ARCHIPEL BISMARCK).

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



Masque de Truchy-Station (Nouvelles-Hébrides).

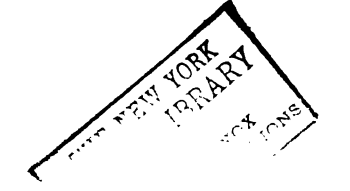


Ornement se plantant en terre pour la décoration des fêtes et festins. Kapsou (Nouvelles-Hébrides).

Objet faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



FLOTTEUR EMPLOYÉ POUR PRENDRE LES REQUINS — ARCHIPEL BISMARCK.


NEW YORK
LIBRARY

Objets faisant partie de la Collection offerte au Musée national de Hongrie.



KI-KI BOL DES ILES DE L'AMIRAUTÉ.



KI-KI BOL DES ILES DE L'AMIRAUTÉ.



RÉCIPIENT POUR METTRE LA NOURRITURE AUX ILES MATI.

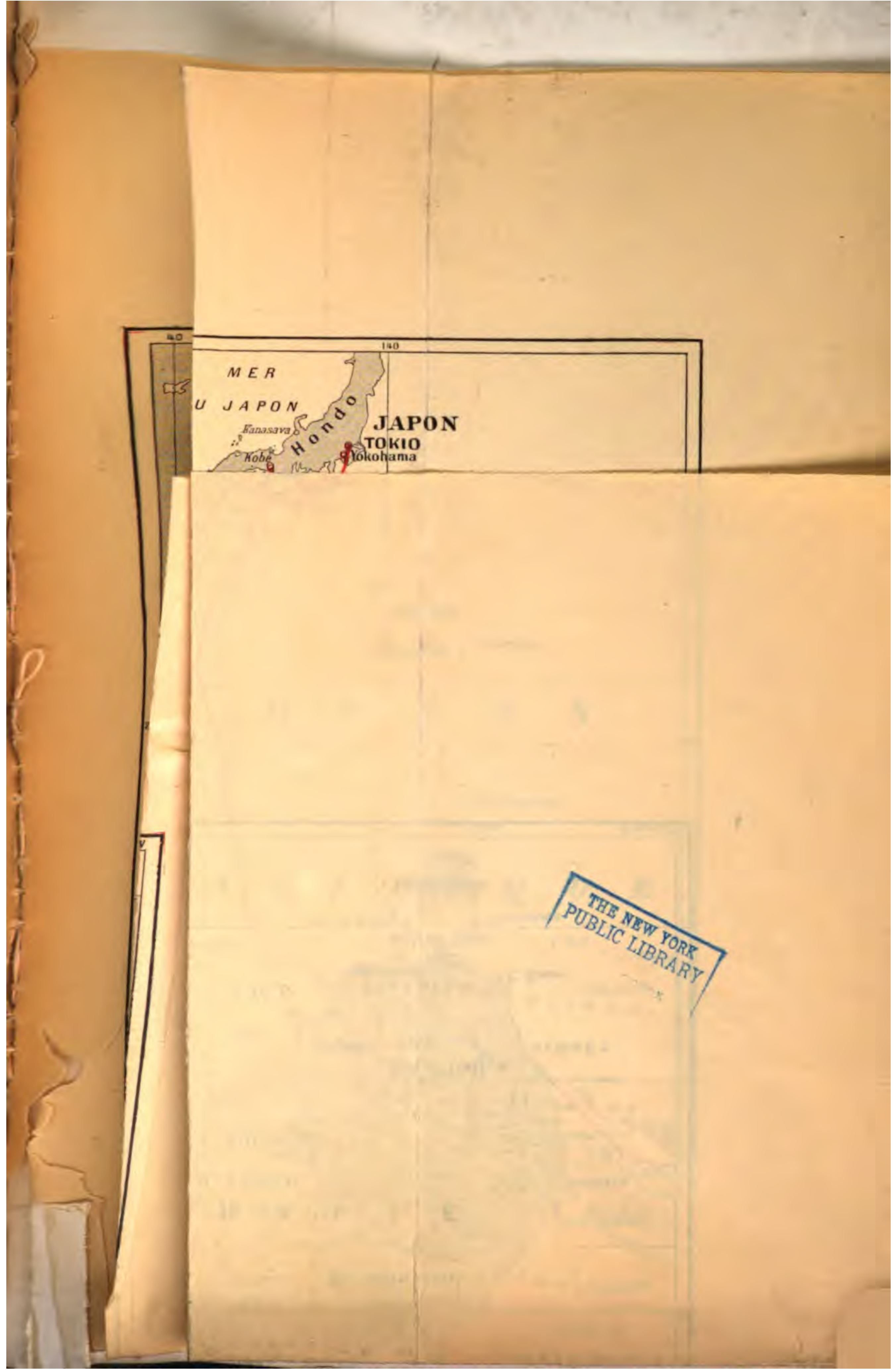


PUISOIR POUR L'EAU.
BAMBATANIE (ILES SALOMON).

S


SOUTH PACIFIC
SOLOMON ISLANDS
6
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY



140
MER
DU JAPON
JAPON
Hondo
Kanasava
TOKIO
Kobe
Yokohama

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

UNE IDYLLE OCÉANIENNE

Les petites îles au sud de Bougainville et leurs habitants européens. — Mac-Donald, sa femme et sa fille construisent un navire. — La petite Sadi Belle. — Visite des sauvages à Mac-Donald. — Fête où Mme Mac-Donald retourne au cannibalisme. — Oaristys dans la brousse. — Le *Sea-Ghost* va faire du commerce à Herbertshöhe. — Le capitaine Klein. — Mort mystérieuse de Mme Mac-Donald. — Mac-Donald donne une belle-mère à Sadi Belle. — Haine de Marido pour celle-ci. — Mac-Donald a un cancer de la bouche. — Marido réclame un testament en faveur de son fils Willy. — Duel au revolver entre Willie et Sadi Belle. — Johanny le décivilisé. — Arrivée au *Tolna* 1

CHAPITRE II

SÉJOUR ENCHANTÉ

Mac-Donald dans son hamac. — Le cancer traité au whisky. — Johanny. — Sadi Belle m'accompagne à la chasse. — Une nuit en enfer. — Je reçois le testament de Mac-Donald. — Les intrigues reprennent après mon départ. — Mgr Coppée. — Conclusion du roman 22

CHAPITRE III

LA CÔTE EST DE BOUGAINVILLE

J'emmène la femme et l'enfant de Griffith. — Chasse aux papillons à Siriai avec le bon roi Fergusson. — Départ pour la côte est de Bougainville. — Nous prenons des pilotes à la baie de Rotembourg. — L'un d'eux reste avec nous pour tout le voyage. — Passes difficiles. — Un traître. — Nous donnons sur un rocher. — Auxiliaires dangereux. — Comment sortir de notre lagune? — Un chef natif

vient nous guider. — Nous arrivons à Nouma-Nouma. — Attitude menaçante des natifs. — Le pilote de Rotembourg nous avertit d'un complot. — Branle-bas de combat. — Nous reprenons notre route. — Invitation perfide. — Nous sommes attaqués. — Feux de salve et grêle de flèches. — La bureaucratie allemande. — La côte de Bouka. — Un capitaine qui s'en fait accroire. — Un « Allemand à queue ». 31

CHAPITRE IV

HERBERTSHÖHE

Le cap Saint-Georges. — Souvenirs de Port-Breton. — Impéritie du marquis de Rays. — Misère de la colonie. — Je retrouve partout des épaves. — Mon cuisinier veut m'empoisonner. — Herbertshöhe. — Les hauts dignitaires de la colonie. — Une Mme Humbert coloniale. — Le plan de Mme K... — Je suis présenté à cette femme célèbre. — L'autel de Port-Breton transformé en buffet. — Une fête brillante 52

CHAPITRE V

SÉJOUR A MATOUPI

Le jour de l'an à Matoupi. — Le procès que me font les Allemands. — Mon équipage circonvenu. — Griffith et Annie. — Aventure infortunée de Mme K... — Le tombeau du capitaine Rabardy. — Le mystère de sa mort. — Les dames de Mioko. — Le Devara. — Les marchés. — Les duk-duk. — Un procès natif. — Les mœurs. — L'archipel Bismarck. — Mort du fils de Griffith. — Mon nouvel officier. — Départ pour Yokohama 69

CHAPITRE VI

NOUVELLE-IRLANDE. — KAPSOU

Trombes qui nous assaillent dans les canaux de la Nouvelle-Irlande. — Kapsou. — J'achète un costume de duk-duk, sacrilège après lequel je lève l'ancre précipitamment. — Mœurs obscènes. — Peu de cas qu'on fait de la virginité aux îles. — Je retrouve à Ungalik un Français estropié, ancien colon du marquis de Rays. — L'île de Nakung. — La Vendola. — Variété des coiffures indigènes. — Commerçants avisés. — Jean-Maria. — Saint André. — Saint Georges. — L'Amirauté et son roi qui me fait des présents de chair humaine. — Il offre de troquer sa femme contre une hache. — Je fais connaître les bienfaits du tabac aux natifs. — Bizarres amulettes. — On me vole mes seaux et mes haches. — Des natifs d'une autre île viennent nous voir 107

CHAPITRE VII

DE L'AMIRAUTÉ A YÉDO

Les oiseaux porteurs de présages. — La tempête. — Nos voiles déchirées. — Nous sommes poussés à la côte. — Je fais mes adieux à la vie. — Le pavillon améri-

cain. — Comment nous échappons par miracle à la mort. — Je prends un pilote qui nous égare. — La baie de Yédo 151

CHAPITRE VIII

LE JAPON

Yokohama. — Un voyage à l'intérieur en ritcho et à bicyclette. — Notre cortège ne donne pas aux Japonais une haute idée de la magnificence des Occidentaux. — Réceptions officielles. — Les Otchaïas. — Nous nous baignons. — Kanazava. — Un château qui ressemble à la jument de Roland. — Je tombe malade. — La note de l'hospitalité japonaise. — Une soirée à la maison de thé. — On nous traite au retour en seigneurs de moindre importance 168

CHAPITRE IX

SÉJOUR A KOBÉ

On fait une avarie au *Tolna*. — Procès. — Je me lance dans la société japonaise. — Geishas et demi-geishas. — Le théâtre et l'art au Japon. — Fêtes et grands dîners 188

CHAPITRE X

FORMOSE. — HONG-KONG ET MANILLE

Le quiétisme administratif. — Formose. — Hong-Kong. — Nous passons en revue la flotte américaine. — Départ pour Manille. — Singulier accueil de l'amiral Dewey. — Le héros de Manille. — Histoire de la destruction de la flotte espagnole 201

CHAPITRE XI

SOULOU ET SIASSI

Un Eden qui est une place de guerre. — Charmant accueil du gouverneur espagnol. — Combat de coqs et danses natives. — Le frère du sultan nous rend visite. — Chez le gouverneur de Siassi. — Je parcours le pays à bicyclette. — Les arbres phosphorescents. — Une île de rêve 214

CHAPITRE XII

BORNÉO

Nous rencontrons un cutter anglais. — Partis pour visiter le sud de Bornéo, nous nous dirigeons vers le nord. — Phénomène bizarre sur le *Tolna*. — Sandaken. — La brousse et les Dayacks. — Mazali. — Mœurs amoureuses des Dayacks. — Les Chinois de Bornéo. — Le sultan de Soulou 227

CHAPITRE XIII

LABOUAN

Kondat. — J'apprends à Labouan la mort de notre impératrice. — On nous invite à Limbam. — Forcé de m'arrêter en route, je reçois l'hospitalité d'un Irlandais original. — Limbam. — Une maison bien tenue. — Brunei. — Audience du sultan.. 237

CHAPITRE XIV

A SINGAPOUR

Nous descendons au *government-house*. — Le paradis des Chinois. — Beau trait de mon cuisinier. — Singapour et ses environs. — Les maisons de repos. — Johore. — Une chasse aux tigres avec quatre mille rabatteurs. — Nous rentrons bredouilles. — La cinquantième année du règne de l'empereur. — Manœuvres de tir des marins anglais. — M. Mencke et son yacht *Eberhard*............... 252

CHAPITRE XV

MON HEUREUSE CHANCE SE DÉMENT

Départ pour l'Europe. — Malacca. — Entrevue nocturne. — Sinistre rencontre. — Le mauvais temps m'empêche de m'arrêter aux îles Chagos. — Un coup de vent brise les deux mâts du *Tolna*. — Le pont dévasté. — L'équipage effrayé. — Je suis seul avec West, le second officier, pour réparer le désastre. — West est grièvement blessé. — Je fais route sur Ceylan............................. 266

CHAPITRE XVI

CEYLAN

Les courses et la vie élégante à Colombo. — Le chemin de fer de Colombo à Kandy. — Les Bouddhistes. — L'hiver retrouvé à Neuera-Ellia. — Planteurs de thé. — La chasse aux gemmes et la chasse aux cerfs. — La guerre du Transvaal assombrit le paradis de Ceylan. — Arrivée du navire autrichien le *Ceuta*. — Nous donnons des bals à Kandy. — Mort d'un des officiers du *Ceuta*............... 272

CHAPITRE XVII

NAUFRAGE

Départ mélancolique. — Nous nous apercevons en route que nous n'avons plus d'eau. — Nous en prenons dans les caissons d'un navire échoué sur les côtes de Minicoy. — Visite de l'amin. — Un courant nous jette sur les rochers. — Mon premier officier Jelstrop. — L'équipage plus occupé de piller le *Tolna* que de le sauver. — Réjouissances indigènes. — Mes hommes me volent. — Je sauve

mes collections. — Incendie du yacht. — On fouille la brousse pour chercher ma sacoche disparue. — Mon équipage veut m'assassiner. — Di-di arrive à Minicoy 288

CHAPITRE XVIII

CAPTIVITÉ ET DÉLIVRANCE

Je me réfugie dans le phare. — Dépression morale. — Le *Ceylon* emmène mon équipage et je sors de mon asile. — Mes promenades dans l'île. — Je charge mes caisses sur des barques pour être prêt à tout événement. — Les navires passent au large sans voir mes signaux. — Je vais en mer au-devant d'eux dans ma chaloupe et je m'égare. — Retour à Minicoy, où de nouveau je guette les navires. — Un vapeur aperçoit enfin mes signaux. — Difficulté de le rejoindre. — Cruelles perplexités. — A bord du *Birchlord*. — Ma lettre au gouverneur de Bombay. — Dernières épreuves à Trieste. — Ma collection 325

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, RUE GARANCIÈRE

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE — 6e